BIBLIOTHÈQUE DE LAVAL

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DU CHRISTIANISME.

Digitized by Google

Digitized by Google

306371

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DU CHRISTIANISME

ET

DE LA VIE CHRÉTIENNE,

OU

RECUEIL DE TRAITS ET DE DOCUMENS REMARQUABLES,
TIRÉS DES ANNALES DE L'ÉGLISE.

PAR AUG. NÉANDER,

D.r ET PROFESSEUR EN THÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE BERLIN.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR ALPHONSE DIACON,

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

NEUCHATEL, CHEZ CHRISTIAN GERSTER, LIBRAIRE.
GENÈVE, CHEZ AB.M CHERBULIEZ, LIBRAIRE.
PARIS, CHEZ TH.LE BALLIMORE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE S.t GERMAIN, N.o 48.

1829.

Digitized by Google

NEUCHATEL, IMPRIMERIE DE C.-H. WOLFRATH,
IMPRIMEUR DU GOUVERNEMENT.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Le docteur Néander, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Berlin, est particulièrement distingué par la nouvelle impulsion qu'il a donnée à la science qu'il professe. Sans le céder en savoir, ni en vues philosophiques et profondes aux auteurs les plus habiles dans cette partie de l'histoire, il les surpasse par l'esprit religieux dont il a su l'animer, et par le point de vue purement chrétien dont il est parti pour la traiter. Frappé de l'appui que l'histoire ecclésiastique peut prêter à la piété, des encouragemens et des utiles directions que l'homme religieux peut y puiser, il ne s'est pas contenté d'écrire pour les savans, mais il a cherché à la mettre à la portée d'un plus grand nombre de personnes en leur présentant les résultats de ses recherches sous une forme simple et pratique. C'est dans ce but qu'il a écrit les mémoires dont nous offrons maintenant la traduction, ouvrage remarquable par une heureuse réunion de simplicité et de profondeur, d'onction et de science, de chaleur et de sagesse. Nous ne nous flattons pas d'avoir fait passer toutes ces qualités dans la

Digitized by Google

traduction, mais le vif désir de voir traduit en notre langue un ouvrage aussi utile, nous a empêché de nous arrêter à des considérations personnelles, et l'intérêt que les ouvrages religieux de l'Allemagne commencent à exciter en France, nous a fait espérer que le public nous sauroit gré de ce travail malgré ses imperfections. Nous aurions aimé joindre le troisième volume à ceux dont nous donnons ici la traduction, mais le tems ne nous a pas encore permis de le faire, et si nous n'avons pas hésité à publier les premiers, c'est parce qu'embrassant les quatre premiers siècles, ils nous ont paru présenter un ensemble intéressant, au complément duquel le troisième volume n'étoit pas absolument nécessaire. Quoiqu'il en soit, nous aurons atteint notre but si par ce travail nous pouvons contribuer à répandre le goût pour l'étude de l'histoire de notre religion, et surtout à faire mieux connoître l'esprit de l'évangile de Christ, à fortifier la foi, et à pénétrer les ames d'une nouvelle admiration pour les voies miséricordieuses du Dieu, qui dans tous les tems n'a rien négligé pour amener ses enfans en grand nombre à la participation de sa gloire. (Hébr. II, 10.)

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il suffit d'étudier l'histoire ecclésiastique avec attention, impartialité et indépendance de préjugés dogmatiques ou philosophiques, pour se convaincre qu'elle contribue éminemment à faire ressortir ce qu'il y de caractéristique et de divin dans le christianisme, et à mettre en évidence la salutaire influence de cette religion. Considérée dans cet esprit, l'histoire de l'église n'est plus une science sèche et ardue, au contraire, elle parle au cœur et nous procure une édification solide, elle fait voir la manière admirable dont l'évangile répond aux besoins et aux vœux de la nature humaine, dans tous les tems, dans tous les degrés de culture et dans toutes les relations de la vie. De cette manière l'histoire de l'église devient un puissant auxiliaire de l'apologétique et contribue à élever l'esprit du chrétien au-dessus de l'égoïste penchant à condamner les autres, ou d'un *formalisme* qui rétrécit tout,

Digitized by Google

ainsi qu'à le préserver de la tendance exclusive du méthodisme *) qui semble vouloir imposer à l'action de l'Esprit de Dieu une mesure et des bornes. Comment ne pas attendre de tels résultats d'une science qui nous découvre la manière variée et dans le fond identique dont la vie chrétienne se développe au milieu de toutes les diversités de caractères et de la multiplicité des vocations humaines, qui nous fait voir comment toutes ces différences de caractères et de vocations sont prévues par une religion si parfaitement appropriée à l'humanité entière, et reçoivent d'elle quelque chose de divin qui les relève et les ennoblit, qui nous manifeste enfin la richesse inépuisable de cet esprit qui, en se répandant sur les hommes, les comble de dons de toute espèce et sait se rendre également et admirablement efficace dans les esprits les plus différens. Enfin l'histoire

*) Par cette dénomination l'auteur n'a sans doute en vue qu'une tendance très-particulière dont le continent a pu voir plus d'un exemple, mais qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec l'ensemble du réveil religieux qui s'opère de nos jours, et auquel le D.r NÉANDER prend lui-même une part active.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

ecclésiastique nous fait envisager le présent dans le passé, elle nous apprend à profiter dans les circonstances actuelles des expériences faites par ceux qui nous ont devancés, et tout en nous montrant les dangers auxquels l'église de Christ a été exposée partiellement ou en totalité, elle nous en découvre les causes et nous enseigne à les prévenir.

C'est le désir de contribuer à faire envisager l'histoire ecclésiastique sous ce point de vue, et en même tems de mettre les résultats des recherches scientifiques faites dans cette partie à la portée d'un plus grand nombre de personnes, qui a décidé l'auteur à présenter dans cet ouvrage une série de faits et de réflexions relatives à l'histoire du christianisme. Cet ouvrage embrassera toutes les époques de l'histoire de l'église dès le tems des Apôtres; on y trouvera des descriptions générales de la vie chrétienne dans les différens tems et les diverses églises, des biographies, des tableaux d'événemens importans sous le point de vue pratique, enfin des développemens sur l'histoire de quelques doc-

Digitized by Google

trines particulières, en tant qu'ils pourront donner lieu à des réflexions utiles. En un mot on s'efforcera, sans s'attacher à aucune forme particulière, de profiter de tout ce qui peut favoriser le but que se propose l'étude de l'histoire de l'église tel qu'on vient de l'indiquer . . . . . .

. . . . . .

Du reste, c'est à l'Être de qui provient tout don parfait que l'auteur remet le succès de cette entreprise, en le suppliant d'accompagner de sa bénédiction l'ouvrage de la foiblesse humaine.

Berlin, le 24 Octobre 1822.

AUGUSTE NÉANDER.

Digitized by Google

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA VIE CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA VIE CHRÉTIENNE DES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

ET

DE LA VIE CHRÉTIENNE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

§. I.

Des diverses voies par lesquelles les hommes étoient conduits au Christianisme.

Le but final de toutes les dispensations divines à notre égard est, sans contredit, le salut de nos ames. La nature de ces dispensations, la manière dont Dieu nous dirige tous vers ce même but, malgré tant de diversité dans les caractères et les conditions, nous offrent un exemple remarquable de cette sagesse, dont l'apôtre vantoit aux Ephésiens les ressources et l'étendue (Eph. 3, 10.). En effet, l'histoire de ces directions divines nous fait découvrir dans l'évangile une qualité qui ne se retrouve dans aucune doctrine humaine, c'est d'être parfaitement approprié à la nature de l'homme dans quelque position et sous quelque rapport qu'on le considère, de satisfaire seul et abondamment à tous les besoins qui résultent de sa constitution morale, de guérir les maladies de son ame, et par une force divine ainsi que

Digitized by Google

par des moyens infiniment variés, d'entraîner les esprits les plus différents. C'étoit de même, en se mettant à la portée de toutes sortes de personnes, que Jésus-Christ, pendant sa vie terrestre, attiroit les hommes à lui, et c'est par une opération semblable, quoiqu'invisible, que depuis, et au moyen de l'évangile, il a agi sur l'humanité dans tous les tems de l'église.

Parmi les hommes qui vécurent à la première époque de cette œuvre, les uns, en éprouvant dans leurs misères physiques, l'efficacité du pouvoir surnaturel, dont Jésus étoit revêtu, apprenoient à le considérer d'abord comme un bienfaiteur temporel. Ils ne soupçonnoient pas encore le besoin de bienfaits d'un autre ordre. Mais après avoir été les objets d'une assistance si extraordinaire, ils ne tardoient pas à voir en celui, de qui elle provenait, un Etre marqué du sceau de la Divinité, un envoyé du Tout-puissant; et cela même suffisoit déjà pour les préparer à recevoir les dons plus glorieux que le Christ venoit apporter au monde. Pour peu qu'ils ouvrissent leur cœur à sa doctrine, ils découvroient en eux de nouveaux besoins, que cette doctrine même venoit satisfaire, et dans cet Etre auquel ils n'avoient demandé qu'un secours extérieur, ils finissoient par trouver l'auteur de leur guérison spirituelle, le Sauveur de leurs

Digitized by Google

ames. — D'autres plus élevés dans l'échelle morale, ces hommes qu'un bien-être purement matériel ne satisfaisoit pas, qui soupiroient après de meilleurs tems et attendoient la délivrance d'Israël, ne pouvoient s'empêcher à la vue des faits extraordinaires, qui attestoient la mission divine de Jésus, de regarder leurs espérances comme réalisées, et de reconnoître en lui le Messie. Ils conservoient à la vérité des idées charnelles sur la nature de la réparation que ce Messie devoit opérer, ils se méprenoient sur le genre de liberté qu'ils avoient à attendre du Christ, mais ils croyoient en lui comme Messie. Dans cette persuasion ils lui donnoient leur cœur, et ne tardoient pas à reconnoître que la vérité qui sortoit de sa bouche avoit la propriété de sanctifier et de rendre réellement libre, à se convaincre que le royaume de Dieu ne consiste pas dans le manger et dans le boire, mais dans la justice, la paix et la joie par le St. Esprit; ils apprenoient à mieux juger de la nature du siècle à venir, en en goûtant déjà dans leur vie intérieure les salutaires prémices. — Des troisièmes étoient conduits à Jésus par le sentiment accablant de péchés dont ils ne pouvoient se déguiser la turpitude, ils se voyoient repoussés et condamnés par les zélés partisans de la loi, qui du reste eux-mêmes, sans se rendre coupables de semblables fautes, n'en

Digitized by Google

valoient pas mieux aux yeux de Dieu, et par l'orgueil de leur justice imaginaire étoient certainement plus éloignés du royaume des cieux. La parole du pardon des péchés qui ne touchoit pas ces prétendus justes, annoncée avec une grace divine et une majesté toute céleste, se répandoit comme un baume salutaire sur les plaies morales de ces pécheurs humiliés et pénitens, ils aimoient d'autant plus qu'on leur avoit beaucoup pardonné, et l'amour leur apprenoit à comprendre et à pratiquer les préceptes divins. — Jésus voyoit encore venir à lui des jeunes gens doués d'une ame ardente, susceptibles de vives affections, et qui jusqu'alors avoient vécu, autant du moins que cela est donné à l'homme, dans une innocente simplicité. Leur cœur étoit pénétré de ce qu'il y avoit de divin dans la venue et dans les discours du Sauveur, sans qu'ils pussent cependant se rendre compte de ces salutaires impressions. Un commerce intime avec Jésus, un amour profond pour lui, leur faisoit concevoir l'idéal de la véritable sainteté, et gravoit dans leur ame un modèle de la perfection à laquelle l'humanité est appelée. Cet idéal de perfection devenoit pour eux une lumière qui leur dévoiloit les maux cachés dans le fond de leur cœur. Ils sentoient dès-lors leur maladie, et trouvoient dans cet Etre divin, qu'ils aimoient déjà si vivement, le médecin qui seul

Digitized by Google

pouvoit les guérir. — Après eux venoient des ignorans, et ils entendoient les choses cachées aux sages et aux habiles, mais qui devoient être manifestées aux simples. Venoient des docteurs de la loi, maîtres en Israël, qui se croyant sages dans leur connoissance morte de la loi, s'étonnoient d'entendre des choses dont jusques alors ils n'avoient eu aucune idée; à l'éclat resplendissant de la sagesse divine qui brilloit à leurs yeux, ils reconnoissoient leur aveuglement, et cette connoissance leur rendoit la vue.

Le même sytsême de conversion, cet emploi de moyens toujours variés selon la différence des esprits et des caractères, se représente également dans la manière dont le christianisme se répandit parmi les payens. Ainsi l'on en vit plusieurs chez qui le besoin de la vérité et de la justice ne s'étoit point encore fait sentir, rappelés à ces sentimens par un bienfait purement temporel qu'ils avoient reçu d'un chrétien. Si, par exemple, dans de graves maladies, après avoir inutilement recouru aux prêtres, aux magiciens et à leurs enchantemens, il leur arrivoit de rencontrer un disciple de Jésus et de lui exposer leur situation, celui-ci en prenoit occasion de leur raconter toutes les guérisons que le Christ avoit opérées pendant qu'il étoit sur la terre, ainsi que les miracles de ce genre faits par ses Apôtres

Digitized by Google

depuis son élevation dans le ciel. Il leur en faisoit espérer autant. Dans la simplicité de sa foi il supplioit son Sauveur de manifester encore sa puissance et la gloire du Très-haut. Le malade recouvroit la santé; et après ce qui venoit de lui arriver, comment n'auroit-il pas reconnu le néant de ses idoles, et appris à voir, dans le Dieu manifesté en Christ, le seul Dieu véritable, et par-là même dans l'auteur de sa guérison, l'auteur d'un bienfait encore plus précieux, le sauveur de son ame? . . On voyoit dans ce tems-là un grand nombre de personnes dont les facultés spirituelles et le système nerveux étoit étrangement ébranlés; la conscience d'eux-mêmes et leur sentiment moral, sembloient être comprimés par l'influence d'une force occulte et mystérieuse; l'on attribuoit cette funeste disposition à l'obsession d'un esprit malin (δαιμονιον), et les malades eux-mêmes se croyoient et se sentoient entraînés et dominés par une puissance de ce genre. Des imposteurs, des fanatiques juifs et payens, tels que ce Simon le magicien, et cet Elymas cités dans les actes des Apôtres, faisoient leur profit de ces maladies, et prétendoient que par leurs conjurations et leurs sortilèges, ils avoient le pouvoir de les guérir et de chasser les malins esprits. Les chrétiens de ce tems, conformément à l'opinion générale, regardoient aussi

Digitized by Google

ces malades comme possédés d'esprits impurs; mais ils savoient que le règne des ténèbres avoit été détruit par leur maître, que, ni lui, ni les siens, n'avoient rien à craindre de sa puissance, et dans cette conviction, ils demandoient à Jésus de manifester encore dans ces cas sa force victorieuse. Délivré de ses maux, le payen ne voyoit plus dans le paganisme et son culte impur et idolâtre, que le règne des ténèbres; il rejetoit ce joug, passoit de-là sous le règne de Jésus-Christ, et par des moyens plus relevés, par son propre perfectionnemeut moral, il apprenoit alors à connoître en Jésus le libérateur de la puissance des ténèbres.

Les pères de l'église des premiers siècles rappellent fréquemment de semblables faits aux payens eux-mêmes, en insistant particulièrement sur ce que, pour les opérer, les chrétiens n'employoient ni moyens superstitieux, ni appareil propre à troubler les sens, mais avoient uniquement recours à la prière faite avec foi. Justin Martyr, par exemple, qui vivoit sous Marc-Aurèle, voulant montrer que Jésus-Christ avoit délivré les hommes de la puissance des malins esprits, dit dans son apologie I. : « Vous pouvez en « juger d'après ce qui arrive sous vos propres « yeux, car plusieurs de nos chrétiens ont « par tout le monde, et notamment dans votre

Digitized by Google

« ville, délivré des hommes possédés d'esprits « impurs, que ni les conjurations, ni les « sortilèges n'avoient pu chasser; bien plus, « ils le font encore maintenant, et cela uni- « quement en implorant le nom de Jésus- « Christ crucifié sous Ponce-Pilate. » Dans les derniers tems du second siècle Irénée écrivoit encore : « On voit les vrais disciples du Fils de Dieu, qui ont reçu de lui la grace, tra- vailler en son nom au bien des autres hommes, chacun suivant les dons qu'il a obtenus du Seigneur. Les uns chassent réellement et pour jamais les esprits impurs, tellement que ceux qui en étoient possédés, embrassent la foi et deviennent membres de l'église. D'autres gué- rissent les malades par l'imposition des mains. Des résurrections même ont été opérées, et des hommes bien réellement morts ont été rappe- lés à l'existence, et depuis ont vécu plusieurs années au milieu de nous. Les dons de la grace que l'Eglise a reçus de Dieu sont innombrables; journellement elle les emploie pour le salut des payens au nom de Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate; jamais elle n'en abuse pour tromper ou pour en faire un métier, comme ces magiciens et ces conjurateurs d'esprits qui se répandent partout; car, comme elle les a reçus de Dieu gratuitement, elle en use aussi gratuitement. Elle n'a point recours à l'invo-

Digitized by Google

cation des anges *), ni à des formules magiques, ni à de téméraires entreprises sur le monde des esprits; mais elle opère ces faits admirables en adressant avec une sainte confiance des prières au Dieu, créateur de toutes choses et juge de tous les hommes, et en invoquant le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Tertullien, qui vivoit à Carthage dans le commencement du troisième siècle, fait remarquer à Scapula, gouverneur romain, dans l'apologie qu'il lui présenta, qu'il se trouvoit dans sa maison des hommes qui, quoiqu'ils pussent dire au détriment des chrétiens, en avoient reçu des bienfaits signalés; « par exemple, dit-il, le secrétaire d'un de vos gens, qui étoit parfois assailli et renversé par un mauvais esprit, fut délivré de ce fléau par un chrétien; (sans doute que cet homme se jetoit à terre dans des accès de folie ou d'épilepsie qu'on attribuoit à des esprits malins); un autre chrétien guérit encore son petit-fils ou son parent. Et, pour ne rien dire des hommes du peuple, combien de gens de condition n'ont pas été délivrés de semblables obsessions ou d'autres maladies? »

D'autres personnes étoient amenées à la foi

*) Il y avoit alors des Théosophes qui faisoient sonner bien haut leur prétendue science, et s'attribuoient un pouvoir extraordinaire par suite de leurs relations avec des êtres surnaturels. Voyez sur l'invocation des anges, Coloss. 2, 18.

Digitized by Google

par une direction plus immédiate de la providence, et par des impressions extraordinaires de la grace sur leur ame. Le grand Origène, qu'on n'accusera pas de crédulité, disoit à cet égard aux payens, dans son ouvrage contre Celse (L. I.) : « Que Celse se moque, s'il le veut, de ce que je vais dire, il n'en n'est pas moins vrai qu'un grand nombre de personnes ont été converties au christianisme, presque contre leur volonté, par l'influence d'un certain esprit, qui, en présentant à leur ame, soit dans des songes, soit dans l'état de veilles, de frappantes images, les faisoit passer de la haine contre la doctrine chrétienne au zèle le plus ardent, tellement qu'ils n'hésitoient pas à livrer leur propre vie pour elle. Cependant si nous voulions transcrire de tels faits, quoiqu'ils se soient passés en notre présence et sous nos yeux, nous ne ferions que donner prise aux railleries des incrédules; ils croiroient même que nous nous plaisons à les inventer; mais Dieu qui lit dans nos consciences, est témoin que nous ne cherchons point à soutenir la doctrine divine de Jésus par de faux rapports, mais uniquement par des témoignages nombreux et dignes de foi. »

Cependant tous ces moyens extérieurs ne devoient servir qu'à réveiller de leur léthargie, des hommes absorbés par la vie terrestre, et chez lesquels ne s'étoit encore élevé aucun

Digitized by Google

besoin moral auquel l'évangile eût pu se rattacher. Il falloit ces fortes impressions pour les rendre capables de goûter une doctrine aussi sublime. Mais une suite non-interrompue de miracles n'eût jamais pu faire prendre au christianisme de profondes racines dans le cœur de l'homme, s'il n'y avoit pas eu dans cette religion une force divine qui s'emparoit des ames, et si de cette manière le fait même n'avoit pas attesté que seule, elle étoit capable de satisfaire à tous les besoins intérieurs de notre être. C'étoit dans la vie même des chrétiens que se faisoit remarquer cette secrète vertu de l'évangile; on ne pouvoit la méconnoître lorsqu'on les voyoit annoncer si fidèlement les vertus de celui qui les avoit appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, et marcher comme des enfans de Dieu parmi la race perverse, au milieu de laquelle ils resplendissoient comme des flambeaux dans le monde. Cette manière de prêcher l'évangile, ce langage des actions, si l'on peut ainsi dire, avoit bien plus d'effet que la prédication de la bouche. « Notre Seigneur, dit Justin Martyr en s'adressant aux payens (Apologie II. 63), ne nous a pas permis d'user de force et de rendre le mal pour le mal, mais il nous a exhortés à gagner tous les hommes par la patience et la douceur, et à faire naître ainsi dans leur ame le besoin et

Digitized by Google

le désir de ce qui est bien ; et nous pouvons vous montrer les heureux effets de cette méthode, par l'exemple de plusieurs de nos frères. Des hommes, auparavant violens et tyranniques, ont été vaincus et régénérés par la vue de la patience étonnante des chrétiens, soit dans les afflictions de la vie commune, soit dans les voyages, lorsqu'ils étoient victimes de la mauvaise foi de leurs compagnons, soit dans quelque autre circonstance. »

On voyoit ces chrétiens, accusés sur des rapports vagues et facilement accueillis par un peuple superstitieux de commettre des choses infâmes dans leurs assemblées, on les voyoit, pleins d'une sainte confiance, mourir au milieu des plus cruels supplices avec une fermeté et une sérénité d'ame presque sans exemple.

Ce calme à la vue de la mort, comparé avec les préventions répandues contre eux, devoit naturellement frapper quiconque ne s'étoit pas laissé aveugler par le préjugé. Qu'est-ce qui peut donner, se demandoit-on, dans ce tems de timidité servile, où nous voyons tout plier sous la puissance temporelle, qu'est-ce qui peut donner à ces hommes la force de tout faire et de tout souffrir pour leur conviction ?.. Pour répondre à cette question, il falloit nécessairement se familiariser avec le christianisme, et l'on ne pouvoit guère s'appliquer à son étude sans être frappé des traits

Digitized by Google

de vérité qui jaillissent de cette doctrine. C'est ce qui faisoit dire à Tertullien, vers la fin de son discours à Scapula : « Ceux qui voient une telle persévérance, ne peuvent qu'être ébranlés dans leurs opinions, ils se trouvent naturellement excités par ce spectacle à examiner ce qui en est de notre religion, et après avoir reconnu la vérité, ils l'adoptent pour eux-mêmes. » De même à la fin de son apologie : « Toutes les fois que vous moissonnez les chrétiens, leur nombre augmente ; leur sang est la semence qui en produit de nouveaux. Plusieurs d'entre vous ont fait de grands efforts pour persuader aux hommes de souffrir avec constance la douleur et la mort, comme Cicéron dans ses Tusculanes, Senèque dans son livre des choses fortuites, comme Diogène, comme Pyrrhon, comme Callinicus ; mais les chrétiens ont mieux enseigné la constance par les exemples qu'ils en ont donnés en supportant tant de maux avec patience, que ces philosophes avec tous leurs discours. Cette opiniâtreté même que vous nous reprochez est une excellente maîtresse de la vérité que nous croyons : car qui est celui qu'elle ne pousse pas à rechercher ce qui en est, et qui après avoir fait cette recherche, ne se range pas de notre côté ? »

Justin Martyr en avoit fait l'expérience sur lui-même, comme il le raconte dans son Apo-

Digitized by Google

logie (I. pag. 50) : « Pendant que la doctrine de Platon faisoit mes délices, j'entendois calomnier les chrétiens ; mais les ayant vus affronter sans crainte la mort et tout ce qui inspire le plus d'effroi, j'en conclus qu'il étoit impossible que de tels hommes vécussent dans le vice et dans la débauche. »

Voilà comment par des causes extérieures, par des maladies, par des guérisons subites, par l'efficacité de l'exemple, se préparoit dans les cœurs un accès à l'évangile ; mais l'action de semblables moyens n'étoit pas toujours nécessaire, souvent aussi les hommes y étoient conduits directement par les besoins de leur ame, et à cet égard l'on remarque encore une diversité très-intéressante. Les uns étoient tourmentés par le sentiment de leurs fautes, sentiment confus encore, mais qui n'en étoit pas pour cela moins profond, ni moins actif ; leur conscience les menaçoit de la colère du ciel qu'ils avoient outragé, et dans leurs angoisses ils croyoient voir autour d'eux des esprits malfaisants, attachés à les poursuivre. Ne comprenant rien à cet état de leur ame, ne connoissant personne capable de les éclairer, dégoûtés par une funeste expérience des directions de leurs prêtres et des devins, ils cherchoient dans des circonstances extérieures et la cause de la colère céleste, et les moyens de l'appaiser, ainsi que de se soustraire à l'empire du mal. Et de

Digitized by Google

fait il n'est pas étonnant que l'homme qui en général connoît son propre cœur moins que toute autre chose, soit si facilement porté à chercher hors de lui la cause de ce qui se passe dans le fond de son ame. C'est à cela qu'il faut attribuer cette quantité d'usages superstitieux auxquels on avoit recours alors; on cherchoit dans ces moyens un repos intérieur qu'on ne savoit où trouver. Plutarque nous donne dans son ouvrage sur la superstition et l'incrédulité, une description frappante du malheur de ces hommes que poursuivoient jour et nuit les fantômes de leur ame malade : « Eveillés, dit-il, ils ne font aucun usage de leur raison, le sommeil ne les délivre point de ce qui fait leur tourment. Leur esprit est toujours agité, rien ne peut assoupir leurs craintes, nulle part ils ne trouvent d'asyle contre leurs maux. » On avoit beau persuader pour le moment à ces malheureux qu'ils se martyrisoient eux-mêmes par des craintes mal fondées, tout étoit inutile. Aussi long-tems que cette maladie, qui n'étoit point purement imaginaire, mais qui tenoit réellement à l'état intérieur de leur ame, n'étoit pas guérie, aussi long-tems qu'il ne s'opéroit pas un changement complet dans les dispositions de leur cœur, ils devoient s'attendre à voir renaître sans cesse ces affreuses imaginations. Or, quelle impression ne devoit pas

Digitized by Google

faire sur ces hommes un évangile qui ne venoit point ajouter à leurs tourmens par des ordonnances que, dans leur misérable état, ils se sentoient incapables d'observer, mais qui commençoit par leur annoncer la grace et la miséricorde infinie du Père céleste, qui leur apprenoit que ce Dieu, par un pur effet de son amour, avoit envoyé son fils unique au monde, l'avoit livré aux plus grandes souffrances pour les retirer de leurs misères, pour les ramener comme des enfans déchus aux pieds d'un père apaisé, et prêt à regarder comme nulles toutes leurs transgressions passées? A cette nouvelle ils se sentoient déchargés du fardeau qui pesoit sur leur cœur; une confiance filiale en Dieu dissipoit les fantômes qu'avoient enfantés leurs remords, et la joie la plus pure venoit rafraîchir leurs ames. Dès-lors, plus de crainte des mauvais esprits; ces hommes savoient que Jésus leur avoit ôté leur puissance, que rien n'étoit capable de nuire à celui qui est uni à Dieu par Jésus-Christ, que rien ne pouvoit les arracher des mains du Père tout-puissant; ils avoient même la ferme persuasion qu'au nom de Jésus-Christ ils pouvoient réduire l'empire du mal sous leur propre domination.

C'est cette idée que St. Paul emploie déjà dans l'épître aux Colossiens, pour combattre la superstition, attaquant ainsi le mal dans

Digitized by Google

sa racine. » Comment pouvez-vous encore craindre les malins esprits, vous que le Père céleste a délivrés de l'empire des ténèbres et transportés dans le règne de son divin fils? Vous, qui savez que Jésus est monté victorieux dans le ciel, qu'il participe à la puissance infinie du Père, et que par elle il agit maintenant sur les hommes? vous, pour qui il a souffert afin de vous réconcilier avec Dieu? Il vous a délivrés de toutes les puissances des ténèbres, il leur a ôté tout pouvoir contre son règne, il les a emmenées en triomphe comme des ennemis vaincus et captifs, et a découvert leur opprobre à l'univers entier. Comment pouvez-vous vous assujettir à de nouvelles inquiétudes, quand Christ a aboli l'obligation qui étoit contre vous en l'attachant à sa croix, et vous a acquis et assuré le pardon de tous vos péchés? Comment pouvez-vous craindre d'être souillés par les choses passagères de la terre, vous laisser maîtriser par des ordonnances qui n'ont rapport qu'à l'extérieur, et leur donner une importance quelconque relativement à votre sanctification intérieure; vous qui êtes morts avec Christ à tout ce qui est terrestre, qui êtes ressuscités avec lui quant à la vie spirituelle, et avez été transportés avec lui dans les lieux célestes? Cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu, car votre vie est

Digitized by Google

cachée avec Christ en Dieu, elle n'appartient plus à la terre. »

Les Pharisiens, dans l'orgueil de leur justice imaginaire, avoient blâmé celui qui étoit venu appeler les pécheurs à la repentance, de ce qu'il vivoit avec les pécheurs et les péagers. De même parmi les payens, ceux qui avoient un certain degré de culture, et dont la conscience n'étoit pas troublée par le souvenir de fautes grossières, ne manquoient pas de faire un crime au christianisme de ce qu'il trouvoit entrée chez les hommes du peuple et connus par leurs désordres. Les paroles suivantes de Celse nous représentent parfaitement la manière de voir de ces hommes qui, aveuglés par leur orgueil, se prévaloient de l'indulgence de l'évangile pour le décrier. « Voyons, dit-il, quelle sorte de gens les chrétiens appellent à eux? Etes-vous pécheur, ignorant, imbécille, en un mot, êtes-vous un misérable? vous avez ce qu'il faut pour entrer dans le royaume de Dieu; car ils disent que Dieu recevra en grace le pécheur qui s'humilie dans le sentiment de sa perversité, mais qu'il rejetera le juste qui, marchant dans la vertu, ne cesse de regarder à lui. » Cet homme qui, malgré tout son esprit et sa subtilité étoit aveugle dans les choses divines, aveugle dans les objets les plus proches de lui, dans la connoissance de son propre cœur, confirme par

Digitized by Google

son exemple cette parole de l'écriture : *que l'homme naturel ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu, qu'elles lui paroissent une folie, et qu'il ne peut les connoître parce que c'est spirituellement qu'on en juge;* tout en s'en moquant, il ne fait que découvrir son propre aveuglement, et témoigner que le cœur de l'homme est pour l'homme même un monde étranger, tant que la parole de Dieu qui pénètre les jointures et les moëlles, et juge les pensées et les sentimens les plus intimes, ne l'a pas éclairé sur sa nature. Oui, certainement, ce que Celse ne pouvoit pas digérer est une doctrine de l'évangile en même tems qu'une profonde vérité; l'homme doit se reconnoître comme pécheur, sentir sa misère, regarder comme folie sa sagesse propre, sa sagesse imaginaire, résultat d'une appréciation des choses qui n'est point en harmonie avec les vues de Dieu, s'il veut entrer dans le royaume de Dieu que la grace lui annonce; il doit accepter cette invitation avec l'humilité, avec la simplicité d'un enfant. Sans doute, un homme qui dès le principe accompliroit dans toute sa vie la loi de la sainteté gravée dans sa conscience par le Créateur, un tel homme n'auroit pas besoin d'un Sauveur, il pourroit, comme dit Celse, élever avec joie ses regards jusques à Dieu. Mais un homme véritablement saint seroit celui qui tomberoit

Digitized by Google

le moins dans la tentation de vouloir être quelque chose par soi-même ; sa vie seroit une vie en Dieu, fondée sur l'humilité, sur le sentiment intime que rien ne nous vient que de Dieu et par lui, seule source de toute vie et de tout bien véritable. Cependant une créature humaine, élevée par elle-même à ce degré de justice, n'exista jamais ; Celse parle avec les illusions d'un homme qui ne connoît ni l'essence de la vraie sainteté, ni la véritable nature de son cœur, qui prend l'apparence pour la réalité. L'homme tel qu'il est maintenant doit mourir à sa nature corrompue s'il veut parvenir à la vie qui est en Dieu. Origène a raison quand il répond à Celse (L. III. p. 154. éd. Hœschel.) : « Nous déclarons impossible que l'homme regarde toujours à Dieu avec une vertu qui ne se démente jamais, car il faudroit auparavant que le mal qui étoit en lui en fût complètement extirpé. » Ainsi, l'homme qui, selon l'idée de Celse, peut regarder en toute confiance à Dieu, parce qu'il n'a pas de péchés grossiers à se reprocher, sans qu'il en soit au fond de son ame plus véritablement saint, comme celui que ses désordres ont déjà fait condamner par les hommes, tous deux n'ont qu'une seule et même voie pour aller à Dieu ; et cette voie n'est pas seulement celle de cette humilité que doit revêtir toute créature, même la plus sainte et la plus

Digitized by Google

heureuse, parce qu'elle est la condition nécessaire et invariable de sainteté et de bonheur pour tous les esprits créés; mais c'est une voie d'humiliation de soi-même devant Dieu, indispensable à une créature déchue, qui dans le sentiment profond de son penchant au péché, soupire après la sainteté dont elle est dépourvue, et qu'elle ne peut obtenir que d'une source plus élevée. » C'est encore avec fondement qu'Origène dit à Celse (p. 155.) : « Souvent le pécheur qui, pénétré du sentiment de ses fautes, s'en humilie et s'en repent, est préférable à l'homme que l'on ne peut pas, il est vrai, envisager comme aussi coupable, mais qui loin de s'avouer pécheur, s'enorgueillit du peu de bien qu'il avoit trouvé en lui. » Celse regardoit sans doute comme impossible la conversion d'un homme habitué au vice, il ne connoissoit pas la loi de l'esprit plus puissante que la loi des membres, la force de Dieu plus vigoureuse que la force de la chair et du sang, l'énergie du christianisme, énergie régénératrice et victorieuse de la nature; aussi ajoute-t-il aux paroles que nous avons citées : « Il est manifeste que si personne ne peut, par des punitions, convertir entièrement un homme enclin par nature et habitué au vice, il ne le fera pas par la miséricorde; car changer totalement la nature, est une chose en vérité bien difficile. » Il ne pouvoit certes pas être

Digitized by Google

plus près de la vérité qu'en affirmant, comme il le fait ici, que la loi, la crainte et les châtimens peuvent bien comprimer ou suspendre les démonstrations extérieures du mal, mais ne sauroient produire dans l'ame une amélioration réelle, que changer la nature de l'homme est la chose du monde la plus difficile ; mais il se trompoit de nouveau en jugeant que le penchant naturel au péché ne régnoit que chez les individus dont l'égoïsme se manifeste par des vices éclatans, que ceux-là ont besoin d'une régénération de leur nature, tandis que le principe du péché, l'égoïsme, sous quelques habiles détours, sous quelque brillante apparence qu'il se cache, prédomine dans tous les hommes, tant et aussi long-tems que l'amour divin n'en a pas triomphé. Il se trompoit encore en regardant comme impossible à Dieu ce qui paroît impossible à l'homme ; en n'accordant pas à la miséricorde divine le pouvoir d'opérer ce que ne peuvent ni les punitions ni la contrainte ; en rejetant enfin l'expérience des autres (des chrétiens), parce qu'il ne l'avoit pas faite lui-même. Le christianisme donnoit de la nature humaine une idée bien différente de ce qu'en pouvoit penser Celse. En apprenant à ses confesseurs à se regarder comme pécheurs, comme privés de la gloire de Dieu, formés dans le principe à son image, mais déchus, mais soumis à l'esclavage du péché, il leur décou-

Digitized by Google

vroit une force céleste, capable de donner une nouvelle vie à cette nature déchue, quel que fût son état de dégradation et de misère. Ainsi, abaissant l'homme pour l'élever au plus haut degré de gloire, la doctrine chrétienne l'obligeoit, quelle que fût d'ailleurs sa conduite aux yeux du monde, à se reconnoître comme pécheur, puis elle lui conféroit le don sublime d'être fait enfant de Dieu, descendant d'une race divine, et de participer à une vie toute céleste.

Voici comment s'exprime Tertullien à cet égard : « La corruption de la nature, dit-il dans son traité *de animâ*, est devenue dans l'homme une seconde nature, de telle sorte cependant que le bien, ce principe divin, originel et vraiment naturel, demeure encore dans l'ame, car ce qui vient de Dieu ne peut pas être entièrement éteint, mais bien obscurci. Il peut être obscurci parce qu'il n'est pas Dieu lui-même, il ne peut être éteint parce qu'il vient de Dieu. Tout comme la lumière voilée par quelque obstacle éclaire toujours, mais ne pénètre pas au-dehors, à cause de l'épaisseur de l'objet qui la cache, de même le bien qui est dans l'ame, obscurci par le mal, ou demeure sans effet, tellement que sa lumière reste cachée, ou pénètre au-dehors dès qu'il trouve de la liberté. Voilà pourquoi l'on voit des hommes très-méchans et des hommes très-bons,

Digitized by Google

quoique toutes les ames aient une même origine. Ainsi dans le plus méchant se trouve quelque bien, et dans le meilleur quelque mal. Car Dieu seul est sans péché, et parmi les hommes Christ seul est sans péché, parce que Christ est aussi Dieu. Mais quand l'ame vient au bien, régénérée par la seconde naissance, celle de l'eau et de la force d'en-haut, alors dégagée du voile de son ancienne corruption, elle apprend à se connoître elle-même telle qu'elle est. Elle entre en communion avec le Saint-Esprit, et le corps suit l'ame unie à l'Esprit saint, comme un serviteur accordé en dot, qui dès-lors n'est plus au service de l'ame elle-même, mais à celui de l'esprit. »

Cyprien qui partageoit avant sa conversion les idées de Celse, sur la régénération de la nature humaine, mais qui paroît avoir mieux connu sa propre nature, tient un langage analogue dans un passage où il rapporte ce qu'il avoit éprouvé lui-même (Ep. I. ad Donat.) « *Ecoute, je vais te parler de choses qu'il faut avoir éprouvées pour pouvoir les connoître.* Lorsque j'étois plongé dans les ténèbres et dans une épaisse nuit, ballotté sur la mer orageuse du monde, errant et trébuchant à chaque pas, ignorant le but de mon existence, éloigné de la lumière et de la vérité, je trouvois, selon ma manière de voir d'alors, extraordinairement

Digitized by Google

difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un homme pût naître de nouvean, déposer son ancien caractère, et tout en conservant le même corps, la même organisation physique, devenir tout autre d'esprit et de cœur. Comment, disois-je, peut s'opérer un semblable changement? comment est-il possible de se défaire tout d'un coup de ce qui est inné en nous par l'organisation naturelle, ou devenu par l'habitude une seconde nature? comment veut-on qu'un homme, accoutumé à de splendides festins, se soumette de lui-même à une austère frugalité? qu'un autre qui se plaît au milieu de l'éclat de la pourpre et de l'or, s'abaisse à un extérieur simple et modeste? Un homme habitué à voir autour de lui une foule de clients, empressés à lui rendre l'hommage, ne sauroit supporter la solitude, ce seroit un supplice pour lui. Il en sera des hommes comme il en a toujours été. Les attraits de la boisson ne cesseront de les subjuguer, l'orgueil de les enfler, la colère de les enflammer, l'ambition de les dominer et la volupté de les entraîner par ses amorces. — Tel est le langage que je me tenois souvent à moi-même; car me trouvant encore embarrassé dans plusieurs écarts de ma première jeunesse dont je croyois ne pouvoir sortir, j'étois esclave de mes vices, et désespérant de jamais devenir meilleur, je flattois mes mauvais penchans,

Digitized by Google

les regardant comme une conséquence nécessaire de ma nature. Mais lorsque la régénération du baptême eut effacé les souillures de mon ancienne vie, lorsque mon cœur réconcilié avec Dieu, joyeux et purifié, fut pénétré de la lumière d'en-haut, et que la seconde naissance qui s'opère par l'esprit descendu du ciel, m'eut transformé en un nouvel homme, je vis clairement par des effets si merveilleux la vérité de ce que je révoquois en doute auparavant. Je vis jour où je ne voyois ci-devant que ténèbres, ce que je croyois impossible me parut possible; et je dus reconnoître que si, né de la chair et esclave du péché, ma première vie avoit été une vie terrestre, celle dont le St. Esprit commençoit à m'animer étoit une vie céleste, une vie de Dieu. »

L'objection de Celse, dont nous venons de parler, auroit été fondée, si, pour gagner des hommes dépravés, l'évangile leur avoit vanté l'efficacité de certaines pratiques pour expier leurs péchés indépendamment de leurs dispositions morales. C'étoit par des moyens de ce genre, par des purifications extérieures, des ablutions, des sacrifices, ou d'autres cérémonies semblables que les prêtres payens prétendoient pouvoir rendre la paix aux consciences. L'évangile, au contraire, tout en annonçant le pardon aux coupables, les changeoit véritablement quelqu'incorrigibles qu'ils parussent,

Digitized by Google

et par-là donnoit la preuve la plus palpable de la salutaire influence de ses doctrines. Origène avoit donc tout droit d'en appeler à des résultats de ce genre : « Quand nous voyons, dit-il, cette doctrine, que Celse appelle folie, agir avec une force presque magique, ramener tout-à-coup une multitude d'hommes des désordres les plus effrénés à une vie bien réglée, les faire passer de l'injustice à la droiture, de la lâcheté au plus grand courage, au point de leur faire mépriser la mort pour leur religion, comment pourroit-on ne pas admirer, et admirer avec raison, le pouvoir d'une telle doctrine ? » — Que signifioient, en effet, auprès de semblables expériences, les vagues sophismes de Celse ! « Nous ne finirions pas, disoit également Justin Martyr, si nous voulions parler de tous les pécheurs que l'évangile a retirés du désordre et qu'il a transformés en saints ; car ce ne sont pas les justes, ce ne sont pas les gens moraux que Jésus-Christ appelle à la repentance, mais les impies, les hommes désordonnés, les injustes, parce que le Père céleste aime mieux le repentir que la punition du pécheur. »

Si l'évangile trouvoit souvent un accès plus facile auprès des pécheurs déclarés, qu'auprès des Pharisiens pleins de leur propre justice, il étoit également mieux reçu des ignorans, des gens sans culture, des pauvres en esprit,

Digitized by Google

que de ceux qui, fiers de leur prétendue science, ne vouloient pas reconnoître la folie de la sagesse humaine dans les choses divines, ni se soumettre à la sagesse que Dieu leur manifestoit en Jésus-Christ. Encore ici, Celse renouvelle ses invectives, et reproche au christianisme comme un opprobre « d'avoir pour ses plus zélés prédicateurs des ouvriers en laine, des savetiers, des corroyeurs, des hommes ignorants et grossiers, des gens qui n'osoient ouvrir la bouche devant des savans, contents s'ils pouvoient gagner dans les familles quelques femmes ou quelques enfans à leur cause. » Et de fait, il en étoit alors comme dans ces tems postérieurs, où la lumière du christianisme sortit avec un nouvel éclat des ténèbres dont l'avoient couverte les additions des hommes, l'évangile se répandoit bien plus rapidement parmi les artisans et les gens du peuple que dans les autres classes; chez eux les premiers besoins du cœur n'étoient pas étouffés par une éducation factice, et leur position même étoit bien propre à réveiller en eux le désir d'un meilleur état de choses. Ce n'est pas que dans toute autre situation, éloigné de sa véritable patrie, courbé sous le joug de l'erreur et du péché, l'homme n'ait également lieu de reconnoître son dénuement, mais il le perd facilement de vue au milieu des attraits et des illusions du monde, tandis que la classe

Digitized by Google

dont nous parlons, accablée sous le poids de la vie terrestre, et trouvant peu de compensation à ses peines, doit être naturellement plus accessible au sentiment de ses misères, et par conséquent plus disposée à écouter celui qui appelle à soi les malheureux pour leur faire trouver le repos. On comprend du reste combien un tel phénomène devoit paroître étrange aux hommes de ce tems-là : comment n'auroient-ils pas été étonnés quand ils entendoient des gens du peuple parler avec enthousiasme, d'un seul Dieu tout-puissant, de sa miséricorde envers les pécheurs, d'un règne de Dieu, d'une vie éternelle de bonheur, eux, à qui l'idée de la dignité de la nature humaine, des traces de l'image de Dieu qui se retrouvent dans tous les hommes, et des droits naturels que cette grandeur primitive leur confère à tous indistinctement, étoit totalement étrangère ? En général, on pensoit alors, et c'étoit même l'opinion des philosophes et des législateurs les plus habiles, que des notions religieuses un peu justes, et notamment l'idée d'une cause première et unique de tous les êtres, ne pouvoient être le partage que d'un petit nombre d'esprits supérieurs, capables de recherches philosophiques. Quant au peuple on ne croyoit pas qu'il pût jamais sortir de la superstition, ni s'élever au sentiment pur et intime de la religion. Aussi les défenseurs

Digitized by Google

du christianisme, qui, pour avoir été à portée de comparer l'évangile, les systêmes des philosophes et les religions populaires, étoient mieux que personne en état d'apprécier sous ce point de vue la supériorité de l'évangile, ne manquoient pas de la faire remarquer comme une preuve en faveur de cette religion. Justin Martyr, par exemple, dit dans son Apologie I, 48. « Socrate excitoit les hommes à faire usage de leur raison pour tâcher de parvenir à la connoissance du Dieu inconnu, il leur disoit (dans le Timée de Platon) : *Il n'est pas facile de découvrir le Créateur et Père de tout ce qui existe, et lorsqu'on l'a découvert, il est impossible de le faire connoître à tous.* Eh bien, voilà ce que notre Christ a opéré par sa puissance ! Personne n'a eu en Socrate une confiance telle qu'il ait voulu mourir pour sa doctrine ; Christ au contraire a entraîné à sa suite non-seulement des philosophes et des savans, mais encore des gens de métiers, des hommes tout-à-fait ignorans, qui pour lui ont bravé l'opinion, l'angoisse, et la mort même ; c'est que la puissance du père incompréhensible agissoit là, et non les foibles argumens de la raison humaine. » Athénagore disoit à son tour : « Vous pouvez trouver parmi nous des ignorans, des ouvriers, des femmes âgées qui quoique hors d'état de prouver par des paroles la salutaire influence de

Digitized by Google

la doctrine chrétienne, attestent néanmoins par le seul fait de leur vie, l'heureux effet des dispositions qui en résultent. » Et Tertullien dans son Apologie (I, p. 46) : « Le moindre artisan parmi les chrétiens connoît Dieu, il peut annoncer ses perfections et faire comprendre sa grandeur. Il montre dans ses actions ce que l'esprit cherche à découvrir en Dieu, encore que Platon assure que cet auteur de l'univers ne peut pas être aisément connu, et qu'alors même qu'on le connoît, il est difficile d'en communiquer à tous la connoissance. »

Il ne faut pas s'imaginer, cependant, que tous ceux qui se faisoient remarquer par le déréglement de leurs mœurs, fussent également empressés à se jeter dans les bras du Sauveur; ils n'étoient que trop nombreux les malheureux qui, obstinés dans leur mauvais train, repoussoient une doctrine qui les condamnoit, et exigeoit la repentance et le renouvellement de la vie. Sous ce rapport l'évangile trouvoit peut-être encore plus de partisans parmi les personnes animées de sentimens honnêtes, et portées à la recherche des biens spirituels. Souvent il leur suffisoit de converser avec quelque chrétien ou de lire l'évangile, pour reconnoître, en apprenant tout ce qu'exige une vie vraiment sainte, combien la leur étoit encore éloignée de cet idéal de

Digitized by Google

sainteté, et pour être conduites par le mécontentement intérieur qu'excitoient en elles ces nouvelles lumières, au grand médecin des ames. Ou bien si dans leur effort pour la vertu, elles avoient déjà fait l'épreuve de la lutte *entre la loi des membres et la loi de l'esprit*, et soupiré après une main libératrice, elles ne pouvoient qu'embrasser avec joie l'Etre qui leur assuroit et son secours et la victoire. Origène dit à Celse III, 155 : « Vous trouverez parmi nous plus de personnes dont la vie précédente n'étoit point totalement mauvaise que de celles qui ont quitté pour se convertir une vie livrée à d'infâmes péchés. »

On peut faire la même remarque à l'égard du plus ou moins de culture et de développement intellectuel. Une intelligence bornée, l'ignorance, l'absence de toute vie spirituelle, mettoient souvent obstacle aux progrès de l'évangile, et ne contribuoient que trop à affermir le joug de la superstition, tandis que l'instruction, une éducation libérale, faisoient ouvrir les yeux sur le néant du culte payen, et disposoient les esprits en faveur d'une doctrine qui satisfaisoit également les besoins religieux du cœur et de la raison. « Le christianisme, dit Tertullien, a donné à l'homme poli, mais égaré par la civilisation, des yeux pour reconnoître la vérité. » (Jam expolitos et ipsâ urbanitate deceptos in agnitionem veritatis oculavit.

Digitized by Google

Apolog. c. 21.) C'est un fait, du moins, que malgré le zèle que déployèrent les premiers prédicateurs de l'évangile en faveur des habitans pauvres et délaissés des campagnes, (puisque c'est d'abord à eux que souvent ils portèrent la parole de vie, et que de très bonne heure ils établirent chez eux des communautés en forme pourvues de directeurs particuliers), ce fut néanmoins chez le paysan ignorant et grossier dans ses mœurs, que le paganisme se maintint avec le plus d'opiniâtreté; aussi, comme on le sait, lorsque la religion chrétienne fut devenue dominante, désignoit-on spécialement le paganisme sous le nom de religion des paysans (Religio paganorum). *) Dans les classes cultivées, les esprits sérieux ne pouvoient ajouter foi aux objets de la vénération du vulgaire, mais comme ils ne pouvoient non-plus se passer de croyances, ils cherchoient dans les systêmes les plus accrédités des philosophes anciens de quoi fixer leurs doutes et satisfaire leurs besoins religieux. Cependant ces systêmes ne répondoient pas à leur attente. Le stoïcisme, par exemple, les laissoit froids et dénués de consolation. Cette haute opinion de ses dispositions morales, si peu fondée aux yeux de l'homme consciencieux et simple,

*) Plusieurs prirent à cœur de parcourir non-seulement les villes, mais aussi les villages et les hameaux. Origène contre Celse III.

Digitized by Google

cette soumission aveugle et forcée qui étouffe les sentimens les plus profondément enracinés dans l'ame humaine, qui loin d'être le résultat d'une douce confiance dans les sages dispensations d'un père, n'est que l'asservissement aux lois immuables du destin, cette idée d'une fatalité qui préside aux révolutions successives du monde, cette croyance enfin à l'anéantissement définitif de toute existence individuelle, toutes ces doctrines ne pouvoient plaire qu'à une ame hautaine, dirigée dans sa vie morale par un secret orgueil, ou bien à un esprit froid et raisonneur, mais jamais à une ame ardente et douée d'une sensibilité profonde. Malgré le profond amour de l'existence, naturel au cœur de l'homme, le stoïcisme exigeoit du philosophe, sans lui rien révéler sur son avenir, qu'il affrontât la mort avec un apathique dévouement; que son ame périt avec le corps ou qu'elle lui survécût, il devoit y marcher avec la même tranquillité; ou bien, si cette doctrine donnoit à l'homme quelque espérance, elle lui promettoit pour dernière fin que son ame se confondroit de nouveau avec toutes les autres existences, avec les Dieux mêmes, dans un même et unique principe de vie duquel tout est procédé, dans ce Dieu suprême des stoïciens, force aveugle et insensible qui ne produit la vie un instant que pour l'absorber ensuite, et l'anéantir.

Digitized by Google

Les ames ardentes, les hommes pleins de vie et de sentiment, trouvoient plus de rapports avec leurs besoins dans la philosophie Platonicienne, qui plus d'une fois servit, aux esprits las de douter, de véhicule au christianisme. Cette philosophie inspiroit souvent à ses disciples une généreuse ardeur pour les choses divines, mais comme elle ne fournissoit pas un aliment suffisant à cette flamme, comme ce besoin non-satisfait se perdoit lui-même dans des sentimens vagues et des spéculations vides de réalité, les effets de cette doctrine étoient dans le fond plus ruineux que salutaires. Les hommes réfléchis, à qui la pensée d'une éternité, d'un Dieu caché, incompréhensible, infini faisoit sentir d'une manière accablante toute la foiblesse et l'instabilité de leur nature, qui se demandoient avec anxiété: qu'est-ce que mon existence individuelle dans la mer immense de l'infini? qu'est-ce que l'homme pour que Dieu s'en occupe? les hommes ainsi disposés ne trouvoient dans cette philosophie aucune réponse qui pût diminuer en eux cette impression de misère et de néant, elle ne présentoit à leur besoin de croire aucune base solide sur laquelle ils pussent s'appuyer pour s'élever par la foi jusqu'à l'amour de l'Etre infini. — Elle conduisoit bien l'homme à reconnoître qu'il y a dans sa nature un principe supérieur au tems, moral, spirituel, et

Digitized by Google

lié à la divinité ; mais elle étoit incapable de lui inspirer la persuasion ferme et consolante que son existence individuelle devoit se prolonger au-delà du tombeau, et son ame parvenir à un état de perfection et de bonheur que rien ne pourroit plus limiter ni troubler. La doctrine qui enseigne que les ames existent par essence, sans avoir eu de commencement et sans pouvoir finir, passant toujours d'une forme extérieure dans une autre sans garder la conscience de leur état précédent ; la doctrine que les ames qui dans cette vie auroient atteint un certain degré de sagesse et de vertu, jouiroient, après leur séparation du corps et pendant long-tems, d'une vie divine dans les demeures célestes, puis, par une loi du destin, descendroient de ce séjour pour être liées à un nouveau corps terrestre, toutes ces doctrines ne pouvoient absolument pas répondre aux vœux des hommes plutôt portés à la pratique qu'à de creuses spéculations.

La plupart des hommes avoient besoin d'une croyance, mais d'une croyance assurée, reposant sur un fondement solide, au moyen de laquelle ils pussent pénétrer dans le sanctuaire invisible, auquel l'ame, malgré l'abyme que le péché met entr'elle et Dieu, ne peut cesser d'aspirer, et l'on en voit la preuve dans les aveux mêmes de ceux qui restèrent opposés à l'évangile. Tel est un passage remarquable

Digitized by Google

de Porphyre, ce philosophe qui pour satisfaire ce même besoin, et pour éloigner du christianisme ceux que ce sentiment auroit pu y conduire, s'efforça vainement de rappeler à une vie factice la religion des Grecs, en la spiritualisant à l'aide d'un Platonisme mystique. Dans ce but il fit une collection des anciens oracles payens, soit des prétendues décisions des Dieux, d'ancienne et nouvelle fabrique, et pour la recommander il dit lui-même dans sa préface : « Personne ne pourra mieux reconnoître l'avantage de cette collection, que ceux qui dans leur ardeur pour la vérité *ont supplié les Dieux de se révéler à eux, afin qu'instruits par une autorité infaillible ils pussent sortir de leurs doutes et parvenir à la vérité.* Eusèbe præp. évang. l. IV. c. VII.

C'étoit également ce besoin de la nature religieuse de l'homme si vivement, si généralement senti et jamais satisfait, qui procuroit tant de crédit et d'influence à ces hommes qui, prétendant être en relation avec un monde invisible, se vantoient d'y puiser des forces secrètes, et parvenoient enfin à s'abuser eux-mêmes ou à abuser les autres, ou à tromper en même tems et eux et les autres. Il n'étoit pas rare de voir des personnes qui n'avoient pu parvenir à une certitude consolante, ni par l'étude des systêmes des philosophes, ni par les efforts de leur propre raison, s'adresser aux

Digitized by Google

exorcistes, aux prêtres des mystères, ou à quiconque s'adonnoit à des arts de ce genre, pour obtenir par leur moyen des révélations touchant les choses invisibles. Nous avons encore un fragment qui date probablement du second siècle, et qui, quoique supposé, dépeint au naturel la situation morale des hommes qui, à cette époque, chèrchoient la vérité. C'est un tableau certainement tiré de la vie d'alors. Un Romain distingué qui vivoit dans les tems apostoliques, et fut dans la suite Evêque de Rome, Clément, nous y trace l'histoire de sa vie intérieure (Voyez Clementin. Homil. 1.) « Moi, Clément, je me conduisis les premières années de ma jeunesse d'une manière morale, parce que j'étois poursuivi dès mon enfance par une pensée qui me détournoit des plaisirs, m'attristoit, et me faisoit faire toutes sortes d'efforts. Je ne sais d'où, ni pourquoi, j'étois préoccupé de la pensée, salutaire sans doute, puisqu'elle me faisoit réfléchir à ma fin, qu'après ma mort je n'existerois plus du tout, que personne ne penseroit plus à moi, vu que le tems fait tout oublier. — Quand ce monde a-t-il commencé d'exister? qu'y avoit-il auparavant? — S'il est de toute éternité, il durera aussi éternellement. — S'il a eu un commencement, il devra aussi avoir une fin. — Et qu'y aura-t-il après sa ruine? — Peut-être quelque chose que je ne puis pas encore

Digitized by Google

concevoir? peut-être le silence des tombeaux ou un éternel oubli? *) Plongé continuellement dans ces pensées et d'autres semblables, je me tourmentois tellement que mes forces et ma santé dépérirent; et ce qui étoit surtout accablant, lorsque je voulois détourner de moi ces inquiétudes comme de vaines chimères, mes peines n'en devenoient que plus violentes. Je m'irritois contre ma situation, ne me doutant pas, (comme je l'ai reconnu dans la suite, et j'en peux maintenant rendre grâce à Dieu), que cette idée qui me suivoit partout, fût le guide salutaire qui devoit me conduire à une heureuse immortalité. Ce long tourment d'esprit me força à chercher la vérité, je parvins enfin à la trouver, et lorsque je l'eus connue, je plaignis ceux qu'auparavant j'étois tenté dans mon ignorance d'estimer heureux. »

«Occupé, comme je l'ai dit, de ces pensées dès mon enfance, je parcourus les écoles des philosophes pour acquérir des connoissances positives et certaines. Mais je n'y trouvai que des systêmes détruits aussitôt que formés, des opinions inconciliables, et des disputes éternelles. Ainsi je voyois tour-à-tour prévaloir tantôt

*) Ceci tient à une fatale idée, qui se retrouve dans plusieurs des anciens systèmes religieux de l'Asie, savoir, que les formes variées de l'existence individuelle viendront se résoudre dans un grand Tout sans vie ni sentiment, qu'une mort générale est la dernière fin de tout — et toute existence une ombre sans réalité.

Digitized by Google

l'opinion que l'âme est immortelle, tantôt celle qu'elle est mortelle. Dans le premier cas, je me réjouissois, je m'attristois dans le second, et, en dernier résultat, il ne restoit plus rien de stable dans mon ame. Reconnoissant par-là que les choses ne paroissent point telles qu'elles sont en réalité, mais telles que les hommes les représentent, je me trouvai dans un embarras plus grand encore. Je soupirois du fond de mon ame de ne pouvoir rien trouver de certain, et cependant, je ne pouvois me débarrasser de ces pensées; car quoique souvent je les repoussasse, je ne sais comment il se faisoit que lorsqu'elles se glissoient de nouveau dans mon esprit, j'en éprouvois un certain plaisir.»

«Cependant tombant toujours dans de nouveaux doutes, je me dis à moi-même : pourquoi me tourmenter en vain, tandis que la chose est claire? si je ne dois plus exister après ma mort, à quoi bon m'en affliger pendant que je vis? Il vaut bien mieux renvoyer la tristesse au tems où je ne serai plus, et où par conséquent je ne pourrai plus la sentir. — Mais aussitôt une nouvelle pensée s'emparoit de mon esprit, je me disois : qui sait si je ne recontrerai pas là quelque chose de pire que mes peines actuelles, dans le cas où ma vie n'auroit pas été sainte, et si, selon la doctrine de certains philosophes, je ne serai point

Digitized by Google

livré dans l'enfer à des peines éternelles? Mais, répondois-je, c'est ce qui n'aura pas lieu! puis aussitôt : « Et si cela pourtant avoit lieu?... Dans cette incertitude, je finissois par trouver que le plus sûr pour moi étoit de mener une vie religieuse. Mais comment, uniquement pour l'amour du bien, et avec une espérance aussi incertaine, parviendrai-je à vaincre les passions de la chair? Je n'ai pas même une certitude positive de ce qui est véritablement bien et agréable aux yeux de Dieu. Je ne sais si l'ame est mortelle ou immortelle, je ne puis rien trouver d'assuré, et cependant il m'est impossible de me tranquilliser et d'éloigner ces pensées. »

« Que dois-je donc faire? Je veux aller en Egypte, je gagnerai l'affection des Hiérophantes et des Prophètes qui président aux mystères que l'on y célèbre; je chercherai un exorciste, et si j'en trouve un, je l'engagerai par de fortes sommes à conjurer un esprit en ma faveur, sous prétexte que je veux l'interroger sur une affaire quelconque. Mais ma question portera sur l'immortalité de l'ame. Je n'attendrai point la réponse de l'esprit, la première vue, sa seule apparition sera pour moi une preuve suffisante; des paroles vagues ne pourront me dissuader de ce que j'aurai vu de mes propres yeux. — Cependant je communiquai mon projet à un philosophe de ma connoissance, qui m'engagea par plusieurs raisons à ne point l'exé-

Digitized by Google

cuter. Car, me dit-il, si l'esprit n'obéit pas au conjurateur, ta conscience te tourmentera pour avoir agi contre les lois qui défendent de semblables manœuvres. Si l'esprit obéit à la voix qui le conjure, tu éprouveras les mêmes remords de conscience, et de plus, tu n'en retiras aucune utilité quant aux objets religieux, parce que la Divinité ne peut qu'être irritée contre ceux qui ont l'audace de troubler le repos des ames des trépassés. »

« A l'ouïe de ces paroles, je n'eus plus à la vérité autant d'envie de faire un semblable essai, cependant je n'abandonnai pas complettement mon projet, seulement j'étois peiné de voir de tels obstacles à son exécution. »

C'est dans cet état de recherches, de désirs, de doutes, de vacillations que se trouvoit Clément, lorsqu'il entendit parler du fils de Dieu apparu en Palestine, qu'il apprit comment Jésus promettoit un bonheur éternel à tous ceux qui croiroient et qui vivroient conformément à ses préceptes, et donnoit pour garants de ses promesses des signes incontestables d'une puissance toute céleste. Apprenant dès-lors à connoître l'évangile, Clément y trouva le repos qu'il avoit si long-tems cherché. —

Cette histoire de la vie intérieure de Clément, quelque supposée qu'elle puisse être, n'en n'est pas moins un tableau fidèle de ce

Digitized by Google

qui se passoit dans l'ame de bien des hommes de ce tems-là. C'est ainsi que Justin Martyr, après avoir cherché la vérité dans plusieurs systêmes *philosophiques*, fut enfin amené par celui de Platon, qui avoit pour lui le plus d'attrait, à embrasser le christianisme. Ce fut également l'examen des différens systêmes, qui conduisit au même résultat Denis, évêque d'Alexandrie. Il vivoit au 3me siècle, et se signala par son ardente piété et ses profondes connoissances. La coutume qu'il avoit de tout examiner et de tout approfondir fut, comme il le dit lui-même, la voie qui le conduisit à la foi. (Voy. Eusèbe H. E. 7, 7.) C'est surtout dans les systêmes de plusieurs de ces théosophes chrétiens de l'orient nommés Gnostiques, systêmes composés d'idées chrétiennes et d'anciennes opinions orientales, que l'on voit d'une manière frappante quels efforts on faisoit alors pour arriver à quelque chose de certain. Avant d'être éclairés par la révélation de Dieu dans l'évangile, ces hommes remarquables avoient tout scruté, et exploré avec une ardeur plus qu'humaine les fragmens énigmatiques et presqu'indéchiffrables des systêmes religieux de l'antiquité la plus reculée. Ils ne saisirent à la vérité le christianisme que du côté qui étoit en rapport avec la direction qu'ils avoient donnée à leur esprit, ils n'eurent pas assez de renoncement pour soumettre et sacrifier leurs propres

Digitized by Google

vues et les dispositions intellectuelles qu'ils avoient contractées à la création nouvelle et totalement régénératrice qu'opère le christianisme partout où il agit avec efficace ; mais néanmoins ils nous donnent un exemple frappant de l'influence de cette doctrine sur la nature humaine et de sa puissance pour se soumettre toute espèce d'esprits.

II.

Influence du christianisme sur l'idée de la divinité, naturelle au cœur de l'homme.

Le principal effet du christianisme sous ce rapport fut de substituer dans ses sectateurs au pressentiment confus d'un Dieu caché, le sentiment distinct, vif et vivifiant de leur union avec le Dieu révélé en Jésus-Christ. L'idée d'un premier auteur et d'une source unique de toute existence, en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, dont nous sommes la race, et qui n'est pas loin de chacun de nous, cette idée est profondément empreinte dans la nature spirituelle et morale de l'homme. Mais lorsqu'elle reste enfouie, comme un sentiment vague et confus, dans les derniers replis de la conscience ; lorsqu'elle ne devient pas dans l'homme un principe énergique qui anime sa vie entière, et règle toutes ses actions, elle s'affoiblit et se dénature ; les hommes la perdent

Digitized by Google

de vue, ils finissent par transporter ce sentiment de la divinité qui est en eux aux objets qui agissent puissamment sur leurs sens, et tombent ainsi dans le polythéïsme. — En vain les philosophes avoient-ils l'idée abstraite d'une unité infinie, cette idée, comme le reconnurent les sages et les législateurs de l'antiquité, ne pouvoit être rendue sensible à la conscience du grand nombre, ni agir sur elle d'une manière efficace. Jamais la propagation d'une notion abstraite de la divinité n'auroit pu détruire le paganisme; pour produire un si grand changement, il falloit que chaque individu pût se considérer comme soutenant une relation personnelle avec un Dieu, qui ne fût plus pour lui un Dieu caché, mais un Dieu agissant immédiatement sur la nature humaine, et se manifestant aux hommes par une révélation toute réelle et toute vivante.

On peut de nouveau reconnoître la variété des voies par lesquelles les hommes furent amenés au christianisme, à la manière variée et originale dont les payens convertis ont exprimé, en faisant allusion à leurs anciens principes, ce sentiment particulier de foi qui, depuis peu, remplissoit leur ame. Théophile d'Antioche va nous en fournir un exemple. Les payens partisans du sensualisme demandoient souvent aux chrétiens : quel est donc ce Dieu que vous adorez dans le secret, sans

Digitized by Google

culte qui parle aux sens, sans images, sans temples, sans autels? « C'est l'Etre, répond Théophile, c'est l'Etre qui de son souffle anime l'univers, et qui, s'il le retire, plonge l'univers dans le néant. Tu ne saurois parler sans témoigner en sa faveur; la respiration qui te fait vivre en rend elle-même témoignage, — et tu ne le connois pas! c'est que ton ame est aveuglée et ton cœur endurci. — Dieu est visible pour ceux qui peuvent le voir, savoir, ceux dont l'œil de l'ame est ouvert. Tous ont des yeux, mais quelques-uns les ont couverts de ténèbres et ne peuvent voir le soleil. Or, de ce que les aveugles ne le voient pas, le soleil en éclaire-t-il moins le monde de sa lumière? — Si les aveugles sont privés de la lumière, ce n'est certes pas la faute du soleil, c'est celle de leurs propres yeux. Et toi de même, ô homme, tu as couvert de ténèbres les yeux de ton ame par le péché. Pour connoître Dieu l'homme doit conserver son ame pure comme un miroir clair et sans défaut. De même que la rouille détruit l'éclat d'un miroir, le péché ternit l'ame, et dès qu'elle en est entachée, l'homme ne peut plus voir Dieu. Cependant si tu le veux, tu peux être guéri. — Abandonne-toi au médecin, il ouvrira l'œil de ton ame et de ton cœur. — Mais qui est ce médecin? c'est Dieu, qui guérit et vivifie par sa parole. » C'est ainsi que Théophile dé-

Digitized by Google

montre aux payens que l'homme étranger à Dieu par suite de sa corruption intérieure, ne peut, à cause de cela, saisir la révélation de Dieu qui se présente à lui dans tout ce qui existe (v. Rom. l. 20 et 18), et n'a pour parvenir à la lumière d'autre moyen que celui de se délivrer de cette corruption, et de sanctifier son cœur de telle sorte qu'il puisse réfléchir l'image d'un Dieu infiniment saint. Comme il l'avoit éprouvé lui-même lors de sa conversion au christianisme, il fait sentir avec bien de la raison, que la vraie connoissance de Dieu ne peut pas être communiquée à l'homme comme une idée abstraite que l'on fait concevoir à l'esprit par une suite de raisonnemens, qu'elle doit, au contraire, procéder du fond de l'ame même, mais de l'ame purifiée, et être le résultat d'une régénération de la vie intérieure.

Les chrétiens qui avoient avant leur conversion étudié les différens systêmes des philosophes, devoient ensuite éprouver une véritable jouissance au souvenir des idées religieuses, des vues épurées et affranchies de la superstition générale, auxquelles ils étoient parvenus en développant par la philosophie leurs dispositions morales. Fondés sur le christianisme ils pouvoient de-là comme d'un centre de lumière porter leurs regards sur toutes les traces de la vérité répandues ça et là dans le monde, reconnoître ce qui en approche, et le

Digitized by Google

démêler du faux; ils pouvoient, selon l'expression de Clément d'Alexandrie, « rassembler en un Tout harmonique de vérité ce que l'erreur humaine avoit dispersé, et apprendre ainsi à la connoître sans courir le risque de s'égarer. » (Clém. Stromat. l. 2. 98.)

Ceux, au contraire, qui avoient été convertis directement par de fortes impressions morales plutôt que par une conséquence de leurs recherches, devoient naturellement donner la préférence à la marche qu'ils avoient suivie. C'est ainsi que Tertullien, qui avoit plus de penchant pour la vie active que pour les recherches scientifiques, et qui n'aimoit pas les spéculations, parce qu'elles lui sembloient fausser les principes originels, attribuoit le plus haut degré de certitude aux témoignages que rend la nature primitive de l'homme quand elle s'exprime librement et spontanément dans l'homme simple et sans culture. Il veut montrer que l'empire de l'erreur ne sauroit comprimer totalement le sentiment religieux attaché à notre nature, et s'exprime ainsi dans son livre intitulé : du Témoignage de l'ame : « Je m'adresse à toi, ame simple, qui n'as point été élevée dans les écoles, qui n'as point étudié dans les livres, et qui n'es pas remplie de la sagesse humaine; je te prends simple, sans culture, ignorante, telle que tu es chez ceux qui n'ont que toi, telle que tu

Digitized by Google

te montres dans les marchés et dans la boutique de l'artisan. Je te demande maintenant ce que tu portes avec toi pour l'usage de l'homme, ce que tu as appris à sentir, par toi-même ou par ton Créateur, quel qu'il soit. Nous t'entendons t'écrier publiquement et librement, soit dans le particulier, soit hors de la maison, (ce que, hélas, on nous défend à nous,) nous t'entendons dire : *ce que Dieu donne, — si Dieu le veut.* Eh bien, par ces paroles, tu attestes l'existence d'un Dieu, tu attribues la toute-puissance à cet Etre, à la volonté duquel tu penses, tu nies aussi l'existence des autres Dieux, puisque quand tu en parles, tu les qualifies comme les hommes de noms particuliers et sans rapport avec celui de Dieu. Ce que nous disons de l'essence de Dieu ne t'est pas non plus caché ; car voici tes mots ordinaires : *le bon Dieu — Dieu donne le bien ;* et même tu ajoutes : *mais l'homme est méchant.* Par cette opposition ne fais-tu pas entendre, que si l'homme est méchant, c'est parce qu'il est éloigné de Dieu ? — Tu t'accordes encore avec nous dans ce que nous regardons comme le principe le plus sacré de doctrine et de vie, dans la conviction que l'homme ne peut recevoir du bien que de Dieu seul ; tu dis : *Dieu te bénisse,* avec autant de facilité que le chrétien lui-même pour qui former ce vœu est une obligation indispensable ; de même : *Dieu voit tout ; à la garde de Dieu,*

Digitized by Google

Dieu le lui rendra, Dieu jugera entre nous. — D'où ceux qui ne sont pas chrétiens prennent-ils ces expressions, et cela tout en rendant hommage aux Dieux ? » Tertullien appelle ces exclamations de l'ame rappelée au sentiment de la divinité : « la doctrine de la nature originelle déposée dans le fond de la conscience. » Et, en effet, il n'est pas surprenant que l'ame qui vient de Dieu proclame les mêmes choses, que celles que Dieu a données à connoître aux siens. Il appelle dans son apologie ces expressions involontaires de l'homme : « le témoignage de l'ame qui est naturellement chrétienne ; (testimonium animæ naturaliter christianæ.) En parlant ainsi de Dieu, ajoute-t-il, l'ame ne se porte pas vers le capitole, mais vers le ciel, car elle sait que le ciel est le séjour du Dieu vivant, comme elle sait que ce grand Dieu est l'auteur de sa vie, et le ciel le lieu de son origine. Malgré la contrainte qu'elle éprouve dans la prison de son corps, malgré les fausses directions qu'elle a reçues, malgré le passions et les mauvais désirs qui l'énervent, malgré l'erreur qui la rend esclave des fausses divinités, quand elle se recueille en elle-même, et qu'elle reprend ses esprits, et le sentiment de sa force, comme il arrive au sortir de l'ivresse ou d'un profond sommeil, ou d'une maladie, son premier mouvement est de nommer Dieu et de lui donner le seul nom qui soit propre au grand et vrai Dieu. »

Digitized by Google

Tandis que Tertullien voyoit dans le christianisme la révélation du Dieu qui ne peut jamais être totalement caché, qui se donne toujours à connoître et se laisse toujours saisir, dont tout notre être prouve l'existence, qui n'a pas besoin d'être prouvé, et qui l'est déjà par cela seul qu'on ne peut pas le nier, Marcion (c. I. c. 10. 11.) de son côté est tellement saisi de la grandeur merveilleuse de la révélation de Dieu en Christ, qu'il s'écrie : « Le Dieu de sainteté et d'amour que je trouve dans l'évangile, étoit jusqu'ici tout-à-fait inconnu au monde; ni la nature, ni la raison, ne pouvoient conduire à lui; le Dieu que la nature et la raison publient, n'est pas encore ce Dieu souverain manifesté en Jésus-Christ. Dans la nature foible et bornée de l'homme, il n'y a rien de *relatif* à ce Dieu tout-puissant et tout saint. — C'est le christianisme qui a communiqué à l'homme une vie céleste dérivée du Dieu même, par laquelle s'élevant au-dessus de toute la création finie, il s'unit à cet Etre infini, source éternelle de charité et de justice. » — Quoiqu'il y ait ici un mélange de vrai et de faux, nous y voyons cependant à quel point les enseignemens de l'évangile sur la nature de Dieu et leurs effets sur l'humanité paroissoient extraordinaires et nouveaux à l'esprit d'un payen plein de chaleur; dès-lors on comprend comment

Digitized by Google

en comparant le nouveau monde, dans lequel le christianisme le plaçoit, au monde, dans lequel il avoit vécu, qui l'entouroit encore et qui avoit été celui de l'antiquité, Marcion pouvoit penser qu'il n'y avoit absolument aucun rapport qui unît ces deux mondes.

III.

Des relations de l'église chrétienne avec le monde payen au milieu duquel elle s'élève.

L'idée d'une religion destinée à satisfaire les besoins de la nature humaine telle qu'elle est, appropriée à tous les hommes quelles que soient leurs relations extérieures, élevée au-dessus de toutes les formes de civilisation et de culture, l'idée d'une religion de l'humanité entière étoit inconnue à l'antiquité. Le célèbre adversaire du christianisme, Celse, dit à cet égard : « Qu'il faut être tout-à-fait insensé pour croire que les Grecs et les barbares, l'Asie, l'Europe, la Lybie et tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre puissent jamais être réunis dans le lien d'une même religion. » (Orig. l. Celse. L. V. c. 38.)

Toutes les anciennes religions étoient des religions de peuple et d'état; c'étoit surtout le cas chez les Romains, chez qui le point-de-vue politique prédominoit partout et dans la religion comme ailleurs. L'abandon de la

Digitized by Google

religion de l'état, l'introduction d'une religion étrangère ou nouvelle, qui n'étoit pas légalement reconnue (religio illicita), étoient envisagés comme des crimes d'état. Aussi, dès l'entrée, ne jugea-t-on pas autrement la démarche de tout citoyen ou sujet Romain qui passoit au christianisme. — « Votre religion est illégale, » (non licet esse vos), c'étoit le reproche qu'on faisoit ordinairement aux chrétiens, sans d'ailleurs avoir égard à la nature de leur religion. Au reste on étoit frappé du contraste qui existoit entre le christianisme et tout ce que jusqu'alors on avoit coutume d'appeler religion. « Tandis que toutes les autres religions, disoit-on, sont des sanctuaires transmis par l'antiquité la plus reculée à des peuples déterminés et connus, la vôtre ne s'est étendue dès sa naissance que par la révolte, son origine n'est autre chose qu'une rébellion contre la religion des Hébreux, respectable par son antiquité quoique blâmable à cause de son intolérance; et maintenant elle menace de renverser tous les lieux saints et par cela même l'ordre des choses consacré par de saintes coutumes et de vénérables usages. Ne voyez-vous pas combien votre religion se distingue de tout ce qui en a jusqu'ici porté le nom. Point de temples, point d'autels, point d'images, point de sacrifices ! Comment une telle religion, qui n'accorde rien aux

Digitized by Google

sens, pourroit-elle convenir à l'homme obligé de vivre au milieu des objets sensibles? et lors-même qu'une religion purement spirituelle pourroit convenir à quelques philosophes, comment voulez-vous qu'elle soit propre au vulgaire ignorant et incapable de raisonner? » —

En jetant du jour sur ce qui fait l'essence de la religion et sur les rapports de la nature humaine avec Dieu, le christianisme a donné naissance aux idées de liberté religieuse et de liberté de conscience, et ses apologistes sont les premiers qui aient soutenu ces idées. « C'est pourtant, dit Tertullien à Scapula, un droit de l'homme, il entre dans la liberté naturelle de chaque individu de pouvoir vénérer ce qui s'accorde avec sa persuasion particulière, et la religion de l'un ne peut faire à l'autre ni bien ni mal. D'ailleurs une religion imposée par contrainte n'est plus une religion, car la religion doit être reçue volontairement et sans violence. On ne veut de sacrifices que ceux qui partent d'un cœur libre; ainsi lorsque vous nous obligez à sacrifier, vous ne donnez rien à vos Dieux, car ils ne recevront pas des sacrifices forcés. » Les fonctionnaires civils, qui n'étoient pas animés d'une haine fanatique contre les chrétiens et qui n'exécutoient qu'à regret les lois établies contre eux, tâchoient de leur faciliter l'obéissance, en leur

Digitized by Google

faisant observer, qu'il suffisait, pour se soumettre aux lois, qu'ils participassent extérieurement aux cérémonies de la religion de l'Etat, libre à eux, du reste, de croire dans leur cœur ce qu'ils voudraient; puisque, disoient-ils, la loi n'a rapport qu'aux actes extérieurs qui, dans le fond, sont indifférens en eux-mêmes. Mais les chrétiens ne pouvoient pas se laisser abuser par de semblables sophismes, ils avoient trop souvent entendu répéter avant et après leur baptême cette parole du Sauveur, *celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon père,* pour ne pas sentir tout ce qu'exigeoit d'eux la profession de leur foi. Plusieurs officiers des provinces, moins jaloux de remplir les devoirs de leur charge que d'avancer leur fortune, offroient aux chrétiens soumis à leur juridiction, de leur donner, moyennant une certaine somme, un certificat (libellum) attestant qu'ils avoient célébré les cérémonies payennes conformément aux lois, et de leur procurer ainsi un repos durable; mais ces offres furent constamment rejetées par l'Eglise et ceux qui les acceptèrent, condamnés par elle comme traîtres à la foi. En général les magistrats romains vouloient une obéissance aveugle, ils ne savoient point apprécier l'enthousiasme avec lequel les chrétiens sacrifioient leur vie plutôt que de faire quelque chose contre leur conscience,

Digitized by Google

ils méconnoissoient le droit de l'homme le plus sacré et le plus inviolable de sa nature, la liberté de conscience. Cette fermeté inébranlable des chrétiens n'étoit à leurs yeux qu'un fanatisme aveugle, une désobéissance, une opiniâtreté dignes des plus sévères châtimens (inflexibilis obstinatio, ψιλη παραταξις). Il n'est, au reste, pas étonnant que dans un siècle énervé par le despotisme, des hommes qui marchoient avec un tel calme au-devant des plus terribles supplices et bravoient la mort, plutôt que de prononcer quelques paroles, d'accomplir quelques cérémonies, parussent singuliers et suspects. « Une telle roideur de caractère, disoit-on, convenoit aux tems héroïques de l'ancienne république, mais elle est hors de saison dans un tems de paix et de sentimens plus modérés. » (Nunc tranquillitas pacis et ingenia mitiora (ad nation. l. 1. c. 18.)

Les chrétiens s'efforçoient d'être soumis aux ordres supérieurs, et en cela ils se distinguoient avantageusement du grand nombre qui n'obéissoit guère qu'autant qu'il le falloit pour ne pas être puni; *) mais malgré toute leur bonne volonté, leur soumission devoit avoir

*) Tertullien fait remarquer en effet que ce que l'Etat pouvoit perdre en revenus par la désertion du culte, étoit amplement compensé par la fidélité avec laquelle les chrétiens payoient les divers impôts.

Digitized by Google

des bornes, il étoit impossible qu'ils consentissent à obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu. Aussi rien ne put les engager à rendre aux souverains un culte qu'avoit imaginé l'impie adulation des payens, à jurer par le génie des Empereurs, à sacrifier ou à répandre de l'encens devant leurs images, ni à prendre part aux réjouissances publiques et aux fêtes indécentes que l'on célébroit en leur honneur à l'anniversaire de leur naissance ou de leur avénement au trône, ou après leurs victoires. Voilà pourquoi on les accusoit, sans avoir égard aux raisons qui les faisoient agir, de violer le respect dû aux princes (on les appeloit *hostes publicos*, *irréligiosos in Cæsares*). Tertullien, pour défendre les chrétiens de ces inculpations, dit, dans son apologétique (30): « Nous implorons pour la prospérité des empereurs le Dieu éternel, vivant et véritable, ce Dieu que les empereurs eux-mêmes désirent avoir pour leur Dieu préférablement à tous les autres; ils savent qui leur a accordé l'empire, ils savent, comme hommes, de qui ils tiennent la vie. Ils reconnoissent qu'il n'y a point d'autre Dieu, que ce seul Dieu, de la puissance duquel seulement ils relèvent, à qui ils sont seulement inférieurs d'un degré, après qui ils tiennent le premier rang, devant et par-dessus tous les Dieux; car pourquoi ne seroient-ils pas plus grands que

Digitized by Google

ces Dieux, puisqu'ils sont les maîtres de tous les vivans, qui valent toujours mieux que les morts? Ils considèrent jusques où va l'étendue de leur autorité, ils comprennent l'essence de Dieu en ce qu'ils ne peuvent rien sur lui : et voyant que Dieu est au-dessus d'eux, ils connoissent qu'ils ne peuvent rien que par lui. C'est à lui que nous autres, qui sommes chrétiens, adressons nos prières; nous les faisons, les mains ouvertes et étendues, parce qu'elles sont innocentes, la tête nue, parce que nous n'avons point de sujet de rougir quand nous prions Dieu. Il n'y a personne qui nous dicte les paroles que nous devons dire, d'autant que c'est notre cœur qui agit, plutôt que notre langue : nous prions pour tous les empereurs, et nous demandons à Dieu, qu'il leur donne une longue vie; que leur empire jouisse d'une profonde paix; leur maison d'une heureuse concorde; que leurs armées soient invincibles; qu'ils soient assistés de bons conseils; que les peuples demeurent dans leur devoir; que dans le monde il ne s'élève aucun trouble contre leur autorité : enfin nous n'oublions rien de ce que le prince peut souhaiter, et comme homme, et comme empereur : mais nous ne pouvons demander ces choses qu'à celui de qui nous savons que nous les obtiendrons : comme il est le seul qui les peut accorder, nous sommes les seuls à qui il les doit accorder,

Digitized by Google

parce que nous sommes ses vrais serviteurs, que de tous les hommes il n'est adoré que de nous, que l'on nous fait mourir à cause que nous suivons sa doctrine, et que nous lui offrons cette grasse et riche victime qu'il veut qu'on lui consacre, savoir une oraison conçue et produite dans un corps chaste, une ame innocente et un esprit rempli de sainteté; et non pas des grains d'encens de peu de valeur, non pas quelques gouttes de vin, non pas le sang d'un bœuf prêt à mourir de vieillesse, et enfin, après toutes sortes d'ordures, non pas une conscience souillée. En effet, il y a de quoi s'étonner de ce que parmi vous, où les prêtres, vicieux comme ils sont, considèrent exactement si les hosties sont pures et entières, l'on examine plutôt le dedans des victimes, que l'intérieur de ceux qui les immolent. » Et plus loin : « Toutefois je ne ferai point de difficulté d'avouer que l'empereur est mon seigneur; mais ce sera lorsque l'on ne voudra pas me forcer de le nommer mon seigneur, au même sens que ce titre appartient à mon Dieu. Lorsque je dis que l'empereur est mon seigneur, je pense avoir encore une certaine liberté. Cette marque de révérence et d'honneur ne me fait pas son esclave; car je n'ai qu'un seul véritable seigneur, à savoir le Dieu tout-puissant et éternel, qui est son Dieu comme le mien. »

Digitized by Google

Sous les empereurs toute espèce d'associations fermées (ἑταιρεῖαι) étoient envisagées comme suspectes, on craignoit qu'elles n'eussent la politique pour objet. — Quand on remarqua l'étroite union et l'amour actif qui lioient entr'eux les chrétiens de toutes les contrées, on les soupçonna d'abord de vues illicites. Les employés de la police romaine étoient loin de concevoir la cause d'une telle sympathie, et de comprendre ce que sont les liens d'une communion invisible, ils ne savoient attribuer qu'à des motifs extérieurs l'existence d'une société pareille. « A peine se rencontrent-ils, disoit-on, qu'ils se reconnoissent aussitôt à certains signes comme membres d'une société secrète, dont le but n'est connu que d'eux, et c'est ce qui fait qu'ils sont unis entr'eux comme des frères. On sait d'ailleurs que dans leurs repas de charité (les agapes) ils se lient par de terribles sermens et de mystérieuses cérémonies. » C'est à ces soupçons que Tertullien répond si à propos : « Pour nous, qui ne prenons aucun intérêt à la gloire et aux grandeurs de la terre, nous n'avons aucune raison de former des associations secrètes, et rien n'est si éloigné de nos pensées que de nous mêler de politique; nous ne reconnoissons qu'une seule république dont tous les hommes sont citoyens, c'est le monde entier (Apolog. l. 38). » — Tandis que les uns attribuoient aux chré-

Digitized by Google

tiens des vues politiques, d'autres au contraire les accusoient de mener une vie trop retirée, sombre, ennemie de toute jouissance et inutile au bien public. Ils étoient frappés de ce que les chrétiens évitoient les fêtes publiques et bruyantes, de ce qu'on ne les voyoit ni au cirque, ni au théâtre, de ce qu'ils prioient, jeûnoient et parloient davantage de la vie éternelle que de la vie terrestre. On les qualifioit « de gens inutiles dans les affaires de la vie, d'hommes qui craignent la lumière, muets quand ils paroissent en public, grands causeurs quand ils se trouvent entr'eux. » A cela Tertullien répond de nouveau : « On dit que nous n'apportons aucun profit dans le commerce du monde. Je ne sais comment cela se peut dire de nous, puisque nous vivons parmi vous, que nous usons de mêmes viandes et de mêmes habits que vous, que nous avons été élevés les uns comme les autres, et que les nécessités de la vie sont communes entre nous tous. Car nous ne sommes pas semblables aux Brachmanes, ou aux Gymnosophistes de l'Inde, nous ne nous retirons pas dans les bois; nous ne repoussons pas de nous les choses nécessaires à la vie; nous nous représentons à toute heure que nous avons de grandes obligations à notre Dieu, à notre seigneur, à notre créateur : nous ne rejetons aucun des biens que sa bonté a produits pour notre usage :

Digitized by Google

nous nous retenons seulement dans une juste modération, afin de n'en pas prendre avec excès, ou sans en avoir besoin : nous demeurons avec vous dans le monde, et nous n'y demeurons pas séparés du commerce ordinaire : nous n'y sommes pas sans profiter de vos places publiques, de vos marchés, de vos bains, de vos boutiques, de vos hôtelleries, de vos foires. Nous naviguons, nous portons les armes, nous cultivons la terre, et nous trafiquons avec vous ; ainsi nous mêlons nos fonctions avec les vôtres, et nous faisons profession ouverte de travailler pour votre service. »

IV.

Idée que les chrétiens se faisoient de leur vocation.

La comparaison si souvent employée dans l'Ecriture, cette comparaison si frappante et féconde en applications utiles, de la vie du chrétien à un combat continuel, du chrétien lui-même à un soldat du Seigneur, plaisoit particulièrement aux fidèles de ces premiers tems. Si les chrétiens des âges suivans oublièrent au milieu du repos et du bien-être extérieur, l'essence de leur vocation, ceux des premiers siècles étoient continuellement rappelés à l'idée de leur destination comme soldats d'une armée spirituelle, car partout l'église avoit à com-

Digitized by Google

battre contre le monde payen, et la seule profession extérieure du christianisme obligeoit ses membres à prendre part à cette lutte. Les chrétiens se considéroient comme des soldats de Dieu et de son Christ (milites Dei et Christi), armés contre les puissances des ténèbres, contre tout ce qui leur paroissoit appartenir à l'empire de satan, contre le culte du péché et des divinités payennes. Quiconque entroit par le baptême dans l'église chrétienne, devoit promettre entre les mains de l'évêque du troupeau dont il devenoit membre, de renoncer au Diable, à ses anges et à toutes ses voies, par où l'on n'entendoit pas seulement le culte des idoles et tout ce qui s'y rapporte, les enchantements, la divination, les amusements des payens, mais encore et en géneral, toute espèce quelconque de péché; il devoit promettre de mener une vie sainte et conforme à la loi de Jésus-Christ. On appeloit cet engagement le Serment de la milice chrétienne. (Sacramentum militiæ Christianæ.) De même on envisageoit la confession de foi que les chrétiens apprenoient par cœur et récitoient au baptême, comme le mot d'ordre du chrétien, (Tessera militiæ christianæ, Symbolum); — et le signe de la croix qu'ils faisoient en entreprenant une affaire importante ou en commençant leur travail de la journée, répondoit à la coutume des soldats de porter sur leur

Digitized by Google

front l'image de leur général. De même encore, lorsque rassemblés en prière ils élevoient leur ame au Seigneur, ils comparoient cet acte à celui du soldat qui est en faction, et veille devant la demeure de son chef (stationes). —

Lorsqu'il quittoit le combat de la vie fidèle à sa vocation, le soldat chrétien espéroit recevoir la couronne de la victoire de la main de son chef, de la main de Jésus-Christ. Quand on les exhortoit à remplir fidèlement leur devoir de chrétien, on ne manquoit pas de leur rappeler l'engagement qu'ils avoient pris au baptême. Tertullien, pour encourager les chrétiens à la persévérance, leur écrit dans son livre des Martyrs, c. 3. « Il y a déjà longtems que nous avons été appelés au service du Dieu vivant (ad militiam Dei vivi); c'est lorsque nous prêtâmes serment comme le soldat, en répondant *oui* à la question qui nous fut faite. (Renonces-tu au diable et à ses œuvres, etc.?) *cum in sacramenti verba respondimus.* Le soldat ne prend pas toutes les commodités pour la bataille, et ne va pas tout droit de sa chambre au combat; mais il sort d'un camp où l'on s'endurcit et s'accoutume aux privations de toute espèce. Au sein même de la paix on apprend aux soldats par le travail et les fatigues à pouvoir supporter la guerre, on les tient sous les armes, on les fait exercer en plein champ, creuser des fossés. De

Digitized by Google

même, vous les bénis de Dieu, considérez tout ce qui vous est pénible comme un exercice propre à fortifier vos ames et vos corps. Vous marchez à un bon combat, Dieu en est le juge, le Saint-Esprit en dirige la marche, et le prix de la victoire est une vie céleste, semblable à celle des anges, une gloire éternelle. »

Les chrétiens aimoient encore à se représenter leur vocation sous un autre point de vue également tiré de l'écriture et du fond même du christianisme, et, comme le précédent, fécond en applications particulières; c'étoit celui d'un sacerdoce chrétien et universel, d'une race de sacrificateurs, dont tous les chrétiens sont membres. Le christianisme a détruit la séparation entre le prêtre et le laïque, entre l'ecclésiastique et le citoyen; tous ceux qui croient en Jésus-Christ, le seul véritable pontife, sont par lui consacrés au Père céleste. Comme ses frères, ils sont devenus avec lui sacrificateurs; unis à lui par la foi, animés par lui de l'esprit d'adoption, ils entrent sans obstacle dans le sanctuaire céleste où Jésus les a précédés, et dont il leur a ouvert l'accès. Ils n'ont plus besoin d'un pontificat humain pour leur dépeindre le nouveau sanctuaire, le sanctuaire spirituel et véritable, ou pour les y conduire comme des enfans à la lisière de ses préceptes et leur dispenser par mesure et

Digitized by Google

selon sa sagesse les trésors célestes que l'éternel amour a mis également à la portée d'eux tous ; ils n'ont besoin de personne pour leur enseigner ce qu'ils doivent maintenant apprendre de la bouche de Dieu même ; car tous doivent être instruits de Dieu, éclairés par le même esprit, l'esprit de vérité, et oints par lui d'une onction intérieure et divine. Il n'y a pour tous qu'un même esprit, une même vie céleste, une foi, une espérance, un Sauveur, qui veut seul être appelé maître, devant qui tous ceux qui veulent être ses disciples doivent se reconnoître pécheurs, pour obtenir tous de lui seul immédiatement et non pas d'un homme, ni par la médiation d'aucun homme, le salut et la sanctification. — Aux yeux du chrétien d'alors, les tems où les hommes servoient des idoles muettes sous la direction de leurs prêtres étoient passés ; le tems étoit arrivé où tous les hommes devoient être majeurs en religion. Le grand pontife de l'humanité, que suivoient les chrétiens, les adressoit, non à d'impuissantes idoles, mais au Dieu vivant ; et loin de les conduire en aveugles, il répandoit au-dedans d'eux, une lumière qui ne les quittoit pas, un esprit qui se manifestoit par des dons de toute espèce. Chaque chrétien devoit recevoir un don particulier de la grâce, approprié à son caractère individuel, et par ce moyen contribuer, comme un membre fidèle, à la prospérité de la

Digitized by Google

société entière. Justin Martyr dit à cet égard : « Les prophètes de l'ancienne alliance n'ont reçu du St. Esprit que certains dons et certaines vertus particulières ; mais Jésus-Christ possède toute la plénitude de cet Esprit divin, et c'est de cette plénitude qu'il communique aux fidèles, comme il le faisoit aux prophètes de l'ancienne alliance, toutes les grâces spirituelles, suivant que chacun d'eux s'en rend digne. Après avoir été illuminés au nom de Jésus-Christ (ceci se rapporte à la régénération du baptême, que l'on désignoit aussi alors sous le nom d'illumination spirituelle), les chrétiens reçoivent, l'un l'esprit de connoissance, un autre l'esprit de force, un troisième l'esprit de conseil et de prudence chrétienne dans les affaires de la vie, celui-ci le don de guérir les malades, celui-là l'esprit de prophétie, d'autres enfin l'esprit de science, l'esprit d'enseignement, l'esprit de crainte de l'Eternel. » Ainsi, disons-nous, c'étoit chez les chrétiens un principe bien arrêté, et qui se reproduisoit dans leur vie, que par la foi en Christ leur souverain pontife et la communion avec lui, ils devenoient une race de vrais sacrificateurs, consacrés ministres de Dieu par l'onction intérieure et sanctifiante du St. Esprit, que le Sauveur lui-même répandoit sur eux. (De-là l'usage d'oindre ceux qui s'unissoient à Christ par le baptême. Tertullien de baptismo, c. 7.) Comme tels, ils étoient appelés à annoncer par

Digitized by Google

leurs paroles et leurs actions les vertus de celui qui les avoit appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, et à lui offrir, comme ses rachetés, par leurs prières et par leur vie le sacrifice spirituel de la reconnoisance. Après avoir reçu de lui une nouvelle vie, ils devoient la lui rendre en quelque sorte comme son bien, et la lui consacrer toute entière dans un esprit de liberté et d'amour. C'est ce qu'exprime Justin Martyr dans les paroles suivantes: (Dial. Tryph. 3. 44.) — «Par le nom de Jésus, nous sommes des êtres consacrés au Dieu créateur de l'univers, par le nom de Jésus et par un effet de la vocation qu'il nous a adressée, nous avons déposé les vêtemens souillés du péché et nous sommes la vraie race sacerdotale de Dieu, comme Dieu lui-même l'atteste, quand il prononce : *que l'on offrira en tous lieux à son nom des parfums et une oblation pure.* » (Malachie I. 11.) Il n'accepte aucune oblation que celle que lui offrent ses sacrificateurs. Les prières et les actions de grâces des justes, voilà les sacrifices agréables à Dieu et les chrétiens seuls savent les offrir. » — « Tous les justes sont revêtus de la dignité de pontife, » dit Irénée (L. 4. c. 20.) et à une autre place : « Les juifs avoient consacré à Dieu la dîme de leurs biens, mais les chrétiens, qui ont obtenu la vraie liberté, consacrent tout ce qu'ils ont au service du Seigneur. » (L. IV. 34.) — « La prière, dit Ter-

Digitized by Google

tullien (de Oratione c. 28.), est le sacrifice spirituel, qui a pris la place des sacrifices de l'ancienne alliance. L'évangile nous apprend ce qui est veritablement agréable à Dieu; le tems vient où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, Dieu est esprit et il veut des adorateurs qui l'adorent en esprit; nous sommes les vrais adorateurs, nous qui, priant en esprit, offrons spirituellement à Dieu le sacrifice, qui lui appartient et qui lui est agréable. Offrons à Dieu des prières dictées par une vraie dévotion, nourries par la foi, et purifiées par une vie innocente; portons-les à l'autel du Seigneur dans des transports d'amour, avec un cortège de bonnes œuvres, avec des psaumes et des hymnes; de telles prières nous feront tout obtenir de notre Dieu.

On peut encore rapporter ici le beau passage dans lequel Origène (lib. V. contre Celse) justifie les chrétiens du reproche que les payens leur faisoient de n'avoir ni temples, ni images, ni autels, comme les sectateurs des autres religions (v. plus haut). « Celse ne voit pas (dit cet auteur) que chez nous, les ames des justes sont les autels sur lesquels l'on offre en esprit et en vérité les sacrifices agréables à Dieu, savoir, les prières d'une conscience pure. Les images et les offrandes dignes de Dieu, ne se font pas par la main de l'artiste, mais elles sont l'ouvrage de la parole de Dieu; ce sont

Digitized by Google

les vertus par lesquelles nous nous formons à la ressemblance du premier-né de la création, en qui habite l'idéal de toute sagesse et de toute justice. Il n'y a point de plus belle image que l'image incréée que portoit en sa personne celui qui avoit droit de dire : *Le père est en moi;* eh bien, dans chacun de ceux qui se forment sur son exemple habite aussi l'image de celui qui l'a fait, et c'est l'élévation du cœur à Dieu qui la produit. En général les chrétiens s'efforcent d'élever dans leurs cœurs des autels et des images, non pas de ces statues inanimées et insensibles dans lesquelles on relègue les divinités *), mais des images dignes de recevoir en elles l'esprit de Dieu, qui ne s'unit qu'avec une nature conforme à la sienne. C'est ce que nous montre l'écriture quand Dieu dit aux justes (Lév. c. 26. v. 12.) : Je marcherai avec vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple; et le Sauveur (Jean 14, 23.) : Celui qui m'aime gardera ma parole, et nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure. »

Lorsque, vers la fin du deuxième siècle, on commença à vouloir introduire dans l'église chrétienne une institution correspondante au pontificat juif, comme si le christianisme de-

*) Ceci fait opposition à une idée en vogue parmi les payens. Leurs Théologiens prétendoient que par certaines formules magiques on pouvoit faire descendre les Dieux de leur séjour, pour les unir aux statues qu'on leur consacroit.

Digitized by Google

voit aussi posséder un pontificat visible et une caste de prêtres spécialement consacrés à Dieu, les chrétiens, qui étoient encore animés de l'esprit de l'église primitive, s'opposèrent à cette mesure anti-évangélique, et les laïques se fondèrent sur le principe, qu'eux aussi, comme chrétiens, étoient un peuple de sacrificateurs. Et comme des Théosophes orientaux, qui avoient passé au christianisme sans cependant vouloir réformer entièrement leurs idées d'après ses préceptes, cherchoient à y introduire à l'imitation des systèmes orientaux la distinction d'une doctrine particulière aux prêtres et d'une religion extérieure propre au peuple; comme les Gnostiques se vantoient de posséder une connoissance supérieure à la foi de la multitude, qui n'a qu'une foi d'autorité, et qu'ils s'appelloient *les spirituels* par opposition à ceux qui se tenoient trop attachés à la lettre, l'église chrétienne posa en principe : que tous les chrétiens devoient se réunir dans une même simplicité de foi et par elle avoir part à une même vie spirituelle; que tous les vrais chrétiens sont nécessairement éclairés par l'esprit de Dieu et animés d'une vraie spiritualité. — « Nous vivons déjà, dit Clément d'Alexandrie (Pédagogus. L. I. c. VI.), nous, qui nous sommes dégagés des liens de la mort. Suivre Jésus-Christ, c'est avoir déjà obtenu le salut. Celui qui entend ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé,

Digitized by Google

dit le Seigneur, *a* la vie éternelle et ne *vient* point en jugement, mais il est passé de la *mort* à la *vie*. Ainsi la foi et la régénération sont déjà la *vraie vie*, car Dieu qui les produit n'agit pas à demi. — Vous êtes vous-mêmes, dit l'apôtre (1 Thess. 4, 8.), enseignés de Dieu; or nous ne pouvons pas penser qu'il laisse son enseignement incomplet. Par conséquent, celui qui a été régénéré et illuminé par l'esprit, est dès-lors délivré des ténèbres, il a par-là-même reçu la lumière, comme au sortir du sommeil l'homme sent se réveiller aussitôt l'activité de sa pensée; ou plûtôt, comme l'opération de la cataracte ne communique pas une nouvelle lumière à l'œil malade, mais ne fait que d'enlever l'obstacle qui l'empêche de voir et de rendre à la prunelle sa liberté, de même le baptême nous délivre du péché, qui comme un nuage nous intercepte les rayons de l'esprit céleste; il nous rend cet œil spirituel par lequel seul nous pouvons contempler les choses divines, quand l'Esprit saint daigne se communiquer à nous. » — « La foi, continue-t-il plus loin, est le seul moyen de salut, qui reste à l'homme; c'est ce que l'apôtre St. Paul nous déclare de la manière la plus claire, quand il nous dit (Gal. 3, 23.): Avant que la foi fût venue nous étions sous la garde de la loi, qui nous tenoit renfermés pour nous disposer à cette foi, qui devoit être révélée un jour. Ainsi la loi a été notre pédagogue

Digitized by Google

pour nous amener à Christ, afin que nous soyons justifiés par la foi ; mais maintenant que la foi est venue, nous ne sommes plus sous le pédagogue. Ne comprenez-vous donc pas que nous ne sommes plus sous cette loi qui inspiroit la crainte, mais sous l'instituteur de la liberté, sous la direction du fils de Dieu ? — Ensuite l'apôtre ajoute, pour faire voir que toute distinction des personnes est anéantie : Vous êtes tous enfans de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Car vous tous, qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ, en qui il n'y a, ni juif, ni grec, ni esclave, ni libre, ni homme, ni femme, vu que vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » — Il n'y a donc pas de distinctions dans le christianisme, il n'y est pas question de classes destinées à recevoir des vérités cachées à d'autres, de spirituels et de charnels (οἱ δὲ ψυχικοι, οἱ δὲ γνωστικοι), au contraire les vrais chrétiens sont délivrés du joug des passions charnelles, ils sont égaux aux yeux du Seigneur et sont tous devenus des hommes spirituels. »

Mais, par un singulier contraste, pendant que les chrétiens fidèles à l'Evangile étoient ainsi occupés à défendre les droits des simples fidèles contre les entreprises orgueilleuses d'une secte, il leur falloit en même tems soutenir l'égalité de la vocation chrétienne et de ses engagemens contre d'autres individus qui ne

Digitized by Google

demandoient pas mieux que de profiter de ces distinctions anti-évangéliques pour se dispenser de mener une vie sainte et chrétienne. Sous prétexte qu'ils n'étoient pas des philosophes, qu'ils n'avoient point appris à lire, ils se croyoient dispensés de s'occuper des Ecritures. C'est ce qui fait dire à Clément (L. III. Pédag. fol. 255) : « Quand même ils ne pourroient pas lire la Bible, ils n'en seroient pas moins inexcusables, parce que rien ne les empêche d'entendre la parole de Dieu. *) — La foi n'est pas la propriété des sages selon le monde, mais des sages selon Dieu. La parole de la foi, qui est divine et qui n'en est pas moins à la portée des ignorans, n'est autre chose que la parole de la charité. » (Clément veut dire que la foi doit également se manifester d'une manière vivante et active dans le cœur de tous les chrétiens par la charité.)

Les chrétiens aimoient encore à considérer leur vocation comme un état d'*enfans*, à cause de la nouvelle vie qu'ils avoient reçue du Christ, et des relations filiales qu'ils soutenoient avec le Père céleste, et dans lesquelles ils devoient vivre comme un enfant, qui sans retour sur lui-même et sans arrière-pensée s'abandonne

*) Dans les assemblées de l'église, la majeure partie du service étoit consacrée à la lecture des livres saints. On vouloit par-là fournir à ceux qui ne savoient pas lire, les moyens de connoître l'Ecriture.

Digitized by Google

sincèrement à la volonté de Dieu. (De-là, dans plusieurs contrées de l'Afrique, l'usage de présenter au nouveau converti un mêlange de miel et de lait, nourriture ordinaire des enfans, comme un signe de cette adoption chrétienne et du caractère filial, qui en est inséparable.) Ils regardoient Jésus-Christ comme leur pédagogue, il étoit à leurs yeux le maître qui se met à la portée des enfans, et descend à leur niveau pour les élever jusqu'à lui. C'est ce qui fait dire à Clément dans son hymne à Jésus : « Rassemble tes enfans pour louer avec un cœur exempt de fraude et une bouche innocente, pour exalter dans de saints transports le Christ, le conducteur des enfans. » Ils s'envisageoient de même comme des enfans libres, élevés dans le règne de la grâce, par opposition aux esclaves soumis au joug de la loi, ou bien enfin, comme des esclaves affranchis par le Sauveur. Mais ils étoient bien éloignés d'abuser de leur liberté pour s'abandonner aux désirs de la chair. Ils savoient bien que l'essence du christianisme, de la seule véritable liberté (car tout ce qu'on appelle hors de lui *liberté,* n'est qu'un esclavage échangé contre un autre esclavage), consiste dans cette charité qui nous fait trouver de la douceur et de la joie dans l'accomplissement de la foi. « Il ne nous a pas affranchis, dit Irénée, pour que nous l'abandonnions, car quiconque s'éloigne de son maître se prive de

Digitized by Google

ce qui est nécessaire à sa propre conservation, mais pour que nous recourions sans cesse à sa grâce, et qu'en lui fournissant l'occasion de nous accorder de nouvelles faveurs, nous y trouvions toujours de nouveaux engagemens à l'aimer. »

V.

Emblêmes favoris des Chrétiens.

On retrouve jusques dans les sujets représentés sur les objets d'arts appartenant aux chrétiens, l'expression des idées et des sentimens dont ils étoient pénétrés. L'on ne voyoit, à la vérité, ni statues, ni tableaux dans les maisons destinées à leurs réunions; ils avoient trop à cœur d'éviter tout ce qui pouvoit rapprocher leur culte du culte payen, pour recourir à ce genre d'ornemens : aussi avons-nous eu déjà l'occasion de remarquer combien les payens leur reprochoient leur religion sans images. Néanmoins, dans la vie ordinaire, les chrétiens ne méprisoient point l'usage des ouvrages de l'art. Ils voyoient chez les payens des lambris, des vases, des anneaux couverts d'images relatives aux rits et aux fables du paganisme; tout cela contrastoit tellement avec leurs sentimens religieux, qu'ils éprouvèrent sans doute le besoin de rendre à leur tour sensible ce qui étoit dans leur cœur, et d'oppo-

Digitized by Google

ser à ces images des emblêmes tirés de la vie chrétienne. Ainsi ils aimoient à avoir sur leur coupe, d'après la similitude de l'évangile, l'image d'un berger portant une brebis sur ses épaules; elle exprimoit la reconnoissance, dont ils étoient pénétrés envers le Sauveur qui les avoit retirés de la corruption du monde et dont la grâce faisoit leur seul appui, ainsi que la joie avec laquelle ils se considéroient comme des pécheurs rachetés par son sang. — Ils gravoient sur leurs anneaux une *colombe*, symbole du Saint-Esprit; un *navire voguant vers le ciel*, emblême de l'église chrétienne et des ames qui lui appartenoient; une *lyre*, pour représenter la joie du chrétien, qui vit en célébrant les louanges de son Dieu; une *ancre*, image de l'espérance chrétienne, qui pénètre au-dedans du voile; un *poisson* ou un *pêcheur*, pour désigner la pêche spirituelle (Matth. 4. 19.), ou les chrétiens eux-mêmes, qui par la régénération du baptême, naissent en quelque sorte dans l'eau, ou sont comme des enfans que le Sauveur a retirés du fond des eaux (τα ἐξ ὕδατος ἀναστωμενα παιδια. Clément d'Alex). — Ils y inscrivoient aussi en langue grecque le mot Poisson, ou les lettres initiales des mots grecs répondant à ceux-ci : Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur (ἰχθυς; ἰησους χριστος θεου υιος σωτηρ.) « De même que les poissons, nous naissons dans l'eau, dit Tertullien, par Jésus-Christ notre pêcheur,

Digitized by Google

et nous ne pouvons subsister qu'en demeurant dans l'eau, c'est-à-dire, qu'en persévérant, avec un fidèle attachement au vœu du baptême, dans la grâce que nous y ayons reçue. (Sed nos pisciculi secundum ἰχθὺν nostrum Jesum Christum in aquâ nascimur, nec aliter quam in aquâ permanentes salvi sumus. Tertull. de baptismo c. 1.)» On reconnoît à ces emblêmes le zèle des chrétiens pour les choses célestes, leur amour simple et naïf pour le Sauveur, et ce sentiment profond de leur impuissance, qui leur faisoit tout rapporter à Jésus.

VI.

Principes qui étoient l'ame de la vie intérieure du Chrétien.

Ce qui vient d'être dit peut déjà nous donner une idée de ce qui faisoit l'ame de la vie chrétienne. C'étoit principalement la persuasion que, par une communion intime avec le Sauveur, le chrétien participoit à sa vie, et que cet élément divin devoit, en pénétrant l'homme tout entier, réformer sa conduite et sanctifier ses mœurs. « Comme la terre desséchée ne produit, dit Irénée l. 3. c. 19, aucun fruit, si elle ne reçoit pas d'humidité, de même nous, qui n'étions auparavant qu'un bois dur et sec, nous ne pourrions jamais porter les fruits d'une vie divine, si nous ne recevions la rosée d'en-

Digitized by Google

haut. » — « C'est le Saint-Esprit, dit-il ensuite, qui grave en nous l'image et l'empreinte du Père et du Fils. » Et ailleurs (l. 3. c. 22.): « L'homme qui sait par expérience de quelle misère il a été délivré, devroit être sans cesse reconnoissant envers Dieu; après avoir obtenu de lui le don d'une vie immortelle, il devroit l'aimer en proportion de la grandeur du bienfait, car il aime beauconp celui à qui il a été beaucoup pardonné. L'homme est destiné à recevoir l'action de Dieu dans son ame, afin que la sagesse et la puissance de Dieu se manifestent en lui. Tout comme l'habileté du médecin se manifeste dans ses malades, de même aussi Dieu manifeste ses perfections dans les hommes. « Pour nous, disoit Clément, évêque de Rome vers la fin du 1er siècle, pour nous qui avons été appelés par la volonté de Dieu en Jésus-Christ, nous ne sommes pas justifiés par nous-mêmes, ni par notre sagesse, par notre piété ou par des œuvres opérées dans la sainteté de notre cœur, mais par la foi! — Maintenant, quelle conséquence tirer de-là? — faut-il nous détourner du bien, et renoncer à la charité? à Dieu ne plaise! au contraire, efforçons-nous de nous appliquer avec ardeur et avec joie à l'accomplissement de toute bonne œuvre, car c'est par-là que le Créateur et maître de tout ce qui existe, prend plaisir en ses ouvrages. » C'est comme s'il disoit: nous ne

Digitized by Google

sommes redevables de notre justification qu'à la grâce divine, que nous nous approprions par la foi; nous ne pourrions nous l'acquérir par le mérite de nos œuvres, car, il faut, premièrement, que la foi nous obtienne cette grâce sanctifiante qui nous donne la force de faire le bien. Tout ce que nous avons est un don de la grâce qui nous est accordée à nous pécheurs, sans aucun mérite de notre part; quoique régénérés par la grâce, nous demeurons cependant toujours en arrière de l'idéal de la sainteté, que l'humanité étoit destinée à représenter; et par conséquent nous ne pouvons jamais prétendre au bonheur éternel comme à une récompense due à une obéissance parfaite à la loi divine. Mais, puisque par la foi, nous sommes assurés de notre justification, puisque nous ne pouvons pas la mériter par nos œuvres, devrions-nous pour cela perdre de vue la pratique du bien? non sans doute, renouvelés à l'image de Dieu, animés d'une vie divine, nous nous sentons nécessairement pressés par cette vie divine d'agir dans un esprit divin; nous ne nous sentons heureux qu'en faisant le bien; nous le faisons, non pour acquérir quelque chose par-là, mais parce que cette nouvelle et divine nature, entée au-dedans de nous, nous y porte naturellement, tout comme le Dieu, qui se suffit à lui-même et dont nous portons l'image, agit continuellement par un libre amour, et se

Digitized by Google

donne à connoître par ses œuvres. L'auteur de la lettre à Diognète, qui vraisemblablement touchoit au siècle apostolique, s'exprime dans le même sens en parlant de la grâce du salut : « Quelle joie doit t'animer si tu possèdes cette connoissance ? combien tu aimeras celui qui t'a aimé le premier et jusqu'à un tel point ? Et si tu l'aimes véritablement, tu deviendras imitateur de sa bonté. » — « Mais comment, demande cet auteur, comment l'homme imite-t-il Dieu ? C'est lorsqu'il se charge des fardeaux de son prochain, lorsqu'il se sert de ses avantages pour le bien de celui qui lui est inférieur, lorsqu'il fait part aux indigens de ce qu'il a reçu de Dieu, et ainsi devient en quelque sorte un Dieu pour celui qui participe à ses bienfaits » (c'est-à-dire, devient le canal par lequel Dieu communique ses grâces).

VII.

Tableau général de la vie chrétienne.

Cette vie divine pouvoit se manifester dans toute espèce de position ; elle se soumettoit à tout ordre humain autant que le permettoient la loi morale, et le culte dû à Dieu, seulement elle faisoit faire ces actes dans un nouvel esprit. En se soumettant aux lois et aux institutions sociales, les chrétiens ne lais-

Digitized by Google

soient pas de s'élever par leur vie cachée en Dieu et par une conduite toute céleste au-dessus de ce que ces institutions pouvoient avoir de restreint. Ecoutons, sous ce rapport, comment le même auteur de l'épître à Diognète nous dépeint la vie des chrétiens. « Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes, ni par leur langage, ni par les lieux qu'ils habitent, ni par leurs usages; mais s'ils demeurent dans les villes des Grecs ou des Barbares, et s'ils suivent, dans leur nourriture et leur genre de vie, les usages du pays, ils se distinguent de ce qui les entoure par l'étonnante, je dirai même, la merveilleuse supériorité de leurs sentimens et de leur conduite. Ils habitent leur patrie, mais ils s'envisagent comme voyageurs; ils prennent part à tout comme des citoyens, et ils endurent tout comme s'ils étoient du dehors. Tout pays étranger leur sert de patrie, et toute patrie est pour eux un pays étranger. Ils *se marient comme chacun*, ils ont des enfans, mais ils ne les exposent pas. Ils vivent en la chair, mais non selon la chair. Ils demeurent sur la terre, mais ils vivent dans le ciel; ils se soumettent aux lois établies, mais leur vie les élève au-dessus des lois. Ils aiment tous les hommes et cependant tous les hommes les méconnoissent, les condamnent et les persécutent. On les met à mort, mais on ne fait par-là que leur don-

Digitized by Google

ner la vie (c'est-à-dire, la mort est pour eux la source de la vie, les souffrances les introduisent dans la vie éternelle; de-là vient que le jour de la mort des martyrs, s'appeloit le jour de leur naissance). Ils sont pauvres, et ils enrichissent les autres; ils manquent de tout, et ils ont tout en abondance. On les outrage et ils bénissent. En un mot ce que l'ame est au corps, les chrétiens le sont au monde. Comme l'ame est répandue dans tous les membres du corps, de même les chrétiens sont répandus dans toutes les villes du monde. L'ame réside dans le corps, mais elle n'est point du corps, de même les chrétiens demeurent dans le monde, mais ils ne sont point du monde. L'ame enfermée dans un corps visible est invisible, de même l'on voit et connoît bien les chrétiens entant qu'habitans de ce monde, mais leur amour de Dieu ne peut se voir. La chair hait et attaque l'ame, non que l'ame fasse du mal à la chair, mais parce qu'elle l'empêche de se livrer à ses passions. De même le monde hait les chrétiens qui ne lui font point de mal, mais qui s'opposent à ses vices. — L'ame aime la chair dont elle est haïe, et les chrétiens aiment le monde qui ne peut les souffrir. L'ame, quoiqu'enfermée dans le corps, est cependant l'instrument qui en unit et contient toutes les parties, les chrétiens sont retenus dans le monde comme à une place qu'ils ne peuvent quitter,

Digitized by Google

et cependant c'est eux qui contiennent le monde. L'ame immortelle habite un corps mortel, et les chrétiens, comme des étrangers, habitent ce qui ne fait que passer en attendant une vie immuable dans le ciel. Voilà le poste important que Dieu leur a fixé; il leur est défendu d'en sortir. »

Quelques mots de Justin Martyr achèveront ce tableau (Apol. II.) : « Nous qui étions ci-devant esclaves de la volupté, nous n'aspirons plus qu'à purifier nos mœurs; nous qui avions recours, comme les autres, aux arts magiques et aux sortilèges, nous nous sommes exclusivement consacrés au Dieu éternel et tout bon. Nous qui jadis mettions avant tout l'augmentation de notre fortune, nous partageons avec nos semblables ce que nous possédons, et nous donnons à quiconque est dans le besoin; nous qui nous haïssions, nous qui cherchions mutuellement notre perte, qui refusions de recevoir des étrangers dans nos maisons à cause de la difference des mœurs, depuis l'apparition du Christ nous ne faisons aucune difficulté de vivre avec tous les hommes; nous prions pour nos ennemis et nous cherchons à engager ceux qui nous haïssent injustement à vivre d'après les préceptes admirables de Christ, afin qu'ils puissent participer à la réjouissante espérance que le Dieu tout-puissant nous a donnée. »

Les vertus favorites des payens, l'amour de la

Digitized by Google

patrie, par exemple, qui, du reste, n'étoit pas exempt d'un certain égoïsme, durent une bonne partie de leur éclat à la position favorable et aux circonstances particulières où étoient placés ceux qui en donnèrent des exemples; la vertu chrétienne, au contraire, n'a point besoin, pour briller, d'un entourage factice; amie du calme et de la simplicité, elle peut habiter aussi bien dans la cabane du pauvre que dans les palais des grands, plus facilement même chez le pauvre, parce que là elle n'a pas à lutter contre les éblouissantes illusions du rang et de la fortune; sous les formes de la servitude, mais indépendante en effet, elle communique aux siens le sentiment de la vraie liberté, d'une liberté fondée, non sur les circonstances extérieures, mais sur Dieu lui-même, et acquise non par la chair et le sang, mais par la puissance du fils de Dieu. Loin de nuire à l'éclat de la vertu chrétienne, l'obscurité du rang la fait ressortir davantage par le contraste même de la grandeur du fidèle avec la bassesse de sa condition. A quelle hauteur le christianisme n'éleva-t-il pas de pauvres esclaves? Comme nous l'avons déjà remarqué, il s'introduisit de bonne heure parmi cette classe infortunée, et leur communiqua, comme aux autres fidèles, ce sentiment sublime qui rend l'homme supérieur à toutes les puissances de la terre, et qui, l'élevant au-dessus de tous les degrés de

Digitized by Google

l'échelle sociale, le transporte jusqu'au trône du Dieu éternel, le sentiment de l'adoption d'en-haut. Par la foi ils étoient devenus enfans de Dieu, nés, non point de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même, et à ce titre tous les enfans de Dieu les regardoient comme leurs frères. Ils paroissoient tous comme égaux devant le Seigneur dans les assemblées religieuses, et prenoient part ainsi que les autres à la communion du Seigneur dans la sainte Cène, comme membres de ce même corps de Christ devant lequel il ne doit y avoir aucune distinction de libres et d'esclaves, mais tous devoient être un en Jésus-Christ le Seigneur. Personne ne répugnoit dans cette sainte solennité à leur donner le baiser fraternel comme à tout autre. Ils prenoient leurs places dans les agapes comme tous les autres fidèles. Mais aussi le christianisme les préservoit de la dangereuse erreur de confondre la liberté spirituelle avec la liberté temporelle. Il engageoit l'esclave à se contenter de sa position dans le sentiment de son heureuse communion avec Jésus-Christ, et à remplir sa vocation avec amour et devant Dieu. C'étoit ensuite de son action sur l'intérieur de l'homme que cette religion se manifestoit au-dehors. Elle n'y produisoit point ces violentes résolutions d'un esprit fier de ses forces qui, loin de marcher avec une soumission paisible dans

Digitized by Google

la route que Dieu lui trace, tente avec orgueil de s'en ouvrir une autre, en renversant devant lui toute espèce d'obstacles. Il est vrai cependant de dire que lorsque le christianisme eut pénétré de tous côtés dans les esprits et dans la société, on dût voir disparoître une condition dont l'existence étoit opposée à la charité chrétienne et à toutes les idées que la religion nous donne sur la destination, les droits et les espérances de tous les hommes. Ignace, évêque d'Antioche, écrivant à l'évêque de Symrne, Polycarpe, lui dit relativement aux esclaves : « Ne méprise point les hommes et les femmes esclaves; et que de leur côté ils n'en deviennent pas orgueilleux, mais qu'ils en prennent occasion de servir avec d'autant plus de zèle, et cela pour la gloire de Dieu et afin d'obtenir du Seigneur une liberté d'une nature plus relevée. Ils ne doivent point chercher à se faire racheter par leurs églises, de peur qu'ils ne deviennent ensuite esclaves de leurs passions mondaines. » Pressés ainsi avant tout du besoin de vivre en communion avec leur Dieu et leur Sauveur, convaincus que sans Dieu et abandonnés à leur nature foible et pécheresse ils ne pouvoient rien, les chrétiens trouvoient dans ces sentimens une nourriture journalière et des forces toujours nouvelles, un secours dans tous leurs dangers, une consolation dans toutes leurs peines.

Digitized by Google

VIII.

La Prière.

Voici comment Tertullien excitoit les chrétiens à prier : «Gardons, leur dit-il, gardons sous les armes les étendards de notre chef, attendons en priant l'appel de la trompette des anges. Les anges prient, toutes les créatures prient, le Seigneur lui-même prioit.» Il dit en parlant des avantages de la prière : «Qu'est-ce que Dieu peut refuser à la prière faite en esprit et en vérité, lui qui veut des prières d'une telle nature? Dans l'ancienne alliance la prière délivroit du feu, de la rage, des bêtes féroces, de la faim, et cependant elle n'avoit pas encore reçu de Christ ses véritables règles. On ne peut que prier avec beaucoup plus d'efficace, maintenant que par ses prières le chrétien n'a plus besoin de faire descendre au milieu des flammes un ange pour les éteindre (Daniel 3, 28.), qu'il n'a plus par elle à fermer la gueule du lion (Daniel 6.), ou à nourrir un peuple affamé (II Rois 4.). La grâce accordée maintenant aux hommes n'éloigne pas d'eux le sentiment des souffrances, mais elle arme de patience ceux qui éprouvent la douleur, et cela pour que la foi apprenne, par tout ce qu'elle souffre pour le Seigneur, ce qu'elle peut attendre de lui. Autrefois la prière attiroit des fléaux sur les hommes, elle détruisoit

Digitized by Google

des armées ennemies; maintenant la prière de la justice détourne les effets de la colère de Dieu, elle veille pour les ennemis, et intercède pour les persécuteurs. Elle ne sait plus que rappeler des bras de la mort les ames des trépassés, guérir des malades, délivrer du joug des esprits impurs, briser les chaînes des innocens. Elle anéantit les péchés, chasse les tentations, éteint les persécutions, console les esprits abattus, remplit de bonheur les ames magnanimes, dirige les voyageurs, calme les tempêtes, nourrit les pauvres, modère les riches, redresse ceux qui sont tombés, vient au secours de ceux qui tombent et soutient ceux qui se tiennent debout. La prière est le rempart de la foi, notre armure complette contre l'ennemi qui nous attaque de toutes parts; ne marchez donc jamais sans vos armes.» Origène soutient aussi l'utilité et l'efficacité de la prière, contre certains théosophes qui en méprisoient l'usage comme une marque de foiblesse. Il est vrai que cet acte est de la part du chrétien un aveu du sentiment de sa foiblesse, mais le christianisme ne suppose-t-il pas avant tout, que les hommes doivent se sentir foibles et ne vouloir chercher leur force qu'en Dieu? Ces hommes donc cherchèrent de bonne heure à introduire dans le christianisme leurs principes antichrétiens, et voici ce que leur répond Origène ; «Lorsque nous rappelons à notre

Digitized by Google

mémoire tous les bienfaits de Dieu, combien de raisons chacun de nous n'a-t-il pas de les célébrer, et d'en rendre grâces à Dieu par des cantiques de louanges? Des ames qui pendant long-tems étoient éprouvées par la sécheresse, ont reçu par la persévérance de la prière la rosée fructifiante du Saint-Esprit. Quand des milliers d'hommes poussés par le génie du mal s'armoient contre nous et nous menaçoient de nous arracher à notre foi, combien d'ennemis n'ont pas été renversés, parce que nous avions la ferme confiance que tandis que les uns se confioient en leurs chevaux, d'autres en leurs chariots (Es. 31), nous, invoquant le nom de l'Eternel, nous verrions de nos yeux que le coursier le plus rapide est un secours trompeur? La puissance d'une sagesse apparente et séductrice que redoutoient des hommes même d'une foi reconnue, a été souvent confondue par le simple fidèle appuyé sur la louange du Seigneur. Combien d'autres qui, tombés dans des tentations plus terribles que la flamme qui consume, n'en souffrirent aucun mal et en sortirent sans dommage? Citerai-je encore d'autres traits? Combien de nous n'a-t-on pas vus qui au pouvoir d'animaux féroces, d'esprits méchans et d'hommes cruels, ont par la seule prière arrêté leur fureur et les ont empêchés de nous faire aucun mal, à nous qui étions devenus les membres de Jésus-Christ? Nous savons aussi

Digitized by Google

que plusieurs chrétiens qui, pour s'être écartés des commandemens de Dieu, devenoient les victimes de la mort, furent arrachés à un si terrible danger par la repentance, et par cela même que déjà plongés dans l'abyme, ils ne désespérèrent pas de pouvoir en sortir encore. Déjà la mort les avoit saisis, mais Dieu essuya toute larme de leurs yeux.

En général, suivant l'ancien usage des Juifs, les chrétiens consacroient aussi à la prière trois momens du jour, les neuvième, douzième et troisième heures; cependant ils n'en faisoient pas une obligation légale, ce qui auroit été opposé à la liberté chrétienne, car, dit Tertullien, « à l'égard des momens propres à la prière il ne nous est rien prescrit, sinon que nous pouvons prier à toute heure et en tout lieu. » En outre ils commençoient et terminoient la journée par la prière. Ils prioient encore avant de prendre leurs repas, avant d'entrer au bain, parce, dit encore Tertullien, que « le soulagement et la nourriture de l'esprit doivent précéder le soulagement et la nourriture du corps; ce qui est céleste doit aller avant ce qui est terrestre. » Lorsqu'un chrétien en voyage, après avoir reçu chez un frère une hospitalité cordiale et fraternelle, se disposoit à le quitter, il ne prenoit congé de cette famille chrétienne qu'après une prière commune; car, disoit-on, tu as vu dans ton frère le Seigneur lui-même.

Digitized by Google

On se préparoit par la prière à toutes les délibérations prises en commun. Lors de circonstances importantes qui excitoient l'intérêt général de l'église, comme à la veille de persécutions ou lorsque la vie d'un homme utile à l'église étoit menacée, on avoit la coutume de se réunir pour prier en commun, et l'on racontoit des exemples de prières exaucées dans de semblables cas. Souvent, dit Irénée (II, 56.), lorsque dans des circonstances particulières l'église entière d'un endroit imploroit avec jeûne le secours d'en haut, l'on a vu la vie se répandre de nouveau dans un homme, et le rendre aux prières des chrétiens.

Ainsi que nous l'avons remarqué, l'église chrétienne étoit bien éloignée d'attacher dans un esprit de judaïsme la prière à de certains momens, comme s'ils eussent eu quelque chose de sacré. Elle envisageoit la prière comme l'organe en quelque sorte par lequel le chrétien respiroit l'esprit de vie. La prière devoit sanctifier son existence entière, et sa vie ne devoit être qu'une prière continuelle; — actions de grâces pour le don gratuit du salut, et supplications pour obtenir les grâces de la sanctification. « Toute la vie du chrétien, dit Origène, doit être une grande prière continuelle (μια συναπτομενη μεγαλη ευχη) et ce que l'on appelle ordinairement prière, ne doit être qu'une partie de cette grande prière (de oratione 12.): » et

Digitized by Google

Clément d'Alexandrie dans ses Stromates (7, 722) : « La prière est un entretien avec Dieu, ainsi lorsque nous ne faisons qu'un simple mouvement de lèvres, ou que même nous ne les remuons pas et ne prononçons pas ce que nous disons à Dieu, l'homme intérieur n'en crie pas moins à lui, et Dieu écoute toujours tout ce que lui dit notre cœur. Quoique quelques personnes fixent certaines heures pour vaquer à la prière, le chrétien avancé prie cependant sans cesse, entant qu'il cherche continuellement à s'unir à Dieu par la prière.

Les docteurs de l'Eglise eurent à combattre la tendance superstitieuse qui portoit des chrétiens à attacher un prix tout particulier à une certaine position du corps ou à quelques usages extérieurs dans la prière ; ils s'efforçoient de leur faire comprendre que tout dans la prière dépend non d'une *certaine* position du corps, mais d'une *certaine* disposition du cœur. C'est ainsi qu'Origène disoit : « Il me semble que celui qui se dispose à prier doit un peu se concentrer et se recueillir en lui-même, puis se livrer tout entier à la prière avec d'autant plus d'ardeur. Il doit, avant de prier, se rappeler autant que possible la grandeur de l'être dont il s'approche, et penser que c'est un crime de s'adresser à lui avec négligence, comme si on le méprisoit ; il faut écarter de sa pensée toute idée étrangère, et prier en élevant à Dieu son

Digitized by Google

ame plutôt que ses mains, son esprit plutôt que ses yeux, et en rejetant tout désir de vengeance avec autant d'empressement qu'on en doit mettre à demander à Dieu le pardon de ses propres péchés. Cependant parmi les différentes attitudes du corps que l'on peut avoir en priant, il n'est pas douteux que l'on ne doive préférer celle d'avoir les mains et les yeux élevés en haut, comme une image de la disposition qui doit animer l'ame dans la prière. Seulement nous disons qu'une telle attitude n'est préférable aux autres qu'autant qu'aucune circonstance ne s'oppose pas à ce que nous la prenions; dans d'autres cas, une autre attitude n'empêchera pas de prier dignement; on peut même le faire couché, comme dans les maladies; d'autres fois, comme lorsqu'on est sur mer ou que nos affaires ne nous permettent pas de nous retirer pour vaquer à la prière à notre manière, nous pouvons prier sans cependant avoir l'air de prier. L'apôtre paroît vouloir nous inviter à fléchir le genou spirituellement, c'est-à-dire, que notre cœur doit se prosterner devant Dieu au nom de Jésus, et que toute créature doit s'humilier en soi-même. Tertullien s'adressant à ceux qui se faisoient trop entendre en priant dans les assemblées de l'Eglise, leur dit : « Dieu regarde au cœur, ce ne sont pas les voix qu'il écoute, mais le cœur. » De même, il dit à ceux qui croyoient devoir se laver

Digitized by Google

les mains avant chaque prière (Orat. c. 11.): « A quoi bon prier avec des mains lavées et un esprit impur? comme si avec la pureté des mains celle de l'esprit n'étoit pas nécessaire pour que vous puissiez les élever à Dieu nettes de toute tromperie, de meurtre, de cruauté, de sortilège (voyez plus haut), du culte des idoles et de tout autre mal; si ces choses en effet sont exécutées par le moyen des mains, elles n'en proviennent pas moins de l'esprit. La vraie pureté n'est pas celle dont tant de gens s'inquiètent (il s'agit de ceux qui avoient transporté dans le christianisme leurs superstitions judaïques et payennes), nos mains sont assez nettes, à nous dont le corps entier a été lavé en Jésus-Christ. » Ceci fait allusion au baptême qu'on administroit autrefois en plongeant le corps entier dans l'eau. Tertullien pensoit ici aux paroles de Jésus-Christ (Jean c. 13, v. 10.); il veut dire que puisque nous avons été une fois pour toutes purifiés par la régénération en croyant au Sauveur, rien ne peut plus nous souiller si nous conservons fidèlement la purification que nous avons obtenue. Quant à tous ces vains usages qui ne découloient pas de la doctrine du Seigneur et de ses Apôtres, il s'exprime ainsi : « Ces mouvemens affectés n'appartiennent point à la religion, mais à la superstition, ils décèlent bien plutôt un culte minutieux et sans utilité, qu'un culte raison-

Digitized by Google

nable. Il faut se défaire de toutes ces choses, ne fût-ce que parce qu'elles nous font ressembler aux payens.» Le même docteur ajoute encore : «L'observation fidèle de la doctrine de Christ ouvre le chemin du Ciel à la prière, à l'égard de laquelle il nous a été particulièrement prescrit de ne pas nous approcher de l'autel, sans nous être auparavant réconciliés avec nos frères en cas qu'il y ait de la mésintelligence entre eux et nous, ou que nous les ayons offensés. Qu'est-ce en effet que s'approcher de la paix de Dieu quand on ne recherche pas la paix? implorer le pardon de ses péchés, tandis qu'on ne les pardonne pas aux autres? Comment celui qui est irrité contre un frère pourroit-il se réconcilier avec son père? D'ailleurs, parmi les dispositions à la prière il faut compter celle d'être exempt non-seulement de colère, mais encore de tout mouvement désordonné de l'esprit; la prière doit partir d'un esprit en harmonie avec l'esprit auquel elle est adressée. L'Esprit saint ne sauroit reconnoître un esprit impur, l'Esprit de joie ne peut avoir de rapport avec un esprit de tristesse, l'Esprit de liberté ne sauroit avoir rien de commun avec un esprit esclave de soucis terrestres; nul ne s'unit avec l'homme dont il est haï, on ne reçoit que des amis dans son intimité.»

Mais surtout les chrétiens étoient convaincus que l'on devoit joindre la prière à la lec-

Digitized by Google

ture des livres saints, afin de pouvoir bien entrer dans leur véritable sens. Origène exhortant à l'étude assidue de l'Ecriture sainte Grégoire Thaumaturge, qui étoit alors son disciple et qui fut si généralement révéré dans la suite, finit en lui disant : « Ne te contente pas de chercher et de heurter, le moyen le plus indispensable pour parvenir à la connoissance des choses divines, c'est la prière. Lorsque le Seigneur nous excite à acquérir cette connoissance, il ne nous dit pas seulement : heurtez et on vous ouvrira, cherchez et vous trouverez; mais encore, demandez et on vous donnera. »

IX.

Le jeûne joint à la prière.

Les chrétiens considéroient, ainsi que nous l'avons dit, la prière comme l'aliment quotidien de leur esprit et de leur cœur, comme l'onction *journalière* de leur vie; cependant ils disposoient encore, chacun selon sa position et ses besoins particuliers, de certains tems où se retirant du tumulte des affaires terrestres, se recueillant en silence devant Dieu, ils examinoient leur vie passée sous ses yeux et d'après les directions de sa parole, faisoient pénitence pour le mal qu'ils trouvoient dans leur vie intérieure et extérieure, et dans la contrition de leur cœur imploroient au nom

Digitized by Google

de Jésus-Christ le pardon de leurs péchés et la grâce de la sanctification. Lorsque les chrétiens fixoient un jour particulier pour ces actes, ils le passoient ordinairement sans manger jusques environ trois heures après midi; ils ne prenoient ce jour-là qu'une légère nourriture pour que leur contemplation des choses divines ne fût pas troublée par l'appesantissement de leurs sens (ce qui arrivoit facilement dans les climats chauds de l'Orient et de l'Afrique); puis ils donnoient aux pauvres ce qu'ils avoient épargné par leur abstinence.

L'on choisissoit de préférence le Vendredi pour cette œuvre, parce que ce jour rappelant le sacrifice de Jésus pour le salut de l'humanité coupable, sembloit particulièrement propre à inspirer des sentimens de repentance. Le chrétien, en effet, étoit pressé du besoin de répondre par la pénitence et la crucifixion du vieil homme aux souffrances du Christ crucifié, afin de pouvoir ressusciter avec lui dans une parfaite sainteté, et vivre, par une seconde et glorieuse création, dans un corps et un monde glorifié. Le Dimanche au contraire étoit envisagé comme un jour de joie religieuse, dans lequel on ne devoit point penser au vieil Adam, mais se réjouir de la nouvelle vie répandue par Jésus-Christ ressuscité et glorifié, et où personne n'étoit obligé à jeûner ni à fléchir le genou, mais où chacun devoit au contraire

Digitized by Google

prier debout, pour exprimer ainsi sa joie de ce que Jésus avoit relevé l'homme déchu, et de la terre, où il rampoit, l'avoit élevé jusqu'au ciel. Par la même raison, le jour anniversaire de la mort du Seigneur et ceux qui le précédoient immédiatement, étoient chaque année consacrés à la pénitence, tandis que les sept semaines qui s'écouloient depuis la veille de la fête de la résurrection jusqu'à Pentecôte, étoient célébrées comme chaque Dimanche par une joie solennelle.

On célébroit le Vendredi dont nous parlons, soit en priant et jeûnant dans le particulier, soit en se réunissant aux assemblées de l'Eglise.

ROQUE DE LA VILLE LYON *1893*

X.

La vie des Ascètes.

Quoique la majeure partie des chrétiens ne consacrassent qu'un jour aux privations de ce genre, il y avoit cependant parmi eux des hommes qui, après avoir renoncé au culte impie du paganisme, étoient saisis d'une telle horreur pour les passions charnelles auxquelles ils s'étoient livrés, d'un tel amour d'une vie sainte, d'une telle ardeur de vivre tout à Dieu, qu'ils abandonnoient leur bien pour des actes de bienfaisance, renonçoient à tous les plaisirs terrestres, et vivoient dans le célibat, afin de pouvoir sans être distraits par les soins domestiques, s'employer tout entiers à la mé-

Digitized by Google

ditation des choses divines et à l'avancement du règne de Dieu. Ils continuoient toute leur vie ce régime d'abstinence et de privations dans le double but d'amortir plus facilement en eux les mouvemens de la chair et de consacrer au bien des pauvres ce qu'ils avoient épargné par cette vie indigente et par le travail de leurs mains. Ces hommes que l'on appeloit *ascètes* ασκηται, d'après leur tendance continuelle à la perfection chrétienne, ou *soldats chrétiens* αγωνιστικοι, d'après la comparaison tirée de l'état militaire, ou encore les *abstinens* (continentes), ces hommes ne se séparoient en aucune façon du reste de l'Eglise. Ils vivoient au milieu d'elle et faisoient servir au profit des autres les expériences spirituelles qu'ils acquéroient dans le recueillement de leur esprit, ils leur communiquoient les richesses qu'ils avoient acquises dans le commerce avec Dieu par la prière et dans l'étude assidue de la parole sainte.

Ceux qui menoient ce genre de vie, jouissoient aussi d'une considération particulière auprès des payens lorsqu'ils portoient le manteau de philosophe connu sous le nom de τριβων, *pallium*. Les chrétiens ascètes qui le portoient dans leurs courses, avoient par le moyen de ce vêtement plus de facilité pour fixer l'attention des payens sur la sagesse venue de l'Orient, et pour trouver les occasions de la leur présenter. L'on voyoit ordinairement un grand

Digitized by Google

nombre de personnes se réunir soit par goût pour la science, soit par amour pour la vérité, soit aussi par simple curiosité autour de quiconque se présentoit revêtu de ce manteau de philosophe. On le regardoit comme un sage éclairé des vraies lumières, on lui permettoit même d'attaquer, en censeur sévère des mœurs, les désordres publics et les vices dominans (v. Tertull. de pallio). Si on le rencontroit seul en route, on lioit conversation avec lui; en un mot, il se présentoit une foule d'occasions dans lesquelles le chrétien, à la faveur de ce vêtement, pouvoit annoncer l'Evangile avec succès. « Réjouis-toi, manteau de philosophe, s'écrie Tertullien, une meilleure philosophie a daigné te revêtir depuis que tu sers à couvrir le chrétien! » (Gaude pallium et exulta, melior jam te philosophia dignata est ex quo christianum vestire cœpisti.)

XI.

Opposition entre le véritable esprit du christianisme et une fausse tendance ascétique.

Cette tendance ascétique n'avoit rien en elle qui fût particulier au christianisme, elle n'étoit point en elle-même quelque chose d'essentiellement chrétien, puisqu'elle se retrouve dans plusieurs religions de l'antiquité qui n'ont rien de commun avec la religion chrétienne, et qu'elle paroît être propre à l'Egypte et à

Digitized by Google

tout l'Orient. Elle peut même très-facilement résulter d'une manière de voir opposée au christianisme, laquelle consiste à envisager l'organisation physique comme le principe du mal dans l'homme, et à recommander par conséquent le renoncement aux affections des sens comme le vrai chemin de la perfection. Bien plus, on peut l'attribuer à une illusion de l'orgueil, qui nous fait imaginer, qu'en nous dégageant tout-à-fait de l'influence des sens, nous pourrions nous élever au-dessus de la nature humaine et nous unir à la divinité. Le christianisme s'est élevé d'une manière positive contre cette tendance ascétique, en faisant voir (Coloss. 2, 23. 1 Tim. 4, 38.) que la cause du mal dans l'homme n'est point dans les sens, mais dans l'amour-propre, dans cet égoïsme toujours opposé à la loi divine, qui, se manifestant aussi bien par la recherche d'une vanité spirituelle, que par la satisfaction des penchans charnels, peut devenir un des premiers mobiles de la vie ascétique. Le christianisme nous apprend d'ailleurs à respecter le corps, comme l'organe d'une ame sanctifiée, comme un temple du Saint-Esprit. Il a cependant quelque rapport avec cette vie ascétique par l'austérité morale et la tendance spirituelle qui y prédominent, et il n'est pas douteux qu'il ne fût plus facile de l'accorder avec ce genre de vie, qu'avec la recherche des jouissances sensuelles.

Digitized by Google

D'accord avec la morale des ascètes, le christianisme apprend à se contenter de peu, à souffrir avec patience, à se sacrifier, à vivre plutôt selon l'Esprit que selon la chair; mais ce qui l'en distingue, c'est l'esprit de charité et de simplicité qui s'allie en lui à la sévérité des principes et à la spiritualité des doctrines.

Ce goût pour la vie ascétique n'auroit pu devenir prédominant sans que le côté pratique de la religion fût en souffrance; heureusement dès qu'on commença à en ressentir les effets, il se forma dans le sein des fidèles une opposition à ce système. « Le jeûne véritable et agréable à Dieu, est-il dit dans un ouvrage qui date au moins de la première moitié du second siècle, ne consiste point à jeûner extérieurement, mais avant tout à purifier son cœur de toute souillure, de toute cupidité, et de tout désir de vengeance; le jour où tu jeûnes contente-toi d'eau, de pain et de légumes, jouis-en avec actions de grâces, puis calcule ce que tu aurois dépensé ce jour-là pour une nourriture ordinaire, et donnes-en le profit à une veuve, à un orphelin, ou à quelque autre pauvre. » (le berger d'Hermas III. Sim. V.)

Clément d'Alexandrie s'élevant contre les macérations en usage parmi certaines sectes, remarque que l'on trouve aussi dans plusieurs religions du paganisme des classes entières de prêtres qui vivoient dans le célibat et dans la

Digitized by Google

plus sévère abstinence. (v. Strom. L. III. 446.) « Comme l'humilité, ajoute ce père, se manifeste par la douceur et non point par les macérations du corps, de même la continence est une vertu de l'ame, dont le principe n'est point dans l'extérieur, mais dans l'intérieur de l'homme. Ces orgueilleux disent qu'ils imitent le Seigneur qui n'avoit jamais eu ni femme, ni aucun des biens de la terre, mais l'Ecriture sainte leur répond : « *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles* (1 Pierre 5, 5.) » Clément écrivit encore dans le même esprit un traité sur cette question : quel est le riche qui peut parvenir au salut? (τις ὁ σωζομενος πλουσιος); dans cet ouvrage, il s'attache à démontrer que les objets extérieurs sont en eux-mêmes quelque chose d'indifférent; que considérés en soi ils ne sont ni utiles ni nuisibles au salut, que tout à cet égard dépend de la disposition intérieure, qui nous en fait faire un bon ou mauvais usage. Ainsi la richesse, en tant que richesse, n'est pas ce qui nous nuit, mais seulement l'attachement aux biens terrestres; la pauvreté en tant que pauvreté n'est pas non plus ce qui mérite des louanges, mais seulement l'affranchissement de l'ame des affections terrestres. Lorsque les partisans fanatiques de la secte de Montan voulurent introduire dans l'église des jeûnes réguliers et à tems fixe, plusieurs voix s'élevèrent contre cette innovation,

Digitized by Google

soutenant, conformément à la liberté évangélique, que l'on ne devoit rien prescrire à cet égard, et laisser chacun agir selon ses besoins, ses relations et son goût. On se fondoit sur ce passage d'Esaïe (58, 5. 6. ss.) : « Ce ne sont pas les jeûnes, mais les œuvres de justice qui sont agréables à Dieu. » (v. Matth. 18, 1. 1 Timoth. 4, 1. ss. 1 Cor. 8, 8.) Dans la sanglante persécution que l'Eglise de Lyon eut à soutenir l'an 177, un homme qui jusqu'alors avoit vécu en ascète se distingua par une courageuse profession de la foi. Il s'appeloit Alcibiade, et fut jeté dans un noir cachot. Là il n'en continuoit pas moins son genre de vie austère, il ne mangeoit que du pain, ne buvoit que de l'eau, et refusoit vraisemblablement la nourriture que les chrétiens envoyoient aux confesseurs de leur foi dans leur prison. Cependant un chrétien nommé Attale, qui partageoit sa prison, lui fit observer qu'il avoit tort de ne pas vouloir jouir des dons de Dieu et de donner par-là un scandale à ses frères. L'ascète, ce confesseur vénéré qui auroit pu si facilement être atteint d'orgueil spirituel, se rendit aussitôt, et, ce qui est bien plus noble et plus difficile que tous les actes extérieurs de la vie ascétique, il donna un bel exemple de renoncement à sa propre volonté. Il mangea de tout ce qu'on lui présenta et rendit grâces à Dieu pour ces biens. (Euseb. V. VIII.)

Digitized by Google

XII.

Active charité des chrétiens les uns envers les autres.

Les noms de frère et de sœur étoient ceux que les chrétiens se donnoient réciproquement. Le baiser fraternel qu'ils se donnoient à la célébration de la Cène, qui avoit lieu dans toutes les assemblées religieuses, leur rappeloit cette relation mutuelle de frères. Ils retrouvoient un témoignage de ces liens dans les repas communs de charité, nommés agapes, où les fidèles de tous les états oubliant toute distinction de rang, de richesse, d'éducation, se réunissoient à une même table, et où les riches partageoient leur nourriture avec les pauvres. Tertullien, dans son apologétique, c. 39, décrit ces repas tels qu'ils étoient à la fin du 2d siècle : « On ne se met à table qu'après avoir offert à Dieu le tribut de la prière ; l'on y mange autant qu'il est nécessaire pour satisfaire à son appétit, l'on y boit autant qu'il est permis à des personnes qui ont soin de leur pureté. Ceux qui y sont assis se nourrissent de manière à ne pas oublier qu'ils doivent prier encore dans la nuit même. Ils s'entretiennent comme des gens qui pensent que Dieu les entend. Après que le repas est achevé, que l'on a lavé les mains et que les flambeaux sont allumés, on est invité à louer Dieu et à chanter des psaumes

Digitized by Google

que l'on tire des écritures, ou des hymnes que chacun compose selon ce que lui inspire son cœur. Par-là on fait connoître si l'on a commis quelque excès à table. Comme le repas a commencé par la prière, il finit aussi par la prière.» Les chrétiens se conduisoient également comme frères, les uns envers les autres, dans toutes les circonstances de la vie. L'Eglise pourvoyoit aux besoins corporels et spirituels de chacun en particulier. Un chrétien qui arrivoit d'une contrée éloignée dans une ville étrangère, cherchoit d'abord le lieu où se rassembloient les frères, et y trouvoit des soulagemens pour son corps et pour son ame. Cependant, comme des hypocrites abusèrent bientôt de ces secours fraternels, les églises chrétiennes furent obligées d'arrêter qu'elles ne recevroient aucun étranger sans une attestation de l'Evêque du lieu qu'il habitoit. Cette attestation s'appeloit *épistola formata*. Une telle union ne pouvoit manquer de frapper les payens, aussi ceux d'entr'eux qui ne savoient pas s'élever au-dessus des intérêts terrestres, y virent bientôt quelque chose de suspect. «Voyez, disoit-on, comme les chrétiens s'aiment entr'eux et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres.» «Eh bien, leur répond Tertullien, nous sommes aussi vos frères par les liens de la nature qui est notre mère à tous, quoique vous agissiez envers nous comme de mauvais frères et que vous

Digitized by Google

renonciez à notre égard à l'humanité qui nous est commune. Combien n'est-il donc pas naturel que nous appelions frères ceux qui reconnoissent avec nous un même Père, savoir le Dieu vivant, qui ont reçu un même esprit de sainteté, et qui des ténèbres de l'ignorance sont parvenus à contempler une même lumière qui est celle de la vérité? Si nous ne sommes qu'un cœur et qu'une ame, comment hésiterions-nous à mettre entre nous toutes choses en commun! » (Apolog. 39.)

A chaque service, dans de certains endroits, et dans d'autres, tous les mois, on faisoit des collectes en faveur des pauvres, des malades, des vieillards, des orphelins, des étrangers et de ceux qui étoient dans les prisons à cause de leur foi ou condamnés aux travaux des mines. Tous les fidèles s'empressoient d'y contribuer à proportion de leurs facultés. Dans les cas extraordinaires les Evêques en faisoient encore de plus particulières dans leurs églises, et toujours pour des usages analogues. Au reste, les églises ne se bornoient pas à pourvoir uniquement à leurs propres besoins, mais les plus riches, celles des capitales, comme par exemple, l'église de Rome, envoyoient des secours d'argent aux églises même les plus éloignées, et particulièrement à celles qui avoient eu à souffrir pour la confession de la foi. De même, lorsque les églises pauvres des villes de

Digitized by Google

provinces ne pouvoient pas suffire par leurs seules ressources à soulager leurs frères dans le malheur, elles appeloient à leur secours les églises des grandes villes.

Au milieu du troisième siècle, des chrétiens des deux sexes habitant la Numidie tombèrent au pouvoir des hordes sauvages qui les avoisinoient; les églises de Numidie ne pouvant pas rassembler assez d'argent pour les racheter, s'adressèrent à celle de Carthage; aussitôt, Cyprien, Evêque de cette ville, s'adresse aux ecclésiastiques et à l'Eglise entière et recueille une somme de plus de 16000 francs qu'il envoie aux Evêques de Numidie, avec la lettre suivante : «Nous n'avons pu entendre parler de l'esclavage et des souffrances de nos frères sans les partager en quelque sorte, puisque nous ne formons tous ensemble qu'un même corps; d'ailleurs sans parler de l'amour qui nous unit, la religion elle-même nous faisoit un devoir sacré de racheter dans nos frères les membres de notre propre corps. L'Apôtre dit: ne savez-vous pas que vous êtes les Temples de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? (1 Cor. 3, 16.); supposé donc que la charité n'eût pas assez de pouvoir sur nous pour nous engager à secourir nos frères, ces paroles suffisoient pour nous convaincre qu'il ne nous est pas permis de souffrir que par suite de nos délais ceux que l'Apôtre appelle les Temples du

Digitized by Google

Seigneur, soient long-tems retenus captifs. Cette seule considération devoit nous porter à faire tous nos efforts pour attirer sur nous par notre obéissance la bienveillance du Christ notre juge, notre Seigneur et notre Dieu. De plus, puisque Saint-Paul dit encore : « *Vous tous qui avez été baptisés en Christ vous avez été revêtus de Christ,* » nous devons nous représenter dans nos frères captifs ce Jésus qui nous a délivrés de notre propre captivité, qui nous a sauvés de la mort, et chercher à retirer des mains des barbares celui qui nous a mis à couvert de la puissance de satan et qui maintenant demeure constamment en nous ; et quand nous pouvons par quelque peu d'argent racheter celui qui a payé notre rançon par sa croix et son sang, ne devons-nous pas être prêts à faire ce léger sacrifice ? C'est précisément pour éprouver notre foi, pour voir si chacun de nous feroit pour les autres ce qu'il attendroit d'eux en une occasion semblable, que Christ a permis cet événement. » — « Enfin, ajoute plus bas Cyprien, nous souhaitons que rien de pareil ne vous arrive désormais ; cependant, si de tels accidens devoient encore avoir lieu pour éprouver la charité de nos cœurs ainsi que votre foi, ne tardez point à nous le faire savoir et soyez persuadés que, quoique notre Eglise prie le Seigneur de vous préserver de semblables malheurs, elle est cependant prête

Digitized by Google

en pareil cas à vous assister abondamment et avec joie. »

XIII.

Bienveillance des chrétiens pour tous les hommes.

Malgré tous les reproches de haine pour les hommes, auxquels les chrétiens étoient exposés de la part des payens, parce qu'ils ne vouloient pas imiter la conduite du monde, l'Eglise chrétienne n'en resta pas moins fidèle aux principes de charité universelle et d'amour pour les ennemis si fortement recommandés par son chef. On ne terminoit jamais le service divin sans demander à Dieu la conversion de tous les hommes, et sans le prier d'ouvrir leur cœur à la doctrine du Christ et de leur accorder à tous la grâce de lui rester fidèles, afin qu'ils pussent par ce moyen parvenir au salut. Les pauvres des payens recevoient aussi de riches aumônes de l'église chrétienne (Tert. Apol. c. 42). Tandis qu'un patriotisme étroit et exclusif, ou plutôt un égoïsme raffiné et généralisé, étouffoit chez les anciens les premiers sentimens de l'humanité, et que l'on voyoit chez les Romains les hommes les plus distingués contribuer à maintenir ces jeux du cirque, ces combats de gladiateurs, cruels divertissemens d'une nation sanguinaire, l'Eglise chrétienne dès le commencement de son existence fit entendre une voix plus amie de l'homme et s'éleva avec

Digitized by Google

indignation contre ces barbares usages. Tout chrétien qui assistoit à un tel spectacle étoit exclu de la communion de l'Eglise.

L'an 251, une grande partie de l'empire Romain, et particulièrement le nord de l'Afrique, fut en proie aux ravages d'une terrible peste. A Carthage les payens, par crainte de la contagion, n'osoient prendre soin des malades. On jetoit les pestiférés à moitié morts dans les rues: leurs cadavres y restoient entassés sans qu'on y touchât; l'infection, qui s'en exhaloit, empestoit l'air et menaçoit d'une contagion générale. Peu auparavant les chrétiens avoient essuyé une sanglante persécution, et cette peste excitoit contre eux de nouvelles violences; on la regardoit comme un châtiment des Dieux irrités contre les chrétiens leurs ennemis. Néanmoins le pieux Cyprien n'oublia pas qu'il convenoit aux chrétiens de confondre leurs adversaires par des bienfaits; il savoit d'après les paroles de l'Apôtre, qu'en secourant un ennemi on faisoit retomber *comme des charbons de feu,* la honte et la confusion sur sa tête. Dans cette extrémité il convoque les fidèles et leur dit: «Si nous ne sommes bienfaisans qu'envers les nôtres, nous n'en faisons pas davantage que les payens et les péagers; nous devons, comme de vrais chrétiens et d'après l'exhortation de notre Seigneur, surmonter le mal par le bien, aimer nos en-

Digitized by Google

nemis mêmes et prier pour nos persécuteurs. Puisque nous sommes nés de Dieu, nous devons comme enfans de Dieu nous montrer dignes d'être de la famille d'un si bon père en imitant sa bonté.» D'après ses exhortations les chrétiens mirent aussitôt la main à l'œuvre. Les uns donnèrent de l'argent, d'autres contribuèrent de leurs personnes, bientôt les morts furent ensevelis, et Carthage fut préservée d'une destruction générale.

XIV.

Les chrétiens sous la persécution.

Il faut en convenir, une certaine conviction peut donner à l'homme la force de mépriser la mort, sans que pour cela l'on doive en conclure que cette conviction repose sur un fondement solide et divin. L'ivresse du fanatisme qui jette l'homme dans une espèce d'étourdissement et le pousse en aveugle, peut aussi très-bien produire de semblables effets. Elle le peut d'autant mieux que l'homme est, par une suite de sa céleste origine, susceptible d'un noble enthousiasme pour les objets d'un monde supérieur, et que des influences trompeuses peuvent donner à cette faculté une fausse direction. Cependant le fanatisme, comme tout autre mouvement violent, ne peut pas se soutenir toujours; il prend son essor, s'accroît avec rapi-

Digitized by Google

dité, et s'enflamme encore davantage par la résistance; mais insensiblement il perd de sa vivacité, et surtout si on l'abandonne quelque tems à lui-même sans lui opposer de résistance extérieure. Il y a donc quelque chose qui distingue le dévouement qui provient d'une source pure d'avec celui que produit le fanatisme, c'est sa durée. Aussi, quand nous voyons le christianisme combattre pendant trois siècles avec cet enthousiasme qui surmonte la crainte de la mort et les tortures, c'est avec raison que nous le révérons comme la source de tant de courage et de persévérance. Après d'assez longs intervalles de repos, tels que ceux qui s'écoulèrent d'Héliogabale à Décius (218-249) et de Gallien au commencement de la persécution de Dioclétien (268-303), pendant lesquels, il est vrai, nombre de chrétiens tombèrent dans la mollesse et dans la mondanité, nous voyons tout-à-coup l'Eglise rentrer dans la lice avec un nouveau courage et combattre avec une vigueur étonnante. Non-seulement les supplices les plus recherchés par lesquels on s'efforçoit d'arracher aux chrétiens quelques paroles d'abjuration, ne purent ébranler leur fermeté; mais leur patience, soutenue par la foi, résista encore aux souffrances prolongées de la prison, de la faim, de la soif et des travaux rudes et inaccoutumés des mines. Ce ne fut même pas là le plus fort de leurs combats, ils eurent à soutenir une autre persécution

Digitized by Google

qui, pour être moins cruelle, n'en étoit pas moins redoutable. Les chefs qui avoient encore quelque humanité leur représentoient qu'on leur laisseroit volontiers leur foi, qu'on ne leur demandoit que les actes extérieurs prescrits par les lois (Executio cærimoniæ romanæ). Ils les invitoient à leur épargner la douleur de les punir; ils cherchoient, par ces raisons et par toutes les subtilités agréables à la chair, à aller au-devant de leur conscience; leurs amis et leurs parens les pressoient par des argumens et des sollicitations de tout genre, leurs pères, leurs mères, leurs enfans chéris venoient les supplier avec larmes de se rendre à leur amour. Telle fut la terrible lutte que les chrétiens eurent à soutenir; il leur fallut ainsi combattre, non-seulement contre la crainte physique de la mort, mais contre les sentimens délicats profondément enracinés dans la nature morale de l'homme, et que le christianisme, soigneux conservateur de tout ce qu'il y a de pur en nous, loin d'étouffer, ne fait que de diriger et d'ennoblir. Cependant tout fut inutile; rien ne put détourner le cœur du chrétien, d'ailleurs si sensible, des devoirs que lui imposoit sa foi, les fidèles sortirent vainqueurs de ce combat, en conservant gravées dans leur cœur et présentes à leur esprit, ces paroles du Sauveur : « Si quelqu'un veut venir après moi et qu'il ne haïsse pas père, mère, femme, enfant, frère, sœur, et même sa propre vie pour l'amour de moi, il ne peut être mon disciple. »

Digitized by Google

On vit cependant aussi des pères, des mères, des jeunes gens fidèles à la foi, encourager, les uns leurs enfans, les autres leurs parens, à soutenir courageusement la lutte du martyr. Le fanatisme, semblable à l'ardeur de la fièvre, emporte l'homme hors de lui-même, et ferme en lui l'accès au sentiment de la foiblesse humaine; mais ce qui caractérise le martyr chrétien, c'est une inébranlable confiance en la puissance de Dieu, un humble abandon à sa volonté, une disposition persévérante à veiller et à prier, pour ne pas tomber dans la tentation, une persuasion intime enfin de cette parole du Sauveur : « que l'esprit est prompt, mais que la chair est foible; » persuasion qui donne la force de résister, par l'esprit de Jésus-Christ, à l'entraînement de la foiblesse charnelle, et qui fait dire, avec l'apôtre saint Paul : quand je suis foible, c'est alors que je suis fort! Tels sont les traits qui brillent dans le chrétien, au sein de la persécution, et que nous aurons lieu de considérer bientôt dans quelques exemples. Il faut voir, dans l'ouvrage qu'a fait exprès Tertullien pour recommander aux fidèles, comme l'ame de leur conduite, la patience chrétienne, comment cette vertu, par l'excellence de son principe, l'emporte sur cette apathie brutale, alors tant vantée, que l'homme ne parvient à se donner qu'à force d'art, et qu'il est obligé de fonder sur une stupide insensibilité (affectio humana caninæ æquanimitatis, stu-

Digitized by Google

pore formata. (De patientiâ t. II.) « La patience, dit Tertullien, couronne le martyre, elle console le pauvre, elle enseigne la modération aux riches, elle empêche le foible d'entreprendre au-delà de sa portée, et ne consume pas les ressources de l'homme fort; elle réjouit le fidèle, attire le payen, rend le serviteur agréable à son maître, et le maître agréable à l'Eternel; on l'aime dans le jeune homme, on la vénère dans le vieillard; elle est belle dans l'un et l'autre sexe; elle donne de l'agrément à tous les âges. Essayons de nous la représenter sous une image sensible! Elle a le visage doux et serein, le front ouvert et jamais ridé par la tristesse ou par la colère, l'œil baissé, non de chagrin, mais par humilité, et les joues animées des couleurs que l'on voit sur le visage de l'homme innocent et tranquille. Là où est Dieu, là se trouve aussi cette fille de sa bonté; et partout où son esprit vient habiter, partout on retrouve la patience comme sa compagne inséparable. Comment l'Esprit saint pourroit-il séjourner là où la patience ne seroit pas accueillie? Sans cette vertu, qui est sa servante et sa compagne, il ne peut qu'être à l'étroit en tout tems et en tout lieu. Telle est la nature, tels sont les effets de la véritable patience, de la patience qui nous vient des cieux, de la patience chrétienne. »

On ne peut nier que plus d'une fois, entraînés par leur zèle pour la confession de l'évangile,

Digitized by Google

des chrétiens découvrirent leurs sentimens aux autorités payennes sans y être appelés, et voulurent braver les supplices; mais en général le commandement du Seigneur : « Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre, » son exemple et celui de ses apôtres l'emportoient chez les chrétiens sur les premiers mouvemens d'une ardeur momentanée. L'Eglise chrétienne rejeta toujours ces sacrifices intempestifs comme des actes contraires à l'évangile, comme des effets d'une fausse confiance en soi-même, et d'une absence de soumission à la volonté divine. — L'on en voit un exemple dans la lettre où l'église de Smyrne rapporte la persécution qu'elle eut à soutenir l'an 161 après Jésus-Christ, et dans laquelle l'évêque Polycarpe souffrit le martyre. Entr'autres choses, il y est fait mention de la chute d'un homme qui avoit voulu s'exposer ainsi mal-à-propos; mais qui, par une suite naturelle de sa présomption et de son zèle plus charnel que divin, fut incapable de soutenir sa démarche. « A cause de cela, chers frères, ajoute cette église, nous ne pouvons approuver ceux qui s'exposent sans nécessité; car ce n'est point ce que nous enseigne l'évangile. » Clément d'Alexandrie dit dans ses stromates (VII, 738) : « que les vrais chrétiens se sacrifient avec joie lorsque Dieu les y appelle, et prouvent qu'ils y sont appelés, lorsqu'il ne se trouve en eux ni témérité ni précipitation. »

Digitized by Google

Sous ce rapport la conduite de Cyprien est très remarquable. L'évêque de Carthage prouva plus tard par son martyre, que sa prudence n'étoit pas inspirée par la lâcheté; mais dans le commencement de la persécution suscitée par Décius, il s'éloigna quelque tems de son église pour en assurer le repos, et ne pas exciter, par sa présence, la rage des payens. Durant son absence et dans sa sollicitude pour son troupeau, non-seulement il avoit à cœur que tous ceux qui lui étoient confiés, demeurassent fermes dans la foi; mais aussi qu'ils demeurassent fidèles à l'ordre et à la modération chrétienne, et que rien de fanatique ne se mêlât à leur zèle. En conséquence il ordonna aux ecclésiastiques qui visitoient les confesseurs de Christ dans leurs prisons et leur portoient la sainte Cène, de se présenter l'un après l'autre, pour ne pas donner de l'ombrage aux payens; il recommanda en même tems au reste des fidèles de modérer l'ardeur de leur charité, et de ne pas se porter en foule vers leurs frères emprisonnés, de peur qu'en voulant tout avoir ils ne se fissent enfin tout refuser. « Nous devons, écrit-il à ses anciens, agir avec douceur et humilité, et, selon qu'il convient à des serviteurs de Dieu, nous accommoder aux circonstances et travailler pour la paix. » De même il désapprouvoit très-fort les chrétiens qui, exilés pour la profession de leur foi, rentroient de leur propre autorité dans leur patrie, d'où

Digitized by Google

il résultoit que, saisis de nouveau et condamnés à la mort, ils souffroient, non plus comme martyrs, mais comme de vrais coupables (Ep. IV.). Dans la dernière de ses lettres, et bien proche de sa fin, il écrivoit encore à son église (Ep. 83.): « Tenez-vous en repos, mes chers frères, conformément aux enseignemens que je vous ai toujours donnés d'après le précepte du Seigneur: qu'aucun de vous n'excite de troubles parmi les frères, ou ne se livre volontairement aux payens! Si vous êtes saisis et livrés à eux, c'est alors que vous devrez parler, car *c'est dans cette heure-là que le Seigneur, qui habite en nous, parle par notre bouche.* »

Considérons maintenant dans quelques exemples les effets que produisirent, au milieu des persécutions, l'enthousiasme chrétien et le courage de la foi.

Le premier qui se présente à nous est celui d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans, l'évêque Polycarpe, de Smyrne, qui, après avoir tout fait pour se conserver aux besoins de son église, suit, avec calme et soumission, la vocation du Seigneur, que pendant sa longue carrière il n'avoit jamais perdu de vue. Que la volonté du Seigneur soit faite! s'écrie-t-il à l'arivée de ses persécuteurs. Il les reçoit avec la douceur et la bienveillance qui convient au disciple d'un maître doux et humble de cœur. Il se prépare à son dernier pélerinage par deux heures de

Digitized by Google

prières, dans lesquelles il exprime ses vœux avec tant de ferveur, que les payens mêmes en sont ébranlés; puis il déclare avec respect aux autorités, qui, quoique payennes, n'en étoient pas moins à ses yeux établies de Dieu : qu'il est prêt à leur rendre compte de sa foi. Cependant, autant sa conduite présente d'humilité, autant il demeure inébranlable dans sa résolution de ne rien faire contre sa conscience. Il rejette avec l'horreur qu'éprouve un cœur naïf et pur dans son affection, la proposition de sauver sa vie en blasphémant contre son Maître. «Comment, s'écria-t-il, comment pourrois-je outrager mon Sauveur et mon Maître? voici quatre-vingt-six ans que je le sers, et jamais il ne m'a fait que du bien! » Polycarpe ne chercha point la mort avec une aveugle présomption; mais, se voyant appelé par le Seigneur, il espéra que celui qui l'appeloit lui accorderoit la force de supporter l'ardeur du feu et de demeurer ferme au milieu des flammes; et ce fut en priant que, par la croix, il s'éleva dans la gloire.—Cyprien marche à la mort avec la même sérénité, dans la persécution suscitée par l'empereur Valérien. La première fois qu'il est amené devant le proconsul, interrogé sur ses sentimens, il répond : «Je suis chrétien et évêque. Je ne connois point d'autre Dieu que le seul et véritable, celui qui a créé les cieux et la terre, et la mer, et tout ce qui est en eux.—Voilà le Dieu que nous servons,

Digitized by Google

nous, chrétiens; c'est à lui que nous adressons jour et nuit nos prières pour tous les hommes et pour le bonheur des empereurs mêmes.» Et persistes-tu dans ces principes?» lui demande le proconsul. «Oui, réplique le saint évêque; une résolution fondée sur la connoissance de Dieu est invariable.» Sommé de faire connoître ses ecclésiastiques, il répond : «Vos lois ont à bon droit défendu la délation; notre religion nous défend de nous dénoncer nous-mêmes; cependant, si voulez les chercher, vous ne manquerez pas de les trouver.» Un édit de l'empereur condamne Cyprien à l'exil. Là, il travaille à la propagation du christianisme, il y gagne l'affection des habitans, reçoit de fréquentes visites des membres de son église, et soutient avec elle des relations pleines de vie, séparé d'elle quant au corps, mais en esprit, toujours avec elle. — L'empereur voyant qu'il lui est impossible de mettre la lumière sous le boisseau et de l'empêcher d'éclairer, prend la résolution de l'éteindre. Tous les évêques et les conducteurs des églises chrétiennes, sont condamnés à la mort. — Dès le commencement de l'année suivante (258), à l'arrivée d'un nouveau proconsul envoyé de Rome, on fait venir Cyprien à Carthage, pour y attendre la décision de son sort. Il possédoit une campagne que, dans les premières étreintes de la charité, il avoit vendue au profit des pauvres, mais qui lui avoit été donnée de nouveau par son

Digitized by Google

église, comme une marque d'attachement; c'est là qu'il se retire et qu'il attend avec tranquillité ce qu'il a plu au Père céleste d'ordonner de lui. — Dans la première persécution, il avoit cru devoir s'éloigner pour le bien de son église, et dans l'espérance de lui être rendu lorsque la première ardeur de l'ennemi se seroit ralentie; mais maintenant il est convaincu que le Seigneur l'appelle à faire une confession publique et manifeste de son nom, et, ni les prières de ses amis, ni même les sollicitations de personnes éminentes d'entre les payens qui lui offroient un azyle, ne peuvent l'engager à s'y soustraire. Cependant, averti qu'il devoit être conduit à Utique, où le proconsul s'étoit alors rendu, et y être exécuté, il résolut, d'après le conseil de quelques amis, de s'éloigner pour un moment, dans l'idée « que l'évêque devoit confesser le Seigneur à la face de l'église, à laquelle il étoit préposé, pour l'honorer par cet acte solennel; car, dans le moment où l'évêque fait une telle profession de sa foi, ce qu'il prononce d'après l'inspiration de Dieu, il l'exprime, pour ainsi dire, par la bouche de tous les membres de l'église. »

Tout-à-coup des soldats vinrent saisir Cyprien par ordre du proconsul; mais comme celui-ci se reposoit des affaires dans sa campagne, Cyprien ne devoit être entendu et condamné que plus tard. Il passa la nuit dans un lieu sûr, mais honorable, et fut traité avec égard. Une grande

Digitized by Google

partie de ses ouailles, qui avoient appris que leur père spirituel alloit être mis à mort, étoient accourues, et passèrent toute la nuit autour de la maison qui renfermoit ce pasteur chéri, pour que rien ne lui arrivât qu'au moins elles n'en eussent connoissance. La mort qu'il devoit subir le lendemain étoit présente à ses yeux; mais son cœur ne respiroit que pour les soins de son église. Voyant parmi la foule plusieurs jeunes personnes qui en faisoient partie, il les recommanda vivement aux soins des fidèles, de peur qu'on ne portât quelque atteinte à la décence et aux bonnes mœurs. Le lendemain on le conduisit, au milieu d'une grande affluence de chrétiens et de payens, au lieu où il devoit être jugé. Cet endroit étoit assez éloigné, et comme le proconsul tardoit à venir, on le mena en attendant un peu à l'écart. Là, épuisé de fatigue et couvert de sueur, il s'assied sur un banc : un soldat apostat, mais encore animé d'un reste d'amour et de respect pour son évêque, s'approche de lui, et, peut-être dans le but d'obtenir un souvenir consacré par le saint martyr, lui offre des vêtemens propres et secs en échange des siens tout humides de sueur. — Mais Cyprien lui répond : pourquoi me délivrer momentanément d'une incommodité à laquelle dès aujourd'hui peut-être je ne serai plus assujetti? Enfin on le présente au proconsul, qui lui dit : « La volonté souveraine de l'empereur t'ordonne

Digitized by Google

d'observer les cérémonies de la religion de l'Etat. « Je ne le peux pas, répond Cyprien. » — « Prends-y garde, reprend le magistrat, il y va de ta vie. » — « Faites ce qui vous est commandé. Dans une affaire aussi juste, il n'y a pas lieu à délibérer davantage. » Telle fut la réponse du martyr. — A l'ouie de sa sentence de mort, il ne répondit rien autre chose, sinon : Dieu soit loué!... et ce furent ses dernières paroles.

Si nous admirons dans ces deux hommes le calme et la douceur de la résignation, nous ne pouvons non plus ne pas éprouver un sentiment semblable à la vue d'un genre de dévouement tel que celui que nous présente Ignace, dont l'ame ardente, emportée par le besoin de s'unir étroitement avec le Sauveur, qu'elle aime par-dessus tout, se répand au dehors par les plus vifs épanchemens. C'est ainsi que les effets du christianisme se manifestent toujours par quelque chose de divin, quoique d'une manière différente, suivant le plus ou moins de force, le plus ou moins de chaleur que la nature a mise dans l'ame du fidèle.

Ignace, évêque d'Antioche, forcé sous Trajan de se rendre à Rome, pour y subir le dernier supplice, et conduit par des soldats qui l'accablent de mauvais traitemens, signale ce pénible voyage par une lettre à l'église de Rome, où se peignent tout son amour pour ce Sauveur pour lequel il se réjouit de mourir,

Digitized by Google

toute son ardeur à le suivre dans la voie des douleurs, toute son impatience de pouvoir enfin le contempler face à face. Il y supplie les chrétiens de Rome de ne pas lui enlever, par leurs sollicitations en sa faveur, la couronne du martyre qui lui est destinée. « Si vous ne faites aucune démarche pour moi, leur écrit-il, j'irai bientôt auprès de mon Dieu; mais si vous m'aimez en la chair, je serai obligé de recommencer une nouvelle carrière. »— (Cette image rappelle ce qui est dit Hébr. 12, 1. 2 Cor. 9, 24): « Ne m'obtenez pas autre chose que de pouvoir être offert en sacrifice à Dieu. Implorez seulement pour moi les forces intérieures et extérieures qui me sont nécessaires, en sorte que je ne porte pas seulement le titre de chrétien, mais aussi que je sois trouvé tel. C'est quand le monde ne verra plus mon corps que je serai un véritable disciple de Christ. — Sur terre et sur mer, jour et nuit, depuis la Syrie jusqu'à Rome, j'ai combattu contre des bêtes féroces; je suis lié constamment avec des léopards : c'est ainsi que j'appelle les soldats qui me gardent, et dont mes bienfaits ne font qu'accroître la cruauté. Cependant leurs mauvais traitemens m'instruisent, bien qu'ils ne me justifient pas. — Je commence maintenant à être disciple du Sauveur. Je ne souhaite aucune des choses ni visibles, ni invisibles, pourvu que je jouisse de lui. Que le feu, les ours, les bêtes farouches, la disloca-

Digitized by Google

tion des os, les meurtrissures des membres, les douleurs de tout le corps, les supplices de tous les démons fondent sur moi, j'y consens volontiers, pourvu que je jouisse de mon Sauveur. Je trouve plus de bonheur à mourir pour Jésus-Christ, qu'à régner sur toute la terre. — Laissez-moi parvenir à la pure lumière. Lorsque j'y serai, je serai un homme de Dieu. Laissez-moi imiter mon Dieu dans ses souffrances. Que celui qui le possède au-dedans de soi, entre dans mes désirs et partage mes sentimens, puisqu'il connoît ce qui m'excite! »

Dans une violente persécution, que l'empereur Sévère alluma l'an 202 contre les chrétiens, ses employés avoient arrêté à Carthage, avec plusieurs autres prisonniers, une jeune femme de 22 ans, nommée Perpétua. Aussitôt son père, qui étoit âgé et payen, accourt auprès d'elle, et, par les plus tendres exhortations, la presse de renoncer au christianisme pour sauver sa vie. Perpétua l'écoute long-tems en silence; enfin elle lui répond, avec la simplicité d'un enfant: « Vois-tu ce vase qui est là par terre?.. Oui. — Hé bien, puis-je l'appeler ce qu'il n'est pas? Non, répond le père. — « Par conséquent, ajoute-t-elle, je ne puis pas me donner pour autre chose que pour ce que je suis, pour une chrétienne. » Le bruit s'étant répandu qu'elle devoit être conduite à l'audience, son père, plein d'inquiétude, vient de nouveau la trouver

Digitized by Google

dans sa prison, et lui dit : « Ma chère fille, aie pitié de mes cheveux blancs : aie pitié d'un père, si je mérite ce nom de ta part. Si ces mains t'ont nourrie et conduite jusqu'à la fleur de l'âge, si je t'ai préférée à tous tes frères, oh! ne me couvre pas de honte et d'opprobre aux yeux de mes semblables! Vois tes frères, ta mère et ta belle-mère, regarde ton enfant (ce petit enfant étoit avec elle dans sa prison, et elle mettoit son bonheur à l'avoir toujours près d'elle et à le nourrir elle-même), regarde cet enfant qui, si tu meurs, ne sauroit vivre plus long-tems. Mets de côté ton amour-propre, de peur que tu ne nous perde tous; car, pour peu que tu aies à souffrir, aucun de nous n'osera dorénavant parler en liberté. » Là-dessus il se jette à ses pieds, lui baise les mains et les arrose de ses larmes. « Mon cœur souffroit, dit Perpétua en rapportant cette scène douloureuse, j'étois navrée à la vue des cheveux blancs de mon père, et à la pensée que lui seul dans ma famille étoit hors d'état de voir dans mes souffrances un sujet de joie et de consolation, et je m'efforçai de le fortifier en lui disant : « Mon père, quand même je paroîtrois devant les juges, il ne m'arrivera rien que Dieu ne le veuille, car sachez que notre sort n'est point en notre puissance, mais en la puissance de Dieu seul. »—Conduite à l'audience avec les autres prisonniers, et sur le point d'être interrogée, son père sort tout-à-

Digitized by Google

coup de la foule, portant le petit enfant dans ses bras : il le présente à sa mère en pleurant et lui disant : « Aie, je t'en conjure, pitié de cet enfant ! » Le juge appuya la supplication du père, et dit à la jeune femme : « Epargne donc les cheveux blancs de ton père, épargne l'âge tendre de ton enfant ! Sacrifie pour le bien-être de l'empereur. »—« Je ne le puis pas, répondit-elle. —« Es-tu chrétienne, lui demanda son juge ? »— —« Oui, je suis chrétienne. » Comme son père redoubloit d'efforts pour la détourner de sa résolution, le juge ordonna qu'on l'éloignât de force, et les soldats le chassèrent en le maltraitant. « Oh ! dit Perpétua, je souffrois comme si l'on m'eût frappée moi-même ; la vue de mon père malheureux et outragé dans ses vieux jours, pénétroit mon ame de la plus vive douleur ! » Perpétua, ses compagnons, trois jeunes gens et une autre jeune femme, furent condamnés à être jetés aux bêtes féroces dans un combat public qui devoit avoir lieu à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur Geta. — Dans l'intervalle qui précéda le supplice, le soldat qui les gardoit, nommé Pudens, frappé de l'héroïsme de ces captifs, et disposé par-là sans doute, comme il étoit déjà arrivé à plusieurs de ses semblables, à respecter leurs principes, accorda aux chrétiens un privilège qu'ils ne pouvoient obtenir d'ailleurs qu'à force d'argent ; il les laissoit visiter librement leurs frères dans la

Digitized by Google

prison, et se ranimer ainsi par des consolations mutuelles. Enfin, quelques instans avant le combat, l'infortuné père vint encore voir sa fille pour la dernière fois; là il se livre à une douleur sans hornes, s'arrache la barbe, se précipite à terre, et fait entendre des paroles qui devoient, dit Perpétua, émouvoir toute créature; mais, malgré la douleur et la profonde compassion qui la pénétroient, la foi et l'amour du Sauveur triomphèrent en elle.

Une autre jeune femme, nommée Félicité, qui avoit été associée aux souffrances de Perpétua, fut surprise par les douleurs de l'enfantement dans la prison, et comme elle souffroit beaucoup, un esclave payen s'avisa de lui dire : « Si ces maux te font déjà tant souffrir, que sera-ce quand tu seras aux prises avec les bêtes féroces, pour lesquelles tu affectes tant de mépris, que tu ne veux pas même sacrifier pour les éviter? » — « Ce que je souffre maintenant, lui répondit-elle, me concerne moi seule, mais là, un autre sera au-dedans de moi, qui souffrira pour moi, parce qu'alors je souffrirai pour lui. »

Un ancien usage de ce culte barbare, où le sang humain couloit sur les autels en l'honneur des dieux, s'étoit conservé dans ces spectacles cruels; on vouoit à Saturne les malheureux condamnés à la mort. Telle étoit la cérémonie à laquelle les chrétiens dont nous parlons devoient être exposés; elle devoit servir à rendre

Digitized by Google

le triomphe des dieux sur le christianisme d'autant plus éclatant, que leurs ennemis mêmes étoient ainsi forcés à leur rendre hommage. Pour cet effet les hommes devoient être vêtus en prêtres de Saturne, et les femmes en prêtresses de Cérès. Mais les courageux martyrs s'y refusèrent avec fermeté. Nous ne nous trouvons ici, disent-ils, que parce que nous n'avons pas voulu nous laisser ravir notre liberté religieuse. Nous sacrifions notre vie précisément pour ne pas faire ce à quoi vous voulez nous forcer. C'est une chose dont vous êtes, par le fait, convenus avec nous. » L'officier qui présidoit à l'exécution comprit la justice de leur réclamation, et abandonna ce projet.—Perpétua ayant reçu plusieurs blessures, fit approcher son frère et un catéchumène qui lui avoit rendu, dans ses souffrances, les services de la charité, et leur dit : « Demeurez fermes dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point ébranlés par nos souffrances. » De même, l'un des jeunes gens se sentant blessé à mort par la morsure d'un léopard, appella Pudens, ce soldat dont nous avons parlé, et prit congé de lui en ces termes : « Adieu, souviens-toi de ma foi, et ne te laisse pas troubler par ce qui arrive, mais plutôt que cela serve à t'affermir toi-même dans la foi. » En même-tems il prit la bague que portoit Pudens, la plongea dans le sang qui couloit de ses blessures, et la lui rendit comme un souvenir de sa mort.

Digitized by Google

Avant que les martyrs reçussent le coup de grâce par lequel on terminoit ordinairement leurs souffrances, ils se donnoient réciproquement le baiser fraternel d'usage à la fin des assemblées chrétiennes.

Pendant la persécution allumée sous Valérien, des martyrs de Numidie écrivoient, du fond d'un cachot où ils souffroient de la soif et de la faim : (Passio Montanii, Lucii, etc. Ruinart, f.° 231.) « La lumière resplendissante de l'Esprit saint éclaira bientôt notre noire prison; nous montâmes à ce lieu de punition, comme si nous étions montés au ciel. Il est impossible de décrire quels jours et quelles nuits nous avons passés dans cet endroit. Ce n'est pas que nous craignions de dépeindre toute l'horreur de ce lieu, car plus la tentation a été grande, plus aussi s'est montré grand celui qui l'a surmontée en nous. D'ailleurs, ce n'est point notre propre combat, puisque la victoire ne nous est demeurée que par le *secours du Seigneur.* Il est facile au serviteur de Dieu de perdre la vie, et la mort n'est plus rien, depuis que le Seigneur lui a ôté sa puissance et son aiguillon, depuis qu'il a triomphé d'elle par l'étendard victorieux de la croix. »

L'histoire nous offre plusieurs exemples de femmes, de maris, de pères, de fils, de mères, qui, surmontant le premier des sentimens de la nature, s'exhortoient mutuellement à demeurer inébranlables dans la foi. Sous l'empereur Sé-

Digitized by Google

vère, Léonide, le père du célèbre et grand Origène, ayant été jeté dans une prison à Alexandrie, comme confesseur de Christ, son fils, encore tout jeune, brûloit du désir de suivre ses traces, et ne pouvoit contenir le besoin de confesser son Sauveur aux yeux de la gentilité. Sa mère ne parvint à le retenir qu'en cachant ses habits et le forçant ainsi à rester à la maison. Là-dessus il écrivit une lettre à son père, où il l'encourageoit à persévérer dans la foi, et lui disoit entr'autres : « Gardez-vous, je vous prie, de vous laisser aller, par égard pour nous, au moindre accommodement. » — Dans la persécution allumée sous Décius, un chrétien nommé Numidius avoit, par ses discours, disposé un grand nombre de ses frères à souffrir courageusement le martyre. Saisi lui-même et jeté dans les flammes, il vit, sans se laisser abattre et en l'animant de ses regards, sa femme subir le même supplice à ses côtés. Au reste, comme il n'étoit encore qu'à demi-brûlé, ses bourreaux l'assaillirent de pierres et le laissèrent pour mort sur la place; mais, emporté de là et soigné par sa fille qui, accourue pour lui rendre les derniers devoirs, avoit découvert en lui quelques signes de vie, il se rétablit et servit encore l'église comme pasteur et prédicateur de l'évangile. (Cypr. : ép. 30.)

Quelque dévouement que supposent ces traits et d'autres semblables, il faut cependant se gar-

Digitized by Google

der de croire que seuls et par eux-mêmes ils puissent caractériser le véritable chrétien. On confesseroit Jésus-Christ au milieu des supplices et en face de la mort, que, si cet acte ne découle pas d'un esprit d'amour et n'est pas accompagné du témoignage de la vie, on est encore loin du christianisme. C'est du moins la doctrine de Saint-Paul : *Quand je livrerois mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien* (1 Cor. 13, 3). De-là vient, qu'on vit quelque fois des chrétiens échappés au supplice oublier que, s'ils avoient bravé les douleurs et la mort, ce n'étoit point par leur propre force, et s'enorgueillir de leur victoire au point de négliger de veiller sur eux-mêmes, et de s'écarter du droit chemin de l'obéissance. Ainsi, des hommes qui étoient parvenus à surmonter l'amour de la vie, l'appréhension des douleurs et la crainte de la mort, succombèrent aux attaques secrètes et subtiles, mais d'autant plus dangereuses de l'amour-propre. Aussi les conducteurs de l'Eglise ne cessoient de rappeler aux chrétiens que le témoignage de la parole n'avoit de prix aux yeux de Dieu, qu'autant qu'on le justifioit par sa vie. Et, comme l'on connoissoit le danger auquel étoient exposés ceux qui avoient remporté le triomphe de la foi, on envoyoit assiduement des Ecclésiastiques éclairés dans les prisons des confesseurs pour leur lire les

Digitized by Google

Saintes Ecritures et pour non-seulement les consoler, mais les exhorter selon le Seigneur, et les assister dans leurs besoins spirituels par des conseils conformes à l'esprit de l'évangile. Cyprien écrivoit à cet égard aux prêtres qui lui étoient subordonnés : « Que les martyrs apprennent de vous qu'ils doivent être calmes et humbles, afin de conserver l'honneur dû à leur nom et de glorifier le Seigneur par leur conduite, comme ils l'ont glorifié par leurs paroles. Ce qu'ils ont déjà fait est peu de chose en comparaison de ce qui leur reste à faire, car il est écrit quelque part, « ne louez personne avant sa mort, » et le Seigneur prononce, *que celui-là seulement qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé.* Puissent-ils imiter leur Sauveur qui, dans les tems de la passion, loin de s'énorgueillir, ne se montra que plus humble! ce fut en effet à cette époque qu'il lava les pieds de ses disciples en disant : « *Si moi qui suis votre Seigneur et maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous en faire autant les uns aux autres.* » Qu'ils suivent encore l'exemple de l'Apôtre Paul, qui, après avoir souffert plusieurs fois les coups et les prisons, persévéra en toute occasion dans la douceur et l'humilité et ne se permit jamais de s'arroger des droits sur le troisième ciel et le paradis; et puisque c'est celui qui s'abaisse qui sera élevé, ils doivent d'autant plus redouter l'ennemi qui

Digitized by Google

les guette, que celui-ci n'est devenu que plus furieux de leur victoire, et s'efforce à son tour de vaincre les vainqueurs. » Ce digne évêque écrivoit lui-même aux confesseurs : « Nous sommes encore au milieu du monde, nous ne sommes point retirés de l'arêne, nous sommes encore appelés à défendre chaque jour de notre vie. Après un commencement tel que celui dont vous avez donné l'exemple, vous devez tendre essentiellement à croître en sorte que votre fin soit digne de vos premiers pas. C'est peu d'être parvenus à acquérir quelque chose, il faut encore savoir garder ce que l'on a acquis. De même il ne suffit pas d'avoir reçu la foi et la régénération pour obtenir la vie, il faut encore les conserver après les avoir reçues. Le Seigneur nous l'apprend lui-même quand il dit dans Saint-Jean 5, 14 : *Tu vois que tu as été guéri, ne pèche plus désormais de peur que pis ne t'arrive.* Enfin Salomon, Saül et plusieurs autres ne conservèrent la grâce qui leur avoit été confiée qu'autant qu'ils marchèrent dans les sentiers du Seigneur, dès qu'ils renoncèrent à l'obéissance la grâce les abandonna. Nous devons persister dans la route étroite et difficile de la gloire; et comme la douceur, l'humilité, une conduite honnête et tranquille sont séantes au chrétien, d'après les propres paroles de ce maître qui n'a égard qu'à l'homme humble et paisible, à celui qui

Digitized by Google

reçoit sa parole avec crainte et tremblement; combien plus les confesseurs de l'évangile ne sont-ils pas tenus à observer ces choses, eux qui se sont donnés en exemple à tous leurs frères? Notre maître a été conduit à la boucherie comme un agneau et comme une brebis devant celui qui la tond, il n'a pas même ouvert la bouche; et maintenant celui qui ne vit que par lui et en lui, voudroit s'élever et se faire quelque chose de grand, oubliant ainsi ce que Jésus a fait et ce qu'il a enseigné soit en personne, soit par ses apôtres! Cependant si le serviteur n'est pas plus grand que son Seigneur, ceux qui suivent le Sauveur doivent marcher sur ses traces avec humilité, douceur et tranquillité, et plus le chrétien saura se faire petit, plus il deviendra grand, puisque le Seigneur a dit : *Celui d'entre vous qui est le plus petit sera le plus grand.* » Les véritables confesseurs de l'évangile se conformèrent toujours à ces sentimens; les martyrs de Numidie, dont nous avons parlé, terminoient le récit de leurs souffrances par ces paroles : « Chers frères, faisons tous nos efforts pour maintenir l'union, la paix, l'unité d'esprit; travaillons dès-à-présent à être ce que nous serons un jour. Si nous voulons être et régner avec Christ, nous devons faire ce qui conduit à Christ et à son royaume. » Pendant qu'on les conduisoit au supplice au mi-

Digitized by Google

lieu d'une foule de payens et de chrétiens, ceux-ci leur crièrent, « pensez à nous lorsque vous serez auprès du Seigneur » ! . . . « Et vous-mêmes, leur répondit l'un des martyrs avec l'accent de l'humilité, ne m'oubliez pas aux pieds du Seigneur. »

Un confesseur de Rome écrivant à un confesseur de l'église de Carthage pendant la persécution de Décius, pour recommander à l'intercession des martyrs Africains sa sœur dont la constance avoit été ébranlée par la persétion, lui parle de la sorte : « Je crois fermement que lors même que nous ne nous reverrons pas dans ce monde, nous nous embrasserons devant Christ dans la vie à venir. Prie pour moi, afin que je sois jugé digne de recevoir la couronne des martyrs dans le royaume qui nous attend. J'ai maintenant un grand sujet de douleur, mais ton ancienne affection m'est présente jour et nuit comme lorsque tu étois avec moi; Dieu m'en est témoin. C'est pourquoi je n'hésite pas à te prier de te joindre à moi pour pleurer la mort de ma sœur, qui dans ce désastre est déchue de Christ; car elle a sacrifié, et a irrité le Seigneur. Malgré la joie que devroit me causer la fête actuelle (la Pâque), je répands jour et nuit des larmes sur son péché. »

Digitized by Google

XV.

De la part qne prenoient tous les chrétiens aux souffrances des martyrs.

Les chrétiens s'intéressoient vivement à tous leurs frères, mais l'intérêt qu'ils portoient aux confesseurs de la foi avoit quelque chose de plus particulier. Des contrées les plus éloignées, ils adressoient aux églises persécutées des contributions en argent pour adoucir le sort des fidèles qui étoient dans les cachots ou qui travailloient dans les mines; ils envoyoient des députés pour les visiter, et rivalisoient à qui leur procureroit le plus de soulagemens temporels et spirituels. Leur prison étoit bientôt convertie en temple par la multitude de ceux qui se réunissoient pour assister les martyrs de leurs prières, et l'empressement étoit tel que les évêques étoient obligés, comme nous l'avons remarqué, de modérer le zèle par fois imprudent de la charité des chrétiens. Tertullien consacra à la consolation des martyrs emprisonnés à Carthage sous Septime Sévère, un petit écrit qui commence par ces paroles : « Parmi tous les secours que l'église tire de son fonds, et vos frères de leurs propres biens pour subvenir à la nourriture de vos corps, permettez que de mon côté je vous envoie quelque chose qui contribue à fortifier

Digitized by Google

vos ames, car il n'est pas bon que tandis que la chair est rassasiée, l'esprit manque de nourriture. Si l'on soigne ce qui est foible, ce n'est pas à dire que ce qui est plus fort doive être négligé. Sans doute ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous adresser des exhortations; mais les meilleurs combattans ne sont pas seulement sensibles aux encouragemens de leurs chefs, souvent les cris même de l'homme du peuple ont sur eux une utile influence.» Après cette introduction, il continue de la sorte: « Sur toutes choses ne contristez pas l'Esprit saint qui est entré avec vous dans votre prison; car s'il ne s'étoit pas joint à vous, vous n'y seriez pas à cette heure. Faites donc en sorte qu'il continue à demeurer avec vous et que de-là il vous conduise auprès du Seigneur. Votre prison est également, il est vrai, la demeure où séjourne le mauvais esprit et où il retient ceux qui lui appartiennent; mais vous êtes descendns dans ce lieu pour le combattre dans sa propre maison. Votre prison est sombre, mais vous êtes la lumière; vous y trouvez des chaînes, mais vous êtes libres devant Dieu. Comparons la vie, dont on jouit dans le commerce du monde et celle que l'on mène dans une prison, et voyons si dans la prison l'esprit ne gagne pas encore plus que la chair ne souffre. D'ailleurs pour ce qui regarde la chair, vous n'avez rien perdu de ce qui lui est nécessaire, la sol-

Digitized by Google

licitude de l'église et l'amour des frères y ont pourvu; quant à l'esprit vous y trouvez ce qui toujours fut profitable à la foi. Vous ne voyez plus de Dieux étrangers; vous ne rencontrez pas leurs images; vous n'êtes pas obligés en vivant au milieu des payens de prendre part à leurs fêtes; vous n'êtes pas poursuivis par l'odeur des sacrifices; votre oreille n'est pas déchirée par les cris de ceux qui donnent des spectacles cruels ou indécens; et vos yeux ne sont pas souillés par la vue des lieux voués à la prostitution. Quoique votre corps soit enfermé, tout est ouvert à votre esprit. Marchez en esprit, et au lieu de représenter à votre imagination de sombres allées ou de longs péristiles, peignez-lui la route qui conduit à Dieu. Tant que vous marchez en esprit, vous n'êtes pas en prison; les pieds ne sentent plus leurs liens quand l'âme est au ciel. L'ame conduit l'homme tout entier avec elle, et le place où elle veut; mais là où est votre cœur, là est aussi votre trésor. »

Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter ici les belles paroles d'encouragement que l'évêque Cyprien adressoit à une église africaine menacée d'une persécution. « Ce ne peut pas être par la pensée de jouir d'une paix continuelle et de fuir les combats, que nous nous sommes joints à la légion des soldats du Seigneur, puisque notre chef lui-même nous a précédés dans

Digitized by Google

le combat, comme modèle d'humilité, de support et de patience dans les douleurs, puisqu'il a opéré le premier ce qu'il vouloit nous apprendre à faire, puisqu'il a souffert lui-même pour nous ce qu'il nous appelle à souffrir. Et qu'aucun de vous, mes chers frères, ne se trouble, s'il voit l'église dispersée par la crainte de la persécution; qu'aucun de vous ne s'inquiète de ne plus voir les frères rassemblés et de ne plus entendre les prédications de son évêque! Des chrétiens, hommes à qui tout meurtre est défendu, et qui doivent se laisser tuer, ne peuvent, dans de pareilles circonstances, demeurer ensemble. Si dans ces jours-là quelque frère se trouve, par la force des choses, séparé momentanément de l'église, à quelque distance qu'il ait été obligé de fuir, dans quelque lieu qu'il se tienne caché, qu'il ne s'effraie point de sa solitude. Il n'est pas seul celui qui a Christ pour compagnon de sa fuite. Il n'est pas seul celui qui cherchant à conserver le temple de Dieu, n'est jamais sans Dieu, dans quelque lieu qu'il se trouve. (Ep. 56.)

XVI.

Vocations permises et défendues chez les chrétiens.

Comme on le voit dans le passage de l'apologétique de Tertullien, que nous avons cité plus haut, §. III, tous les états qui n'avoient

Digitized by Google

rien d'immoral ou de contraire aux principes du christianisme étoient permis aux chrétiens. L'église appliquoit ici la règle donnée par saint Paul. (1 Cor. 7,20) : *Que chacun demeure dans la vocation dans laquelle il a été appelé;* seulement elle exigeoit de ses membres qu'ils puisassent dans le christianisme une nouvelle fidélité dans l'œuvre de leur vocation. Le chrétien devoit, en cette qualité, apporter un nouvel esprit et de nouveaux sentimens dans l'exercice de son état, l'envisager comme l'état auquel Dieu l'avoit appelé, et l'exercer en vue de Dieu. Que si quelqu'un vouloit abuser de ce précepte de l'apôtre pour autoriser des vues relâchées et justifier une vocation contraire aux principes du christianisme, il trouvoit une réfutation suffisante dans ces paroles de Tertullien (Idolatr. chap. 5.) : «D'après une telle manière d'entendre l'Ecriture, il nous seroit donc permis à tous de demeurer dans le péché; car il est certain que chacun de nous a été appelé étant pécheur, et Jésus-Christ n'est pas descendu sur la terre pour autre chose que pour sauver les pécheurs.» Tout homme qui, avant sa conversion au christianisme, s'étoit adonné à un état favorable au vice, ou fondé sur le mensonge, ou en rapport quelconque avec le culte des idoles, étoit obligé d'y renoncer avant d'obtenir le baptême; alors l'église dans laquelle il entroit l'aidoit à entreprendre un nouvel état. — Une de ces professions défendues

Digitized by Google

aux chrétiens étoit, par exemple, *celle de fabricateur d'idoles;* vouloit-on s'excuser, en disant que fabriquer des idoles et les adorer, étoient deux choses bien différentes? Tertullien répondoit: «Oui certes, tu les adores, puisque tu contribues à les faire adorer, tu les adores, puisque ce n'est pas seulement un animal destitué de raison que tu leur sacrifies, mais ta propre âme. Tu leur consacres ton esprit, tu leur voues tes peines, tu fais briller pour elles la lumière de ton intelligence.» —Les états, très-lucratifs alors, de devin, d'astrologue, de magicien, étoient également interdits aux chrétiens. (Voyez plus haut.) A Ephèse, siége antique de ces arts téméraires et trompeurs, la prédication de l'apôtre saint Paul avoit produit une telle impression, que ceux qui les exerçoient en avoient reconnu l'iniquité, et avoient sacrifié à l'évangile, ce à quoi auparavant ils attachoient tant de prix et dont ils retiroient un si grand profit. Il paroît que les payens eux-mêmes n'ignoroient pas que le christianisme étoit opposé à ces œuvres ténébreuses, puisque ce fameux magicien du Pont, cet Alexandre, dont Lucien a écrit la vie, rangeoit sur une même ligne les chrétiens et les épicuriens, comme ennemis de ses prétendus enchantemens, et ne vouloit jamais exercer son art en leur présence. L'église ne toléroit pas non plus des comédiens (histriones) dans son sein; on trouvoit qu'une telle vocation ne pouvoit s'accor-

Digitized by Google

der avec le sérieux, la dignité et les mœurs sévères du chrétien. Cyprien ayant appris qu'il y avoit, dans une église d'Afrique, un comédien qui, quoique converti au christianisme, cherchoit à gagner sa vie en formant des jeunes gens pour le théâtre, déclara qu'une telle chose ne pouvoit absolument pas être tolérée, et ajouta : « Si cet homme allègue ses besoins et sa pauvreté, l'on peut y pourvoir comme on le fait pour les autres que l'église assiste, pourvu qu'il se contente d'une nourriture frugale, mais acquise sans crime. Car il ne doit pas s'imaginer qu'il mérite un salaire pour cesser de pécher, puisqu'en le faisant, c'est lui-même et non pas nous qu'il oblige. Efforcez-vous donc autant qu'il est en vous de le ramener de cette voie mauvaise et honteuse à la route de l'innocence et de l'espérance de la vie éternelle, et faites en sorte qu'il se contente de l'entretien plus modique, mais plus salutaire que l'église lui fournira. Et si votre église n'a pas les facultés de subvenir à ceux qui sont dans le besoin, qu'il vienne chez nous, il y recevra ce qui lui sera nécessaire pour se vêtir et se nourrir, et au lieu d'enseigner à ceux du dehors des choses pernicieuses, il pourra apprendre lui-même ce qui conduit au salut. »

Quant à *l'état de soldat*, les opinions des chrétiens étoient partagées. Celle qui étoit contraire à cette vocation, paroît n'avoir point été générale ; le morceau de Tertullien, dont nous avons

Digitized by Google

déjà parlé, et la célèbre légende de la légion fulminante en sont une preuve. Car, lors-même que l'on ne voudroit pas admettre que l'histoire de la légion fulminante repose sur un fait, la seule tradition de cette aventure parmi les chrétiens attesteroit toujours que l'existence des soldats chrétiens n'avoit pour eux rien d'étranger. — On trouve encore quelques autres faits à l'appui de cette opinion, et l'on voit, d'après les écrits même où Tertullien refuse aux chrétiens la liberté de servir, qu'un autre parti la leur accordoit et s'autorisoit des préceptes que Jean-Baptiste donne aux gens de guerre (Luc 3-14), de l'exemple du centenier dont Jésus vanta la foi (Luc 7) et de celui de Corneille. D'autres cependant objectoient non-seulement que le service militaire fournissoit trop d'occasions de participer aux rites religieux des payens, mais encore paroissoit incompatible avec le caractère sacerdotal dont est revêtu le disciple de Christ. «Comment le fils de la paix, comment l'homme auquel il ne convient pas même de soutenir un procès, peut-il se résoudre à répandre le sang, à être l'instrument de l'esclavage, des supplices et de la mort de ses frères, lui, disciple d'une religion qui lui impose l'amour des ennemis?» Ces scrupules, de la part d'une partie des chrétiens, témoignent au moins d'une manière éclatante combien ils étoient consciencieux, et comment leur âme

Digitized by Google

avoit saisi l'idée de cette législation céleste dont le Sauveur leur avoit tracé le plan dans le sermon de la montagne. Tels sont les sentimens dont étoit animé ce jeune Maximilien qui, épris de la religion avec toute l'ardeur de son âge, préféra, peu avant la persécution de Dioclétien, sacrifier sa vie plutôt que de faire un seul acte qui répugnât à sa conscience. L'enthousiasme de ce jeune homme, qu'un proconsul Romain habitué à juger de tout froidement et d'après une même mesure, étoit hors d'état d'apprécier, a quelque chose de touchant, sans être cependant à la hauteur de la vraie humilité chrétienne. — Appelé à prêter le serment de soldat, le jeune chrétien répondit avec fermeté : « Vous pouvez me faire abattre la tête, quant à moi je ne combats pas pour le monde, je ne combats que pour mon Dieu. »—Qui t'a inspiré ces sentimens? lui demande le proconsul. »-« Mon cœur et celui qui m'a appelé ! »—Prends le symbole du soldat.— « Je porte déjà celui de Jésus-Christ mon Dieu. » (Le symbole de la croix.)— Eh bien, je vais t'envoyer vers ton Christ. — « Faites-le seulement, répond le jeune homme, cela ne vous tournera jamais à honneur. » Comme le proconsul voulut lui faire mettre de force la livrée du soldat, le jeune homme s'écria : « Je ne puis pas porter cette livrée depuis que j'ai reçu la livrée salutaire de mon Seigneur Jésus-Christ, qui est le fils du Dieu vivant, que vous ne con-

Digitized by Google

noissez pas, qui a souffert pour notre salut, et que Dieu a livré pour nos péchés. Voilà le chef que nous, chrétiens, nous servons tous, voilà celui que nous suivons comme le prince de la vie, l'auteur de notre salut.» — Entre au service, réplique le proconsul, si tu ne veux pas périr misérablement. — « Je ne périrai point, car mon nom est déjà écrit devant le Seigneur.» — « Mais, réprend le proconsul, il y a des chrétiens à la suite de notre empereur, et qui sont de bons soldats.» — « C'est à eux à savoir ce qu'ils ont à faire, quant à moi je suis chrétien, et je ne peux faire le mal.» — Mais quel mal font donc les soldats? — « Vous savez assez ce qu'ils font.» Telle fut la réponse du jeune homme. « Je ne périrai point, disoit-il à ceux qui le menaçoient, lors même que je quitterois ce monde, mon âme vivra avec mon Seigneur Jésus.» Enfin, lorsqu'on lui prononça l'arrêt de mort, il le reçut en s'écriant: Dieu soit béni! Il pria tranquillement son père de faire donner le costume militaire qu'on lui destinoit à l'homme qui devoit exécuter l'ordre du proconsul.

Les chrétiens paroissent aussi avoir été partagés d'opinion sur la question de savoir : « s'il leur étoit permis d'accepter des charges à la cour ou dans l'Etat sous les empereurs payens; » (autant, bien entendu, que cela pouvoit avoir lieu sans blesser d'ailleurs les principes de la religion). L'avis général étoit pour la chose; on

Digitized by Google

citoit l'exemple d'un Joseph, d'un Daniel; et nous trouvons en effet, sous plusieurs empereurs, des chrétiens revêtus de diverses charges dans l'Etat ou dans le palais impérial. Ils se distinguoient par leur fidélité; plus d'un prince leur confia de préférence la garde de sa personne, et l'on ne lira pas sans intérêt les directions qu'un évêque chrétien, nommé Théonas, adressoit à un premier chambellan (Præpositus cubiculariorum) sur la manière dont il devoit desservir chrétiennement son poste à la cour d'un empereur*) favorable aux chrétiens sans l'être encore lui-même. «Tu ne dois pas te glorifier, mon cher Lucien, lui écrit-il, de ce que plusieurs officiers du palais ont été amenés par ton organe à la connoissance de la vérité, tu dois bien plutôt rendre grâces à Dieu, qui t'a donné d'être un bon instrument pour une bonne chose, et t'a fait jouir d'une grande considération auprès de l'empereur, tellement que tu as pu répandre la bonne odeur du nom chrétien, à la gloire de Dieu et au salut de plusieurs. Car puisque l'empereur, quoiqu'il ne soit pas chrétien, a cru devoir confier la garde de sa personne et de sa vie à des chrétiens, comme aux sujets les plus fidèles, vous devez en être d'autant plus assidus aux devoirs de votre charge, afin que le nom de Christ soit glorifié d'une ma-

*) Probablement Constance Chlore.

Digitized by Google

nière plus éclatante, et que vous, qui rendez à l'empereur des soins journaliers, vous puissiez contribuer par votre foi à développer la sienne. Gardez-vous de vendre à prix d'argent aux étrangers l'accès auprès de l'empereur, et de vous laisser aller par les prières ou les séductions d'autrui, à lui conseiller la moindre inconvenance. — Gardez-vous des insinuations de l'avarice, ce vice peut s'accorder avec le service des idoles, mais non avec la religion du Christ. Tout gain déshonnête, toute espèce de fausseté doit répugner au chrétien qui s'est donné à un maître simple et sans artifice. Qu'aucun discours coupable ou indécent ne sorte de votre bouche. — Faites tout avec modestie, affection et probité, en sorte que le nom de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ soit glorifié par toutes vos actions. »

Théonas fit donner à celui des chambellans qui étoit préposé à la bibliothèque les conseils suivans : « Qu'il ne méprise pas, quoique chrétien, les sciences profanes et les grands génies d'entre les payens auxquels l'empereur prend plaisir. Qu'il loue chaque auteur distingué dans sa partie, mais aussi qu'il mêle de tems en tems à ses éloges la louange de la sainte Ecriture ; qu'il fasse tourner la conversation sur Jésus-Christ, et fasse voir insensiblement que lui seul est le vrai Dieu. Tout cela peut réussir avec l'aide de Christ. »

« Ne faites de mal à personne, n'irritez per-

Digitized by Google

sonne. Si l'on vous a fait quelque injustice, regardez à Jésus-Christ; et comme vous souhaitez qu'il vous pardonne, pardonnez aussi. C'est ainsi que vous surmonterez l'envie, et que vous écraserez la tête de l'ancien serpent, qui cherche à détruire, par toutes sortes de ruses, toutes vos bonnes œuvres et les heureux succès de vos efforts. —Ne laissez passer aucun jour sans lire, dans un moment convenable, quelque chose des saintes Ecritures, et méditer sur ce que vous aurez lu. Ne négligez pas la lecture de la Bible, rien ne nourrit autant le cœur, n'enrichit autant l'esprit, que cette lecture; mais surtout apprenez-y à remplir en patience, justement et saintement, c'est-à-dire, dans l'amour de Christ, l'œuvre de votre vocation, à mépriser les biens passagers de ce monde, en vue des promesses faites pour l'éternité; ces promesses surpassent toutes les idées et les conceptions des hommes, et vous conduiront au bonheur éternel. »

XVII.

Vie domestique des chrétiens.

Voici comment Tertullien représente le bonheur d'un mariage chrétien (ad uxorem II. 8.) «Quelle union que celle qui lie deux époux chrétiens ! ils ont une même espérance et une même tendance dans leurs vœux, ils obéissent à une même doctrine et à un même maître. C'est une

Digitized by Google

union de l'esprit comme c'en est une de la chair, un seul esprit et une seule chair. Ils lisent ensemble l'Ecriture, ils prient ensemble, ils jeûnent ensemble, ils s'instruisent, s'exhortent, se supportent mutuellement. Vous les voyez de compagnie à l'église, à la table du Seigneur. Détresses, persécutions, joies, espérances, tout entr'eux est commun. Ils ne se cachent rien l'un à l'autre, ils ne s'évitent jamais l'un l'autre, jamais ils ne sont à charge l'un à l'autre. Ils peuvent librement et sans se craindre visiter les malades et secourir les pauvres; des psaumes et des cantiques retentissent au milieu d'eux, et ils rivalisent à qui célébrera le mieux son Dieu.—Christ se réjouit à la vue et à l'ouïe de ces choses, et c'est à de telles personnes qu'il envoie sa paix. Là où deux personnes sont en son nom, il y est aussi, et là où il est, le malin ne peut y demeurer.»

Tertullien oppose encore les joies de la vie chrétienne aux plaisirs des mondains et des payens (De spectaculo, c. 29). «Ne t'imagine pas que ce court trajet de la vie soit sans joies pour le chrétien. Comment peux-tu être assez ingrat pour ne pas apprécier tous ces biens, que la main d'un Dieu libéral te dispense avec profusion? Comment peux-tu ne pas les reconnoître? Mais quelle source plus féconde de voluptés saintes, que d'avoir été réconcilié avec ton Dieu, ton Seigneur et ton Père, que d'avoir

Digitized by Google

été appelé à la connoissance de la vérité, à la révélation de tes erreurs, au pardon de ces grands péchés dont tu t'es rendu coupable? Quel plaisir plus délicieux, que le dégoût des joies mondaines, que le mépris de tout ce qui tient au siècle, que de posséder la vraie liberté, une conscience pure, le contentement de l'esprit, de ne redouter pas même la mort, de chercher auprès de Dieu la lumière, de vivre pour Dieu!»

On vouloit que les femmes chrétiennes exprimassent, dans tout leur intérieur, le changement qui s'étoit fait en elles, et la décence, la simplicité de leur mise devoit contraster avec la parure somptueuse et immodeste des femmes payennes. — «Si, leur dit Tertullien, des rapports de famille ou de société vous obligent à vous trouver chez des Gentils, pourquoi ne vous y montreriez-vous pas avec l'armure qui vous est propre, afin de manifester la différence qu'il y a entre les servantes du Seigneur et les esclaves du démon, de leur servir d'exemple, et de leur être en édification, en sorte que, selon les paroles de l'apôtre, Dieu soit glorifié en vos corps. Or, Dieu est glorifié en vos corps par la chasteté et par une mise qui réponde à cette noble vertu.» (Tertullien de cultu fœminarum II. 11.)

Que si des personnes, moins sévères dans leurs principes, objectoient «que l'on devoit cependant prendre garde, par un changement trop frappant et trop subit dans sa manière d'être

Digitized by Google

extérieure, de donner aux payens une occasion de blasphémer le nom de Dieu et sa doctrine, de leur donner lieu de dire, comme ils étoient déjà assez portés à le faire, que le christianisme rendoit les hommes sombres et superstitieux, Tertullien leur répond : « Hé bien, gardons aussi nos anciens vices, pour qu'il en reste quelque chose à l'extérieur, et alors bien certainement les payens ne blasphémeront pas. — Le terrible blasphème, que de dire de telle personne : Depuis qu'elle est devenue chrétienne, elle se met d'une manière qui approche de la pauvreté !.. Plus riche devant Dieu, t'alarmerois-tu de paroître *pauvre* aux yeux des hommes? Est-ce sur le bon plaisir des payens, ou sur la volonté de Dieu, que les chrétiens doivent régler leur conduite? Craignons seulement de ne pas donner lieu, par notre faute, à des blasphêmes. — Or, combien ne les autoriseriez-vous pas, femmes chrétiennes consacrées au culte de la pudeur, si l'on vous voyoit affecter les parures mondaines de celles qui n'en connoissent pas les lois. » — Lorsqu'on objectoit de plus, qu'à tout prendre, l'extérieur importoit peu, et que l'essentiel étoit la disposition du cœur, laquelle ne peut être cachée à celui qui en sonde les replis, Tertullien cherchoit à faire voir que le devoir du chrétien étoit d'éviter même l'apparence du mal, d'exprimer, par toute sa vie extérieure, le caractère de la religion qu'il professoit, et par-

Digitized by Google

là de lui gagner les hommes—Nous savons tous que Dieu regarde au cœur, mais nous n'oublions pas non plus les mots de l'apôtre (Phil. 4. 5.): «Que votre justice soit connue de tous les hommes.» Or, comment cela peut-il avoir lieu, si ce n'est en éloignant de vous toute apparence de mal, et en vous efforçant de servir au méchant de témoignage et de modèle?—Pourquoi ces mots: «faites luire vos œuvres?» Pourquoi le Seigneur nous appelle-t-il la lumière du monde? Pourquoi nous comparer à une ville bâtie sur le haut d'une montagne, si nous ne sommes pas appelés à luire dans les ténèbres et à sortir du milieu de ceux qui persévèrent dans leur chute? Ce qui nous fait être la lumière du monde, c'est le bien qui est en nous. Et le bien, dès qu'il est pur et véritable, ne peut souffrir les ténèbres, il veut se montrer au grand jour; loin de craindre les outrages des impies, il en jouit.—La chasteté chrétienne doit *être si parfaite*, avoir une si grande plénitude, qu'elle se communique de l'ame à l'extérieur, et que des sentimens elle passe dans les actions. «La femme, dit-il ailleurs (de cultu fœminarum II. 11.), ne va point, les jours de fêtes, fréquenter les spectacles des payens, ou les réjouissances bruyantes: elle ne sort que pour visiter un frère, participer à la communion, ou entendre la parole de Dieu.» Tertullien, parlant des occupations ordinaires de la femme chrétienne, nous dit qu'elle visi-

Digitized by Google

toit les confesseurs dans leurs prisons, alloit voir et soigner ses frères malades jusques dans les plus pauvres réduits, recevoit chez elle ceux qui étoient en voyage, et leur donnoit les soins de l'hospitalité.

XVIII.

Le Chrétien dans les tems de calamités publiques, de maladies contagieuses, et au moment de la mort.

Nous avons déjà remarqué que les payens rejetoient sur les chrétiens la cause des malheurs publics, prétendant que ces calamités étoient un effet de la colère des dieux, irrités contre leurs ennemis. Quand ils n'alloient pas jusques-là, ils demandoient au moins aux chrétiens : « Quel avantage particulier leur rapportoit le culte de leur Dieu? et s'ils n'étoient point soumis aux mêmes misères que les autres hommes?» A cela les docteurs de l'église répondoient qu'à la vérité, quant à la vie extérieure, le chrétien appartenant à ce monde matériel, devoit partager avec les autres créatures, les maux attachés à la matière; mais que par sa vie intérieure il étoit élevé au-dessus de ces maux et se distinguoit des payens avec lesquels il les partageoit, par l'impression qu'il en recevoit, et par la manière dont il les supportoit. Ainsi Cyprien écrivoit à Demetrianus: « Les maux de ce monde ne peuvent être envisagés que comme des châti-

Digitized by Google

mens par celui qui ne voit de bonheur et de gloire que dans ce monde, et dont toutes les joies doivent cesser avec cette vie. Mais ceux qui ont fondé leurs espérances sur la possession des biens à venir, sont au-dessus des douleurs, quoiqu'au milieu de l'orage des misères présentes. — Nous qui vivons plutôt en l'esprit que dans la chair, nous surmontons, par la force de l'esprit, la foiblesse de la chair. Nous savons et croyons avec confiance que les maux, qui vous affligent et vous accablent, servent à nous éprouver et à fortifier notre ame. Comment pouvez-vous croire que nous souffrons comme vous des maux que nous partageons avec vous, quand vous voyez que nous les supportons différemment de vous? Chez vous, c'est une impatience qui se plaint et gémit sans cesse; chez nous, c'est une résignation pieuse et constante qui nous maintient calmes et reconnoissans envers Dieu; qui, sans compter sur le bonheur et les joies d'ici-bas, attend en toute douceur et humilité l'heure de l'accomplissement des promesses divines, et soutient avec fermeté le choc de la mer orageuse du monde. Nous qui avons déposé notre nature primitive et terrestre, qui avons été créés et régénérés en un nouvel esprit, qui ne vivons plus au monde, mais à Dieu; nous ne pensons obtenir que lorsque nous serons auprès de Dieu, la jouissance de ses dons et les effets de ses promesses. Cependant nous ne laissons pas

Digitized by Google

de prier Dieu avec ardeur de vous rendre victorieux de vos ennemis, d'envoyer sur vos terres des pluies fertiles, d'éloigner ou d'adoucir les maux qui vous menacent, de maintenir la paix, et de vous faire prospérer. »

Quoique ces sentimens fussent le partage du grand nombre des fidèles, il pouvoit cependant arriver que quelques chrétiens fussent encore assez foibles dans la foi et dominés par l'amour des choses terrestres pour être ébranlés en voyant que les fidèles n'étoient pas plus que les autres hommes à l'abri des contagions et des misères publiques. Dans le but de les tranquilliser, Cyprien écrivit son livre de l'immortalité de l'ame, où il leur dit, entr'autres : « On diroit, à les entendre, que le chrétien ne s'est soumis à la foi que pour jouir doucement de ce monde, à couvert de tout mal, tandis qu'au contraire, c'est pour parvenir à un bonheur futur, après avoir traversé les peines de cette vie. Que n'avons-nous pas en commun avec tous les hommes, tant que comme eux nous sommes revêtus de ce corps que notre nature nous impose? Tant que nous sommes sur cette terre, nous sommes semblables au reste des hommes quant au corps, ce n'est que par l'esprit que nous différons. Pour peu que le chrétien connoisse et se rappelle à quelle condition il l'est, il doit savoir que lui, plus que les autres hommes, est appelé à lutter et à combattre dans ce

Digitized by Google

monde. »— D'autres chrétiens, supérieurs à la crainte de la mort, s'affligeoient de mourir ainsi dans un lit de maladie, au lieu d'expirer glorieusement comme martyrs. Autre disposition que l'évêque chrétien ne manque pas de corriger, et c'est ce que Cyprien fait en ces termes : « Premièrement, il n'est point en ton pouvoir de mourir martyr, c'est un don de la grâce de Dieu. Ensuite Dieu sonde les cœurs et les reins, il voit tout ce qui est caché et il connoît tes pensées. Autre chose est que le martyre manque à nos dispositions, autre chose que nos dispositions manquent au martyre. Dieu ne veut pas notre sang, il veut notre foi.—Nous devons bien penser que nous ne sommes pas ici pour faire notre volonté, mais la volonté de Dieu, selon que notre Maître nous a appris à lui en demander tous les jours le pouvoir. La maladie qui règne doit servir à éprouver les hommes et à faire connoître si ceux qui sont en santé ont pitié des malades, et *si les maîtres sont miséricordieux envers leurs serviteurs souffrans.* »

C'est surtout dans la lettre circulaire que Denis, évêque d'Alexandrie et contemporain de Cyprien, écrivit dans un tems de détresse aux églises d'Egypte, que l'on voit comment les chrétiens recevoient ces épreuves, et combien leur conduite étoit supérieure à celle des payens. Les chrétiens avoient d'abord souffert, sous le règne de Valérien, une persécution qui, après

Digitized by Google

la mort de cet empereur, avoit été suivie d'une guerre civile, puis étoit survenue une affreuse peste. — A cette époque Denis, écrivant aux églises d'Afrique pour les inviter à participer à la fête de Pâques qui approchoit, s'exprime ainsi : « Le moment actuel peut paroître aux autres hommes bien peu convenable pour la célébration d'une fête; mais aussi ne pourroient-ils pas en célébrer une véritable, ni dans ce sens, ni dans un autre. Ils n'en seroient pas capables dans nn tems de tristesse, et ils ne le pourroient pas mieux dans des circonstances plus heureuses. » (Denis entend par-là que la joie pure qui convient à une vraie fête ne dépend pas de la possession des biens terrestres, mais provient uniquement de la jouissance de ceux du ciel, et que des hommes courbés sous le joug du péché sont incapables de jouir de ces derniers.) Tout présente maintenant l'aspect le plus triste. Ce n'est qu'un cri de douleur dans notre ville, à la vue de la quantité de personnes déjà mortes, et de celles qui expirent tous les jours. Nous avons déjà passé par de terribles crises. — Ils ont commencé par nous persécuter, et, quoique seuls contre les persécutions de tout un peuple et au milieu du massacre des nôtres, nous n'avons pas laissé, même alors, de célébrer notre fête. Tous les lieux où nous avons souffert, les champs, les déserts, les vaisseaux, les hôtelleries, les prisons, nous ont servi de temples pour nos

Digitized by Google

solennités; mais ceux qui ont célébré la fête la plus magnifique sont les martyrs, qui ont été admis aux banquets du ciel. La persécution a été suivie de la guerre et de la famine, dont les payens partagèrent avec nous les souffrances. Nous avions éprouvé seuls les maux qu'ils dirigeoient contre nous; il falloit enfin qu'ils souffrissent avec nous de ceux qu'ils se *causoient les uns aux autres*, et pour nous, *nous avons été consolés par la paix de Jésus-Christ, qui n'a été accordée qu'à nous*. Cependant la guerre et la famine cessèrent, et nous respirâmes un peu de tems, eux et nous. Mais bientôt est venue la peste, pour les payens, le fléau le plus funeste et le plus terrible; mais pour nous, un sujet particulier d'exercice et d'épreuve. Plusieurs de nos frères, négligeant le soin de leur santé par l'excès de la charité qu'ils avoient pour les autres, ont sacrifié leur vie avec joie, en pansant les malades et en demeurant continuellement auprès d'eux pour l'amour de Jésus-Christ. Plusieurs, après en avoir guéri d'autres par leurs soins, ont contracté leur maladie et sont morts à leur place. C'est ainsi que les meilleurs de nos frères, des prêtres, des diacres, des plus pieux d'entre le peuple, nous ont été enlevés; mais ce genre de mort a un prix que l'ardeur de la piété et la fermeté de la foi qu'il exige, ne rendent guère inférieur à celui du martyr. Après avoir tenu les corps des fidèles entre leurs bras, leur avoir

Digitized by Google

fermé la bouche et les yeux, les avoir portés sur leurs épaules, les avoir embrassés, lavés et enveloppés du drap mortuaire, ils ont reçu, peu de tems après, les mêmes devoirs par d'autres, qui ont imité leur zèle et leur charité. La conduite des payens a été tout le contraire. Dès que que quelqu'un étoit atteint de la maladie, ils le chassoient. Ils fuyoient la présence de leurs proches. Ils les jetoient à demi-morts dans les rues (voyez plus haut), et laissoient les corps sans sépulture, de peur de gagner le mal dont, quoiqu'ils fissent, il ne leur étoit guère possible d'éviter la contagion. »

L'homme dont la sensibilité n'a pas été purifiée et sanctifiée par une vie divine, et qui vit ici-bas sans espérance solide, est sujet d'ordinaire, à la mort des siens ou des personnes qui lui sont chères, à se livrer à toute l'impétuosité du sentiment naturel, comme on le voit surtout chez les peuples sauvages; ou bien étouffant les premiers sentimens de la nature, il tombe dans l'extrême plus funeste d'une froide insensibilité, soit qu'il s'y trouve porté par son organisation naturelle, ou qu'il y parvienne à l'aide de faux raisonnemens. Le christianisme nous remet ici dans la bonne voie; il ne dit point à l'homme : l'amour ou l'amitié n'est, comme tout ce qui se rattache à la personnalité individuelle, qu'une apparence terrestre qui s'évanouit bientôt, que la lueur passagère des rayons

Digitized by Google

qui viennent se briser dans le tems pour se réunir ensuite et se plonger dans leur source primitive ; il ne demande point à l'homme de renoncer, avec un froid dévouement, à la continuation de son existence individuelle, pour se perdre dans l'abstraction vague et sans vie d'un grand tout, dont l'idée est incapable d'échauffer le cœur d'un seul homme, et qui n'est autre chose qu'une idole que se crée la raison humaine, lorsqu'elle veut sortir de ses limites et raisonner en l'air. D'un autre côté, le christianisme ne nous dit pas non plus : sacrifiez à un Saturne qui dévore ses propres enfans ; mais il nous dit : sacrifiez à un Père céleste et plein d'amour, qui rend au centuple, dans une vie plus sublime, ce que le cœur lui a donné ; il nous invite à perdre pour gagner ensuite, pour ressusciter de la mort par le secours d'un Sauveur vainqueur de la mort même, et vivre soi-même, mais dans un corps glorifié, d'une vie nouvelle et glorieuse. Les ames, nous dit cette religion céleste, les ames qui se sont rencontrées ici-bas et qui, réfléchissant dans leur enveloppe mortelle comme en un miroir, une image de leur vie intérieure, ont appris à se connoître et à s'aimer mutuellement, se comprendront et s'aimeront bien plus intimément lorsqu'elles se retrouveront auprès de Dieu ; elles se connoîtront réciproquement comme elles sont connues par l'Etre à qui rien n'est caché, lorsqu'elles se reverront

Digitized by Google

revêtues de gloire dans un monde glorifié, où Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, où il n'y aura plus ni mort, ni ténèbres, et où elles n'auront plus besoin, pour se voir, de la lueur du soleil ou d'une lumière factice, parce que le Seigneur Dieu sera leur lumière. Quand l'imperfection sera dissipée par la perfection, quand la foi sera changée en vue, l'amour, rapproché de la source de tout amour, de l'amour même qui est Dieu, ne fera que croître et se purifier. « Nos liens communs, dit Tertullien, deviendront d'autant plus étroits, que nous sommes destinés à une vie meilleure, à ressusciter pour vivre d'une communion spirituelle. Non-seulement nous nous reconnoîtrons nous-mêmes, mais nous reconnoîtrons aussi les nôtres. Comment pourrions-nous d'ailleurs chanter un hymne éternel de reconnoissance au Seigneur, s'il ne nous restoit ni sentiment, ni souvenir de ce dont nous lui sommes redevables, si, dans cet état de gloire même, la conscience de nos misères passées étoit complettement détruite? Ainsi, lorsque nous serons près de Dieu, nous serons aussi près les uns des autres, puisqu'en Dieu nous ne serons tous qu'un. »

Ainsi, le christianisme n'étouffoit point ce sentiment de douleur naturel à l'homme, lorsque ceux dont le commerce habituel faisoit son bonheur, lui étoient enlevés pour être introduits dans une vie plus noble et plus heureuse; mais

Digitized by Google

il adoucissoit et modéroit beaucoup cette impression, en faisant considérer la mort sous un nouveau point de vue; ce n'étoit plus qu'un sommeil dont l'homme devoit bientôt se réveiller dans un état de gloire, que le jour où l'on naissoit pour une vie digne de ce nom. La ferme espérance de retrouver les siens dans la communion des justes, la soumission d'un enfant aux voies impénétrables de la sagesse d'un Père qui fait contribuer toutes choses au bonheur des siens, tels étoient encore les sentimens par lesquels la religion adoucissoit les regrets. Cyprien le répétoit souvent dans ses sermons à son église, et surtout pendant les ravages de cette maladie dont nous avons parlé. — « Ne pleurez donc pas tant, leur disoit-il, ceux que la volonté du Seigneur a délivrés de ce monde, puisque vous savez qu'ils ne sont point perdus pour toujours, qu'ils n'ont fait que vous précéder, comme parmi ceux qui voyagent sur terre ou sur mer, il en est qui arrivent les premiers, et d'autres qui restent en arrière; désirez-les, aspirez à les revoir, à la bonne heure; mais ne vous plaignez pas, et ne vous couvrez pas de noir à cause d'eux, puisqu'ils sont déjà couverts de vêtements éclatans de blancheur. Prenez garde que les payens n'aient lieu de vous blâmer à juste titre, s'ils vous voient mener deuil sur ceux que vous soutenez vivre avec Dieu, comme s'ils étoient perdus pour ja-

Digitized by Google

mais, et trahir, par les sentimens de vos cœurs, cette foi que vous confessez par vos paroles. » — (De mortalitate.)

Le tendre souvenir des amis enlevés par la mort, bien loin d'être affoibli par la religion de Jésus, n'en devenoit que plus pur; elle lui donnoit une nouvelle vie, et le rendoit plus intime. Les liens qui unissoient les vivans avec les morts étoient fortifiés en Jésus-Christ, et fondés pour l'éternité; aucune puissance de la mort, ni de l'enfer, n'étoit capable de les rompre. — On croyoit fermement continuer à vivre dans une communion spirituelle avec les chrétiens dont on étoit temporellement séparé; et l'acte de la prière qui mettoit le fidèle en relation avec toute l'église des esprits bienheureux, lui rappeloit particulièrement les amis qui l'avoient précédé dans le ciel. Animés de ces sentimens, les chrétiens solennisoient le jour anniversaire de la mort des leurs, ou, pour mieux dire, le jour de leur naissance à une vie éternelle. — En même-tems ils participoient au corps du Seigneur dans la pensée qu'en s'unissant à lui ils s'unissoient à ceux qu'ils avoient aimés, comme à ses membres; ils faisoient encore rappeler leur mémoire dans la liturgie de la sainte Cène, dans laquelle l'église faisoit une mention générale de ceux qui étoient morts au Seigneur. C'est dans le même esprit que l'église entière célébroit le jour de la mort de ses martyrs. —

Digitized by Google

Toute l'assemblée se transportoit sur leurs tombeaux, et là chacun participoit à la sainte Cène avec le vif sentiment qu'il s'unissoit d'une manière indissoluble avec le Seigneur et les siens; puis on prioit pour les martyrs qui avoient aussi été de pauvres pécheurs, et ne pouvoient être sauvés que par la grâce salutaire de Jésus.

Enfin, les dépouilles mortelles des décédés étoient aussi l'objet des soins tendres et charitables du chrétien. Il ne voyoit dans un mort rien d'impur ni de souillé, comme se l'imaginoient le juif et le payen, et encore moins, selon les idées de ce dernier, quelque chose de mauvais augure. — Une seule chose étoit morte et impure à ses yeux, le péché, qui sépare l'homme de la source de toute véritable vie. — Mais le fidèle avoit lavé cette tache dans le sang du Sauveur, il avoit sanctifié son ame et l'avoit rendue propre à devenir l'organe d'une vie plus relevée et plus sainte. — Si donc les chrétiens ensevelissoient avec une sollicitude particulière les restes des leurs, c'est qu'ils les regardoient comme l'instrument qu'animoit naguères une ame sanctifiée, comme des temples du Saint-Esprit, qui dans peu devoient être vivifiés de nouveau, et devenir les organes glorifiés d'une ame glorifiée.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE
DE L'HISTOIRE DE LA VIE CHRÉTIENNE.

LA VIE CHRÉTIENNE DEPUIS L'ÉPOQUE OÙ L'ÉGLISE DEVIENT DOMINANTE DANS L'EMPIRE ROMAIN.

I.

Les différentes voies de conversion du paganisme au christianisme.

Avec le commencement de cette période, s'opère un grand changement dans les circonstances extérieures de l'église chrétienne. Maintenant que les maîtres de l'empire romain sont convertis au christianisme, l'Eglise qui jusqu'ici avoit tout au plus obtenu de l'Etat d'être tolérée, est reconnue par l'Etat même comme religion dominante. Cependant le premier de ces princes qui professa publiquement le christianisme, Constantin, fut à tout prendre et surtout dès les commencemens de son règne, très-éloigné de vouloir opprimer le paganisme, persécuter ses adhérens et étendre le christianisme par la force. Une sorte d'éclectisme religieux, qui avoit été pour lui un acheminement au christianisme, l'influence des philosophes Platoniciens et de quelques évêques chrétiens pleins de

Digitized by Google

modération et de douceur, jointe à des considérations politiques, le détournoient de voies pareilles. Ainsi lorsque la défaite de Licinius l'eut rendu maître unique de l'empire, il exprima dans une proclamation aux provinces orientales nouvellement soumises à sa domination, les principes d'une sage tolérance. On aime à y voir tracées cette reconnoissance des droits de l'homme, si digne du chrétien, et une juste idée de la nature de l'influence que doit exercer le christianisme. «Que ceux qui sont dans l'erreur, dit-il, jouissent librement, aussi bien que les fidèles, des avantages de la paix et de la tranquillité; car les relations réciproques de ce genre ont une influence salutaire pour amener les hommes au vrai chemin. Qu'aucun citoyen n'en tourmente un autre. Que chacun agisse d'après ses propres sentimens. Ceux qui sont dans la vérité doivent savoir que ceux-là seulement mèneront une vie sainte et pure, que tu appelles à trouver leur paix dans ta sainte loi. Quant à ceux qui la repoussent, ils n'ont qu'à, s'ils le veulent, continuer à fréquenter les temples de l'erreur. Pour nous, nous avons le temple magnifique de la vérité que tu nous as donné conformément aux besoins de notre nature; mais nous ne laissons pas de souhaiter aux errans qu'enfin unis à nous dans la communion de l'Esprit, ils puissent aussi partager notre joie. (Eusèb. vit. Cons. L. II. 56.)»

Digitized by Google

Cependant, bien que les payens ne fussent pas encore exposés comme dans la suite à diverses vexations, ni contrariés dans l'exercice de leur culte, il faut avouer que depuis Constantin les privilèges accordés aux chrétiens, et les faveurs du prince répandues sur eux engagèrent à se joindre à l'Eglise chrétienne bien des personnes pour qui la religion étoit quelque chose de fort indifférent, ou du moins pour qui les objets terrestres avoient plus d'attrait que les biens célestes. Il n'étoit que trop dans la nature du cœur humain, et c'est ce qu'on verra toujours dans de semblables circonstances, que bien des gens se laissassent aller à servir, selon l'expression de l'empereur Jovien, non pas Dieu, mais la pourpre. On vit alors des hommes qui n'étoient point attirés par le Père céleste et dont le cœur n'en sentoit pas le besoin, se ranger au nombre des disciples du Seigneur, semblables à ces disciples dont il est dit dans Saint-Jean, (2, 24), que « Jésus ne se fioit pas en eux, » et dignes de cette exhortation que le Seigneur adresse à ces esprits aveuglés, et courbés vers la terre : « Travaillez, non pour une nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure en vie éternelle. » Augustin fait l'application de ces paroles aux hommes de son tems et leur dit : « Combien n'y en a-t-il pas qui ne cherchent Jésus qu'en vue d'obtenir des faveurs temporelles ? L'un a-t-il un procès, il a recours à l'interven-

Digitized by Google

tion du clergé. Un autre est-il opprimé par un homme puissant, il se refugie dans le sein de l'église. Pour un troisième, c'est un moyen de faire agir en sa faveur auprès de tel homme sur lequel, par lui-même, il a peu de crédit. L'un vise à une chose, l'autre à une autre; voilà les gens que l'église voit tous les jours arriver en foule. Il est bien rare que l'on cherche Jésus-Christ pour Jésus-Christ.» (Tractat. 25 in Joh. §. 10). Le même Père dit dans un autre endroit: «Plusieurs se sont fait chrétiens, (autant du moins qu'une profession extérieure et l'acte visible de participer aux sacremens peuvent autoriser à porter ce saint nom) dans le but de gagner un protecteur puissant, de contracter un mariage ardemment désiré, d'échapper à quelque embarras de ce siècle, ou même pour obtenir en qualité de chrétien quelque place lucrative dans l'église. (Augustin in Psalm. 62. §. 17.) C'est cette classe de personnes qu'il avoit en vue dans un sermon (in Psalm. VII. 9.) où il s'élève contre l'hypocrisie de ceux qui, en prenant le nom de chrétiens, recherchent bien plutôt l'approbation des hommes que celle de Dieu. Il y avoit des degrés dans ce genre d'hypocrisie, les uns tout adonnés au monde s'entouroient, de propos délibéré, du manteau de la religion, qui dans le fonds leur étoit fort indifférente, pour parvenir d'autant mieux aux fins terrestres qu'ils se proposoient; d'autres

Digitized by Google

qui n'étoient pas totalement étrangers aux intérêts religieux, mais chez qui néanmoins l'intérêt du moment prévaloit, s'abusoient eux-mêmes, s'imaginant être mus par une conviction intime et véritable, tandis que dans le fait et sans qu'ils s'en rendissent compte, ils étoient principalement influencés par des considérations extérieures. Quoiqu'il en soit, il étoit impossible qu'aussi éloignés de vues pures et désintéressées ils fussent ni les uns ni les autres susceptibles d'éprouver l'influence sanctifiante de l'évangile. Tant qu'ils n'étoient pas portés vers le Seigneur par les besoins de leur ame, Jésus-Christ ne pouvoit pas être pour eux justice, sanctification et rédemption. Ces membres purement extérieurs de l'église étoient en grand nombre, et faisoient plus de tort que de bien à la religion, en lui associant, sous une apparence de christianisme, les superstitions et les vices du paganisme. Selon les expressions d'Augustin, « tel qui auparavant avoit affiché le paganisme se présentoit maintenant sous le nom de chrétien et sous le voile de la religion, n'en gardoit pas moins ses vices. (qui primo vel apertus paganus erat, posteà palliatus nomine christiano, sub velamine religionis occultus malus. in Ps. 48, S. II. §. 1.)» Or, c'est précisément lorsque le mal ne se présente pas de front et se cache sous l'apparence du bien, qu'il est le plus dangereux. Ce qui ne vient pas de Dieu ne sau-

Digitized by Google

roit subsister long-tems devant ce qui est divin, lorsque l'un et l'autre se montrent ce qu'ils sont; mais revêtu d'un extérieur de religion, le premier l'emporte, parce que, se mêlant avec ce qui est divin, il en empêche la manifestation et les effets.

D'autres éblouis de l'éclat et de l'extension de l'église extérieure, ne la voyant plus combattue au dehors, et abusés par cette paix apparente, perdoient de vue la lutte à laquelle le véritable christianisme appelle toujours tout vrai chrétien. Ils avoient besoin que pour les rappeler au devoir de leur vocation, Augustin leur adressât cette parole énergique; «Est-ce donc que, parce que les empereurs sont devenus chrétiens, le Diable l'est aussi devenu?» La lutte de Satan contre le règne de Dieu est-elle donc terminée? vouloit-il leur dire: voyons-nous en effet que tout soit assujetti au Seigneur et que ses ennemis renversés lui servent de marche-pied? n'est-ce pas lorsqu'ils se déguisent en anges de lumière, que les anges de ténèbres sont le plus dangereux? — Des hommes conduits par de telles vues à entrer dans l'Eglise chrétienne jetèrent bientôt le masque dès que le vent de la cour vint à changer. Attirés par les avantages temporels que leur offroit la protection d'un empereur devenu chrétien, ils se firent baptiser sous Constantin; mais à peine l'Eglise fut attaquée par

Digitized by Google

l'empereur Julien que, selon l'expression d'Asterius, évêque d'Amasie, ils changèrent de religion avec la même facilité que l'on change d'habits. Il est certain cependant que tous ne demeurèrent pas dans le christianisme par les motifs peu délicats qui les avoient engagés d'abord à l'embrasser; pour plusieurs d'entr'eux les considérations temporelles furent un acheminement à des vues plus relevées. Leur cœur fut insensiblement incliné à l'amour du Sauveur, soit par l'impression inattendue que faisoit sur eux la participation au service divin, soit par la société de chrétiens véritables, soit enfin par une connoissance plus exacte de la doctrine chrétienne; ils trouvoient dans la religion de Jésus ce qu'ils n'avoient pas même eu la pensée de chercher, et de chrétiens de nom qu'ils étoient auparavant, ils finissoient par devenir disciples sincères de la foi. Augustin nous assure «que plusieurs personnes entrées dans l'Eglise par des motifs purement terrestres, parvinrent dans la suite à une véritable conversion.» (Multi etiam sic intrantes corriguntur ingressi. Sermo 47. §. 17.) C'est ainsi que l'Etre, qui seul sonde le secret des cœurs, et qui par conséquent connoît infailliblement les directions convenables à chaque homme en particulier, emploie diverses voies pour les ramener des objets extérieurs à ce qui est intérieur, à la vie de l'ame. Ce sont des moyens

Digitized by Google

qu'il n'est permis qu'à lui seul de mettre en œuvre, parce que lui seul est le Père et le modérateur des esprits, le Dieu devant lequel aucune créature n'est cachée, et dont la toute-puissance et la sagesse infinie sait tirer le bien du mal, sans que pour cela l'homme soit le moins du monde autorisé à faire le mal pour qu'il en arrive du bien.

Un ministre de la religion animé de l'esprit de Dieu et exercé à traiter les hommes d'après les besoins et les différences de leur caractère sait, lorsqu'un homme s'adresse à lui dans des motifs purement terrestres, toucher son cœur par ses discours et lui faire reconnoître l'égarement de ses anciennes voies. Les Pères de l'Eglise ont donné plus d'une preuve de ce discernement, et Augustin adresse sous ce rapport aux ministres de la parole les directions suivantes : « Lorsqu'un homme veut se faire chrétien dans l'espoir d'obtenir quelque avantage de personnes auxquelles il croit ne pouvoir se rendre agréable que par ce moyen, ou pour éviter quelque dommage de la part de ceux qu'il craint d'offenser ou dont il redoute l'inimitié, on peut se dire qu'un tel homme ne désire pas tant être chrétien que le paroître, car la foi ne consiste pas dans des marques extérieures d'adhésion, mais dans la persuasion de l'ame. Il ne faut pas oublier, cependant, que la miséricorde de Dieu se sert souvent des exhorta-

Digitized by Google

tions du ministre pour l'amener à vouloir sérieusement ce dont d'abord il ne désiroit que le nom. Mais c'est seulement lorsque nous remarquons en lui cette volonté réfléchie, que nous pouvons envisager sa démarche comme une intention réelle de se faire chrétien. Sans doute nous ne pouvons pas voir à l'extérieur de celui qui se présente à nous si son cœur l'accompagne, mais dans tous les cas nous devons nous y prendre avec lui de telle manière, que lors même qu'il n'auroit pas un désir réel de conversion, nous le fassions naître en lui et supposé qu'il ait déjà ce désir, quoique nous ne sachions pas depuis quand, nous n'aurons point perdu notre peine, puisqu'en agissant ainsi nous aurons tout au moins fortifié sa foi. Au reste il est très-utile que nous nous informions autant que possible auprès de ses connoissances, de la nature de ses dispositions et des causes qui l'ont engagé à se présenter pour être reçu dans l'Eglise. Que si personne ne peut nous donner ces informations, nous les lui demanderons à lui-même, afin de pouvoir juger d'après ses réponses de la manière dont nous devons entrer en matière avec lui. S'il n'est pas venu dans des intentions pures, il ne manquera pas de mentir; et dans ce cas il n'y aura qu'à partir de ce qu'il vient de dire, quelque peu de vérité qu'il y ait dans sa réponse. Cependant gardez-vous de l'accuser directement de men-

Digitized by Google

songe, de peur de vous tromper, mais plutôt s'il vous présente des raisons louables, qu'il les ait ou non dans le fond, approuvez-les toujours, louez-le de voir les choses ainsi, et cherchez, en lui montrant l'excellence de ces principes, à produire une telle impression sur lui, qu'il désire enfin d'être réellement ce dont il ne recherchoit que l'apparence. Mais s'il émet des intentions différentes de celles qui doivent animer un candidat chrétien, cherchez alors, par des paroles douces et affectueuses, à l'éclairer comme un homme qui ne pèche que par ignorance, et lui expliquez d'une manière brève et expressive, mais de manière à le lui faire goûter, le vrai but de la religion chrétienne. »

Mais, pour parler d'une autre cause à laquelle le christianisme dut aussi des sectateurs à cette époque, l'ébranlement que produisoient dans les ames certains événemens, contribuoit à tirer de leur léthargie un grand nombre de personnes et particulièrement de celles qui, nées et élevées dans le paganisme, n'avoient jamais porté sérieusement leurs réflexions sur des sujets religieux. Leur conscience, ainsi réveillée, leur faisoit éprouver une agitation jusqu'alors inconnue, qui les poussoit à chercher un refuge dans l'évangile. Ainsi, dans de grandes calamités, dans des tems de guerres, après des tremblemens de terre, on voyoit beaucoup de personnes demander le baptême. Deux mille

Digitized by Google

hommes, par exemple, furent, au rapport d'Augustin (sermon 19, §. 6.), baptisés lors du tremblement de terre qui ravagea Sitisis, ville de Numidie : d'autres, émus par des songes frappans ou par quelque autre phénomène de cette nature, apprenoient à redouter le jugement de Dieu, et à connoître la puissance divine du Sauveur. «Il est très-rare, ou plutôt il n'arrive jamais, dit Augustin (de catechizandis rudib : C. V.), qu'un homme manifeste l'intention de devenir chrétien, sans être, de manière ou d'autre, plus ou moins ébranlé par la crainte de Dieu.» Paulin, évêque de Nole au commencement du Vme siècle, raconte un exemple remarquable de conversion de ce genre : Un pauvre vieillard, qui étoit employé aux dernières fonctions du service d'un vaisseau, après avoir vu périr l'équipage, demeura seul sur le bâtiment naufragé, et fut, pendant long-tems, porté çà et là sur la mer.—Il étoit resté payen par habitude, mais vivant parmi des chrétiens, il avoit probablement entendu parler de la puissance divine du Christ. Se voyant donc abandonné de tout secours humain, il eut l'idée, dans sa détresse, de reçourir au Sauveur, et retira de sa prière tant de calme, de force et d'intelligence, qu'il surmonta tous les obstacles, et sortit sain et sauf d'une position si périlleuse. A mesure qu'il échappoit au danger il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître le bras de Dieu,

Digitized by Google

qui le sauvoit comme par miracle; il croyoit même contempler des yeux de la chair ce Christ qui étoit présent d'une manière vivante à son esprit. — Après sa délivrance il raconta, en versant des larmes de reconnoissance, ce que Dieu avoit fait pour lui, et demanda le baptême. — Paulin commence le récit de cet événement par ces mots : « Le Seigneur a dit dans l'évangile : *Mon père agit continuellement et j'en fais de même;* fidèle à sa parole, il continue maintenant encore à agir. Ce bon maître ne cesse d'exciter notre foi par des preuves visibles de la vérité de ses promesses. Dieu notre Sauveur se montre encore présent au milieu de nous par des témoignages nombreux et certains, comme il est dit dans le livre des Actes (1, 3). Il agit pour nous, sur la mer comme sur la terre, et ce qu'il opère dans quelques individus, il le fait servir à la foi et au salut d'un grand nombre. » A la fin du récit, Paulin ajoute : « Vous me demanderez peut-être par quels mérites ce vieux matelot, vieilli dans les ténèbres de l'ignorance, a obtenu ce qui n'est donné qu'au petit nombre des ouvriers qui, depuis le matin jusqu'au soir, ont porté le fardeau et la chaleur du jour? Saint Paul vous répondra sans doute : que les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance; et qu'aucune chair ne sera justifiée devant lui par les œuvres de la loi. C'est maintenant le tems de la grâce; la foi est imputée à justice; car

Digitized by Google

des pierres mêmes naissent tous les jours des enfans à Abraham. C'est maintenant le tems favorable, le jour du salut, où nous devons offrir des sacrifices de paix et de reconnoissance; et le sacrifice agréable au Seigneur, c'est un cœur froissé (Ps. 51). Aujourd'hui le temple de Dieu est dans l'homme. Le salut habite dans l'ame du fidèle, et le lieu très-saint est placé dans un cœur purifié... Voilà pourquoi celui qui ne rejeta pas un cœur froissé et brisé, reçut en grace, comme un sacrifice agréable, ce vieillard dont le bon naturel lui plaisoit, et qui, par suite d'une heureuse simplicité, avoit si bien conservé son cœur pur, que le vice lui étoit étranger. » (L'auteur veut parler d'une débonnaireté naturelle et d'une certaine innocence dans les mœurs, bien différente, à la vérité, de la sainteté intérieure de cette vie en Dieu que le christianisme communique, mais qui peuvent servir souvent d'acheminement à la foi, et qui, sanctifiées par elle, n'en paroissent que plus belles et plus aimables.)

Souvent ces impressions morales, dues aux circonstances extérieures, servoient seulement à exciter avec plus de force un premier mouvement communiqué insensiblement à l'ame, ou à décider le résultat d'une lutte commencée depuis long-tems dans le secret du cœur. En voici un exemple. La pieuse Nonna, mère de Grégoire de Nazianze, s'efforçoit depuis long-

Digitized by Google

tems de gagner son mari à l'évangile; souvent elle prioit avec ardeur et avec larmes pour son salut, ou cherchoit à toucher son cœur par des paroles affectueuses, ou par de sérieuses exhortations; mais surtout, ce qui devoit peut-être encore plus que tout le reste faire impression sur lui, elle joignoit à cela ces qualités du cœur, cette ardente piété qui, comme le dit Grégoire de Nazianze, fléchissent l'ame et l'engagent à se vouer à la vertu, par un acte libre de sa volonté. En effet, les gouttes d'eau qui tombent sans interruption sur la pierre la plus dure, finissent par la creuser. Nonna avoit plusieurs fois prié son mari de chanter avec elle le 1er verset du Ps. 122. « Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disoient : Nous irons à la maison de l'Eternel. » Mais cette demande avoit toujours été sans effet, lorsqu'une nuit celui-ci songea qu'il chantoit avec sa femme ce même verset. Frappé de ce rêve, il éprouva dès-lors un certain besoin de prendre part à la vie spirituelle de sa femme, qui, regardant cette impression favorable comme une œuvre du Seigneur, sut la mettre heureusement à profit.

Un événement analogue contribua également à la conversion de l'empereur Constantin. Dans sa première jeunesse, on lui avoit vraisemblablement appris à voir en Christ un être puissant et divin; et par la suite les chrétiens qui se trouvèrent auprès de lui cherchèrent sans doute

Digitized by Google

à l'affermir dans cette idée. En guerre contre un prince payen qui s'efforçoit, par des cérémonies magiques, de s'assurer la protection de ses dieux, il fut naturellement porté à désirer aussi de soutenir des rapports avec une puissance supérieure qui pût le secourir; la puissance du Christ lui revint alors à l'esprit, ou des chrétiens la lui rappelèrent. Il s'endormit préoccupé de cette idée, Jésus-Christ lui apparut en songe, lui indiquant le signe de la croix comme le signe destiné à le faire vaincre. Avec ce signe, placé sur ses étendards, il vainquit en effet, et fut ainsi pleinement convaincu de la puissance divine de Jésus-Christ.

Quelquefois même les idées superstitieuses que l'on attachoit au signe de la croix, conduisoient des hommes à reconnoître le pouvoir suprême du crucifié, et dès-lors à devenir chrétiens. Ainsi la Providence, qui travaille avec une bonté paternelle à l'éducation des hommes, savoit faire servir à leur salut jusqu'à leurs foiblesses et leurs erreurs. Nous en trouvons un exemple dans le poëme pastoral de Sévère, ouvrage chrétien des derniers tems du quatrième siècle. Quoique ce ne soit qu'un ouvrage de pure imagination, il contient cependant différens traits qui font certainement allusion aux idées du tems. Tandis qu'une maladie générale règne sur les troupeaux, le berger payen remarque avec surprise que ceux des chrétiens en

Digitized by Google

sont préservés. Là-dessus le chrétien lui apprend que c'est un effet du signe de la croix. « C'est, lui dit-il, le signe du Dieu qui est maintenant adoré dans les villes; pour obtenir la protection de ce Dieu, tu n'as pas besoin d'offrir des sacrifices sanglans; ici tout est accordé à la prière et à la foi. » A ces paroles le berger, résolu de devenir chrétien, répond : « Comment pourrois-je douter qu'un signe assez puissant pour vaincre les maladies, n'ait pas aussi une salutaire efficace pour introduire dans la vie éternelle ? » Il faut avouer cependant que des hommes, amenés de cette manière au christianisme, se laissoient bien facilement entraîner à confondre ce qui est intérieur avec ce qui n'est qu'extérieur, à n'avoir en vue que des objets terrestres, au lieu d'aspirer aux choses célestes, et enfin à mêler avec le christianisme leurs anciennes superstitions, comme il arriva à l'empereur Constantin lui-même. Dans tous les cas ils couroient risque de se borner à l'extérieur de la religion et de demeurer toujours étrangers à l'essence du christianisme et à son influence sur le cœur, semblables à ces hommes dont Augustin disoit (serm. IV, §. 3.) : « Ils vivent charnellement et prennent, comme les autres, plaisir aux choses de la chair, ils attendent de Dieu des biens tels que les méchans en possèdent, et ils mettent tout leur bonheur dans ce bien-être terrestre, qui fait aussi la joie

Digitized by Google

des méchans, ou s'ils ne le désirent pas pour le moment, ils n'espèrent en la vie éternelle que pour jouir d'un bonheur de ce genre; hommes charnels, leur foi, leur espérance, leur amour, tout en eux est charnel.» D'un autre côté, si leurs espérances temporelles venoient à être déçues, ils étoient encore en danger d'être ébranlés dans leur foi, et même de la perdre. A cet égard, Augustin dit de nouveau (Enarrat. Ps. 35, v. 7.): «Ceux qui désirent les biens de la terre, qui attendent d'eux leur bonheur, et qui prient Dieu de les leur accorder, ont à la vérité ceci de bon, qu'ils les demandent à Dieu; mais ils n'en sont pas moins toujours en danger.—Pourquoi? Parce que, lorsqu'ils viennent à considérer le cours des choses humaines, et qu'ils voient que tous ces biens terrestres auxquels ils aspirent abondent dans les mains des méchans et des impies; ils se croient frustrés de ce qu'ils regardent comme la récompense due à la vertu.» Et de même, dans un autre endroit (de Catechizand. rudib. §. 26.): «Il y en a qui, à la vérité, ont une meilleure espérance que ceux que des vues temporelles seules ont portés à entrer dans l'église, et qui cependant ne sont pas plus en sûreté. Ce sont des gens qui ont bien la crainte de Dieu, qui ne se jouent pas du nom de chrétien, qui n'apportent point dans le temple un cœur hypocrite, mais qui veulent trouver le bonheur dans cette

Digitized by Google

vie, et espèrent de mieux réussir dans les choses de ce monde, que ceux qui n'adorent pas le vrai Dieu. Puis, quand ils voient que des vicieux et des impies l'emportent à cet égard, qu'ils possèdent moins de bien que ceux-ci, ou quand ils perdent ce qu'ils possédoient, les voilà tout troublés; il leur semble que c'est en vain qu'ils ont adoré Dieu; et cette erreur les fait facilement déchoir de la foi.» Le même Père donne aux ecclésiastiques de son tems des directions sur la manière dont ils devoient s'y prendre pour empêcher ceux qui avoient été réveillés par des circonstances extérieures et frappantes, de s'en tenir à des actes extérieurs, pour les ramener à ce qui est intérieur et les rendre attentifs au vrai but du christianisme. «Il faut, dit-il, faire naître la charité de ces salutaires terreurs par lesquelles la sévérité de Dieu ébranle les cœurs des mortels, en sorte que l'homme, dans sa joie d'être aimé de celui qu'il craint, s'enhardisse à l'aimer à son tour, et craigne en même-tems de déplaire à l'Amour suprême, pût-il le faire impunément.» (l. c. §. 9 et 10).— «Nous devons ramener son esprit frappé de ces sortes de visions surnaturelles, ou de ces songes extraordinaires à une voie plus sûre, et le soumettre à l'autorité infaillible de l'Ecriture sainte, afin qu'il comprenne toute la miséricorde dont Dieu a usé envers lui en lui envoyant ces avertissemens dans le tems où il étoit hors d'état de songer aux Ecritures.

Digitized by Google

Il faut lui faire voir que le Seigneur ne l'appelleroit pas lui-même d'une manière si pressante à devenir chrétien et à entrer dans l'église, ou ne l'auroit pas préparé par ces signes et ces manifestations, s'il ne lui avoit pas ouvert une route plus sûre dans l'Ecriture sainte. C'est là maintenant qu'il doit apprendre à ne plus rechercher des miracles visibles, mais à aspirer aux invisibles; c'est là qu'il doit puiser des leçons que ne reçoit point l'homme endormi, et qui ne se donnent qu'à celui qui veille. » (Serm. 105, § 2.)

Quelquefois, conduits par leurs doutes, par leurs relations ou par ce qui leur étoit revenu de l'évangile, à s'occuper d'objets religieux, les payens faisoient par eux-mêmes différentes recherches, avant de demander les instructions d'un ecclésiastique chrétien. Ils examinoient les écritures, et, s'ils connoissoient un simple fidèle, ils lui faisoient part de ce qui se passoit dans leur ame, lui proposoient leurs doutes, et lui en demandoient la solution. Il falloit donc que le chrétien fût toujours préparé à répondre et à rendre compte de sa foi, conformément aux Ecritures; car, quel rôle eût joué dans ce cas le fidèle pour qui la Bible auroit été un livre fermé, et qui n'auroit jamais réfléchi à ce qui faisoit l'objet de sa croyance? C'est ce qu'Augustin rappelle en ces termes à l'attention de son église: «Un ami, désespéré de ne pouvoir trouver

Digitized by Google

la vérité dont la connoissance peut seule faire son bonheur, s'adresse à vous. Fatigué des passions et des misères de ce monde, il vient à vous comme un chrétien, et vous dit: Apprenez-moi ce qu'est votre foi, et faites-moi chrétien. — Mais, hélas! il vous demande ce que, dans la simplicité de votre foi, vous ignorez peut-être vous-mêmes, et vous êtes hors d'état de rafraîchir cet homme altéré! Instruit par-là de ce qui vous manque, vous apprendrez seulement alors à connoître votre propre misère; pour pouvoir en enseigner un autre, vous êtes obligés de commencer par vous instruire vous-mêmes; et, dans votre confusion de ne pas pouvoir donner ce qu'on vous demande, vous vous décidez à travailler à vous le procurer, et vous vous rendez ainsi dignes de le trouver. Mais, où chercherez-vous? Dans la parole de Dieu, sans doute. Ce qu'on vous demande se trouve, je suppose, quelque part dans l'écriture, mais cet endroit est obscur pour vous. L'apôtre saint Paul en a parlé dans une des ses Epîtres. Vous le lisez, mais vous ne le comprenez pas. Cependant il n'y a pas moyen de passer outre, car celui qui vous interroge insiste, vous ne pouvez pas, d'un autre côté, vous adresser à saint Paul, à saint Pierre, ou à quelqu'un des prophètes, puisque cette sainte milice repose déjà dans le sein de son Sauveur; le monde, puissant en ignorance, ne sauroit rien vous apprendre non plus, et votre ami, altéré vous poursuit tou-

Digitized by Google

jours. Pour vous, peut-être, la foi pure et simple étoit suffisante, mais elle ne peut suffire à votre ami.—Que ferez-vous donc? L'abadonnerez-vous à lui-même? le chasserez vous de votre demeure? Non, non, vous vous adresserez au Seigneur lui-même, à ce Seigneur dans le sein duquel repose l'armée des glorifiés; vous heurterez par la prière, vous crierez à lui, et ne vous relâcherez pas. Il n'est pas comme cet ami dont il est parlé dans la parabole (Luc 11.) Ce ne sera pas l'ennui de vos instances qui le fera lever et l'engagera à vous donner. Il *veut* vous donner. Mais vous heurtez depuis long-tems et vous n'avez pas encore reçu... Heurtez toujours, il *vous donnera*. S'il *tarde* à vous donner ce qu'il *veut* vous accorder, c'est pour rendre vos désirs plus vifs et plus profonds.— Apprenez et enseignez, vivez et faites part de l'aliment qui vous soutient.» (Aug. serm. 105, §. 2.) D'accord avec ces principes, les plus fidèles conducteurs de l'église, et notamment Chrysostôme, firent toujours un devoir aux laïques de s'instruire à fond de l'Ecriture, afin d'être en état de rendre compte de leur foi aux payens, et de leur expliquer cette parole divine. Ils leur faisoient observer avec raison que les évêques ne pouvoient faire que bien peu de chose à cet égard, si les laïques, au milieu desquels les payens vivoient, et avec qui ils étoient en communication journalière, ne cherchoient pas à produire

Digitized by Google

sur eux des impressions salutaires par leurs paroles et par leur vie. « Quel est le vrai fidèle, dit Augustin (Enar., Ps. 96, §. 10.), qui n'annonce pas Jésus-Christ? Croyez-vous que nous qui vous parlons, soyons les seuls qui annoncions Jésus-Christ, et que vous ne l'annonciez pas, vous? D'où nous viennent donc ces hommes qui nous demandent le baptême et que cependant nous n'avons jamais vus, que nous ne connoissons point, et à qui nous n'avons jamais prêché? Seroient-ils venus à la foi sans que personne leur en ait dit un mot? L'apôtre dit: Comment invoqueront-ils celui en qui ils ne croient pas? et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point entendu parler? Et comment entendront-ils, s'il n'y a quelqu'un qui leur prêche? (Rom. 10. 14.) Ainsi, c'est toute l'église qui prêche Jésus-Christ. Les cieux qui racontent la gloire du Dieu fort, sont tous les fidèles pour qui c'est un besoin de gagner à Dieu ceux qui ne croient pas, et qui le font par amour.— Dieu proclame, par leur moyen, la terreur de ses jugemens; à l'ouïe de cette voix, l'incrédule tremble et se rend à la foi.—Montrez aux hommes, en leur prêchant et en les amenant à l'amour de Christ, quel est l'ascendant de sa puissance sur le monde entier. — Saisissez, amenez, entraînez à lui qui vous pourrez, certains que vous conduisez à un être qui ne peut que plaire à ceux qui le contemplent; enfin

Digitized by Google

priez-le d'accompagner vos instructions de sa lumière.

L'on vit aussi des femmes chrétiennes qui, si elles ne parvenoient pas à convertir leurs maris, s'efforçoient au moins de répandre de bonne heure dans l'ame tendre de leurs enfans les germes du christianisme. Cette semence une fois jetée, continuoit souvent à se développer dans le fond de leur cœur, et quoiqu'elle pût être étouffée pendant un tems par les distractions et le tumulte du monde, elle ne laissoit pas de se ranimer et de produire plus tard ses fruits. Nous en avons un exemple remarquable dans la vie d'Augustin, à qui sa mère, la pieuse Monique, s'étoit efforcée d'inspirer de bonne heure des sentimens chrétiens. Après avoir été pendant des années agité en tout sens par une vie orageuse, par des doutes et des combats, il ne fit d'abord, selon ses expressions, que de jeter, de la route qu'il suivoit, un regard sur cette religion qui lui avoit été inculquée dès son enfance, et qui avoit pénétré jusques dans la moëlle de son âme, mais déjà, sans qu'il s'en doutât, la religion elle-même l'entraînoit et le ramenoit à elle. (Respexi tantùm quasi de itinere in illam religionem quæ pueris nobis insita est et medullitùs implicita, verùm ipsa me ad se inscientem rapiebat. Contrà academicos III, §. 5.)»

On doit naturellement s'attendre à voir varier

Digitized by Google

les moyens par lesquels les payens étoient amenés au christianisme, d'après la diversité des obstacles qui s'opposoient à leur conversion. Or, ces obstacles provenoient, ou des circonstances *extérieures*, ou des dispositions *individuelles;* des circonstances extérieures, en tant que l'église et la vie publique des chrétiens ne présentoient plus le même aspect que dans les premiers siècles; et des dispositions individuelles, vu que les payens eux-mêmes étoient livrés aux opinions et aux penchans qui, de tout tems, ont été un obstacle à la foi. Dans les premiers siècles, la vie sainte de tous ces hommes vraiment convertis, qui faisoient l'ornement de l'église, contribuoit beaucoup, comme un témoignage vivant de la puissance de l'Evangile, à en étendre la propagation; dans l'époque actuelle, au contraire, par un funeste contraste, la vie coupable d'une quantité de faux chrétiens ne contribua que trop à faire blasphémer le nom du Seigneur parmi les payens. — « Que font les payens? dit saint Augustin (Serm. V, §. 8.), quelquefois ils rencontrent de bons chrétiens, vrais serviteurs de Dieu; ils les admirent, et sont disposés à croire; d'autrefois ils en voient de mauvais, dont la conduite est dépravée, et ils s'écrient: Voilà donc ce que sont les chrétiens! » Dans un autre sermon (Ps. 25. Enarrat II, §. 14.) le même Père s'exprime ainsi : « *Lousz Dieu dans les assemblées* (Ps. 26, v. 12.), mes frères,

Digitized by Google

c'est vivre de telle manière que Dieu en soit glorifié; car, quiconque célèbre de la langue les louanges de Dieu et le blasphème par ses œuvres, n'est en aucune façon du nombre de ceux qui louent le Seigneur dans les assemblées. Presque tous le louent de la langue, mais, des œuvres, c'est autre chose. Cependant, ceux dont la conduite ne répond pas à ce qu'ils prétendent être, sont cause que le nom de Dieu est blasphémé, que les hommes qui aiment leurs vices et qui, pour cette raison, ne veulent pas être chrétiens, s'excusent avec les impies, se flattent, se séduisent eux-mêmes, et disent : « Pourquoi voulez-vous me persuader de devenir chrétien? J'ai été trompé par un chrétien, et moi je n'ai jamais trompé : un chrétien m'a fait un faux serment, jamais pareille chose ne m'est arrivée. » — Les passions furieuses auxquelles plusieurs des principaux membres du clergé se laissoient aller, sous prétexte de zèle pour la cause de l'église, les vices d'une cour corrompue qui se disoit chrétienne, la dissolution des mœurs publiques; tout cela donnoit prise aux reproches des payens, qui ne manquoient pas d'en accuser le christianisme. — Ils ne réfléchissoient pas que le mal fait grand bruit de sa nature, et paroît d'abord à la surface, tandis que la vertu, et surtout la vertu chrétienne, dont le caractère est l'absence de toute prétention et la crainte de l'éclat, agit plutôt dans le silence

Digitized by Google

et sous le voile du secret. Une vie silencieuse et ignorée, mais consacrée à Dieu, dans l'amour et le renoncement, a certainement autant de prix aux yeux du Seigneur, que telle conduite, dont l'éclat éblouit les regards, quelque bon qu'en puisse être le motif. Ils oublioient que le grand monde est esclave de l'apparence, qu'il doit tirer son éclat de ce qui, dans le moment, fait l'admiration générale, et que dès-lors, tout en reniant l'essence de la religion, l'homme peut cependant en garder les dehors. Ils ne faisoient enfin pas attention que le christianisme ne pouvoit pas étouffer tout-à-coup la corruption générale qui avoit gagné les masses déjà depuis la décadence des vertus civiles des Romains, qu'il ne pouvoit agir que sur ceux qui ouvroient leur cœur à l'influence de l'Evangile (car enfin tout dépendoit de la détermination volontaire d'un chacun); mais aussi qu'il étoit capable de produire dans ces derniers un enthousiasme pour les choses saintes, d'autant plus noble et plus pur, que le reste étoit plus corrompu. — Plus le principe divin se manifestoit avec éclat, plus étoit affreux le contraste que lui opposoit l'impiété, et vice versâ. Là où se trouvoit un Théophile *), on rencontroit aussi un Chrysostôme. Sous ce rapport Augustin fait des réflexions

*) Patriarche d'Alexandrie, à la fin du 4e siècle, célèbre par son ambition, son intolérance et sa dureté. — *Note du trad.*

Digitized by Google

frappantes en répondant à ces objections des payens (Enarrat. Ps. 80, §. 1.) : « Combien de brigandages de nos tems, dites-vous, combien d'innocens opprimés ! Vous n'envisagez donc que la lie, et vous comptez pour rien la partie saine. L'antiquité n'avoit peut-être pas des ravisseurs du bien d'autrui, tels que nous en voyons maintenant; mais aussi elle ne possédoit pas des hommes prêts à faire des sacrifices avec autant de désintéressement que nous en voyons aujourd'hui. — Donnez un peu plus d'attention à ce qui est dans la coupe, et ne vous arrêtez pas seulement à ce qui en mouille le bord : si vous cherchiez, vous trouveriez quelque chose. Voyez, et reconnoissez combien de gens pratiquent ce conseil du Seigneur, à l'ouïe duquel celui à qui il étoit adressé se retira tout triste. Il en est beaucoup qui goûtent ces paroles de l'évangile (Matth. 19, 21.) : *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens et me suis.* Ne voyez-vous pas combien il y en a qui le font? Vous dites qu'il en est peu; soit; mais ce petit nombre forme déjà la partie saine, ensuite tous ceux qui disposent convenablement de leurs biens lui appartiennent également. Réunissez-les, et vous verrez l'aire du Père de famille bien remplie. — Vous voyez un voleur comme on n'en vit jamais. Eh bien, remarquez aussi celui qui sait mépriser les ri-

Digitized by Google

chesses comme on ne vit personne le faire. C'est ainsi que s'accomplit ce qui est dit dans l'Apocalypse (2 por. 22) : Que celui qui est souillé se souille encore, que celui qui est saint se sanctifie encore davantage. (C'est-à-dire, maintenant encore, le bien et le mal marchent à côté l'un de l'autre dans une opposition toujours croissante, formant un contraste toujours plus frappant). Il dit de même, dans un autre endroit (Sermo 15, §. 6. 7.) : « Les mauvais chrétiens font beaucoup de mal, ils donnent occasion à ceux du dehors, qui ne se soucient pas du christianisme, d'excuser leur incrédulité. Le payen répond à celui qui veut l'engager à croire : est-ce pour ressembler à tel ou tel? Puis il cite celui-ci ou celui-là, et n'a pas toujours tort. — Toutefois ne vous en laissez pas imposer, soyez seulement ce qu'il trouve qu'il nous manque. Pour répondre aux calomnies des payens, soyez un vrai disciple de Christ. Rejetez ce qui est impur, mais gardez la foi. Purifiez-vous de plus en plus, que la lutte même à laquelle vous êtes appelés vous purifie, que le payen serve à vous dépouiller de ce qui vous souille; mais ne souffrez pas qu'il vous ravisse ce qui fait votre richesse. (C'est-à-dire, que les objections des payens ne vous inspirent aucune défiance sur la puissance divine du christianisme; mais plutôt apprenez de-là à veiller d'autant plus scrupuleusement sur vous-même pour

Digitized by Google

n'y souffrir aucun alliage; et vous éprouverez ainsi l'action divine de cette religion qui vous purifiera elle-même, et vous sanctifiera toujours davantage à mesure que vous vous abandonnerez à elle.) Lorsque votre ennemi vous fait du mal, il le fait de manière à ce que vous ne pouvez l'ignorer; mais vous, vous priez pour lui dans le secret : il n'y a que Dieu qui le sache, votre ennemi ne s'en doute pas, parce qu'il ne peut pas savoir ce qui se passe dans votre ame. Ainsi, tandis que le mal qu'il fait est évident, vos prières sont secrètes et inconnues. — Eh bien, ne voyez-vous pas que, dans ce vaste cellier auquel on a comparé l'église, celui qui fait du mal ouvertement est la *lie* qui repose au haut du vase. La lie coule à la surface, mais l'huile pure se tient cachée au fond, et par cela même qu'elle reste ainsi au fond, elle donne à connoître toute sa qualité. — Combien d'hommes ne se sont pas retirés du milieu de cette mer orageuse du monde et de l'empire du mal pour se convertir à Dieu? Ils ont renoncé au monde: ils ravissoient auparavant le bien d'autrui, et, tout-à-coup, ils se sont mis à donner leur propre bien aux pauvres. Mais les voleurs et les oppresseurs font nécessairement sensation; c'est la lie qu'on jette dans les rues : les gens de bien paroissent clairsemés; l'un est d'un côté, l'autre de l'autre; mais intérieurement ils forment une masse étroitement serrée. »

Digitized by Google

Il est bon de remarquer, comme l'indique Augustin dans les endroits que nous venons de citer, que ce n'étoit pas sans quelque motif secret, que les payens se plaisoient à rechercher et à découvrir ces sortes de scandales extérieurs. Il y avoit quelque chose au-dedans d'eux qui les portoit à chercher et leur faisoit trouver facilement des excuses pour ne pas ouvrir à l'évangile le chemin de leur conscience. — Au lieu d'examiner leur cœur d'après l'idéal de sainteté exprimé dans la vie et la doctrine de Jésus, au lieu de chercher à connoître les membres de l'église invisible, ces vrais chrétiens qui avoient réellement à cœur d'imiter l'exemple de leur Sauveur, au lieu de contempler en eux tout ce que peut opérer cette religion dans une ame qui la reçoit avec sincérité, ils prenoient plaisir à remarquer le mal qui se présentoit à la surface de l'église extérieure. Contens de ne pas s'abandonner aux désordres grossiers du vice, de remplir leurs devoirs sociaux, et d'avoir l'approbation des hommes qui ne peuvent pas pénétrer dans les cœurs, et que l'apparence trompe aisément, ils s'imaginoient devancer en perfection, par leur force morale seule, ceux qui marchoient à l'appui du christianisme. Ils pensoient d'autant moins avoir besoin d'un Sauveur, qu'ils n'étoient pas des pécheurs comme ces chrétiens coupables, et qu'ils se conformoient aux lois de la morale. Cependant

Digitized by Google

il n'est pas douteux qu'ils auroient envisagé les choses bien différemment s'ils avoient eu quelque vue claire de ce qu'exige, de la part de l'homme, le véritable amour de Dieu et du prochain, et si les détours et les secrets mouvemens de leurs cœurs avoient été dévoilés à leurs regards. — « Un grand nombre de personnes, dit Augustin (Ps. 31. Enarrat II. §. 2.), se glorifient de leurs œuvres, et l'on trouve beaucoup de payens qui ne veulent pas se convertir, parce qu'ils se suffisent en quelque sorte à eux-mêmes, satisfaits qu'ils sont de leurs propres vertus. Il faut être vertueux, disent-ils. Que me prescrira Jésus-Christ? ... D'être vertueux? Je le suis déjà. Qu'ai-je donc besoin de Jésus-Christ? Je ne commets ni meurtres, ni larcins, ni injustices; je ne convoite pas le bien d'autrui; je ne suis pas souillé d'adultère... Que l'on trouve une tache dans ma vie, et je me fais chrétien! » — Augustin observe encore dans un autre endroit (Tractat. 45, in Joh. §. 2.), « que l'on voit certainement beaucoup de personnes, que tout le monde appelle des braves gens, des bons maris, des bonnes femmes, et qui, sans être chrétiens, suivent, en apparence, les préceptes de la loi, honorent leurs parens, s'abstiennent d'adultère, de meurtre, de larcin, ne font point de faux témoignage, et se vantent, en disant, comme les Pharisiens (Ev. S.-Jean, 10, 40.). Serions-nous donc aussi des aveugles? Mais qu'on essaye de

Digitized by Google

leur proposer de sacrifier à la vertu, à la cause de Dieu, un seul de leurs penchans dominans, et vous les verrez bientôt (supposé qu'ils soient des meilleurs et des plus sincères, et qu'avec l'insolence de l'orgueil, ils ne taxent pas de folie et d'enthousiasme ce qui peut les humilier), vous les verrez bientôt se retirer tout honteux, comme ce jeune homme riche dont parle l'évangile (Matth. 19, 22).» Si quelques payens rendoient hommage à la perfection idéale des lois morales du christianisme, ils se prévaloient d'un autre côté, de la vie anti-chrétienne de tant de gens qui n'avoient de chrétien que le nom, pour décider que cette morale étoit trop élevée pour des hommes, qu'elle surpassoit leurs forces. Augustin fait aussi mention de ces nouveaux adversaires, et voici ce qu'il en dit (Enarrat. Ps. 40, §. 4.): «Que nous disoit autrefois le payen? — Qu'est-ce que vous adorez? Un juif mort, crucifié, un homme foible, qui n'a pas eu le pouvoir de se soustraire à la mort! — Mais, depuis qu'il a vu le genre humain se réunir au nom de Jésus-Christ, les temples tomber au nom du crucifié, les idoles brisées, les sacrifices éteints, les hommes saisis d'admiration, et forcés d'abandonner leurs accusations contre la cause du Christ; dès-lors il s'est renfermé dans un système de louanges, et a recours à un nouveau moyen pour détourner les hommes de la foi. Certainement, dit-il, la doctrine chrétienne est

Digitized by Google

une doctrine élevée, puissante, divine, incomparable; mais qui est-ce qui la suit?» A cela Augustin répond : «Puissent enfin ceux qui doutent se soumettre à la foi! Qu'ils ne disent donc plus : quel homme observe ces choses? Non, s'ils ne se confient qu'en leurs propres forces, ils ne pourront point les observer. Mais en se remettant à la grâce de Dieu ils peuvent croire, et dans cette foi il ne tient qu'à eux d'avancer, de s'approcher de Dieu pour recevoir son secours, et non plus pour être mis en jugement. Les fidèles vivent en s'appliquant, chacun selon son pouvoir, à observer les commandemens de Jésus; ils vivent ainsi, tant et aussi long-tems que le Seigneur leur accorde la vie, et ils ne s'assurent point en leurs propres forces; mais ils savent qu'ils ne doivent chercher leur gloire qu'en Dieu seul; car, dit l'Ecriture, qu'as-tu que tu n'aies reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avois pas reçu (1 Cor. 4, 7)? Ne me dites pas : qui est-ce qui accomplit la loi? Il y a un être qui l'accomplit *en moi*, c'est celui qui, étant riche, est venu au devant du pauvre, non avec de l'argent, il est vrai, pour assister pécuniairement le pauvre, mais avec la plénitude destinée à rassasier celui qui est affamé. Quiconque pèse cette considération et ne méprise pas la pauvreté de Christ, connoît toute la richesse de Christ, et déjà sur la terre goûte le bonheur suprême.»

Digitized by Google

La vue des sectes et des opinions diverses entre lesquelles les chrétiens étoient partagés, n'étoit pas non plus une des moindres causes qui contribuoient à éloigner les payens du christianisme. « Comment pourrions-nous trouver la vérité auprès de vous, disoient-ils, vous n'êtes pas seulement d'accord sur les principes de votre religion? Quelle doctrine dois-je embrasser? Chacun de vous dit : c'est moi qui enseigne la vérité! A qui donc m'en rapporter, moi qui n'ai aucune connoissance de l'Ecriture*)?» A ces objections, Chrysostôme opposoit les raisons suivantes : « Si nous prétendions ne suivre que nos propres idées, votre indécision seroit tout-à-fait juste; mais quand nous soutenons que nous croyons à l'Ecriture sainte, et qu'elle est simple et positive, il vous est bien facile de savoir à quoi vous en tenir. Celui qui est d'accord avec l'Ecriture est chrétien; celui qui n'est pas d'accord avec elle n'est pas chrétien. » Très-bien, répondoit le payen; mais, si tel individu vient me dire : voici ce qu'il y a dans l'Ecriture, et que vous, vous me disiez toute autre chose; et qu'expliquant ainsi chacun l'Ecriture à votre gré, vous la tiriez en tout

*) Quare inter vos non consentitis? μαχη παρ' ὑμιν πολλη και στασις? ποῖον ἑλομαι δογμα? ἑκαστος λεγει, ὁτι ἐγω ἀληθευω. Τινι πειθωμαι, μηδεν ὁλως εἰδως ἐν ταις γραφαις; Augustini Sermo 47. §. 27. Chrysost. in Act. Ap. Hom. 33.)

Digitized by Google

sens? «Eh! répliquoit Chrysostôme, n'est-ce donc pas pour que vous examiniez par vous-mêmes que Dieu vous a doués de jugement et de raison?» — Au reste, cette sorte d'objection n'étoit souvent aussi qu'un prétexte sous lequel on cherchoit à cacher une répugnance produite par des motifs secrets et individuels, ou une pure indifférence, une insouciance totale à l'égard des plus hauts intérêts de l'homme. Ainsi l'on voyoit fréquemment des hommes qui ne vouloient pas même employer à la recherche de la vérité dans les choses divines, l'attention et l'ardeur qu'ils mettoient au soin de leurs intérêts terrestres; on les voyoit, dis-je, se plaindre de ce conflit des opinions, se rabattre sur la difficulté de trouver la vérité, et se vouer à un indifférentisme dont la commodité leur plaisoit depuis long-tems, ou se jeter en aveugles dans le sein de la première autorité qui se présentoit à eux. C'étoit dans les dispositions de leur cœur que ces hommes auroient dû chercher la cause qui les empêchoit de découvrir la vérité; car, dit parfaitement Augustin (De moribus eccles. cathol., l. 1, §. 31), » la vérité ne se laisse trouver qu'autant qu'on la cherche de toutes les forces de son âme. Et lorsqu'on met à la trouver l'ardeur qu'elle mérite, elle ne sauroit échapper ni se cacher à ceux qui l'aiment. Priez, il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et on vous ouvrira. Il n'y a

Digitized by Google

rien de caché qui ne finisse par se découvrir. Mais il n'y a que la charité qui prie, que la charité qui cherche, que la charité qui heurte, que la charité qui ouvre, que la charité qui sache trouver son repos dans ce qui lui a été révélé.» — «Faites premièrement ce que vous devez, dit Chrysostôme dans le même but, cherchez, dans des dispositions droites et sincères, à obtenir de Dieu la vérité, et très-certainement il la fera briller à vos yeux.» Et dans un autre discours (Rom. 26), il dit encore : «La vie actuelle est un champ de bataille : il faut avoir mille yeux ouverts sur tous les points, et ne pas s'imaginer que l'ignorance puisse servir d'excuse; car toute ignorance volontaire est digne de châtiment. Ce n'est que lorsqu'il ne vous aura pas été possible d'apprendre ce que vous ignorez, que vous serez excusables. Si seulement nous ne sommes pas négligens, si nous faisons tout notre possible, la main de Dieu ne manquera pas de pourvoir aux besoins de notre foiblesse. C'est ce que saint Paul écrivoit aux Philippiens : «*S'il vous manque encore quelque chose, adressez-vous à Dieu, qui vous le révélera.* (Phil. 3, 15.)» (Si quelqu'un de vous, veut dire l'Apôtre, n'a pas encore une connoissance juste est suffisante, ce qui lui manque sous ce rapport lui sera accordé avec le tems, par cet esprit divin dont l'œuvre est d'éclairer les fidèles, pourvu, cependant, que chacun de vous mette fidèlement

Digitized by Google

en usage la mesure de connoissance qu'il a reçue, et agisse consciencieusement d'après cette lumière.) « Ne demandez donc pas comment Dieu peut laisser plongé dans le paganisme cet homme qui vous paroît si bon, si simple. Car d'abord aucun homme ne peut savoir si un autre est doué d'une vraie simplicité de cœur; cela n'appartient qu'à celui qui sonde les reins. Ensuite on peut aussi dire : il a souvent négligé d'appliquer à cet objet le zèle et la persévérance nécessaires. Et comment l'auroit-il pu faire, direz-vous, étant si simple?—Mais considérez un peu cet homme simple, agissant dans les affaires de ce monde, et vous verrez s'il ne sait pas y mettre des soins et de l'attention. Eh bien, s'il avoit un peu porté ces dispositions sur les choses spirituelles, sans doute Dieu ne l'auroit pas laissé sans jeter sur lui un regard de miséricorde.»

On comprend facilement que l'animosité avec laquelle on se disputoit souvent pour de légères différences de doctrines, devoit porter beaucoup de payens à concevoir des idées fausses et désavantageuses du christianisme; de même que, dans les commencemens de cette religion, la charité de ses sectateurs n'avoit pas peu contribué à lui soumettre bien des ames.

« Rien ne donne autant de scandale aux payens, dit Chrysostôme (Hom. 82 in Joh.), que lorsque la charité manque parmi nous; c'est nous qui sommes cause qu'ils persévèrent dans leur

Digitized by Google

erreur; car il y a long-tems qu'ils reconnoissent la fausseté de leurs religions, et même qu'ils admirent la sublimité de la nôtre; mais notre vie les arrête. Il n'est pas difficile d'être habile philosophe en paroles, plusieurs d'entr'eux en ont fait autant. Aussi, ce qu'ils demandent, c'est de voir votre théorie prouvée par la pratique. Sans doute ils devroient se rappeler les premiers chrétiens; mais ils ne veulent pas croire ce qu'on leur en dit; il leur faut des exemples vivans; montrez-moi, disent-ils, votre foi par vos œuvres. Et, lorsqu'ils nous voient déchirer notre prochain avec plus d'acharnement que des bêtes féroces, ils nous appellent *le fléau de l'humanité.* » Le même Père dit encore, dans un autre discours : « L'or qui recouvre les vêtemens et la chaussure n'est pas à nos yeux un signe suffisant de la dignité impériale; mais, dès que nous voyons la pourpre et le diadême, nous ne cherchons plus d'autres marques; de même ici, dès que le diadême de la charité paroît, il suffit seul pour signaler le disciple du Christ, non-seulement à nos yeux, mais à ceux de l'infidèle lui-même. Aussi cet indice est-il plus puissant que les signes les plus merveilleux. Vous auriez beau faire toutes sortes de miracles, si vous êtes divisés entre vous, vous ne ferez qu'attirer sur vous le mépris de l'incrédule; mais, quand même vous ne faites aucun miracle, si la véri-

Digitized by Google

table charité demeure parmi vous, nul ne pourra vous vaincre, et vous serez l'objet de la considération générale. »

On vit cependant à cette époque des évêques et des moines, vraiment pieux et animés de l'esprit du christianisme, s'efforcer de gagner le cœur des payens par l'empire de la charité, et par-là de les amener au Sauveur. Tel se montra, vers la fin du 4e siècle, le moine Abraham, qui, au sortir d'une grave maladie, voulut témoigner au Seigneur sa reconnoissance, en affrontant toutes sortes de dangers pour publier son évangile. Il se rendit un jour, vêtu en marchand et muni de sacs, avec quelques compagnons, dans un village du Liban, où tout étoit payen, sous prétexte d'y acheter des noix, dont on faisoit un grand commerce dans ce lieu-là. Mais comme on les entendit chanter des cantiques dans la maison qu'ils occupoient, les payens, hommes et femmes, accoururent en furieux, barricadèrent la porte de la maison, en découvrirent le toit, et se mirent en devoir d'enterrer les malheureux qui étoient dans l'intérieur, sous des amas de terre et de débris qu'ils jettoient sur eux. Cependant, les chrétiens attendoient en prières et avec calme la mort terrible qui les menaçoit; lorsqu'enfin leur résignation et leur patience désarmèrent ceux de ces payens en qui le fanatisme n'avoit pas encore étouffé tout sentiment d'humanité.

Digitized by Google

Ils leur ouvrirent la porte, les dégagèrent des décombres dont ils étoient couverts, et leur enjoignirent de s'éloigner sur-le-champ. Mais au même instant, arrivèrent des percepteurs d'impôts, qui exigèrent de ces payens beaucoup plus que de pauvres paysans ne pouvoient fournir, et commencèrent à employer des mesures cruelles contre les insolvables. Aussitôt le pieux Abraham, à qui sa réputation de sainteté donnoit alors beaucoup de crédit, prend en main leur cause et intercède pour ceux qui, peu auparavant, le menaçoient d'une mort horrible. Il s'offre lui-même comme caution du déficit, court à une ville voisine nommée Emèse, emprunte de ses amis une grosse somme d'argent, et revient satisfaire les impitoyables exacteurs. Les habitans du village, subjugués par la force de la charité, passent maintenant des excès de la fureur aux plus vives démonstrations d'amour, de reconnoissance et de vénération. Ils le prient de se mettre à la tête de leur commune, vu qu'elle étoit sans chef. Abraham l'accepta, à condition qu'ils bâtiroient un temple au milieu d'eux, ce qui ne tarda pas à avoir lieu ; et alors il les engagea à se pourvoir d'un ecclésiastique pour présider à leur culte. C'est encore à lui qu'ils s'adressent pour cela ; ils le supplient d'être leur père, leur berger spirituel, en même-tems que le directeur de leurs affaires publiques ; et pendant trois ans de travail, Abraham posa

Digitized by Google

les fondemens de cette église chrétienne, que forme maintenant le petit peuple des Maronites, qui se distinguent par des mœurs simples et pures, au milieu de la corruption de l'Orient. » (Theodoret. Relig. hist. chap. 17.)

A peu-près dans le même tems, un ancien d'Edesse, nommé Protogène, avoit été relégué par l'empereur Valens à Antinoüs, ville d'Egypte, pour s'être opposé à l'erreur d'Arius, que cet empereur favorisoit. Là, il fut frappé du petit nombre de fidèles qui se rendoient dans les assemblées, et en ayant demandé la raison, il apprit avec douleur que la majeure partie des habitans étoient encore payens. Mais, loin de se borner à une compassion stérile, il s'empressa, avec tout le zèle de la charité, de chercher les moyens de répandre, sans être remarqué, la semence de la parole divine dans le cœur de la jeunesse. Comme il connoissoit la tachygraphie, il établit une école pour l'enseigner aux jeunes gens. Par ce moyen il leur dictoit des passages des psaumes et des évangiles, qui se gravoient dans leur esprit avec les vérités qu'ils renfermoient. Un de ces enfans étant tombé malade, Protogène le visita avec toute l'affection d'un père, pria pour sa guérison, et l'enfant fut rétabli. Ces marques d'amour, et la faveur accordée à sa prière, firent une impression profonde et salutaire sur l'esprit de ces payens. (Theodoret. Hist. eccles. IV, 18.) Pendant la guerre que Théodose II faisoit aux

Digitized by Google

Perses, ennemis acharnés du christianisme, sept mille hommes de cette nation, tombés au pouvoir des Romains, se trouvoient réduits à la dernière nécessité. — Acace, évêque d'Amida, ville de Mésopotamie, aux frontières de la Perse, témoin de leur misère, assembla ses ecclésiastiques, et leur dit : « La pieuse charité de nos frères a doté cette église d'une quantité de vases d'or et d'argent; or, notre Dieu n'a besoin ni de plats, ni de coupes, puisqu'il ne boit ni ne mange; ainsi, nous ne saurions faire un meilleur usage de ces objets, que de les employer au soulagement de nos prochains. » Ayant donc fait fondre ces trésors, il les convertit en argent monnoyé; et non-seulement paya la rançon des prisonniers, mais les nourrit quelque tems, et, en les renvoyant dans leur patrie, leur donna l'argent nécessaire pour leur voyage. Un tel acte de charité étonna les Perses, et les disposa plus favorablement à l'égard du christianisme.

Le vénérable Théodoret, évêque de Cyr sur l'Euphrate, invitant un citoyen de cette ville, encore payen, à assister à la consécration d'un temple (c'étoit alors l'objet d'une fête populaire à laquelle chacun prenoit part), lui écrivit ces paroles où respire la plus tendre charité (Ep. 68): « Je voudrois pouvoir vous inviter à la fête, non pas seulement en qualité de concitoyen, mais comme mon frère dans la foi; mais, hélas! votre

Digitized by Google

préjugé ne me le permet pas. Aussi je ne veux faire valoir auprès de vous que les vœux de la patrie; et tout ce que je vous demande, c'est de participer aux bénédictions des saints prophètes et des apôtres patrons de cette église, car c'est un privilège dont aucune séparation ne peut exclure. »

Il y avoit encore un autre genre d'obstacles à l'action de l'évangile, que nous avons appelés *intérieurs*, parce qu'ils tenoient au caractère et à la tournure d'esprit des payens eux-mêmes.— On peut les diviser d'après ces deux classes d'individus qui se retrouvent dans tous les tems, dont les uns combattent le christianisme de propos délibéré, et les autres, sans s'en douter, et tout en s'envisageant comme chrétiens, sont cependant en opposition par leur manière de voir avec les vrais principes de cette religion. L'apôtre saint Paul les désigne en quelque sorte dans ces paroles : *Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse; mais nous, nous prêchons Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs et folie aux Grecs.* Les uns étoient trop plongés dans la vie matérielle, pour qu'une religion, qui suppose des besoins du cœur et de l'esprit, pût trouver quelque accès dans leur ame; c'étoit par le moyen des sens et d'une imagination toute terrestre, qu'ils prétendoient saisir les choses divines; ils vouloient une divinité qui favorisât leurs passions et leurs

Digitized by Google

caprices, qui parût sur la terre entouré de gloire et de puissance, et trouvoient absurde la manifestation d'un Dieu qui se cache sous la forme d'un serviteur, et qui ne se fait connoître et sentir qu'aux cœurs humbles et débonnaires. —Les autres, élevés jusqu'à un certain point au-dessus de ces idées charnelles, mais enflés d'un secret orgueil, éprouvoient à la vérité des besoins spirituels et moraux; mais ils s'imaginoient pouvoir les satisfaire eux-mêmes, et par leur seule sagesse; c'étoit par l'esprit plutôt que par le cœur, qu'ils prétendoient saisir la religion; au lieu de tendre à la sanctification, ils cherchoient à amuser leur curiosité par des solutions ingénieuses, et se complaisoient dans un monde idéal qu'ils s'étoient eux-mêmes créés, et qui n'avoit d'existence que dans leur imagination. Parmi les premiers se trouvoient ces payens qui, méconnoissant le miracle étonnant d'une église pleine de vie et de force malgré des commencemens si chétifs en apparence et victorieuse de tant d'adversaires de tout genre, inattentifs au miracle également frappant de la régénération que le christianisme opéroit dans l'homme, demandoient pourquoi l'on ne voyoit donc plus de miracles s'opérer, si, comme on le disoit, Christ et les apôtres en avoient pu faire?.. qui même, comme Julien, assez égarés pour comparer le Christ lui-même avec les anciens conquérans et les héros de la fable, osoient

Digitized by Google

demander ce que Jésus-Christ avoit donc fait de si grand? De ce nombre étoient encore ces Porphyre, ces Libanius, qui se plaignoient que, depuis qu'Esculape n'étoit plus adoré, il ne se faisoit plus de cures miraculeuses dans les temples; car les prêtres savoient, par l'usage de moyens naturels ignorés du peuple, produire des effets propres à lui en imposer. De ce nombre enfin étoient ces hommes séduits par les prestiges et les prophéties prétendues de leurs Théosophes, dont tout l'art consistoit à frapper l'imagination par un babil mystérieux, et ceux qui, rappelant avec emphase la gloire à laquelle leurs dieux avoient élevé l'ancien empire Romain, déplorant les malheurs de ce même empire toujours plus exposé à une dissolution totale, soutenoient qu'une religion accompagnée de si fâcheux effets, ne pouvoit absolument pas être la *véritable*.—Pour que de tels hommes en vinssent à croire, il falloit que le sentiment religieux fût réveillé en eux par quelque forte impression, ou bien qu'ils fussent témoins de certains faits en rapport avec leurs besoins et leurs espérances du moment, et d'après lesquels ils pussent conjecturer que le christianisme satisferoit leur désir du merveilleux. C'est ce qui avoit lieu quand ils voyoient les prières des chrétiens exaucées d'une manière sensible, ou les effets remarquables qui accompagnoient quelquefois les actes de foi et de dé-

Digitized by Google

votion que faisoient les chrétiens dans les chapelles des martyrs ou près de leurs tombeaux. Il est probable que parmi ces payens qui, lors du sac de Rome par Alaric (l'an 410), se réfugièrent au milieu des chrétiens rassemblés en prières dans une église, seule préservée de la destruction générale, il y en eut plusieurs qui, frappés de la dévotion des fidèles, et pleins de reconnoissance pour celui dont le nom les avoit sauvés, sortirent du temple avec des sentimens bien différens de ceux qu'ils y avoient apportés. —La seconde classe de payens dont nous avons parlé, étoit composée de personnes dont l'esprit cultivé par l'étude de la rhétorique ou par la philosophie, avoit trop perdu le goût de la simplicité pour pouvoir saisir la force et la sagesse de l'Ecriture sainte, présentées sous une forme si humble et si peu apparente. Ils vouloient une religion ornée de mystères et de symboles poétiques pour le peuple, et renfermant, pour les hommes plus éclairés, une doctrine mystique et favorable aux spéculations de l'esprit. La philosophie néoplatonicienne leur présentoit l'un et l'autre (v. V, p. 22), aussi conserva-t-elle long-tems encore ses enthousiastes partisans. L'un d'eux, nommé Victorin, qui, dans les premiers tems du 4e siècle, avoit acquis à Rome une grande célébrité par ses connoissances, dans la littérature ancienne et ses leçons sur les anciens philosophes, ayant eu dans sa

Digitized by Google

vieillesse, le désir de connoître l'Ecriture, ne pnt la lire sans être toujours plus frappé de la vérité de ses doctrines. Dans le principe il chercha à accorder le christianisme avec son ancienne manière de voir. Il ne pouvoit pas prendre sur lui de confesser cet évangile, méprisé comme une folie par ses nobles amis, et craignoit de les offenser par une telle démarche. Néanmoins il s'ouvrit à son ami Simplicien, qui étoit chrétien; et souvent il lui répétoit que, dans le fond de l'ame, il l'étoit aussi. Mais ce dernier ne lui répondoit jamais autre chose, sinon : « Je ne puis pas te croire, ni te compter parmi les fidèles, tant que je ne t'ai pas vu dans une église chrétienne; à quoi Victorin ripostoit d'un ton railleur : « Sont-ce donc les murailles d'un temple qui font le chrétien? » Il pensoit comme ces hommes dont parle Augustin ; « Il me suffit d'adorer Dieu en esprit : qu'ai-je besoin d'aller au temple et de m'associer extérieurement aux chrétiens*)? » Cependant sa foi s'éclairant et se fortifiant toujours davantage, il se sentit obligé, en sa conscience, de la professer publiquement; il alla tout-à-coup trouver son ami Simplicien, et lui réjouit le cœur en lui disant : Viens, allons ensemble à votre temple, je veux devenir chrétien. Comme il devoit, avant d'être baptisé, réciter une con-

*) Sufficit mihi in conscientiâ Deum colere, quid mihi opus est, aut in ecclesiam ire aut visibiliter misceri christianis? S. 37, §. 6.

Digitized by Google

fession de foi conçue en termes précis, on voulut le dispenser de la réciter en présence de toute l'assemblée, et se contenter d'une profession faite devant quelques personnes; mais il le refusa en disant : « Je n'ai pas eu honte, jadis, d'enseigner publiquement ce qui ne pouvoit pas me sauver, comment pourrois-je maintenant rougir d'annoncer publiquement ce qui seul peut me conduire au salut? Il fit en effet, avec beaucoup d'assurance et de joie, la profession publique de sa foi. La résurrection apparente du paganisme sous l'empereur Julien, ne l'ébranla pas. Ce prince, irrité de voir le christianisme, dont un trait distinctif est de se prêter à toutes les formes de civilisation, faire servir à son avantage les sciences des Grecs et des Romains, défendit aux chrétiens d'avoir des écoles de littérature et de rhétorique. Cette défense atteignit Victorin, qui renonça avec joie à la place qu'il avoit si long-tems occupée, et composa des ouvrages pour la défense et l'explication des doctrines chrétiennes. (August. confes. 1, 8.)

Parmi les partisans de cette philosophie platonicienne se distinguoit particulièrement, au commencement du Ve siècle, par la noblesse de son caractère et sa piété, Synesius de Cyrène. Bien différent de ces payens pleins de préjugés, dont nous avons parlé plus haut, il étoit loin d'attribuer à la religion les vices des hommes qui

Digitized by Google

se paroient des dehors du christianisme. Son cœur religieux devoit nécessairement sentir que cette doctrine avoit quelque chose de divin, et Synesius savoit distinguer ce caractère du principe impur sous lequel la manifestation de la divinité dans le christianisme tout comme dans le monde en général est souvent comprimée. Mais il envisageoit toutes les religions comme des formes diverses sous lesquelles Dieu se manifeste; il aimoit à chercher dans toutes les religions ce qui est commun à tous les hommes, et à se faire sur ce point des idées générales : souvent aussi il transportoit dans certaines religions des idées qui ne s'y trouvoient pas, et qu'il puisoit dans sa propre conscience, qui éprouvoit l'influence du voisinage des chrétiens près desquels il vivoit. Cependant il n'étoit point encore dans cette situation d'ame qui fait désirer à l'homme la religion dans laquelle seule un cœur froissé peut trouver le repos. Le christianisme demande à l'homme son cœur tout entier, et Synesius ne se sentoit nullement pressé de le lui consacrer ainsi. Menant une vie en grande partie contemplative, le monde idéal qu'il s'étoit formé lui suffisoit. Les livres, quelques amis, des recréations innocentes, l'exercice de la bienfaisance, particulièrement chère à son cœur, remplissoient sa vie et le rendoient heureux. Il n'y avoit rien dans ses circonstances extérieures qui fût propre à lui rappeller d'une manière

Digitized by Google

frappante le dénuement, la misère et la foiblesse de l'homme. Et de plus, par son caractère particulier, il étoit de ces hommes à qui il est difficile d'acquérir un sentiment bien vif de leur culpabilité, à moins qu'un coup tout particulier de la grâce ne découvre à leurs yeux le véritable état de leur ame. Peu sensible aux jouissances des sens et aux succès de l'ambition, exempt en général de passions ardentes, il n'avoit de goût marqué que celui de la science et de la contemplation. Cependant, lorsque dans ses méditations il cherchoit à s'élever jusqu'à la divinité, il ne laissoit pas de sentir l'influence d'une puissance étrangère qui empêche l'esprit de l'homme de se tenir à cette hauteur, et le force de redescendre sur la terre; mais il n'en cherchoit pas tant la cause dans une dégénération de la nature intérieure de l'homme que dans la matière, cette enveloppe étrangère qui retient comme dans une prison la partie spirituelle de notre être. Sans doute il attribuoit aussi cet empire de la matière à l'influence des *démons* *) auxquels, selon les principes de certains philosophes d'alors, l'homme est soumis par suite de son union avec cette enveloppe hétérogène. —Mais à ses yeux ces démons n'étoient

*) Le mot démon ne se prenoit pas toujours dans un mauvais sens, il signifie originairement Esprit, et peut répondre à notre mot Génie, qu'on ne prend dans un bon ou mauvais sens que selon l'épithète qu'on lui ajoute. Voy. Schneider's Lexic. *Note du trad.*

Digitized by Google

pas des esprits rejetés du Dieu de sainteté à cause de leur rebellion volontaire; c'étoient des productions du principe matériel, de cette force aveugle de la nature opposée à la raison, à la loi et à l'ordre, et contre laquelle le principe divin qui se manifeste aux hommes soutient ici bas une lutte perpétuelle. Des penchans et des passions aveugles constituent en quelque sorte l'essence de ces êtres; ces penchans et ces passions, ils les communiquent aux hommes tombés sous leur domination par leur union avec la matière. D'après cela Synesius aspiroit à un affranchissement de cet empire de la matière, mais non pas à un affranchissement du péché. Dans les momens où il se sentoit accablé sous le joug de cette puissance étrangère et arrêté par elle dans l'essor que son ame cherchoit à prendre vers le ciel, il adressoit avec larmes d'ardentes prières au Dieu qui purifie, qui sauve et qui rachète (θεος ιρυσιος, μειλιχιος, καθαρσιος), à ce Dieu vers lequel il se sentoit attiré dans le fond de son cœur. Il cherchoit ce Dieu sauveur dans les hauteurs des cieux, car il ne connoissoit pas encore le Dieu qui, pour sauver l'homme, est apparu dans l'humiliation, et se laisse trouver aux humbles. Le Père céleste qui a pour agréable quiconque, dans toute nation, le craint, l'aime et fait sa volonté, entendit les prières que Synesius lui adressoit de la plénitude de son cœur; il ne le laissa point sans témoignage,

Digitized by Google

et le fortifia dans sa foi. Le Père miséricordieux qui attire les cœurs au Fils pour se donner à eux par lui et leur procurer la paix, amena Synesius à sa connoissance par différentes voies qui, dans le moment, furent pour lui une douloureuse épreuve. Chargé, pour les intérêts de sa patrie, d'une mission auprès de l'empereur, il fut obligé de passer à Constantinople trois années de soucis et d'agitation. Durant ce pénible séjour, il cherchoit auprès de Dieu toute sa consolation, visitoit toutes les églises, et, prosterné devant le Seigneur, il le supplioit avec larmes de bénir son entreprise. Il eut sans doute l'occasion d'entendre dans cette ville les prédications d'un Chrysostôme, qui durent faire impression sur son cœur. Les consolations qu'il trouva dans les temples des chrétiens, et sa participation réitérée à leur culte, contribuèrent à faire pénétrer le christianisme plus avant dans son ame. De retour dans sa patrie, quoiqu'il y eût encore dans son esprit un mélange d'idées hétérogènes, il demanda à Dieu de daigner l'unir à lui d'une manière plus intime par le baptême. « O mon Père, disoit-il dans ses prières, source de la pure et véritable sagesse, fais luire dans mon cœur la lumière qui émane de ton sein, montre-moi le sentier qui conduit à toi, donne-moi le signe sacré, imprime sur moi ton sceau. » — Les compatriotes de Synesius, pleins de confiance en lui, l'élurent évêque de

Digitized by Google

Ptolemaïs, avant qu'il fût parvenu à la simplicité de la foi, encore balancé entre les doctrines de Platon et le christianisme. Une charge qui l'appeloit à présenter les choses divines dont il ne s'étoit occupé que pour lui dans le recueillement de la solitude, ou avec ses amis les plus intimes, à les présenter, dis-je, d'une manière également appropriée aux besoins des petits et des grands, des ignorans et des philosophes, une telle charge étoit bien opposée à son ancienne manière de vivre et à ses goûts. Il étoit d'ailleurs convaincu qu'on ne peut plaire à Dieu que par l'amour de la vérité, et qu'il n'étoit pas permis d'apporter l'erreur dans son sanctuaire; par conséquent, bien loin de vouloir cacher ce que quelques-unes de ses opinions pouvoient avoir de contraire aux principes de l'église, il se hâta de déclarer franchement sa manière de voir à ceux de qui dépendoit l'élection épiscopale. Mais ces pieux ecclésiastiques avoient une ferme conviction que celui qui achève ce qu'il a commencé, ne laisseroit pas imparfaite l'œuvre de grâce commencée dans cet homme, et les sentimens avec lesquels Synesius accepta définitivement ce poste difficile, étoient bien propres à justifier leur attente. Car il étoit fermement résolu d'obéir à Dieu, de lui offrir le seul sacrifice qui lui est agréable, celui de sa propre volonté, et même de lui sacrifier ses penchans les plus chers, dès que les circonstances, et en particulier celle de sa nomina-

Digitized by Google

tion malgré ses aveux, lui auroient fait voir clairement que Dieu l'appeloit à cette œuvre. «Quelle que soit ma répugnance pour les affaires et les soins qui les accompagnent, disoit-il, je ne laisserai pas de me charger, quoiqu'avec douleur, de ce pesant fardeau, dès que Dieu me l'imposera.» Les occupations de ce nouveau ministère alloient, il est vrai, lui ravir le repos et le loisir nécessaires à la vie contemplative qu'il chérissoit; mais il étoit persuadé que, si le Dieu qui l'appelloit à des fonctions plus actives ne l'abandonnoit pas, ces fonctions, loin de le détourner de la sagesse, serviroient au contraire à l'en rapprocher davantage. En effet, apportant à cette œuvre un esprit tourné vers Dieu, réfléchi, profondément pénétré de la dignité de cette vocation, il pouvoit s'attendre à découvrir, par les expériences vivantes d'un service actif, et par une application journalière aux choses divines, bien des choses que l'étude et la méditation n'avoient pu lui apprendre. Des peines domestiques et extérieures, dont l'effet est d'attirer le cœur de l'homme à celui qui seul peut sauver et guérir, contribuèrent encore à développer sa piété; son église fut exposée à divers fléaux, sa patrie ravagée par la guerre, et il eut à pleurer la perte d'enfans tendrement aimés. Malheureusement nous ne connoissons pas assez le reste de sa vie pour pouvoir juger quels furent ses progrès ultérieurs dans la science

Digitized by Google

chrétienne. Son zèle pour la doctrine de la Trinité ne sauroit ici nous servir de boussole. Dès le commencement de sa conversion il l'avoit admise sans difficulté, trouvant dans ses idées platoniciennes un moyen facile de se l'expliquer à sa manière; mais l'adoption d'une doctrine de la Trinité, amalgamée à un certain système au moyen de formules philosophiques, n'est point ce qui constitue le chrétien. Nous pourrons conclure quelque chose de plus certain à cet égard de ce qu'il dit dans un passage relatif à la dignité de l'homme. Dans une de ses précédentes prières, il s'écrioit : « Je porte en moi ta semence, une étincelle de ta gloire, un esprit issu d'une race sublime. » Il avoit raison, mais il ne faisoit pas attention que l'homme a perdu, par le péché, ces titres de noblesse, et qu'avant tout ils doivent être renouvelés. Dans le passage dont nous parlons, son langage est plus humble : il trouve toute la gloire de l'homme *en ce que Christ est mort pour lui sur la croix.* (Ep. 57.)

Dans cet homme doué de si belles qualités le passage du platonisme au christianisme s'opère insensiblement, sans que l'on puisse remarquer en lui une de ces crises décisives qui créent une nouvelle époque dans l'existence. Il n'en fut pas de même de la conversion d'un autre homme qui devint dans la suite l'un des plus grands des pères de l'église, de saint Augustin. Ici c'est

Digitized by Google

d'une crise violente, mais préparée depuis longtems, qu'on voit naître une vie nouvelle toute pénétrée de l'esprit du christianisme. Dans la vie de ce seul homme se retracent les différens périodes de développemens de l'humanité entière, et nous pouvons y contempler les voies admirables dont se sert la sagesse infinie pour former ceux qu'elle destine à être ses instrumens.

Nous avons déjà vu plus haut comment la pieuse mère d'Augustin répandit dans le jeune cœur de son enfant les premières semences du christianisme. Ces premiers germes furent longtems avant de se développer et de porter des fruits. Il y avoit dans la nature d'Augustin une énergie puissante, mais farouche, qui avoit besoin d'être domptée et adoucie par la puissance de l'esprit de Dieu, un feu dévorant qui devoit être changé en une flamme céleste. — Ce qui est dit (Matth. 13.) de la semence qui tombe parmi les épines, arriva à son égard; les épines s'élevèrent et étouffèrent cette semence. Lorsque les passions et les désirs de la jeunesse commencèrent à s'élever en lui, qu'il sentit l'aiguillon de l'ambition, et que, dans le but d'étudier la rhétorique, il se rendit à Carthage où se présentèrent à lui tous les plaisirs et toutes les distractions d'une grande ville, insensiblement les pieuses dispositions de son enfance diminuèrent, il abandonna le Dieu auquel sa

Digitized by Google

mère l'avoit consacré dès sa naissance, pour se livrer aux convoitises de la chair, à celles des yeux, et à l'orgueil de la vie. Souvent il arrive qu'au sein des ténèbres où un homme est plongé resplendit un rayon de cette grâce qui l'élève et l'attire de toutes manières, sans qu'il puisse garder cette impression, ni d'abord suivre cet appel; mais malgré cela ce n'est pas en vain que le souffle divin a atteint son cœur, il y laisse un désir inquiet qui le travaille et l'agite jusqu'à ce qu'il ait enfin trouvé l'asile qui seul peut lui procurer la paix et le bonheur. Ce fut le cas d'Augustin. Lisant à l'âge de dix-neuf ans l'Hortensius de Cicéron, qui contient une exhortation à la recherche de la sagesse, il fut tout-à-coup frappé du néant de ses vœux et de toute sa tendance précédente, et en un instant il sentit que la sagesse et la connoissance de la vérité sont le seul but digne des efforts de l'homme. « Tout d'un coup, dit-il lui-même en parlant de ses sentimens, les espérances du monde me parurent pure vanité, et au milieu d'une incroyable agitation d'ame, je soupirai après la sagesse impérissable, et commençai à me lever pour retourner vers toi, ô mon Dieu! » Le désir de la sagesse et de la vérité le poussoit sans doute, sans qu'il y pensât, vers le Dieu qui seul pouvoit les lui communiquer, mais ce Dieu, il ne lui étoit pas encore donné de le trouver. Il avoit cependant l'inten-

Digitized by Google

tion de bien interpréter ce désir et d'en chercher la satisfaction là où il devoit le faire, dans celui qui seul renferme les trésors de la science. D'ailleurs les souvenirs de son enfance qui se réveilloient en lui l'attiroient à cet être. « Comme j'avois sucé avec le lait l'amour du Sauveur, et que son nom en étoit d'autant plus profondément gravé dans mon ame, aucun des vains objets de ce monde, quelque beau, quelque agréable qu'il fût, n'étoit plus capable de m'entraîner tout-à-fait. »

Dans ces dispositions, il saisit avec avidité ce livre qui avoit fait de si heureuses impressions sur lui dans son enfance, mais il étoit encore trop éloigné de l'esprit de simplicité et d'humilité, trop ébloui de l'éclat des choses visibles, pour pouvoir comprendre une grandeur qui se présente sous l'apparence de la bassesse. « Mon orgueil, dit-il, dédaignoit le style humble de la Bible, et mes yeux étoient incapables d'en pénétrer la profondeur. Le propre de ce livre est de ne la découvrir qu'aux petits, et moi, j'avois honte d'être petit, et, enflé d'orgueil, je me trouvois grand à mes propres yeux. » Il dit encore plus tard, dans un sermon qu'il fit étant évêque (S. 51. §. 6.) : « Dans ma jeunesse, portant à l'étude de l'Ecriture sainte un esprit de subtilité au lieu d'un pieux amour de la vérité, je me fermai moi-même, par la fausse direction de mon esprit, la porte de mon Seigneur.

Digitized by Google

En place de frapper pour qu'elle me fût ouverte, je travaillois au contraire à ce qu'elle me demeurât fermée; car je me permettois de chercher avec mon orgueil ce qu'on ne peut trouver que par l'humilité. » — C'est dans cette situation d'ame qu'il entra en relation avec des personnes de la secte des Manichéens, qui méprisoient la foi des chrétiens ordinaires, humblement fondée sur l'autorité, et lui promettoient, s'il vouloit se laisser initier à leurs principes, de lui donner, au lieu de la foi, une connoissance parfaite au moyen de laquelle il pourroit résoudre tous les doutes et trancher toute espèce de difficulté. — Une semblable promesse étoit bien propre à séduire un jeune homme sans expérience, dévoré du besoin de savoir, et découragé par les difficultés que dans les circonstances d'alors l'Ecriture pouvoit lui présenter. Ajoutez à cela que ces gens s'entouroient de cette apparence de mystère qui a toujours tant d'attraits pour une jeune imagination. Sous ce rapport, l'esprit de l'homme irrégénéré est presque toujours dans l'extrême; ou bien il est ennemi déclaré du merveilleux, ou bien il en est avide. S'il ne repousse pas précipitamment et sans examen, comme pur fanatisme, tout ce qui lui paroît surnaturel et sort du cercle ordinaire de ses idées et de son expérience, il tombe dans l'erreur opposée, et prétend trouver dans tout ce qui se présente à lui sous un aspect mysté-

Digitized by Google

rieux et énigmatique le faîte de la sagesse et de la science. La sagesse divine au contraire, la véritable sagesse, parce qu'elle se manifeste sous les formes de la simplicité, ne lui paroît qu'une folie. Les partisans du manichéisme étoient divisés en deux classes, les auditeurs (auditores) qui n'étoient pas encore initiés à l'explication de ses mystères, et les élus (electi) auxquels on dévoiloit toutes les profondeurs de la science. Quelle ne fut pas l'impatience d'Augustin lorsqu'il se vit élevé au nombre des élus et tout près de recevoir ces hautes révélations! Avec quelle avidité ne s'empressa-t-il pas de saisir tout ce que les Manichéens lui apprirent alors! — Mais ce fut peine perdue, toute leur science ne le rendit ni meilleur ni plus éclairé. Il resta en proie à cet état de lutte avec soi-même, à cette guerre intérieure que l'apôtre saint Paul dépeint (Rom. c. 7.) d'après sa propre expérience comme l'état de l'homme irrégénéré, en qui se réveille le sentiment de sa nature morale. Huit années s'écoulèrent ainsi sans qu'Augustin connût le repos. Cependant il ne laissa pas de trouver différentes difficultés dans la doctrine des Manichéens; et comme Fauste, un de leurs chefs célèbre par son esprit et sa pénétration, étoit venu à Carthage, Augustin voulut profiter de sa présence pour lui demander différentes explications; mais il se trouva trompé dans son attente, et ce mécompte acheva de le dégoûter

Digitized by Google

du manichéisme. D'un autre côté, il courut le danger auquel succombent souvent ceux qui, après s'être jetés tête baissée dans un système, n'y ont pas trouvé ce qu'ils en attendoient; il fut sur le point de désespérer de la vérité, et de s'abandonner à un scepticisme complet. Cependant le besoin de vérité profondément imprimé dans son ame le sauva de cette espèce de désespoir, et comme au milieu de l'agitation de ses pensées il garda toujours fermement la foi en Dieu, il sut puiser une nouvelle espérance et un nouveau courage dans l'idée que Dieu ne peut pas laisser sans le satisfaire un besoin qu'il a si profondément gravé dans l'ame de l'homme, faite à son image, et dans cette conviction il supplia avec persévérance et avec larmes l'unique témoin de ses combats de lui faire connoître le chemin de la vérité. Le souvenir des impressions de son enfance lui disoit de le chercher dans le christianisme. « Comment Dieu, se disoit-il à lui-même, auroit-il fait sortir cette religion victorieuse de tant de combats, comment lui auroit-il donné de faire autant pour la régénération de l'humanité, s'il ne l'avoit pas destinée à être un fanal de salut pour l'homme inquiet, mal assuré, et en proie à une incertitude continuelle? » — Précisément à cette époque il eut l'occasion d'entendre les sermons du vénérable Ambroise, évêque de Milan, et cette prédication ne fut pas sans effet sur lui. Il avoit

Digitized by Google

le désir de croire, mais sa disposition au doute l'en empêchoit; c'étoit un combat continuel entre son esprit et son cœur. Sans cesse en crainte d'être derechef dupe de sa précipitation, il vouloit acquérir de la réalité des choses divines une certitude palpable, « une certitude semblable à celle qu'il avoit que sept et trois font dix. «

La philosophie néoplatonicienne qu'il apprit à connoître dans le tems de cette fermentation intérieure, eut une grande influence sur la marche de son esprit. Elle l'aida à passer du manichéisme et du scepticisme à une manière d'envisager les choses divines et humaines plus rapprochée du christianisme. Il y trouva plusieurs idées qui n'étoient pas sans rapport avec les doctrines chrétiennes, et qui devoient préparer son esprit à les recevoir. Il est vrai, que dans le système, ces idées n'étoient qu'un objet de spéculation et manquoient de vie. Aussi le conduisirent-elles à saisir le côté *idéal* du christianisme; mais non pas le côté *réel*, sans lequel cependant le premier n'est qu'une ombre vaine. S'il parvenoit, à l'aide de cette philosophie, à se faire une idée de ce qui est dit dans l'évangile selon Saint-Jean d'une *parole qui étoit avec Dieu et qui étoit Dieu*, d'un autre côté la voie qui conduit à la parole *qui a été faite chair*, à cette parole *qui a habité parmi les hommes et qui donne à ceux qui la reçoivent*

Digitized by Google

le privilège d'être faits enfans de Dieu, cette voie lui demeuroit inconnue et la sagesse de ce monde ne pouvoit la lui faire trouver. « *Si quelqu'un pense être sage selon ce monde, qu'il devienne fou pour être véritablement sage!* » De même que Synesius sentant que son bonheur ne pouvoit se trouver qu'en ce Dieu vers lequel l'homme est entraîné par les besoins les plus intimes du cœur et de l'esprit, Augustin mettoit maintenant toute son ardeur à chercher Dieu, mais il le cherchoit *en-haut*. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce sujet: « Une certaine sagesse nous apprend que les ames ne peuvent recevoir le bonheur que de la plénitude du verbe éternel, qu'elles ne peuvent être ramenées à la sagesse qu'en s'unissant à la sagesse éternelle; mais qu'*Il* est mort en son tems pour les impies, que tu n'as pas épargné ton propre fils et l'as livré à la mort pour nous, c'est ce que cette sagesse ne peut nous apprendre; car tu as caché ces choses aux sages et aux intelligens, mais tu les as révélées aux simples; et tu l'as fait afin que tous ceux qui sont travaillés et chargés aillent à lui et qu'il leur procure le repos; car il est doux et humble de cœur, il enseigne ses voies aux débonnaires, prend garde à notre humilité, voit nos langueurs et nous pardonne tous nos péchés. Mais ceux qui, enflés d'une doctrine prétendue sublime, ne veulent pas écouter celui qui leur crie;

Digitized by Google

« Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames», ceux-là, quelque connoissance qu'ils aient de Dieu, ne le glorifient point comme leur Dieu, mais se perdent dans la vanité de leurs pensées. » Augustin cherchoit déjà à allier cette philosophie qui lui inspiroit tant d'ardeur pour les choses divines, avec la religion de son enfance. Au moyen de ce système il se créoit un Christ à sa façon, (c'étoit un homme tout particulièrement illuminé de Dieu,) et se formait un christianisme purement idéal. Il vouloit parler de la religion en homme expérimenté, sans cependant avoir encore acquis d'expérience à cet égard. « Je voulois déjà, dit-il en parlant de la situation de son ame à cette époque, je voulois déjà passer pour un sage et j'en portois en moi-même la punition, mais je ne savois pas gémir de mon orgueil. Où étoit alors cette charité qui, pour bâtir l'édifice de notre salut, se fonde sur l'humilité, qui est Jésus-Christ lui-même? » Avec tout cela cette philosophie ne pouvoit lui donner la force de dompter ces passions contre lesquelles il luttoit depuis dix ans, depuis le moment où le désir d'une vie plus noble s'étoit élevé dans son ame. Il restoit toujours balotté entre Dieu et le monde, enflammé pour de belles idées qu'il ne pouvoit réaliser. Ainsi il vouloit renoncer à toute occupation terrestre et vivre avec quelques amis d'une vie purement plato-

Digitized by Google

nique, employée uniquement à la recherche de la vérité; aucun d'eux ne devoit être obligé de songer à ses besoins temporels; une bourse commune devoit pourvoir à leur subsistance. Dans des momens d'enthousiasme il lui sembloit déjà avoir fait passer dans sa vie l'idéal qu'il avoit imaginé, et cependant cette perfection lui échappoit bientôt, quand les passions ou les circonstances le faisoient redescendre dans le réel de la vie. Ce n'est pas, en effet, l'ivresse passagère d'un enthousiasme poëtique qui peut nous fournir un modèle vivant et vivifiant d'après lequel nous ayons à régler notre vie; et quelle que soit l'élévation de nos pensées, il n'y a que la foi à la parole manifestée en chair qui puisse nous faire trouver ce parfait modèle, car c'est en elle seule que l'idéal de la perfection se trouve réalisé, puisqu'en elle le ciel, source de la perfection, est uni avec la terre. Mais laissons parler Augustin : « Je cherchois le moyen de parvenir à la communion avec Dieu, et je ne pus le trouver que lorsque j'eus embrassé par la foi le médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, ce Jésus qui dit : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » Mais je ne me tenois pas attaché au Seigneur Jésus, je n'étois pas assez humble pour suivre l'homme humble, et je ne soupçonnois pas tout ce que l'on peut apprendre de son abaissement. Car ta parole, la vérité éternelle, supérieure à toute ta

Digitized by Google

création, a élevé jusqu'à elle ceux qui étoient au-dessous d'elle, elle s'est formé du limon de cette terre une humble demeure pour nous humilier, nous détacher de nous-mêmes et nous incorporer à elle, pour nous guérir de l'orgueil et nous inspirer la charité; elle l'a fait afin que nous cessassions de nous confier en nous-mêmes, et qu'à la vue de la divinité qui s'abaisse jusqu'à revêtir notre foiblesse, apprenant nous-mêmes à devenir *foibles*, nous nous prosternions devant elle dans le sentiment de notre lassitude, et qu'elle pût alors nous relever et nous soutenir.» Voilà, en effet, où Augustin devoit en venir. Il falloit que, pénétré de sa misère, tout plein du sentiment de sa foiblesse, il apprît à désespérer de lui-même pour qu'il fût en état d'éprouver toute la puissance du Sauveur. Il devoit apprendre à être foible en lui-même, pour pouvoir être fort dans le Seigneur. Une semblable disposition pouvoit seule amener le moment où cesseroient ses incertitudes, et l'être dont la sagesse infinie se manifeste surtout dans le gouvernement des esprits, se servit de diverses voies temporelles et spirituelles pour opérer en lui cette heureuse révolution.

Augustin passa du platonisme à l'étude de la Bible dont il avoit, depuis onze ans, abandonné les principes. Cependant le motif qui le portoit alors à lire ce livre étoit bien moins la conviction de son infaillible autorité dans les

Digitized by Google

choses divines, que l'espoir que, tout en satisfaisant au besoin de religion qui dès son enfance avoit pénétré son ame, il y retrouveroit les vérités qu'il avoit puisées dans la philosophie de Platon, et se fortifieroit par la conformité des deux systèmes dans ses propres opinions. Le premier des écrivains sacrés sur lequel tombèrent ses regards se trouva précisément être celui avec lequel il devoit se sentir le plus en rapport, tant pour le caractère que pour l'ensemble de la vie; celui qui insistoit avec le plus de force sur ce qui convenoit le mieux à la situation momentanée de son ame, et jetoit en particulier une vive lumière sur les objets dont la philosophie de Platon ne pouvoit l'instruire*). Ce fut là qu'il apprit à se connoître et à se juger lui-même; qu'il reconnut quelle différence il y a entre le goût d'une oisive contemplation des choses divines et une vie en Dieu; quelle prodigieuse distance entre cette perfection idéale dont l'imagination se repaît, et l'application de ses lois à la vie pratique. Il y vit encore qu'il ne sert en rien à l'homme de prendre intérieurement plaisir à la loi de Dieu, tant qu'il y a *dans ses membres une loi du péché qui combat celle qui est dans son ame*, et qu'avant tout il faut apprendre à connoître la voie par laquelle l'homme peut parvenir non-seulement à voir Dieu de

*) Saint-Paul.

Digitized by Google

loin, mais à être guéri de ses péchés, de manière à ce que Dieu daigne habiter en lui. En un mot, il apprit de cette lecture à s'écrier : « Que faut-il que fasse l'homme pauvre et misérable? Qui est-ce qui peut le délivrer de ses misères? » et il reçut pour réponse : « C'est la grâce de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur, par lequel l'obligation écrite contre nous est à jamais annulée. »

Pendant qu'Augustin étoit ainsi occupé à comparer la philosophie de Platon avec la théologie de saint Paul, toujours incertain et combattu en lui-même, il reçut la visite d'un de ses compatriotes nommé Pontitien, qui occupoit une place distinguée à la cour. Celui-ci ne fut pas peu étonné de trouver sur sa table, au lieu de quelque ancien auteur payen, les écrits de saint Paul. Cette circonstance fit prendre à leur conversation une tournure religieuse, et entre autres choses ils en vinrent à parler des institutions monastiques, auxquelles s'intéressoient alors les hommes sérieux, parce que c'étoit principalement sous cette forme que dans ce tems-là les chrétiens sincères et rigides cherchoient à se prononcer contre la vie légère et dissipée du monde. A cette occasion, Pontitien fit à son ami le récit suivant : « Etant à Trèves, à la suite de l'empereur, un jour que ce monarque assistoit aux jeux du cirque, j'allai me promener avec trois de mes amis dans les jardins

Digitized by Google

qui touchent aux remparts. Comme nous marchions deux à deux, les deux premiers ayant pris les devants arrivèrent à la grotte d'un solitaire. Parmi les objets qui s'offrirent à eux dans cette retraite, se trouvoit un livre contenant la vie d'Antoine, le père des ermites. L'un d'eux prit ce livre, en lut quelques passages, et fut tellement frappé, en le lisant, de la vanité des grandeurs mondaines, qui avoient été jusqu'alors l'objet de ses vœux, qu'il s'écria : Que gagnerons-nous après toutes nos peines? Nous ne pouvons rien désirer à la cour de plus grand que la faveur de l'empereur; mais combien un tel avantage n'est-il pas fragile et dangereux? Que de dangers ne faudra-t-il pas courir pour arriver à une position plus périlleuse encore que tous ces dangers? et qui sait quand j'y parviendrai? D'un autre côté, si je veux être ami de Dieu, je peux le devenir à l'instant même. Là-dessus, il renonça à sa place, et s'établit dans cette solitude pour s'y vouer uniquement à la méditation des vérités divines. » Dans les dispositions où se trouvoit alors Augustin, ce récit, quoique rapporté occasionellement et sans dessein, fit sur lui une impression décisive. Pendant une lutte de douze années, il n'avoit pu vaincre ses passions et son goût pour le monde! il n'avoit pu parvenir à prendre une résolution qui avoit été pour ce courtisan l'affaire d'un instant! « Combien doit donc être long, s'écria-t-il, le tems

Digitized by Google

depuis lequel, avec toute notre science, nous combattons contre la chair et le sang, si un homme sans étude a pu dans un instant se dégager ainsi de tous les appas du monde? » Tout plein de ces pensées, pénétré de douleur et confus de sa conduite, il descend à la hâte dans son jardin, se jette au pied d'un arbre, le visage contre terre; et là, les yeux ouverts sur l'état de son ame, il répand avec larmes son cœur devant Dieu, mais sans pouvoir trouver de consolation. Il étoit dans cette situation, lorsqu'une voix d'enfant se fait entendre tout à coup d'une maison voisine, et prononce à réitérées fois ces paroles : *prends et lis*. Augustin ne put s'empêcher de regarder ces paroles comme une direction du ciel qui l'invitoit à ouvrir la Bible, qu'il avoit laissée sur un des bancs du jardin, et à prendre pour une réponse du Seigneur les premières paroles qui se présenteroient à lui. Il ouvre le livre, et tombe d'entrée sur ce passage : *Revêtez le Seigneur Jésus-Christ* (Rom. 13, 14). A ces mots, la lumière, la confiance et la paix se répandirent dans son ame. Il vit clairement ce qu'il avoit à faire, et comprit qu'oublier ce qui étoit derrière lui, renoncer au monde et à soi-même, se donner entièrement au Sauveur qui l'appeloit, n'écouter que lui et ne vivre qu'en lui et pour lui, devoit être désormais le but unique de sa vie et de ses efforts.

Digitized by Google

II.

Opposition entre le monde et la vraie église de Christ dans l'intérieur même de l'église visible. Séparatisme. Exemples de conversion à un christianisme intérieur et pratique. Heureuse influence de la piété de quelques mères chrétiennes.

Comme bien des personnes étoient entrées dans l'église par des motifs purement temporels, et que plusieurs autres ne s'en trouvoient membres que par un effet de l'habitude, on ne pouvoit guère s'attendre que le christianisme exerçât sur tous ceux qui le professoient son influence régénératrice. De-là cette masse considérable de gens qui, sans concevoir l'étendue des obligations du chrétien, s'imaginoient satisfaire aux devoirs de cette vocation en se pressant dans les temples aux grandes solennités, et regardoient toute application plus sérieuse aux objets de la religion comme l'affaire des ecclésiastiques et des moines. — Dans les premiers tems du christianisme, les payens traitoient de sombres fanatiques les chrétiens dont la vie pure et sévère contrastoit avec la corruption générale; de même maintenant les hommes légers qui n'avoient de chrétien que le nom, affectoient de mépriser ceux qui, non contens de confesser de la bouche leur Sauveur, éprouvoient dans les saintes inspirations de leur foi le besoin de l'i-

Digitized by Google

miter par leur vie. — « Ce n'est pas seulement, dit Augustin, au milieu des payens et de la part des payens que le chrétien est exposé à des insultes (Sermo in Ps. 90, § 4.); actuellement encore, au sein du christianisme, quiconque aspire à une piété distinguée ne tarde pas à être l'objet des railleries et des injures des chrétiens eux-mêmes. Dès-lors, mon cher frère, à quoi bon vous réfugier dans les lieux que les payens n'habitent pas? Personne ici ne peut outrager un chrétien que des chrétiens, car on n'y rencontre pas de payens; mais en échange, que de chrétiens dont les mœurs sont déréglées et toutes payennes! Aussi, quiconque voudra vivre chrétiennement au milieu de tous ces gens, être sobre au milieu d'hommes intempérans, pur au milieu de gens impurs, adorateur du vrai Dieu au milieu d'êtres qui consultent les devins, assidu à son culte parmi les partisans des danses et des théâtres; tout homme qui voudra vivre de la sorte au milieu de tels chrétiens doit nécessairement s'attendre à recevoir d'eux des paroles désagréables, si ce n'est pas des outrages. Ils lui diront par exemple : « Voyez le grand homme! c'est un saint, un Elie; c'est presque un saint Pierre! on diroit vraiment que vous êtes descendu du ciel!!! (S. II. Ps. 48. §. 4. et Ps. 93. §. 20.)» — « Que quelqu'un commence à vouloir vivre pour Dieu, à mépriser le monde, à ne point se venger des injures, à ne

Digitized by Google

plus soupirer après les richesses et le bonheur du monde, mais à ne penser qu'au Seigneur et à ses voies; et il ne manquera pas d'entendre non-seulement les payens, mais, ce qui est bien plus déplorable, les membres même de l'église dont il fait partie, répéter : Eh bien! que t'est-il donc arrivé de nouveau? Pourquoi veux-tu vivre de la sorte? Crois-tu peut-être qu'il n'y ait que toi de chrétien? Pourquoi ne pas faire comme les autres? Pourquoi ne te voit-on pas aux spectacles comme tout le monde? Pourquoi n'as-tu pas recours comme nous aux enchantemens et aux amulettes, et ne consultes-tu ni les astrologues ni les devins, quand chacun le fait autour de toi? » Dans ces passages et dans d'autres semblables, Augustin parloit d'après sa propre expérience; aussi étoit-il en état d'encourager avec connoissance de cause ceux qui ne vouloient pas se conformer à l'esprit du monde. « Je vais vous apprendre, leur disoit-il, ce que beaucoup de personnes ont remarqué comme moi. Dès qu'un chrétien commence à vivre selon la piété, à mépriser le monde et ses joies, et à manifester un zèle ardent pour le bien, il se voit bientôt exposé au blâme et aux contradictions des chrétiens tièdes. Mais s'il persévère, s'il surmonte ces contradictions par la patience, et ne se relâche pas dans la pratique des bonnes œuvres, il verra ceux qui d'abord cherchoient à le détourner finir par suivre son exemple; car

Digitized by Google

ils ne crient et ne blâment qu'aussi long-tems qu'ils espèrent de le décourager. Mais lorsqu'ils reconnoissent qu'ils ne peuvent rien contre sa persévérance, ils changent de langage et disent hautement : c'est un grand homme, un véritable saint ; heureux celui que Dieu favorise d'une semblable grâce ! »

Ceux qui, au milieu de cette génération de chrétiens tièdes et insensibles, brûloient d'un saint zèle pour Dieu, auroient mieux fait, sans doute, de rester parmi leurs semblables, pour faire luire leur lumière devant eux, manifester par leurs paroles et leurs actions les vertus de celui *qui les avoit appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière*, et en amener ainsi quelques-uns à la connoissance de l'être qui habitoit et agissoit en eux. Mais plusieurs de ces chrétiens régénérés, dans la première ardeur de la conversion, ne surent pas supporter l'indifférence du grand nombre pour les choses divines ; et, indignés de la corruption d'un monde qui se paroit des dehors du christianisme, ils s'enfuirent dans les déserts et se cachèrent dans des solitudes. — D'autres, conservant encore le besoin de vivre avec des chrétiens dans une communion fraternelle, et de se rendre utiles à leurs semblables, s'associèrent à des personnes animées des mêmes sentimens, et, se renfermant avec elles dans un couvent, se séparèrent du reste de la société. — Des troisièmes se sépa-

Digitized by Google

rèrent complètement de l'église, prétendant qu'en tolérant le mal au milieu d'elle, elle avoit cessé d'être la véritable église de Jésus-Christ, qui doit nécessairement être sainte et pure, et cherchèrent à former entre eux une communion revêtue de ce caractère. — Ils oublioient les uns et les autres que le chrétien n'est pas appelé à sortir matériellement de ce monde, mais, comme le remarque fort bien Vigilance, l'adversaire du monachisme, à le combattre en se confiant en celui qui avoit prié son père pour les siens, en disant : *Je ne te demande pas que tu les ôtes du monde, mais que tu les préserves du mal,* et qui dit à ses disciples et aux fidèles de tous les tems : *Vous aurez des combats dans le monde, mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde.* — Ils ne pensoient pas que le chrétien, aussi long-tems qu'il est sur cette terre, s'il n'a pas à lutter contre l'influence du monde extérieur, n'en a pas moins au-dedans de lui un autre monde bien plus difficile à combattre. Ils oublioient également qu'il est tout aussi impossible de voir ici-bas une église entièrement pure et sainte, que de rencontrer un homme d'une sainteté et d'une pureté parfaite, et que celui-là seul revêt une sainteté véritable, qui, se dépouillant de lui-même, la cherche dans celle que le Seigneur impute au fidèle, et dans le ciel où tôt ou tard il doit être introduit. Il y a partout, dans chaque fidèle en particulier comme

Digitized by Google

dans chaque église, grande ou petite, de l'ivraie qui croît au milieu de la bonne semence; à cet égard, le devoir des chrétiens est de soigner la bonne semence, de la conserver pure de tout alliage, de la séparer autant que possible de l'ivraie, et d'arrêter les progrès de cette mauvaise herbe; mais, en même tems, il doit prendre garde d'anticiper sur le jugement décisif que le Seigneur s'est réservé, de peur d'arracher avec l'ivraie bien des germes excellens, ou d'autres qui auroient pu le devenir. Le chrétien est appelé à supporter aussi bien qu'à combattre, et s'il est obligé de porter l'épée dans la foi, c'est avec un esprit de charité qu'il doit s'en servir. — Saint Augustin s'exprime aussi d'une manière frappante sur cet esprit de séparation (Enarrat. in Ps. 96. §. 9). « Dans quel endroit pourra se réfugier un chrétien pour ne plus gémir au milieu des faux frères? Ira-t-il dans les déserts? Les scandales l'y poursuivront encore. D'ailleurs, est-ce à l'homme qui est avancé dans la perfection à s'isoler pour n'avoir plus besoin de supporter personne? Mais que seroit-il devenu lui-même si, lorsqu'il étoit encore foible, il ne s'étoit trouvé personne qui eût pris patience avec lui? En vérité, si c'est parce qu'il est avancé qu'il ne veut plus supporter personne, ses progrès doivent être d'une nature bien étrange. Faites attention à ces paroles de l'apôtre : *Supportez-vous l'un l'autre*

Digitized by Google

par la charité, étant soigneux de garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix. «*Supportez-vous l'un l'autre*» dit-il; n'avez-vous donc rien en vous qui soit pour votre frère un objet de support? J'en serois bien étonné; mais supposons le fait : vous en êtes donc beaucoup plus capable de supporter les autres; vous n'avez pas besoin d'être supporté vous-même, par conséquent supportez vos frères. — Mais répondez-vous: Je ne le peux pas; eh bien! vous avez donc aussi besoin de support, puisque vous ne suivez pas le précepte : Supportez-vous dans la charité. Vous mettez de côté toutes les occupations de ce monde, et vous vous cachez de manière que personne ne puisse plus vous voir. A qui serez-vous désormais utile? Encore une fois, seriez-vous arrivé au point où vous en êtes, si personne ne vous avoit aidé?» Augustin parle ensuite de ceux qui, pour ne pas abandonner avec le monde la société des chrétiens, se réunissoient dans des couvens. «Séparés du tumulte du monde, ils sont, dit-il, comme dans un port assuré. Seroit-ce peut-être là déjà le repos qui nous est promis? Non, pas encore; ils ont aussi leurs soupirs, ils ont aussi des tentations à redouter et à combattre. Comment seroit-il possible qu'il ne se mêlât parmi eux aucun homme corrompu? Tous ceux qui y entrent montrent-ils leur cœur? Ils ne se connoissent pas eux-mêmes, comment prétendez-vous les connoître?

Digitized by Google

Vous voulez exclure tous les faux frères de la communion des vrais fidèles; chassez du moins auparavant tous les mauvais mouvemens de votre cœur. Nous souhaitons tous d'avoir un cœur ferme et inaccessible au mal; mais qui connoît les voies par lesquelles le mal peut s'y insinuer? — Des combats journaliers ont lieu au-dedans de ce cœur qui pourtant est seul et isolé. — Où donc trouver un endroit sûr? — Nulle part ici-bas, nulle part sur cette terre d'épreuve, si ce n'est l'asile qu'offre au fidèle la confiance dans les promesses de Dieu. Mais là-haut, dans ce glorieux séjour où nous espérons d'être introduits, là il y aura une sûreté parfaite; et quand les portes de cette Jérusalem céleste seront fermées et sûrement fortifiées, alors les chants de paix et d'allégresse pourront retentir dans son enceinte. » Paroles précieuses! L'homme ne seroit pas si exigeant à l'égard des autres et du monde en général, s'il se connoissoit mieux lui-même, si son propre intérieur ne lui étoit pas étranger, s'il vouloit considérer combien il a encore de défauts à corriger et de sujets de gémir sur ses propres misères. Ce qui l'abuse, c'est qu'il voudroit toujours avoir le ciel sur la terre, et qu'il oublie la loi qui l'appelle à manger son pain à la sueur de son visage. — Augustin fait voir encore combien, dans des momens de mécompte, il étoit facile à ceux qui, pour ne pas savoir distinguer l'église visible de

Digitized by Google

l'église invisible, ni considérer qu'ici-bas le mal est toujours à côté du bien, vouloient une église parfaite, de se laisser aller à passer des éloges exagérés qu'ils avoient d'abord prodigués aux chrétiens à un blâme encore plus outré. « On loue l'église chrétienne, dit-il : il n'y a que les chrétiens, qui soient de grands hommes; ils s'aiment entr'eux; ils font ce qu'ils peuvent les uns pour les autres; voilà ce que l'on répète. Celui qui entend ces éloges, et qui ne sait pas qu'on y passe sous silence le mal qui se trouve mêlé au bien, s'empresse de se mettre en contact avec les chrétiens, dans l'espoir de jouir d'un tel spectacle; puis, quand il découvre les imperfections dont on ne l'avoit pas prévenu, il échoue contre le scandale que lui donnent les faux chrétiens, et à cause d'eux il abandonne les véritables. Alors, plein de mépris et de haine contr'eux, il les accable de reproches : Qu'est-ce que ces chrétiens? dit-il : Ne sont-ce pas ces gens que l'on voit remplir avec le même empressement les temples aux jours de solennité et les théâtres aux jours de spectacle? »

Les chrétiens qui se séparoient ainsi des autres, sous le prétexte des défectuosités de l'église visible, couroient le risque de se reposer sur leur propre justice, au lieu de n'espérer que dans celle qui vient du Seigneur, et de partager leur confiance entre les hommes et Dieu, au lieu de se confier en Dieu seul et de ne consi-

Digitized by Google

dérer les hommes que comme des instrumens secondaires destinés à leur être utiles (1 Cor. 2, 22.). C'est ce qu'Augustin reprochoit aux donatistes qui, disoit-il, auroient mieux aimé entendre outrager le Christ que leur Donat (Serm. 197). Aussi s'efforce-t-il de prémunir les chrétiens contre cet esprit de séparatisme. « Que personne, leur dit-il, ne mette son espérance en l'homme; l'homme n'est quelque chose qu'autant qu'il se tient collé à son Dieu; pour peu qu'il s'en détache, il n'est plus que misère et néant. Par conséquent, en prenant conseil de l'homme, ne regardez qu'à celui qui seul peut éclairer l'homme. C'est ainsi que vous pourrez vous approcher de celui qui vous parle par les hommes et qui ne fait point acception des personnes. Tout homme qui s'est approché de Dieu au point que Dieu demeure en lui, ne sauroit approuver ceux qui ne fondent pas sur Dieu toutes leurs espérances. Celui qui cherche à se former un parti parmi les hommes, n'est point *une de ces montagnes* dont parle l'Ecriture, *que le Très-Haut éclaire de sa lumière.* — Qu'est-il? C'est un homme qui obscurcit son propre entendement et qui se dérobe à lui-même la clarté du Seigneur. (Enarrat. in Ps. 75. §. 8.)

L'histoire des hommes qui furent dans la main du Seigneur d'utiles instrumens pour l'avancement de la religion et de la piété, nous présente un nouveau tableau de la variété et de

Digitized by Google

la sagesse des dispensations divines dans l'œuvre de la conversion de l'homme. C'est ainsi qu'une première éducation chrétienne, donnée surtout par des mères pieuses, eut une heureuse influence sur la plupart d'entr'eux, influence fécondée chez quelques-uns par des destinées extérieures et des révolutions spirituelles, qui firent ensuite sortir des flammes de cette première étincelle de religion que le contact du monde sembloit avoir étouffée. La pieuse Nonne dont nous avons déjà parlé rendit cet inappréciable service à Grégoire de Naziance. Son premier soin fut de se rendre dans le temple avec ce fils, son premier né, de le consacrer à Dieu et au service de la religion, et, suivant l'usage de ces tems, elle mit dans la main de l'enfant un exemplaire des Evangiles, comme un signe de l'œuvre à laquelle elle le vouoit. Le souvenir de cet événement fit toujours une grande impression sur l'ame de Grégoire; il se comparoit à Samuel qu'Anne avoit consacré à Dieu, dans un âge tout aussi tendre. Naviguant dans sa jeunesse sur une mer orageuse, il faillit faire naufrage, et parmi les sentimens qui l'agitoient dans cette circonstance, il regrettoit surtout de mourir sans avoir reçu le baptême. Alors il demanda à Dieu par de ferventes prières de lui sauver la vie, afin qu'il pût la dévouer à son service. Puis, voyant sa prière exaucée, il se crut consacré une seconde fois et confirmé dans

Digitized by Google

l'obligation de donner sa vie toute entière à Dieu. Ce fils qui, pénétré de la plus profonde reconnoissance envers une mère qui avoit tourné ses premiers pas vers le ciel, ne pensoit jamais à elle sans attendrissement, nous en a laissé le portrait suivant : « Elle n'alloit jamais au théâtre; quoiqu'elle eût une sensibilité vive et profonde, et qu'elle compatît fortement aux peines des autres, elle ne se laissoit jamais surprendre ni dominer par l'affliction au point de perdre la disposition à rendre grâces à Dieu pour tout ce qui lui arrivoit. Quelque événement funeste qui pût lui survenir, jamais un jour de fête elle n'eût pris ou conservé un habit de deuil; car toujours chez elle les choses invisibles l'emportoient sur les choses visibles, les sentimens religieux triomphoient de tous les autres, et les intérêts de l'humanité touchoient plus vivement son cœur que tout ce qui lui étoit personnel. C'étoit avec une dévotion respectueuse qu'elle paroissoit dans le temple. Cette vénération se manifestoit dans toutes ses manières, et dans le moindre de ses gestes; à la fin la mort la surprit comme elle y étoit en prière. »

La pieuse Nonne avoit donné à l'éducation religieuse de son second fils Césaire les mêmes soins qu'à celle de Grégoire, et ils furent également suivis des plus heureux effets. Césaire, il est vrai, embrassa une autre carrière que Grégoire; il fut entraîné davantage dans le

Digitized by Google

tourbillon des affaires du monde. Devenu médecin privé de l'empereur, il occupoit un rang distingué à la cour de Constantinople, et y resta jusqu'à l'avénement de l'empereur Julien au trône. Ce prince, qui dans son acharnement contre le christianisme s'efforçoit d'enlever à cette religion tous ceux de ses sectateurs qui étoient doués de talens distingués, mit en usage et sollicitations et promesses pour en détourner Césaire. Déjà la famille de ce dernier étoit dans les plus grandes inquiétudes à son égard; on s'efforçoit de cacher à sa mère tout ce qui se passoit, de peur de trop émouvoir la sensibilité de cette ame pieuse. Mais Césaire vit dans la foi cette perle précieuse pour la possession de laquelle on doit tout abandonner; il aima mieux quitter la cour que de perdre la faveur du Tout-Puissant. Après la mort de Julien, il revint à la cour, et il y occupoit une des premières places lorsqu'un coup de la providence vint le réveiller de nouveau. La ville de Nicée en Bythinie, où il séjournoit, fut bouleversée par un tremblement de terre, et il fut lui-même enseveli sous les décombres de sa maison. Mais par un rare bonheur il ne périt pas dans cette catastrophe, et même s'en tira sans accident. Alors son ami Bazile de Césarée lui écrivit comment il convenoit au chrétien d'envisager ces sortes d'événemens. « Tout ce que nous avons à faire maintenant, lui dit-il, c'est de ne pas nous montrer

Digitized by Google

ingrats et indignes de si grands bienfaits, mais de publier autant qu'il est en nous les merveilles du Seigneur, et de ne pas borner notre reconnoissance à des paroles, mais de la prouver par nos actions, comme la seule considération du miracle dont vous avez été l'objet me persuade que vous le faites. Si c'est un devoir pour nous tous de nous consacrer à Dieu, parce que de morts que nous étions nous avons été ramenés à la vie par Jésus-Christ, que ne doivent pas faire ceux qui ont été retirés des portes mêmes de la mort? Le meilleur moyen de marcher dans ces voies est de persévérer dans l'esprit qui nous animoit au moment du danger. Alors certainement nous étions frappés du néant de cette vie, de l'inconstance des choses humaines, de la folie de ceux qui s'y confient. A la vue de notre vie passée, nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de regret, et nous prenions sans doute en nous-mêmes l'engagement, si Dieu nous rendoit à la vie, de nous consacrer de nouveau à son service et de veiller sévèrement sur nous-mêmes. » — Cette délivrance miraculeuse produisit en effet sur l'ame de Césaire une impression semblable. Le baptême fut, comme il arrivoit souvent alors, le premier pas par lequel il commença une vie qui devoit être employée au soin de son salut et de ses intérêts éternels. Mais il ne put travailler long-tems à exécuter cette pieuse résolution; il fut peu de

Digitized by Google

tems après appelé dans le séjour qui étoit devenu l'objet de ses vœux. Ses dernières paroles furent des paroles de charité; il mourut en léguant sa fortune aux pauvres.

Basile de Césarée fut élevé dans une campagne écartée du Pont, par sa grand'mère Emilie, femme d'une piété distinguée. Ce fut elle qui répandit dans sa jeune ame les premières semences de la foi chrétienne, dont elle étoit elle-même redevable au vénérable évêque de Néocésarée, Grégoire Thaumaturge. Après avoir terminé à Athènes ses études littéraires, Basile s'établit à Césarée, et là, dans un moment où ses succès et l'éclat de ses talens auroient pu facilement le détourner du but sérieux de la vie, il y fut rappelé par l'influence de sa sœur Macrine, qui avoit également reçu de leur respectable aïeule des principes de piété, et s'y étoit fortifiée par la lecture de l'Ecriture sainte et une vie retirée. Décidé à vivre d'une vie nouvelle, Basile la commença en recevant le baptême, et bornant ses relations à quelques amis animés des mêmes dispositions, il se prépara dans la retraite, par la prière, la lecture de la Bible et des Pères, aux saintes fonctions de l'épiscopat. Voici comment il s'exprime lui-même sur cette nouvelle tendance de sa vie. — « Après avoir employé beaucoup de tems à l'étude de cette science dont la sagesse de Dieu a dévoilé la folie; lorsque réveillé comme d'un profond

Digitized by Google

sommeil, j'aperçus la merveilleuse et pure lumière de l'Evangile, je fus aussitôt frappé de l'inutilité et du néant de la sagesse de ce monde, qui bientôt va disparoître; je déplorai l'erreur de ma vie passée, je cherchai les moyens et les personnes qui pouvoient m'aider à me pénétrer des vérités divines, et m'efforçai surtout d'améliorer mes principes qu'un long commerce avec des gens vicieux avoit corrompus. »

La mère de Théodoret eut la même influence sur le caractère et la vie de son fils. Elevée à Antioche et accoutumée à toute la magnificence d'une des premières villes de l'Orient, elle n'avoit que vingt-huit ans lorsqu'une maladie d'yeux dont elle souffroit beaucoup la conduisit à penser sérieusement aux objets de l'éternité. Dans ses souffrances, elle s'adressa à un moine nommé Pierre, qui jouissoit d'une grande considération et habitoit une solitude près d'Antioche, et lui demanda avec instance de prier pour sa guérison. Elle n'en reçut d'abord que des reproches sur le luxe avec lequel elle se présentoit devant lui. « Avez-vous donc, lui dit le solitaire, le dessein de confondre l'art du Créateur en affectant ainsi d'orner et d'embellir son ouvrage? » Puis répondant à sa demande : « Je ne suis qu'une créature comme vous, un homme chargé de péchés, je ne peux pas opérer des miracles, et ce n'est pas en ma considération que Dieu veut faire de telles choses. » Mais comme

Digitized by Google

elle insistoit et le supplioit avec larmes de lui accorder sa demande, il ajouta : « Dieu seul peut guérir; il exauce la prière de ceux qui croient; sans doute ce ne sera pas à moi qu'il accordera maintenant une telle faveur, mais il ne vous la refusera pas, s'il voit en vous une foi ferme et sincère. Si donc vous possédez une foi semblable, recevez ce moyen de guérison que Dieu vous envoie. » Alors il passa la main sur ses yeux en y marquant le signe de la croix, et elle fut guérie; non point certainement par un effet magique de cet attouchement dont le moine lui-même avoit déclaré l'impuissance, mais par la puissance de la foi qu'il avoit fait naître dans son cœur. Cependant cette guérison d'un mal physique fut pour elle la source d'une guérison bien plus importante, de celle de son ame. — Mariée depuis plusieurs années sans avoir d'enfans, elle supportoit cette privation avec une pleine soumission à la volonté divine, mais il n'en étoit pas de même de son mari, qui ne pouvoit se résigner et sollicitoit tous les ermites de prier le ciel en sa faveur. L'un d'eux, nommé Macédonius, fit venir cette femme auprès de lui; lui dit qu'elle n'avoit qu'à prier avec ardeur, qu'elle auroit sûrement un fils, mais aussi qu'elle devoit le consacrer à celui de qui elle le tenoit. Comme elle lui répondit : « qu'elle ne cherchoit rien sur la terre, qu'elle n'aspiroit qu'au salut de son ame, » Macédonius

Digitized by Google

ajouta : « Le Dieu de toute largesse vous accordera certainement un fils, car il bénit au-delà de toute espérance les vœux de ceux qui l'implorent avec sincérité. » Cependant le moment de ses couches fut très-pénible, et comme elle étoit en danger de perdre le fruit de ses douleurs, le même ermite se présenta de nouveau devant elle, et lui adressa ces paroles : « Ne craignez point, celui qui vous a accordé l'objet de vos désirs ne vous le retirera pas; seulement souvenez-vous de votre vœu, et persévérez à lui consacrer le don qu'il vous a fait. » Cette femme pieuse ne manqua pas de raconter de bonne heure ces choses à son enfant; une fois par semaine elle le conduisoit auprès de ces hommes vénérables, pour qu'ils lui donnassent leur bénédiction, et que leur présence et leurs paroles fissent sur lui une salutaire impression. Pierre cherchoit à se l'attacher par des caresses, il le prenoit sur ses genoux, lui donnoit du pain et des fruits; Macédonius lui disoit souvent : « Mon fils, ta naissance a coûté bien des peines, j'ai veillé bien des nuits pour prier Dieu de te donner à tes parens : que ta vie soit digne de tant de vœux ! Tu as été consacré au Seigneur déjà avant ta naissance (ses parens, pour qu'il ne l'oubliât jamais, lui avoient donné le nom de Théodoret, qui signifie *donné à Dieu*), or ce qui est consacré à Dieu doit être révéré de chacun et préservé du contact du monde. Tu dois

Digitized by Google

donc ne souffrir dans ton ame aucun mouvement désordonné, et ne faire, ne dire, ne penser que ce qui peut avancer la gloire du saint des saints. » C'est ainsi que se gravoit dans l'ame du jeune Théodoret cette profonde piété qui fut l'ornement de toute sa vie.

Chrysostôme reçut également la première impulsion à une vie religieuse de sa mère Anthuse, qui, restée veuve de bonne heure, avoit fait de l'éducation de ce fils sa plus douce occupation.

Augustin, comme nous l'avons déjà dit, apprit aussi de Monique, le modèle d'une épouse et d'une mère chrétienne, à connoître et à lire les Ecritures. Cette femme admirable supporta d'abord avec une patience et une douceur vraiment chrétienne la vivacité et les emportemens de son mari Patrice. Elle avoit pour lui un sincère et profond attachement; tout son désir étoit de le gagner au Seigneur; c'étoit encore plus par sa conduite que par ses paroles qu'elle s'appliquoit à le faire, et enfin elle eut le bonheur d'y parvenir. Après la mort de son mari, elle fut obligée de travailler péniblement de ses propres mains pour qu'Augustin pût continuer ses études à Carthage. Mais rien n'égala la douleur qu'elle ressentit à la vue du changement qui s'étoit opéré dans les sentimens de son fils pendant son absence. Qu'y a-t-il en effet de plus propre à navrer un cœur religieux que la tentative de lui enlever l'objet de sa foi et de ses

Digitized by Google

espérances? Voilà cependant ce que dut éprouver Monique de la part de son propre fils qui, trouvant maintenant trop charnelle l'idée d'un Christ venu sur la terre, ne vouloit plus entendre parler que d'un Christ spirituel; que dans la simplicité de sa foi elle étoit incapable de saisir. Quelle douleur pour cette tendre mère de voir celui qu'elle aimoit le mieux sur la terre chercher à lui enlever ce qu'elle avoit de plus cher au monde, le fondement de ses espérances éternelles et la source de sa tranquillité présente! Aussi que de prières ardentes elle adressa à Dieu; que de larmes amères elle versa sur ce fils qu'elle voyoit courir à sa perte! Non contente d'implorer le ciel, elle s'adressa à des hommes remplis de sagesse et de piété, et les pria de s'intéresser à elle. — L'un d'eux lui donna d'après sa propre expérience (car il avoit aussi suivi les erreurs du manichéisme) le sage conseil de laisser pour le moment son fils marcher à sa volonté, ajoutant qu'il seroit inutile de vouloir disputer avec lui dans un tems où, avec toute la suffisance de son âge, il se glorifioit d'avoir vaincu par ses sophismes quelques chrétiens sans études; mais que, lorsqu'il seroit un peu refroidi, il ne manqueroit pas de découvrir lui-même la fausseté de ses principes. Enfin, voyant que Monique n'étoit point encore rassurée par ces paroles, il lui dit à moitié impatienté : « Tranquillisez-vous, il est impossible

Digitized by Google

que le fils de tant de larmes périsse. » Ces mots pénétrèrent dans son ame, comme s'ils fussent venus du ciel. Une autre circonstance contribua encore à la tranquilliser. Comme elle étoit jour et nuit occupée de ce fils, elle vit en rêve un jeune homme couvert de vêtemens resplendissans, qui l'encouragea et lui dit de jeter seulement les yeux à côté d'elle, et que là où elle étoit elle y verroit son fils. Elle s'empressa de raconter ce songe à Augustin, qui tout de suite se tira d'affaire en lui disant : « Cela signifie que vous deviendrez Manichéenne. » — « Non, répondit-elle aussitôt, car dans ce cas-là le jeune homme auroit dit : là où il est, tu y seras aussi. » — Monique accompagna Augustin à Milan; et l'on comprend la joie qu'elle dut éprouver en voyant là son fils revenir à de meilleurs sentimens. Elle vit le combat qui eut lieu dans son ame; elle y reconnut d'avance l'aurore d'une nouvelle vie, et quels ne furent pas son bonheur et ses actions de grâces, lorsqu'enfin elle put voir cette vie nouvelle pleinement développée, toutes ses espérances surpassées, et son fils, triomphant par la foi de la lutte terrible où il avoit été engagé, jouissant d'une paix profonde, se rapprocher d'elle avec toute l'ardeur du premier amour. « C'est à vos prières, lui disoit Augustin à cette époque, que je dois la grâce que Dieu m'accorde de ne rien estimer au prix de la recherche de la vérité, de ne vouloir, de ne désirer, de n'aimer plus qu'elle.

Digitized by Google

Elle prenoit une part active aux conversations religieuses qu'Augustin avoit avec ses amis, dans cette campagne écartée où il s'étoit retiré pour se préparer au baptême. Souvent, dans sa pieuse simplicité, elle savoit résoudre avec une justesse frappante les questions qu'ils agitoient. Par exemple à celle-ci : Celui qui a tout ce qu'il veut n'est-il pas heureux? elle répondit sans hésiter : « Celui qui veut le bien et qui le possède est heureux; mais celui qui désire le mal est malheureux, lors même qu'il possède l'objet de ses désirs. » Monique avoit donc vu se réaliser ses vœux les plus chers, et comme ce monde ne lui présentoit plus rien qui pût la retenir, elle hâtoit par ses désirs, le moment où elle pourroit jouir de la vie spirituelle dans toute sa plénitude. Elle avoit désiré auparavant de mourir dans sa patrie, pour pouvoir être réunie à son mari; mais maintenant ses volontés étoient aussi sous ce rapport soumises aux dispensations divines. « Le Seigneur qui nous ressuscitera, disoit-elle, saura bien retrouver et rassembler nos corps. » Ce fut dans cette douce soumission à la volonté divine que, peu après avoir vu s'accomplir le dernier et le plus ardent de ses vœux, elle quitta ce monde pour entrer dans les tabernacles éternels. Dès-lors Augustin ne cessa de croître en connoissance et en piété; il voulut confesser Jésus-Christ dans les lieux où il l'avoit méconnu, et

Digitized by Google

dans cette même Carthage où auparavant il s'étoit livré aux goûts du monde et à toutes les passions de la jeunesse, on lui entendit dire avec un mélange de douleur et de joie : « J'ai mené ici une mauvaise vie, je le confesse; et autant je me réjouis de la grâce que Dieu m'a faite, autant je m'afflige de mes péchés précédens. Mais dois-je dire que je m'en afflige? J'aurois raison de m'en affliger si j'étois toujours le même. Que dirai-je donc? Que je m'en réjouis? C'est ce qu'il m'est aussi impossible de dire, car, hélas! plût à Dieu que je n'eusse jamais été tel! Cependant ce que j'étois, je ne le suis plus par la grâce de Jésus-Christ. »

En comparant Augustin et Chrysostôme, on retrouve en eux cet esprit chrétien qui, toujours un dans son principe, fait agir les hommes dans le même sens, quels que soient leur caractère et leur position; mais avec cela, chacun d'eux nous présente les différences qui devoient résulter de la manière dont ils avoient été conduits à la foi. Chrysostôme y parvint peu à peu dans la solitude de la vie monacale, sans éprouver ces combats intérieurs que nous remarquons dans Augustin : de-là cette douce chaleur, cette charité calme, cette modération qui le caractérisent. Augustin réveillé par l'agitation de son ame, transporté tout d'un coup dans le centre du christianisme et partant de ce centre, savoir de la connoissance du péché et de la grâce,

Digitized by Google

comme d'un point unique, presse davantage le dogme et se plaît à représenter tout le reste de la religion comme rayonnant vers un seul point. Chez lui, plus que chez aucun des pères, la foi et la morale, découlant de ce centre commun de doctrine, ne forment qu'un seul tout dont les parties sont nécessairement et inséparablement liées l'une à l'autre.

III.

De la vie monastique et de ses rapports avec la vie chrétienne en général.

Dans une époque où l'on s'efforçoit de donner de la consistance à tout ce qui concernoit l'église, on n'est pas étonné de voir la vie monastique, avec ses règles arrêtées, résulter de la vie plus indépendante des Ascètes. Cette nouvelle institution ne pouvoit qu'être utile sous bien des rapports, dans un tems où, de toutes parts, l'ivraie pénétroit dans l'église, et où l'esprit ascétique, devenant toujours plus à la mode, faisoit craindre des scènes de fanatisme et même la dissolution de l'ordre civil et religieux. — Si l'horreur qu'inspiroit aux premiers chrétiens la corruption du monde payen en engagea plusieurs à s'opposer à l'esprit du siècle par l'austérité de la vie ascétique, à plus forte raison cela devoit-il arriver maintenant que ceux même

Digitized by Google

qui faisoient profession extérieure de la religion, ne craignoient pas de la souiller par les mœurs les plus dépravées. Aussi ce fut dans les environs des villes populeuses, où la corruption est toujours plus grande, d'Antioche, par exemple, que l'on vit se former de nombreux monastères. Souvent ces pieux établissemens présentèrent un contraste de vertus proportionné à la corruption de ces grandes cités. Bien des individus qui, au milieu des plaisirs et de la pompe du monde, n'en demeuroient pas moins vides et mécontens, alloient visiter les moines dans leur retraite, soit par curiosité, soit pour chercher auprès d'eux des consolations ou des conseils de tout genre. Les hommes qu'ils y trouvoient n'avoient rien de ce que le monde recherche; à peine avoient-ils de quoi satisfaire aux besoins de première nécessité; mais la sérénité, le calme, la dignité, répandus sur toute leur personne, faisoient concevoir à ceux qui les approchoient un bonheur dont ils n'avoient pas encore eu l'idée. On y voyoit des hommes qui, après avoir occupé les places les plus distinguées, étoient venus chercher et avoient trouvé au milieu de ces pauvres moines ce dont ils n'avoient jamais joui au sein de leur grandeur. Etoit-il surprenant qu'à un tel aspect l'un ou l'autre de ces hôtes, frappé du néant de la gloire humaine, renonçât à toutes les perspectives du monde pour ne plus quitter ce séjour de paix? La pra-

Digitized by Google

tique de la prière et cette étude de l'Ecriture par laquelle, selon l'expression du moine Marc, on applique tout à soi-même et non aux autres, étoient dans ces monastères une source de sanctification. Connoissant son propre cœur, le solitaire ne pouvoit manquer d'une certaine connoissance des hommes; éclairé par l'esprit de l'Ecriture, il ne se faisoit point illusion sur lui-même, il ne se dissimuloit pas ses fautes cachées, et savoit parfaitement où il devoit en chercher le remède. — C'est ce que nous apprend ce même Marc que nous venons de citer : « Tout ce qui est bien, disoit-il, nous vient du Seigneur; Christ devient toutes choses pour le fidèle. Ne cherchez pas la perfection dans les vertus humaines; jamais elles n'ont rendu quelqu'un parfait. La perfection que donne la loi de la liberté est renfermée dans la croix de Christ. » En d'autres termes, renoncez à vous-mêmes, cherchez votre justice en Christ, et plus vous vous abandonnerez à lui, plus vous éprouverez sa vertu sanctifiante. C'est dans ce sens qu'il s'explique en d'autres endroits : « La vie éternelle n'est pas une *rétribution* due à nos œuvres, mais elle est préparée aux serviteurs fidèles comme un don gratuit du Seigneur. Quelques-uns s'imaginent avoir la foi véritable, et ne s'appliquent pas à observer la loi de Dieu; d'autres cherchent à la mettre en pratique, mais en échange ils regardent la vie éternelle comme

Digitized by Google

une récompense qui leur est due ; les uns et les autres s'écartent de la vraie route qui conduit au royaume des cieux. Le Seigneur n'est tenu à rien envers ses serviteurs; mais ce n'est qu'en le servant selon sa volonté qu'ils peuvent obtenir une véritable liberté. Si Christ est mort pour nous, et si nous ne vivons plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour nous, nous sommes nécessairement appelés à le servir jusqu'à la mort. Comment pourrions-nous donc regarder l'adoption comme une récompense qui nous est due? Christ est notre maître et par sa nature divine et par la nature humaine qu'il a revêtue pour nous, parce qu'il nous a créés de rien et parce que lorsque nous étions morts au péché, il nous a rachetés par son propre sang et a acquis le pardon à ceux qui croiroient en lui. Nous tous qui avons été honorés du bain de la régénération, nous nous appliquons aux bonnes œuvres, non pour gagner une récompense, mais pour *conserver en nous la pureté dont nous avons été revêtus par grâce.* » Ces témoignages d'une foi pure et scripturaire se retrouvent également dans les écrits du moine Nile (1, 14). « Celui, dit-il, qui n'a pas la prétention d'être justifié par ses œuvres, fonde tout espoir de salut sur la pure miséricorde de Dieu. » Et ailleurs (1, 198) : « Le chrétien se reconnoît pécheur, mais ce qui le distingue du payen, c'est cet amour avec lequel

Digitized by Google

il se tient sans cesse collé au maître qui l'attire, le nourrit et le sauve. » Un homme avoit cherché à se justifier auprès de lui, en disant que personne ne pouvoit se vanter d'avoir un cœur pur; Nile lui répondit : « Il est donc d'autant plus déplorable que vous ne veuillez pas venir à ce Jésus qui pourroit renouveler et purifier votre cœur, et que vous ne veuillez pas le prier de vous accorder cette grâce, lui qui peut seul sanctifier votre cœur par son Saint Esprit. Quel homme étoit plus coupable que le péager dont parle Jésus? Et cependant, parce qu'il s'écria : *O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur!* il fut justifié plutôt que le Pharisien qui prioit à ses côtés. Or il est clair que ce ne sont pas ses paroles mêmes qui le justifièrent, mais la disposition intérieure dans laquelle il les prononça, et par-dessus tout l'amour de Dieu pour les hommes, de ce Dieu qui ne veut pas que nous périssions et qui nous porte à la repentance. (2, 325.) » Cependant tous les moines ne partageoient pas ces sentimens; plusieurs se confioient en leur propre justice, séduits par l'apparence extérieure de leurs austérités, et faute d'avoir l'occasion, dans leur vie égale et tranquille, d'apprendre à se bien connoître eux-mêmes. C'est ainsi que la vie monastique engendra l'orgueil du Pélagianisme et la fausse idée qu'il y a encore quelque chose au-dessus du simple christianisme pratique, *une morale*

Digitized by Google

pour les parfaits. Le monde saisit cette distinction avec avidité, pour rabaisser autant que possible les devoirs de la religion pratique. D'un autre côté, l'oisiveté de la vie contemplative et la manie de se complaire dans un certain cercle de sentimens en faisoient tomber un grand nombre dans une sorte de mysticisme qui prétend faire de l'homme un Dieu, et dont les Messaliens et les Euchètes sortis des couvens de la Syrie donnèrent des exemples dans le quatrième siècle. La même cause en jetoit d'autres dans un extrême opposé; ils s'abandonnoient à une inquiétude continuelle, à une sombre anxiété, inconciliables avec cet esprit d'adoption et cette divine charité *qui bannit la crainte.* Plus ils se laissoient absorber par l'idée de leurs tentations, au lieu de regarder au Sauveur, et plus ces tentations se multiplioient; tandis qu'ils les auroient facilement surmontées en embrassant une vocation qui, requérant toutes leurs forces, leur auroit appris à s'oublier eux-mêmes. Cela n'empêcha pas qu'il n'y eût au milieu d'eux des ames supérieures qui, libres des liens terrestres et attachées aux biens du ciel, savoient entrer dans les relations de la vie et y porter la bénédiction. Tel étoit cet Antoine qui répondit à ses disciples tout glorieux de ce que l'empereur Constantin lui avoit écrit dans sa solitude: « Ne vous réjouissez pas tant de ce qu'un homme pécheur comme nous nous a écrit une lettre;

Digitized by Google

mais réjouissez-vous plutôt de ce que le Dieu tout-puissant et très-saint, de ce que notre Créateur a daigné nous adresser de son ciel, à nous ses pauvres créatures, la lettre de son Evangile.» Cependant, comme ici-bas le mal se trouve toujours à côté du bien, les monastères renfermoient aussi bien des individus qui portoient au-dedans d'eux le monde auquel ils avoient renoncé extérieurement, et ne donnoient que trop souvent essor à leurs passions au grand détriment de l'église. C'est sous ce rapport qu'Augustin disoit avec raison en parlant de la vie monastique : « Cette institution a de vrais et de faux amis. A quelque état que vous veuillez vous vouer, attendez-vous à avoir des hypocrites à supporter; sinon, la vue de ce à quoi vous n'étiez point préparé pourroit vous inquiéter et même vous faire déchoir de la foi. Que personne ne puisse vous séduire; si vous ne voulez pas vous abuser vous-même, mais conserver la charité envers vos frères, sachez que, dans toute condition de l'église, il y a des gens qui ne sont pas ce qu'ils devroient être, mais qui cherchent à le paroître. (In Ps. 36, Serm. 1. §. 2. Enarrat. Ps. 99. §. 13.)»

Pour apprécier l'influence extérieure des moines en général, il faut les distinguer en deux classes : ceux qui vivoient dans une solitude complète, appelés *anachorètes*, et ceux qui étoient réunis dans des monastères, les moines

Digitized by Google

proprement dits, autrement appelés *cénobites*. Les anachorètes ne laissoient pas, malgré leur solitude, d'avoir de l'influence sur les autres hommes. Plus ils étoient en vénération, et plus ils étoient visités par des hommes de toute classe qui venoient réclamer de leur expérience des consolations, des leçons ou des conseils. Une seule parole, sortie d'une telle bouche et regardée comme une voix du ciel, opéroit souvent, surtout lorsqu'elle étoit prononcée à propos, ce que les plus longs discours, dans une autre personne, n'auroient pu produire.— Il ne faut pas vouloir trop réduire l'influence des hommes les uns sur les autres, principalement lorsqu'elle se porte sur la vie intérieure, sur ce qui ne peut tomber sous les sens. Que de fois une seule parole a influé sur la vie entière d'un homme! Les ermites mêmes les plus rigoureux, qui ne sortoient jamais de leurs cellules ou de leurs cavernes, et ne donnoient de réponse qu'à travers les petites ouvertures qui y étoient pratiquées, étoient consultés par des ministres d'Etat et des princes. Quand personne n'osoit faire entendre la voix de la vérité à des ministres orgueilleux, à des princes livrés à la fougue de leurs passions, ou à des évêques puissans et désordonnés, ces hommes placés dans des circonstances qui excluoient toute idée d'intérêt personnel, conservoient le privilège de faire parvenir jusqu'à eux de salutaires avis. Souvent,

Digitized by Google

au milieu des malheurs politiques, on voyoit des moines sortir tout-à-coup de leur profonde retraite, se montrer dans les villes, où on ne les avoit pas vus depuis long-tems, et sauver des malheureux par la puissance de leur intercession.

D'un autre côté, les moines réunis en communauté formoient de petites églises composées de cent et même de mille membres, dont aucun n'étoit oisif, et qui tous pouvoient, dans leur position respective, travailler utilement au bien général. —Les supérieurs de ces établissemens étoient directeurs des consciences, et pouvoient, doués de sagesse et de connoissances chrétiennes, contribuer beaucoup aux progrès religieux de chacun de leurs subordonnés. On y voyoit rassemblés des hommes de toutes les classes, des domestiques, des pauvres, des grands, qui tous étoient unis par le lien de la religion. Du fruit de leurs travaux ils secouroient les malheureux. Dans tel monastère on s'occupoit de l'éducation de la jeunesse; dans un autre on formoit, par de sérieuses études et de pieuses méditations, des hommes qui devoient devenir les lumières de l'église. La vie cénobitique se montroit recommandable à beaucoup de personnes par les services plus étendus qu'elle permettoit de rendre. Tandis que l'anachorète n'est occupé que de son propre salut, le moine peut encore s'intéresser à celui des autres. On

Digitized by Google

trouvoit aussi que la vie d'anachorète exigeoit une maturité et une vigueur de piété dont peu de personnes sont capables; et dans certains cas l'on envisageoit le monastère comme un lieu de préparation à cette vie de contemplation et d'abstinence. — Il faut apprendre à obéir, disoit-on, avant d'être en état de marcher par soi-même. » Le renoncement à soi-même et la soumission devoient s'apprendre dans le monastère et en être les premières vertus. — Cependant à ces principes s'associoit une fausse idée dont les funestes conséquences se firent sentir dans cette époque et dans les suivantes, et qui servit souvent à donner une apparence favorable à l'esclavage des ames et au despotisme spirituel. — Je veux parler de l'idée d'une subordination spirituelle. — L'homme doit s'humilier sans doute, mais devant Dieu, devant son Sauveur, et non devant une créature. L'homme doit sacrifier sa propre volonté, mais à Dieu seul, et pour se laisser guider par sa volonté suprême; c'est même là ce qui fait toute la gloire de la créature et la véritable liberté. Mais tout homme qui s'humilie dans ce sens devant un autre et se soumet à lui sous le rapport de sa vie intérieure, compromet sa dignité de chrétien, et donne à un homme la gloire qui appartient à Dieu seul. Qu'on ne dise pas que celui qui se soumet ainsi à un autre homme ne voit pas en lui l'homme seulement, mais Dieu qui s'en sert comme d'un

Digitized by Google

instrument pour le salut. A ce compte on justifieroit aussi l'espèce de culte que l'Indou rend à son Brama. Chaque chrétien doit être lui-même un instrument vivant de la divinité, un temple du Saint-Esprit, un homme instruit de Dieu et oint intérieurement de l'onction de celui qui est saint par excellence, et duquel il peut tout apprendre. *Vous avez été rachetés à grand prix*, dit saint Paul, *ne vous faites pas les esclaves des hommes*. Paulin de Nole crut devoir s'élever contre cette fausse humilité. « Gardez-vous, dit-il, vous qui êtes serviteur de Jésus-Christ, de vous dire serviteur d'un homme qui, lui-même, n'est que votre compagnon de service; c'est bien plus le péché de la flatterie, que l'œuvre de l'humilité, qui soustrait l'hommage que nous devons au seul Seigneur, au seul Docteur, au seul Dieu, pour l'accorder à un homme quelconque. L'humilité a ses justes bornes, et elle nous apprend à nous humilier dans la crainte de Dieu, devant celui-là seul dont le service constitue notre véritable liberté. Mais maudite soit cette humilité qui, loin de naître de la foi, est produite par l'asservissement des esprits; elle est l'esclave du mensonge, l'ennemie de la vérité, et ne sait ce que c'est que la vraie liberté. *Humilions* donc notre cœur devant Dieu et *élevons* à lui notre ame, afin de ne craindre que lui seul, et de l'aimer par-dessus tout. »

La vie monastique eut cependant des adver-

Digitized by Google

saires de plus d'un genre. Les uns étoient mus, non point par un esprit évangélique, mais par la légèreté et la mondanité de leurs principes. Ils ne pouvoient goûter une institution directement opposée aux joies mondaines et aux attachemens terrestres. Ce n'étoit pas parce que la vie monastique resserroit les bornes de la liberté chrétienne, qu'ils la haïssoient; mais parce qu'ils y apercevoient une tendance sérieuse à la sanctification. C'étoit le cas de ces pères qui, ambitionnant une brillante carrière pour leurs fils, se trouvoient déjoués dans leurs plans par les dispositions sérieuses que ceux-ci avoient puisées dans les pieuses leçons d'une mère chrétienne. Ils cherchoient alors à étouffer dans ces jeunes gens ce germe de piété par l'attrait des plaisirs du monde, et ne faisoient souvent que de produire en eux un penchant décidé pour la vie ascétique, ce qui les indisposoit encore davantage contre elle. Augustin en dit quelque chose en parlant, d'après saint Mathieu, 10, 34, de la lutte spirituelle que les chrétiens ont à soutenir (Enarr. in Ps. 14, §. 11.) «En vérité, c'est ce que des exemples journaliers nous attestent. Tel jeune homme désire de servir Dieu, mais cela déplaît à son père. Le père, à la vérité, lui offre un héritage terrestre; mais le fils préfère l'héritage céleste. Que le père ne s'en offense donc pas. C'est Dieu seul qu'on lui préfère.»

D'autres, tout en respectant le caractère sé-

Digitized by Google

rieux et chrétien que la vie monastique tendoit à inspirer à l'homme, et en la considérant comme un moyen utile de se former à la piété, ne pouvoient s'empêcher de s'élever contre un genre de vie si peu actif pour l'intérêt général de l'église. — De ce nombre étoient Chrysostôme et Augustin. (Enarr. in Ps. 99, §. 13. In Ps. 36, 51, §. 2.) L'on entend, dit ce dernier, plusieurs personnes répéter : « Nous désirons du repos, nous ne voulons plus avoir personne à supporter, nous voulons sortir du bruit du monde, nous n'aspirons plus qu'à une douce sécurité. — Vous voulez du repos, eh bien, cherchez donc un lit où vous puissiez reposer sans aucune espèce d'inquiétude. Il y a des gens qui ne veulent rien avoir à faire avec le monde, et qui ne veulent non plus rien faire pour l'église; se trouvant trop foibles pour agir, ils se retirent pour prier sur un lit de paresse. » Le même Père écrit aux moines (Ep. 48.) : « Gardez-vous de préférer votre repos aux intérêts de l'église, car elle n'auroit pas pu vous donner la vie, si des personnes bien disposées ne s'étoient jointes à ses efforts! La route que nous devons suivre est entre les sommités de l'orgueil et l'abîme de la paresse. Ceux qui poussent à l'excès la crainte de tout ce qui peut conduire à l'orgueil, tombent dans l'autre extrême; et ceux qui se donnent un mouvement continuel, de crainte de se laisser aller à la mollesse, vont souvent échouer

Digitized by Google

contre l'orgueil. Quel que soit votre goût pour la tranquillité, souvenez-vous toujours qu'il n'y a aucun lieu ici-bas, où celui qui craint que nous ne nous élevions à Dieu ne puisse pas nous séduire, et qu'il n'y aura de repos parfait, que lorsque le mal sera complètement détruit. » Grégoire-le-Grand, évêque de Rome, qui faisoit tant de cas de la vie monastique, et sut rendre cette institution si utile à la conversion des payens, parle dans le même sens.—« Il y en a quelques-uns, dit-il, qui, doués de talens distingués, se laissent aller à leur goût pour la contemplation, et redoutent de se rendre utiles à leurs prochains par la prédication de l'évangile. Si on les jugeoit sous le rapport de l'usage qu'ils font de leurs facultés, certainement, plus ils auroient pu se rendre utiles en se montrant dans le monde, et plus ils paroîtroient coupables. Comment l'homme qui peut faire tant de bien aux autres ose-t-il préférer son repos à l'intérêt général, quand le Fils unique du Trés-Haut a quitté le sein du Père pour venir ici-bas se rendre secourable à tous? »

Quelques-uns même, partant de ce point de vue, attaquèrent avec tant de violence la vie monastique, qu'ils se mirent eux-mêmes en opposition avec leur siècle. Vigilance, par exemple, que l'on pourroit accuser d'avoir lutté avec trop de roideur contre l'esprit de son tems, disoit, en parlant des moines : « Si tous ceux

Digitized by Google

qui aspirent à la piété, veulent s'enfermer dans des monastères ou se retirer dans les déserts, qui est-ce qui pourra désormais inviter les pécheurs à la repentance et prêcher l'évangile ? » Celui qui entra dans cette polémique avec le plus de profondeur, fut un moine Romain nommé Jovinien, que l'on ne voulut pas comprendre dans le tems. Partant des premiers principes du christianisme, il ne condamnoit pas la vie monastique, ni la vie ascétique en elles-mêmes; mais l'idée anti-évangélique, que par cette voie l'on pouvoit s'élever à un plus haut degré de piété, et s'acquérir un mérite particulier devant Dieu, comme si la morale des moines contenoit des principes plus relevés que la morale ordinaire du christianisme. « Il n'y a, disoit-il, d'après la nature même de la chose, qu'une seule espèce de vie chrétienne, qui découle de la communion avec le Sauveur, et à laquelle participent tous les véritables chrétiens. Il n'y a point de degré de sainteté supérieur à celui-là. »

Digitized by Google

IV.

L'évêque et le docteur de l'église. Importance de cette vocation; manière et moyens de s'y préparer. Le docteur ne cherche pas sa propre gloire; il conduit au Docteur céleste, exhorte à la lecture de la Bible. Ses rapports avec l'église. Sa conduite franche et courageuse à l'égard des princes et des grands.

Les avantages attachés dans ce tems aux fonctions ecclésiastiques les firent rechercher par beaucoup d'individus qui n'y avoient point de vocation, et qui, selon l'expression de Grégoire de Naziance, « envisageant cet état comme un moyen de fortune, se glissoient dans le sanctuaire sans avoir purifié leurs mains et sanctifié leur cœur. (Orat. I, t. 5.) » Peut-être la vue de cette multitude d'ecclésiastiques intéressés fit-elle sentir d'autant plus vivement à des ames plus généreuses toute la sainteté de cette vocation, la responsabilité de ceux qui l'embrassent, et d'autre part leur propre insuffisance et leur indignité. Aussi beaucoup de chrétiens, dominés par ce sentiment, faisoient tous leurs efforts pour se soustraire aux fonctions qu'on les sollicitoit d'accepter. Ils encoururent par-là le blâme d'autres personnes qui sentoient aussi bien qu'eux toute la sainteté et la responsabilité d'un tel ministère, mais qui se croyoient obligés de sacrifier leur

Digitized by Google

propre volonté, et de se soumettre en toute confiance à la vocation d'en-haut. « Ce n'est pas être véritablement humble, dit Grégoire-le-Grand (Pastor. P. I, c. VI.), que de se refuser à un ministère dans l'église, auquel on se voit appelé par la Providence. » Ceux qui partageoint cet avis pensoient qu'il ne falloit pas rechercher de telles places, mais que, lorsqu'elles leur étoient offertes, ils devoient les accepter; et dans ces cas ils croyoient pouvoir le faire avec une pleine confiance. « Ne vous plaignez pas, dit saint Basile de Césarée à un évêque élu depuis peu, de la pesanteur du fardeau qui vous est imposé, ne dites pas qu'il surpasse vos forces. Si vous deviez le porter seul, il seroit en effet, non-seulement pesant, mais insupportable. Mais si le Seigneur s'est engagé à le porter avec vous, déchargez-vous sur lui de vos soucis, et il vous assistera. » D'après ces principes, Augustin évitoit, dans sa patrie où tous les regards étoient portés sur lui, de se rencontrer dans une église qui avoit besoin d'un pasteur, de peur d'attirer sur sa personne le choix des fidèles. Mais lorsque, se trouvant pour une affaire particulière à Tagaste en Numidie, il fut élu prêtre à l'unanimité par l'église du lieu, il n'osa pas se soustraire à la vocation que Dieu lui adressoit. Cependant il accepta ce poste avec tant de crainte, avec un trouble et un accablement si visibles, que ceux qui le jugèrent d'après leur propre

Digitized by Google

manière de voir, ou d'après les idées ordinaires du monde, crurent qu'il étoit blessé de ne pas être nommé à une charge plus relevée et plus proportionnée à sa capacité. Il étoit troublé dans son ame de se voir appelé à instruire et à diriger les autres, si peu de tems après être revenu des erreurs de la vie et avoir lui-même trouvé la paix. Il écrivit à l'évêque de cette église, de lui accorder quelque tems pour se préparer à sa nouvelle vocation par la prière et la lecture de la parole de Dieu. « Il me manque tant de choses, disoit-il dans cette lettre, qu'il m'est plus facile de compter ce que j'ai, que ce dont je suis dépourvu. Je crois pouvoir dire que je connois et que je retiens, avec une foi ferme, tout ce qui est nécessaire au salut. Mais comment dois-je appliquer cela au salut des autres? Sans doute il y a dans l'Ecriture sainte des directions d'après lesquelles un homme de Dieu peut apprendre à exercer son ministère, ou du moins à vivre saintement au milieu des hommes, et à mourir de manière à ne pas perdre cette vie véritable après laquelle soupirent tous les cœurs chrétiens, tous les cœurs pénétrés de douceur et d'humilité. Mais comment arriver à ce résultat par une autre voie que celle qu'indique le Seigneur lui-même, qu'en désirant, en cherchant, en heurtant, c'est-à-dire, par la prière, par la lecture et par le repentir de ses fautes? C'est pour vaquer à ces choses que je réclame de votre charité un délai jusqu'à Pâques. »

Digitized by Google

Les églises avoient la coutume de solenniser l'anniversaire de l'installation de leurs évêques. Ce jour rappeloit vivement à ceux d'entre eux qui avoient une piété sincère toute leur responsabilité et toute la sainteté de leur vocation, et ils l'employoient à se rendre compte devant Dieu de la manière dont ils l'avoient remplie. Augustin disoit, dans une de ces occasions : (S. 311.) « Depuis que je porte ce fardeau, dont il est difficile de rendre compte, je ne passe pas une journée sans penser avec crainte à la grandeur de ma charge. Mais cette pensée me frappe bien davantage aujourd'hui, où mon ministère se présente à moi comme si j'allois l'exercer pour la première fois. » Puis passant à ce qui le soutenoit et le consoloit dans ses craintes, il ajoute : « Le Seigneur Jésus n'auroit pas appelé son fardeau *léger* s'il n'avoit eu le dessein de le porter avec celui qui s'en charge. Si ce que je suis *pour* vous m'effraie, ce que je suis *avec* vous me console; je suis évêque *pour* vous, mais aussi je suis chrétien *avec* vous. Le premier titre est celui de la charge qui m'est imposée; le second, celui de la grâce qui me console. L'un m'expose, mais l'autre me sauve. Au milieu des écueils de ces pénibles fonctions, notre cœur est souvent agité comme un frêle esquif sur une mer en tourmente; mais lorsque nous réfléchissons au prix de quel sang nous avons été rachetés, cette pensée, en ramenant le calme dans notre ame,

Digitized by Google

devient pour nous comme un port assuré. Les travaux de notre vocation ne concernent que nous seuls; mais c'est le bienfait commun à tous qui nous rassure.» Cette consolante pensée de la grâce commune à tous les chrétiens, en lui donnant un nouveau courage, excitoit en lui un sentiment plus vif de ses obligations envers son Sauveur, et des devoirs de sa vocation. «Si j'ai lieu de me réjouir davantage, disoit-il, d'être sauvé avec vous, que d'être préposé sur vous, j'en mettrai d'autant plus de zèle à vous servir, selon l'ordre de mon Sauveur, pour répondre, par ma reconnoissance, au sacrifice immense auquel je dois d'être serviteur avec vous. Car je dois aimer mon Sauveur, et je n'ai pas oublié la parole qu'il adressa à saint Pierre: *M'aimes-tu? Pais mes brebis!* Il la répèta par trois fois. Il s'informa d'abord de la disposition de son cœur, puis il lui fixa son ouvrage, parce que *plus l'affection est grande*, et plus le travail est léger.»

Si la confiance en soi-même et la prétention d'arriver à tout, uniquement par ses propres forces, décèlent un grand fond d'orgueil, il n'y en a peut-être pas moins, quoique d'une espèce un peu différente, dans ce quiétisme qui, dédaignant l'emploi des moyens conformes aux lois de la nature humaine, abandonne tout à l'action du Saint-Esprit. L'homme n'est que trop porté à tomber dans l'un ou dans l'autre de ces écueils, et l'époque

Digitized by Google

dont nous parlons, nous en fournit plus d'un exemple. On y retrouve ces gens qui ne vouloient entendre parler ni d'études, ni de directions propres à former à la vie spirituelle, prétendant qu'on devoit s'en remettre entièrement aux communications du Saint-Esprit. Augustin s'élève contre cette exagération dans son livre de la Doctrine chrétienne (de Doctrina christiana, l. 1. prolog.): « Exhortons, dit-il, chaque fidèle à s'instruire humblement des choses dont il ne peut être instruit que par les hommes, et à developper ensuite, sans jalousie et sans fierté, les vérités que d'autres lui auront apprises. Ne tentons point l'auteur de notre foi, de crainte que, séduits par la malice et les artifices de l'ennemi, bientôt nous ne refusions de nous trouver aux assemblées des fidèles, pour écouter et pour apprendre les vérités évangéliques, et que, dédaignant de lire le livre qui les contient, ou de donner attention à ceux qui les lisent ou qui les prêchent, nous nous attendions à être, comme saint Paul, enlevés en corps ou en esprit jusqu'au troisième ciel, et à entendre là ces paroles mystérieuses, qu'il n'est pas permis à l'homme de proférer, ou bien à y voir Jésus-Christ, et à apprendre de lui-même, plutôt que des hommes, les secrets de son Evangile. Prévenons des tentations si dangereuses et si superbes, et représentons-nous comment le même apôtre, quoique subjugué et divinement instruit par la

Digitized by Google

voix céleste, ne laissa pas d'être envoyé à un homme qui le devoit unir au corps de l'église, et lui en conférer les sacremens. Considérons que si l'ange annonça au centenier Corneille que ses prières avoient été exaucées et regardées favorablement, il fut néanmoins abandonné à Pierre pour être plus rempli des miséricordes divines, et non-seulement pour recevoir de lui les sacremens de la loi nouvelle, mais pour être encore plus instruit de l'étendue qu'il devoit donner à sa foi, à son espérance et à son amour. Toutes ces choses pouvoient se faire par l'ange qui lui étoit d'abord apparu ; mais certainement la condition humaine seroit trop avilie, si Dieu paroissoit ne pas vouloir déclarer ses volontés aux hommes par le ministère des hommes mêmes. Car, comment cette parole seroit-elle vraie : *Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple,* si l'homme n'étoit point le sanctuaire d'où Dieu rendît ses oracles, comme de son temple animé, et si tout ce qu'il veut apprendre aux hommes venoit immédiatement du ciel et des anges? De plus, par quel moyen cette charité qui unit si étroitement les hommes par le lien d'un même sentiment, pourroit-elle entretenir ce mélange si doux et ce mutuel épanchement des cœurs, *s'ils n'avoient rien à s'apprendre les uns aux autres?*»

C'est avec le même zèle qu'Augustin engage ceux qui s'imaginoient pouvoir prêcher

Digitized by Google

efficacement la parole de Dieu, sans autre secours que l'étude et l'éloquence, à ne pas perdre de vue celui sans la puissance duquel les hommes ne peuvent rien. « Ainsi, dit-il dans le même ouvrage, l'orateur dont nous parlons, quand les choses dont il traite sont justes, saintes et édifiantes (car il n'en doit pas dire d'autres), doit s'attacher à parler clairement et à se faire écouter avec plaisir et avec docilité; mais il doit aussi se bien persuader que, pour y réussir autant qu'il en est capable, il faut plus recourir à Dieu par la prière qu'aux talens de l'éloquence; afin que, gémissant aux pieds du Seigneur pour lui-même et pour ceux qui l'entendront, il n'exerce le ministère de prédicateur qu'après avoir fait celui de suppliant. L'heure de parler étant venue, avant de proférer une parole, qu'il élève à Dieu son ame altérée des eaux de la sagesse, pour les répandre après les avoir reçues, et faire part aux autres des biens dont il est rempli. Car, quoique l'on puisse dire beaucoup de choses et de différentes manières sur ce qui regarde la foi et la charité, quand on a étudié ces matières, qui peut savoir ce qu'on doit dire et ce qu'on doit écouter, mieux que celui qui pénètre dans le fond de tous les cœurs? Et qui peut faire que nous disions ce qu'il faut dire et comme il le faut, sinon celui entre les mains de qui sont toutes nos paroles, aussi bien que nous-mêmes?

Digitized by Google

C'est pourquoi, quiconque veut savoir et veut instruire, doit apprendre tout ce qui peut être enseigné, et tâcher d'acquérir le talent de la parole autant qu'il est nécessaire à un ministre de l'église. Mais, au moment où il va parler, il doit se souvenir que rien ne convient mieux à un esprit d'ailleurs bien disposé que le conseil du Sauveur, qui dit : *Ne pensez ni à ce que vous devez dire, ni à la manière de l'exprimer. On vous donnera dans le moment ce que vous aurez à dire ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous.*» Des hommes, ainsi pénétrés de l'idée qu'ils n'étoient que des serviteurs de l'Evangile et des instrumens du Saint-Esprit, étoient bien éloignés de chercher à avancer leur propre gloire, à se soumettre les autres, ou à obtenir leur approbation, ils n'avoient en vue que la gloire de Dieu et le salut de leurs semblables. Ils se croyoient obligés et se sentoient pressés de poursuivre, dans ses derniers retranchemens, toute espèce de prétention humaine, sous quelque apparence de justice qu'on essayât de la revêtir; et plus le pécheur s'efforçoit de couvrir son erreur du voile de la religion, plus ils manioient avec vigueur l'épée de l'esprit pour la détruire. C'est dans ce sentiment qu'Augustin s'écrie (S. 46) : «Loin de nous la pensée de vous dire : vivez comme bon vous semble, soyez tranquilles, Dieu ne laisse périr personne; seulement persistez dans

Digitized by Google

la foi chrétienne! *) Le Seigneur ne laissera pas périr ceux qu'il a rachetés, ceux pour lesquels il a versé son propre sang! Si vous voulez vous donner le plaisir du théâtre, allez-y; quel mal y auroit-il à cela? Allez, joignez-vous à la foule pour célébrer cette fête, allez vous asseoir à ces banquets qui, dans toutes les villes, seront offerts au public! Grande est la miséricorde de Dieu! elle pardonne tout. *Couronnons-nous de boutons de roses avant qu'elles se fanent.* (Sagesse de Salomon 2, 8.) Allez même, si vous voulez, tenir vos festins dans la maison de votre Dieu, et là rassasiez-vous, vous et les vôtres, de viandes et de vin, car c'est pour en jouir qu'ils vous ont été donnés. Dieu auroit-il accordé ces biens seulement aux payens et aux impies, ne vous auroit-il pas aussi fait votre part?—Ah, si nous parlions ainsi, que de gens nous attirerions à nos discours! Mais nous ne prêcherions pas la parole de Dieu, la parole de Jésus-Christ; nous prêcherions notre propre parole, nous serions des pasteurs qui se cherchent eux-mêmes, et et non point de ceux qui paissent leurs brebis.» (S. 17.)—«Qu'est-ce que je veux? dit-il ailleurs, qu'est-ce que je désire? Pourquoi vous parlé-je? Pour quel objet est-ce que je respire? Qu'est-ce qui fait le but de mon existence? N'est-ce pas que nous puissions tous ensemble vivre en

*) Il est clair qu'il ne s'agit ici que d'une foi morte.

Digitized by Google

communion avec Jésus-Christ? Voilà ma gloire, ma joie, mon tout. Mais si vous ne voulez pas écouter ma voix et que je persiste à ne pas garder le silence, je sauverai sans doute mon ame; mais vous? . . . . . non, *je ne veux pas être heureux sans vous!*

Les évêques animés de semblables dispositions, qui du reste doivent être celles de tout homme appelé à diriger une église, ne vouloient point être appelés maîtres et docteurs; ils se faisoient toujours envisager comme des disciples du seul céleste Docteur, et s'efforçoient de conduire à son école les fidèles qui leur étoient confiés, afin qu'ils pussent recevoir ses propres leçons. A l'occasion d'un passage de saint Jean *) dont on venoit de faire la lecture, Augustin disoit à ses auditeurs : « Vous savez que nous n'avons tous qu'un seul maître, et que tous ensemble nous sommes ses disciples. Quoique nous vous parlions d'un lieu élevé, ce n'est point à dire que nous soyons votre docteur; Un seul est le docteur de tous, c'est celui qui habite au-dedans de chacun de nous. Dans son Evangile, il nous a parlé à tous, et nous a dit ce que je vous dis à cet instant. Il dit en parlant de nous, de ceux qui écoutent et de ceux qui parlent : *Si vous demeurez en ma parole,* dans cette parole que je vous adresse dans l'Evangile,

*) Evangile selon saint Jean 8, 31.

Digitized by Google

vous serez véritablement mes disciples. Nous demeurons en lui par le SENTIMENT DE NOTRE MISÈRE, et il DEMEURE EN NOUS PAR SA MISÉRICORDE. » (Tractat. 18, c. 5.) « Vous devez bien penser à ce que je suis, moi qui vous parle, et de quels objets j'ose vous parler : je ne suis qu'un homme qui vous parle de choses divines, un homme charnel, qui vous parle de choses spirituelles, un homme mortel, qui vous parle d'objets éternels. Si je veux rester en santé dans la maison de Dieu, il faut que je me garde de toute prétention orgueilleuse. Je rassemble, selon qu'il m'est donné, ce que je vous présente; lorsque le livre de vérité m'est ouvert, j'en jouis avec vous, et lorsqu'il est fermé pour moi, je heurte avec vous. » (Tractat. 20, Jean 5, §. 3.) « Si quelqu'un de vous ne m'a pas compris, parce que je ne me suis pas exprimé convenablement, qu'il le pardonne à la foiblesse humaine, et qu'il s'adresse à Dieu, car Jésus-Christ parle au-dedans de nous. Lorsque, par suite de ma foiblesse ou de la vôtre, vous n'avez pas pu me saisir, adressez-vous à celui qui m'enseigne ce que je dois dire, et qui ne manquera pas de vous communiquer ce qu'il juge vous être convenable. Lui qui sait ce qu'il donne et à qui il donne, ne restera pas sans répondre à celui qui prie, et sans ouvrir à celui qui heurte; et, s'il tarde quelque tems, c'est pour éprouver la foi du fidèle, et non par mépris pour ceux qui l'implorent. »

Digitized by Google

D'après ces principes, les serviteurs fidèles, tels qu'un Chrysostôme et un Augustin, s'efforçoient de conduire leurs troupeaux à la source pure de la parole de Dieu, et s'attachoient à leur apprendre à y puiser eux-mêmes, sans secours intermédiaires, et à s'appliquer ce qu'ils y auroient trouvé. Ainsi, à l'occasion d'un morceau de la Bible qu'on venoit de lire, Augustin disoit à son église : « Notre Dieu et maître, qui guérit toutes les maladies de l'ame, a rassemblé dans sa sainte parole, comme dans un dépôt, des remèdes de tout genre, c'est à nous à nous en servir et à les appliquer à nos plaies. Et si nous pouvons, jusqu'à un certain point, nous comparer au jeune médecin que son patron envoie pour le remplacer auprès de ses malades, nous en différons, cependant en ce que nous-mêmes nous avons les premiers besoins de traitement et de guérison. Si nous regardons au Seigneur, si nous nous abandonnons en toute confiance à ses soins, il ne manquera pas de nous guérir. Selon le même Père, le premier devoir du vrai pasteur est de faire connoître l'Ecriture à son troupeau, de le mettre en état de la comprendre, et de le préserver des écarts d'une fausse interprétation. (Pertinet ad officium pastoris, opertos fontes aperire et aquam puram, innoxiam sitientibus oribus ministrare. S. 128, §. 6.) Il profitoit du service qui avoit lieu le samedi dans l'église africaine, ainsi que dans plu-

Digitized by Google

sieurs autres, pour développer plus en détail à ses auditeurs un morceau de l'Ecriture et pour l'appliquer directement à leurs besoins *). De même que Chrysostôme, il terminoit souvent son discours au milieu d'une discussion importante, se réservant de la terminer à un prochain exercice, pour engager par-là ses auditeurs à y réfléchir, à interroger l'Ecriture et à s'en entretenir ensemble. Par exemple, à la fin d'un de ces exercices, il leur disoit (Tractat. IV. Joh. c. I. §. 16.): «Je fais ceci, mes frères, selon mon usage, pour fixer davantage votre attention, et pour vous engager à prier le Seigneur pour moi et pour vous; pour moi, afin qu'il me fasse la grâce de traiter convenablement ce sujet; pour vous, afin qu'il vous donne de l'entendre avec fruit. En attendant que cette question soit résolue, réfléchissez-y vous-mêmes, interrogez là-dessus d'autres personnes, et dites: voilà une question que notre évêque nous a proposée aujourd'hui et qu'il nous résoudra si le Seigneur le permet.» Constamment il s'efforce de faire sentir à son église les avantages de la méditation des livres saints, et le morceau suivant est un beau monument de son zèle à cet égard (In Ps. 66, §. 3.): « Qu'attendez-vous pour vous

*) Ce service du samedi lui en laissoit davantage le loisir, et il n'y assistoit guère que les personnes qui avoient à cœur de connoître la parole de Dieu (ad sabbatum maximè conveniunt qui esuriunt verbum Dei.)

Digitized by Google

convertir? Ce que vous craignez de perdre en devenant homme de bien, ne pouvez-vous pas aussi le perdre en restant attaché au mal? supposez que, devenu homme de bien, vous veniez à perdre cet objet de vos désirs; celui qui vous l'aura ôté, sera aussi celui qui vous consolera. Votre coffre ne contient plus d'or, mais votre cœur est plein de foi. Vous êtes pauvre au-dehors, mais vous êtes riche au-dedans. Vous portez en vous un trésor que vous ne pouvez pas perdre, pas même quand vous sortiriez absolument nu d'un naufrage. La ruine de l'impie est bien différente. Sa maison est vide, mais son cœur l'est encore davantage. Il a perdu les moyens extérieurs sur lesquels il s'appuyoit, et il n'a rien au-dedans de lui qui puisse le soutenir. Il a perdu ce qui lui donnoit du relief aux yeux des hommes, et, dans sa détresse, il ne peut pas se replier sur lui-même, parce qu'il n'y trouveroit rien. Il n'a pas su imiter la fourmi qui fait provision pendant l'été. (Prov. 6, 8.) Mais a-t-il eu son été? Oui, quand ses jours couloient doucement, quand tout lui sourioit dans le monde, qu'il avoit du loisir, que chacun l'estimoit heureux, alors c'étoit son été. Alors il falloit imiter la fourmi, pourvoir à l'avenir, écouter la parole de Dieu, se faire une provision de sagesse et la renfermer dans son ame. Sont venues ensuite les tentations de la douleur, l'orage de l'angoisse, les glaces de l'abattement,

Digitized by Google

une perte de fortune, un accident grave, la perte d'un des siens, une humiliation, ou tel autre malheur, c'étoit l'hiver. La fourmi se retourne alors vers ses provisions, et dans cette retraite où personne ne la voit, elle jouit de ses travaux de l'été. Chacun l'a vue pendant l'été recueillir sa provision de l'hiver; mais quand cette saison est arrivée, et qu'elle profite de son travail, c'est en secret, personne ne la voit. Nouvel et intéressant emblême! Voyez celui qui, dans des choses plus relevées, imite l'exemple de la fourmi; tous les matins il entre dans le temple, il prie, il écoute la lecture de la Bible, il travaille sur ce qu'il a entendu, le médite, et dépose en son lieu la provision qu'il vient de faire. Voilà précisément ce que fait tout auditeur intelligent : chacun le voit aller au temple et en revenir, écouter la lecture de la parole de Dieu, suivre un sermon, se procurer une Bible, l'ouvrir et la lire, tout cela est visible, et chacun peut en être témoin. Survient un malheur, tout le monde le plaint : on ne sait pas ce qu'il conserve au-dedans de lui! le moment est arrivé où il va jouir du travail de l'été. On l'a vu à cette époque faire sa récolte; mais on ne peut pas voir comment il en use. Le chrétien peut perdre ce que Dieu lui a donné, mais il ne peut pas perdre Dieu. » Augustin recommande aussi et avec raison la lecture de la Bible comme une excellente préparation à l'examen

Digitized by Google

et la connoissance de soi-même. S'adressant à ces gens qui s'imaginent être justes pour n'avoir pas commis de grossiers péchés, il leur dit : (In Ps. 140, §. 18.) Certainement si vous *avez contemplé la loi parfaite révélée dans l'Ecriture, vous devez reconnoître, quelque avancé que vous soyez, que vous êtes encore un pauvre pécheur.* —Il répond à ceux qui allèguent leurs occupations temporelles pour excuser leur négligence à lire la Bible(In Ps. 66, §. 10): « Ne vous laissez pas dominer par les affaires du moment au point de dire que vous n'avez plus de tems pour lire, plus de tems pour entendre la parole de Dieu, c'est avoir l'oreille inclinée vers la terre. » Et comme à cette époque un grand nombre de personnes ne savoient pas lire, les conducteurs de l'église s'empressèrent de remédier à cet inconvénient, en prenant soin de faire lire la Bible au service divin, et d'en faire reprendre plusieurs fois dans chaque année les principales parties. C'est ce qui fait dire à Augustin (In Ps. 90, S. II.): « Si toute fois un bon nombre d'entre vous ne savent pas lire, ou n'ont décidément pas le tems de le faire, ils peuvent du moins se remettre toujours en mémoire les doctrines du salut, en venant assiduement en entendre la lecture. » Il recommande aussi à ses auditeurs de lui demander en particulier des explications sur ce qu'ils pourroient ne pas avoir compris. « S'il y a quelque chose, leur dit-il, sur quoi

Digitized by Google

vous désiriez de plus amples informations, vous me trouverez toujours prêt à vous écouter au nom du Seigneur Jésus.» Mais, en même tems, pour les mettre en état de comprendre l'Ecriture par eux-mêmes, il leur donne cette règle, dont l'oubli l'avoit empêché lui-même pendant si long-tems, d'en saisir le sens; savoir, de sonder les Ecritures avec un esprit d'humilité et de prières, avec un ardent amour pour les choses divines, avec l'attention de conserver soigneusement, et en simplicité de foi, les vérités qui se sont présentées clairement à nous, de les appliquer fidèlement à notre conduite, et de passer toujours ainsi de ce qui est clair à ce qui est moins connu. (S. 46, §. 35.)» Recevez avec dévotion et retenez fermement ce qui vous est révélé, afin de mériter que ce qui vous est encore caché vous soit aussi dévoilé.» (Tene et devotè accipe apperta, ut meritò tibi pandantur obscura, S. 152, §. 1.)«C'est avec une foi simple et assurée, qu'il faut nous attacher à Jésus-Christ, si nous voulons qu'il découvre à notre foi ce qui est caché en lui. Il n'y a plus de difficultés pour celui que l'Esprit saint assiste, votre désir même de comprendre est une prière à Dieu, et c'est de lui qu'en tout vous devez attendre le secours.»

La règle que donne Augustin, de passer de ce qui est clair à ce qui l'est moins, de comparer les passages obscurs avec ceux qui sont fa-

Digitized by Google

ciles à comprendre, et d'expliquer ainsi l'Ecriture par elle-même, cette règle si simple a été dès les premiers tems suivie par tous les évêques attachés à la saine doctrine, tels qu'Irénée, Chrysostôme et d'autres. Ils l'opposoient à ceux qui cherchoient à découvrir des contradictions dans les livres saints; ils s'en servoient aussi pour combattre ceux qui, comme les Gnostiques, s'attachoient de préférence aux passages difficiles, parce qu'ils y trouvoient un champ ouvert à leur imagination déréglée et à leurs spéculations sans fin, et qui décoroient du nom de sagesse sublime les jeux fantastiques de leur esprit. Augustin s'efforçoit de prémunir son église contre de tels écarts, et surtout contre les fausses interprétations d'une classe de personnes, celle des prêtres mondains par exemple, qui, loin de se soumettre aux déclarations de l'Ecriture, prétendoient l'expliquer d'après leurs penchans déréglés, et cherchoient par ce moyen à justifier leurs passions. Il s'opposoit également à ces allégories arbitraires qui ôtent toute consistance aux principes du christianisme, et font de ce qui doit servir à effrayer et à convertir les hommes l'objet de vaines récréations auxquelles s'associent facilement des sentimens impurs. « Il faut premièrement, dit-il (S. 8. §. 1.), si nous ne voulons pas raisonner en l'air, retenir le *fait* comme fondement, et après cela seulement en rechercher la significa-

Digitized by Google

tion. — Il signale encore, comme l'un des principaux caractères de l'Ecriture, l'avantage qu'elle a d'être à la portée de toutes les classes, d'être intelligible à l'ignorant, et de captiver le savant en offrant une matière inépuisable à ses méditations. « Le foible et le fort boivent tous deux à cette même source, et tous deux ils apaisent leur soif. Cette eau salutaire ne dit pas : Il me suffit de satisfaire le foible, je n'ai rien à offrir à celui qui est fort. Elle ne dit pas non plus : Que celui qui est fort approche, mais que le foible se tienne en arrière s'il ne veut pas être emporté par la force du courant. C'est une eau qui coule d'une manière si sûre et si mesurée, qu'elle suffit aux esprits vigoureux et n'effraie point les foibles. Faites parler un Cicéron ou un Platon; seront-ils compris des ignorans et des foibles d'intelligence? Prenez au contraire ces paroles : *Au commençement Dieu créa les cieux et la terre :* et dites quel est l'homme qui les ait entendues et qui n'ait pas osé se rafraîchir à cette source de vérité? Lequel d'entre vous, à l'ouïe du psaume que nous développons, a eu la pensée de dire : C'est trop haut pour moi? Ce que ce psaume nous a fait entendre renferme de profonds mystères, et pourtant l'enfant tressaillit en l'écoutant, l'ignorant s'approche, et satisfait de ce qu'il a reçu, il répand son cœur en hymnes de reconnoissance. (In Ps. 103. S. 3. §. 4.)» — Augustin fait enfin sentir à ses audi-

Digitized by Google

teurs les joies sublimes que l'on goûte dans la méditation des saints livres. « Où est-ce que ceux qui sont encore voyageurs ici-bas vont puiser leurs joies spirituelles? C'est dans la parole de Dieu, dans la méditation d'un passage, d'une parabole de l'Ecriture, dans la paisible satisfaction qui suit le travail de l'étude. Voilà ce que ni l'or, ni les festins, ni la dissipation, ni les amusemens du théâtre, ni la possession des honneurs, ne feront jamais éprouver; et autant il s'en faut qu'il y ait dans ces choses une source de véritable joie, autant ce livre en inonde celui qui s'y attache. Que l'ame qui a su s'élever au-dessus de ces misères et chercher ici son bonheur dise donc, ce qu'elle peut dire en toute assurance : Les mondains m'ont raconté leurs joies, mais elles ne sont pas à comparer avec le bonheur qu'on trouve dans ta loi, ô Eternel! » (Ps. 119. In Ps. 38. §. 2.)

Ambroise, évêque de Milan, exhortoit également dans ses sermons les fidèles qui lui étoient confiés à étudier journellement l'Ecriture. Il la fait envisager comme la principale source de la sanctification et de la vie. « C'est la parole de Dieu, dit-il, qui fortifie l'ame contre les tentations. Elle est pour notre ame le principe de vie qui la nourrit et la gouverne. Plus cette divine parole prend accroissement dans notre ame, lorsqu'elle y est reçue avec intelligence, et plus la vie de l'ame se développe; mais aussi cette vie

Digitized by Google

diminue en proportion de la négligence que l'on met à se nourrir de la parole. Nous devons donc nous efforcer de recueillir cette parole de Dieu plus précieuse que tout ce qu'on estime ici-bas, et de la faire passer dans notre esprit, dans notre cœur, enfin dans toute notre manière de voir et d'agir (In Psalm. 118. Serm. 7. §. 7.).» — « Il ne suffit pas de parcourir l'Ecriture d'une manière superficielle. Lorsque vous voulez acheter un champ ou une maison, vous demandez conseil à des gens entendus, vous pesez mûrement tous les avantages de la chose, et vous ne vous en remettez point à vous seuls, de peur de vous laisser tromper par quelque endroit. Eh bien, maintenant il s'agit de vous acheter vous-même à vous-même, c'est de votre propre prix dont il est question, voyez ce que vous êtes, ce que vous valez, ce que vous pouvez vous obtenir. Prenez pour directeurs Moyse, Esaïe, Jérémie, Pierre, Paul, Jean, et surtout le directeur par excellence, Jésus le fils de Dieu, et il vous apprendra à gagner le Père (l. c. S. 13. §. 17).» — Ambroise ne manque pas non plus de conduire ses auditeurs à la source de toute lumière, «à ce maître qui est le seul véritable maître, car comment l'homme sujet à l'erreur pourroit-il enseigner la vérité qu'il ne connoît pas lui-même? et, comme le dit à juste titre notre Seigneur, *ne vous laissez pas appeler maîtres et docteurs, un seul est votre maître, sa-*

Digitized by Google

voir Christ. Mais Dieu éclaire l'ame de chacun de nous et nous communique l'intelligence et le discernement, pourvu que nous lui ouvrions la porte de nos cœurs, et que nous laissions pénétrer au-dedans de nous la lumière de la grâce céleste. Si vous avez quelques doutes, cherchez avec soin, *car celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui heurte* (In Ps. 118. S. 1. §. 19). »

Les évêques soutenoient avec leurs églises des relations assez étroites pour pouvoir les connoître, et les conduire d'une manière analogue à leurs besoins. L'on exigeoit d'eux qu'ils visitassent chaque famille en particulier. Cette prétention, il est vrai, provenoit souvent de la vanité plutôt que d'un sentiment religieux. On peut s'en convaincre par ce qu'en dit Chrysostôme en parlant du sacerdoce; et Possidonius, biographe d'Augustin, dit de lui, qu'il bornoit ses visites aux maisons des veuves et des orphelins indigens. Les malades faisoient souvent appeler auprès d'eux leurs évêques pour leur demander des consolations, des prières ou leur bénédiction. Ils recevoient aussi des visites de fidèles qui venoient s'entretenir avec eux d'objets religieux. Quelque surchargé que fût Ambroise d'affaires de toute espèce, qui devoient lui être d'autant plus pénibles qu'elles étoient étrangères à sa vocation, il n'en étoit pas moins accessible à quiconque vouloit lui parler, même dans le peu de tems qui lui restoit pour le re-

Digitized by Google

cueillement et la méditation. — Il paroît que les jours de fête un certain nombre de laïcs se rassembloient auprès de leur évêque, pour avoir avec lui des entretiens pieux. Souvent aussi des gens de toute classe, grands et petits, venoient leur exposer les scrupules que la gestion de leurs affaires ou de leur charge leur suggéroit, et ces aveux présentoient aux évêques fidèles l'occasion de s'élever contre bien des désordres, d'en prévenir les suites ou d'en empêcher de nouveaux.

D'après une loi de Constantin, les différends des particuliers pouvoient être portés devant les évêques, qui avoient le pouvoir d'en décider. Cette espèce de juridiction leur prenoit un tems qu'ils devoient regretter de ne pouvoir employer aux objets spirituels, les entraînoit dans des affaires étrangères à leur vocation, et les exposoit souvent à des insultes de la part de ceux qui n'étoient pas satisfaits de leur sentence; mais aussi elle leur fournissoit l'occasion de mieux connoître les membres de leur église, de répandre parmi eux des instructions pratiques et appropriées à leurs circonstances, de leur montrer par ces dissensions mêmes toute la difformité de l'égoïsme, et de rétablir entr'eux la concorde. Les évêques vraiment religieux, en se soumettant à ce fardeau, sacrifioient leur goût particulier au devoir, et cette intervention dans des affaires temporelles n'étoit de leur part qu'un

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Digitized by Google

acte de renoncement. Mais malheureusement il n'y en eut que trop qui oublièrent l'essentiel de leur vocation pour s'attacher à ces sortes d'affaires. Augustin fait à cet égard les réflexions suivantes en prêchant sur le verset 115 du psaume 119, dont le sens est selon la traduction latine : *Méchans, retirez-vous de moi, je veux méditer les commandemens de mon Dieu!* « Les méchans servent sans doute à nous exercer à l'obéissance aux commandemens de Dieu; mais ils nous détournent de la méditation de ces commandemens, non-seulement lorsqu'ils nous persécutent et luttent contre nous, mais même lorsqu'ils nous témoignent des égards et nous rendent hommage pour nous engager à favoriser leurs passions impatientes et corrompues, et encore quand, opprimant les foibles, ils les forcent à avoir recours à nous qui ne pouvons pas les congédier et leur dire : *Qui nous a établis pour être vos juges ou pour faire vos partages?* car l'Apôtre, en défendant aux chrétiens de plaider devant les tribunaux, a soumis ces discussions à la décision ecclésiastique; nous n'osons pas même dire à ceux qui, à la vérité, ne recèlent pas le bien d'autrui, mais font tout pour rentrer en possession du leur : *Gardez-vous de toute cupidité!* nous n'osons pas leur rappeler cet homme à qui il fut dit : *Insensé, cette nuit même ton ame te sera redemandée, que deviendra tout ce que tu t'es amassé?* Ce seroit

Digitized by Google

inutile, ils ne nous en laisseroient pas plus tranquilles; au contraire, ils pressent, ils insistent, ils supplient, ils s'agitent tellement qu'à la fin nous sommes obligés de nous prêter à ce qu'ils désirent, et de laisser ce qui nous est cher, la méditation de la loi divine. Oh! quelle impatience de ce bruit du monde et quelle soif de la parole de Dieu sont exprimées dans ces mots : *Retirez-vous de moi, méchans, je veux méditer les commandemens de mon Dieu!*.. Pardonnez toutefois, ô vous, fidèles obéissans, qui venez rarement m'occuper de vos affaires temporelles, qui vous contentez facilement de ma décision, et qui, loin de m'entraîner dans vos difficultés, me consolez par votre docilité; ce n'est pas vous que j'ai en vue; mais il m'est du moins permis de me récrier avec le psalmiste contre ces chicaneurs opiniâtres qui oppriment les foibles et méprisent nos jugemens! (S. 24. Ps. 119, v. 115.)» — « Il faut que le juge décide en faveur de l'une ou de l'autre des parties : qu'arrive-t-il alors? Celle qui a été condamnée se voyant obligée à la soumission, non pas tant par les lois de l'église, qui lui en imposent peu, que par celles de l'empire, jette des regards irrités sur son juge, et s'en va le calomnier autant qu'il est en lui. Il a été partial en faveur du riche, dit-on, il en a reçu quelque présent, ou bien il a craint de l'offenser; et si la sentence a été favorable au pauvre, le riche trouve aussi

Digitized by Google

moyen de blâmer : C'est, dit-il, pour ne pas s'attirer le reproche d'être mal disposé envers les pauvres qu'il a perverti le droit et jugé contre la vérité. (Enarrat. 2. in Ps. 21. §. 13.)»

Dans ces tems où les foibles étoient souvent exposés aux attaques de la violence et du despotisme, les évêques étoient envisagés comme leurs protecteurs, et l'on conçoit à quel degré de foi et d'indépendance ils devoient s'élever pour s'acquitter consciencieusement de ce nouveau devoir. Des pères leur remettoient avant de mourir leurs enfans en bas âge, et les confioient à leur direction; en général ils étoient les protecteurs naturels des veuves et des orphelins *). Ambroise écrit à son clergé : « Un des principaux devoirs de votre charge est de veiller avec sollicitude à ce que la veuve et l'orphelin soient défendus par l'église contre les attaques du puissant ou du riche, et de montrer ainsi que la loi du Seigneur a plus d'influence sur vous que la faveur des grands. Vous savez vous-mêmes combien de fois j'ai dû défendre le bien de la veuve et même de gens de toute espèce contre les prétentions du pouvoir impérial. » — Sous le règne de Valentinien II, le bien d'une veuve avoit été confié à l'église de

*) Quam curam tuendis cum omnibus hominibus, tum maximè pupillis ecclesia vel episcopi debeant. — Pupillum tuetur episcopus, ne mortuis parentibus ab extraneis opprimatur. (Augustin. Ep. 252. — Serm. 176.)

Digitized by Google

Pavie. Un individu sut se faire délivrer un ordre impérial d'après lequel ce bien devoit être remis entre ses mains. On l'exigea plusieurs fois au nom de l'empereur, on menaça; mais l'évêque encouragé par Ambroise refusa avec fermeté, opposa à cette demande l'ordre de Dieu, et particulièrement l'exemple et la fin tragique d'Héliodore (2 Maccab. 3.). Ces représentations ne laissèrent pas de faire impression, firent gagner du tems, et l'évêque put enfin remettre à cette veuve le bien qu'elle lui avoit confié.

On réclamoit souvent aussi l'intervention des évêques en faveur de malheureux de tout genre, et même de villes et de provinces entières. Augustin rapporte des cas de cette nature qui durent se répéter souvent. «On voit tel individu entrer dans le temple, pâle et tremblant, demander à voir l'évêque, se jeter à ses pieds et lui dire : Seigneur, on veut me faire violence, on veut me jeter dans un cachot, délivrez-moi, ayez pitié de moi! ou bien, s'il s'agit d'un plus grand danger, tous se précipitent aux pieds de l'évêque en criant : Hâtez-vous, venez sauver une ame (curre propter animam)..... Je m'empresse, ajoute Augustin, de sauver ton corps, puisses-tu mettre le même empressement à sauver ton ame! Celui que tu crains ne peut maltraiter que ton corps, puisses-tu toi-même ne pas maltraiter ton ame! (S. 161. §. 4.)» — «Vous voyez, lorque la vie d'un homme est en danger,

Digitized by Google

comme tous ses amis s'empressent pour lui, comme on court au temple, comme on prie l'évêque de tout quitter et de venir au secours de ce malheureux. Si vous courez des centaines de milles pour conserver une vie passagère, combien de milles ne devez-vous pas courir pour obtenir la vie éternelle? (S. 368.)» — «Souvent on dit de nous : L'évêque est allé trouver telle personne d'un haut rang; que peut-il avoir à faire avec cette personne? Cependant vous savez tous que ce sont vos besoins, qui nous obligent d'aller où nous ne voudrions pas, de nous tenir aux portes des grands, d'attendre que d'autres, dignes ou non, aient obtenu audience, de n'être enfin introduits qu'avec peine, d'endurer des humiliations, de supplier, et tantôt d'être écoutés favorablement, tantôt de nous retirer avec la tristesse dans le cœur. Comment supporter cela si ce n'étoit pas un des devoirs de notre ministère? Du reste, nous nous conduisons avec ces grands, s'ils sont chrétiens, comme nous devons nous conduire avec des chrétiens, et, s'ils sont payens, comme nous devons agir à l'égard des payens; de manière, en un mot, à ce que ni les uns ni les autres ne puissent douter de notre bonne volonté.» (S. 302. §. 17.)

D'autres fois les évêques prenoient la défense des paysans qu'ils voyoient souvent surchargés d'impôts. Dans une occasion semblable, Au-

Digitized by Google

gustin écrivit une lettre sévère à un seigneur nommé Romulus, qu'il avoit baptisé, et qui vouloit forcer ses paysans à lui payer de nouveau la redevance qu'ils avoient déjà payée à son intendant, sous prétexte que celui-ci n'avoit pas été chargé de la recevoir. « La vérité, lui écrivoit-il, est en même tems douce et amère; lorsqu'elle est douce, elle ménage; mais lorsqu'elle est amère, elle guérit. C'est ce que vous apprendrez par votre propre expérience, si vous ne craignez pas d'avaler le breuvage que je vous présente ici. Puissent tous vos emportemens contre moi vous nuire aussi peu qu'à moi; mais plutôt, puisse l'injuste traitement que vous faites éprouver à ces pauvres gens, ne pas vous être encore plus fatal qu'à eux! Car ceux-ci ne souffrent que pour peu de tems, mais vous, songez à ce que vous vous préparez pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres! J'implore de sa miséricorde qu'il vous ouvre ici-bas une voie à la repentance, et qu'il ne vous laisse pas marcher ainsi jusqu'au jour où il sera trop tard pour s'amender; qu'il vous inspire la crainte de son nom et vous ouvre les yeux, afin que vous puissiez reconnoître, détester et réparer le mal que vous faites. Car ce qui vous paroît maintenant une bagatelle, une affaire de rien, est un si grand mal que lorsque, votre passion refroidie, vous

Digitized by Google

pourrez y réfléchir de sang-froid, vous inonderez la terre de vos larmes pour émouvoir le ciel et obtenir votre pardon. Craignez Dieu si vous ne voulez pas vous tromper vous-même. Je le prends à témoin contre votre ame, qu'en vous parlant comme je le fais, je suis beaucoup plus inquiet pour vous que pour ceux dont je parois prendre la défense. (Epist. 247.)»

Dans les momens de révoltes et de désordres politiques, les évêques empêchoient souvent par leurs énergiques représentations l'effusion du sang, et sauvoient une quantité de malheureux. Telle fut l'influence d'Ambroise, évêque de Milan, sous le règne de Théodose-le-Grand, pendant lequel l'Occident fut souvent en proie à de violentes agitations. Les paroles suivantes font voir de quels sentimens ce digne serviteur étoit animé : « Je ne fais de tort à personne quand je préfère Dieu à tout ce qui existe; et c'est la confiance que j'ai en lui qui m'inspire la hardiesse de vous dire, à vous princes et souverains, ce que d'après la mesure de mon intelligence je reconnois comme vrai. (Ep. 57 ad Eugen.)»

Lorsque Théodose eut étouffé les révoltes de l'Occident, Ambroise lui écrivit : « Vous avez tout ce que vous pouvez désirer, je ne peux donc vous souhaiter que ce que vous possédez déjà; vous êtes puissant, et vous êtes un prince pieux et bon; cependant je vous souhaite encore

Digitized by Google

de nouveaux progrès dans la piété, car c'est tout ce que le Seigneur peut vous accorder de plus précieux : par-là l'église, en se réjouissant de la paix et du bonheur que vous avez rendus aux innocens, ne doutera pas d'obtenir encore de votre bonté la grâce des coupables. » Il lui rappelle que, « puisque Dieu a fait de si grandes choses en sa faveur, on est d'autant plus en droit d'attendre de grandes choses de lui. (Ep. 61. 62.)»

Théodose, irrité d'une révolte qui avoit eu lieu à Thessalonique l'an 388, avoit résolu de s'en venger sur la ville entière. Dès qu'Ambroise eut appris ce dessein, il fit ses efforts pour en détourner l'empereur, et obtint de lui la promesse que le sang de personne ne seroit répandu. Mais, séduit par les discours d'indignes flatteurs, Théodose se livra de nouveau à son ressentiment et abandonna la ville à la fureur de ses soldats. Des milliers d'innocens périrent dans cette circonstance. Quelque tems après Théodose vint à Milan et désira recevoir la sainte Cène de la main de l'évêque pour lequel il avoit une grande vénération. Mais il venoit de commettre un crime contre lequel les lois de l'église prononçoient l'exclusion de la communion des fidèles, et comme il n'y a pas devant Dieu d'acception de personnes, l'église ne pouvoit voir en lui que l'homme et non l'empereur. Ambroise ne pouvoit donc se résoudre à accep-

Digitized by Google

ter pour l'autel l'offrande d'un homme qui venoit de verser le sang de tant d'innocens, et qu'une telle condescendance auroit endormi dans son péché, ni à le laisser participer au corps du Seigneur ou à le distribuer à d'autres en sa présence, jusqu'à ce qu'il eût confessé et pleuré publiquement son crime. Cependant, au zèle pour la loi de Dieu et à l'impartialité chrétienne l'évêque de Milan vouloit allier le respect dû à l'autorité et cette prudence qui n'agit pas d'après les premières impulsions d'un sentiment, mais qui pèse les momens et les circonstances. Il y auroit eu peut-être quelque chose de flatteur pour l'amour-propre de l'évêque à reprocher du haut de la chaire son crime à l'empereur, la dignité impériale auroit par-là aux yeux du peuple paru fléchir devant la sienne; mais comment prévoir l'effet qu'une telle démarche pourroit produire sur un homme passionné comme Théodose? Un moyen plus convenable étoit d'écrire à l'empereur ce qu'on auroit été obligé de lui dire publiquement; et ce fut le parti que prit Ambroise. Il se prévalut d'une incommodité momentanée pour éviter la rencontre de Théodose et lui écrivit une lettre où il lui dit entr'autres : « Quand même je vous donnerois l'accès à la communion, vous n'en obtiendriez pas davantage le pardon de votre péché; et je ferois peser sur moi une responsabilité trop grande, si je ne vous avertissois

Digitized by Google

qu'avant toute chose il faut vous réconcilier avec Dieu.» Après lui avoir donné pour exemple la pénitence du roi David, il ajouta : «Si je vous écris dans ces termes, ce n'est pas pour vous humilier, mais pour vous engager par l'exemple d'un tel roi à effacer ce péché de votre règne; et vous l'effacerez en humiliant votre ame devant Dieu. Ce n'est que par les larmes et par la pénitence qu'on efface le péché; il n'y a ni ange ni archange capable de le remettre autrement; le Seigneur lui-même ne pardonne qu'à ceux qui s'adressent à lui avec larmes. Je viens vous présenter des conseils, des supplications, des exhortations, car il m'est trop douloureux de penser qu'un prince jusque-là le modèle de la plus haute piété, miséricordieux envers les criminels eux-mêmes, puisse rester indifférent à la mort de tant d'innocens. Quelles que fussent vos victoires, quelque gloire que vous eussiez acquise à d'autres égards, c'étoit votre bonté que l'on mettoit à la tête de toutes vos qualités. Le démon vous a envié ce triomphe. Triomphez-en à votre tour, tandis qu'il est encore en votre pouvoir de le faire. Je n'ai aucune raison de vous désobéir, mais j'en ai de craindre pour vous. Il ne m'est pas permis d'administrer la sainte Cène en votre présence. Ce qui n'est pas permis après l'effusion du sang d'un seul innocent, peut-il l'être quand celui de tant d'innocens a été versé? C'est ce qu'il m'est

Digitized by Google

impossible de croire. Du reste, la faveur de Votre Majesté ne m'est-elle pas assez précieuse pour que j'accédasse à vos désirs, si la chose étoit possible?»

On peut placer à côté d'Ambroise le vénérable Martin, évêque de Tours. L'usurpateur Maxime, de concert avec des évêques indignes de ce nom, avoit fait exécuter le fameux hérétique Priscillien. Là-dessus Martin, qui avoit reçu la parole de Maxime qu'il n'y auroit point d'effusion de sang, se rendit à Trieste, où se tenoit la cour. Comme on y craignoit sa courageuse franchise, on lui fit dire de ne pas approcher, s'il n'apportoit pas des paroles de paix. «Je viens, répondit-il, avec la paix de Jésus-Christ,» et il entra dans la ville. Il reprit sévèrement ces coupables évêques, et ni prières, ni caresses, ni menaces, ne purent l'engager à entrer en communion avec eux. — Cependant il apprend tout-à-coup que des employés de police viennent d'être envoyés en Espagne pour y opprimer les Priscillianistes, et que tout fait craindre de nouveau des scènes sanglantes. A cette nouvelle, il se rend de nuit au palais, et déclare qu'il est prêt à accéder pour le moment à ce qu'on désire de lui, à condition que les ordres envoyés en Espagne soient contremandés. Il eut en effet la consolation de sauver ainsi beaucoup d'innocens.

Digitized by Google

V.

Vocation et dignité du chrétien.

La prétention de l'ascétisme à une morale particulière et l'idée, puisée dans le judaïsme, d'un pontificat extérieur et visible, durent affoiblir l'opinion, si chère aux premiers chrétiens, selon laquelle ils se regardoient tous comme sacrificateurs et pontifes, et contribuer à rendre plus prononcée dans l'église la distinction de ses membres en laïcs et ecclésiastiques, distinction si fatale au christianisme pratique, et si favorable au culte de cérémonie et à la religion d'appareil.—Cependant tous les docteurs distingués et fidèles de cette époque s'élevèrent contre ce rabaissement de la dignité du chrétien, s'efforcèrent de rendre les fidèles attentifs à leurs privilèges et à leurs devoirs, et de les persuader qu'aucune position extérieure ne pouvoit les empêcher de répondre à la grandeur de leur vocation.

« Nous voyons, dit Augustin (Enarrat. in Psal. 51, §. 6, IV, 357.), des citoyens du royaume des cieux, des bourgeois de la Jérusalem céleste, exercer une vocation dans ce monde, porter la pourpre, ou la robe, ou l'épée, s'occuper des intérêts de l'Etat; mais cela ne les empêche pas, s'ils sont vraiment chrétiens et fidèles, d'avoir le cœur élevé vers les choses d'en-haut, de mé-

Digitized by Google

priser ce qu'ils possèdent pour n'aspirer qu'à ce qu'ils ont l'espoir de posséder un jour. Nous ne devons donc pas désespérer des citoyens du royaume des cieux, lorsque nous les voyons occupés aux affaires de l'Etat; tout comme aussi nous devons prendre garde de féliciter avec trop d'empressement ceux que nous voyons s'occuper des objets célestes, car il n'est pas sans exemple de voir siéger dans la chaire de Moyse ces fils de perdition dont il a été dit: observez tout ce qu'ils vous disent de faire, mais n'imitez pas leurs œuvres. Les premiers, du milieu des affaires temporelles, élèvent leur cœur vers le ciel, les seconds, sous la sublimité de leurs paroles, cachent une ame courbée vers la terre. »—Et ailleurs (S. 90.): « Sachez qu'il est aussi de votre devoir de trafiquer avec le talent qui vous est confié (Matth. 25.) Ce n'est pas, il est vrai, de la place que nous occupons, que vous êtes appelés à travailler; mais vous pouvez le faire partout où vous êtes. Vous faites valoir votre créance toutes les fois que vous amenez une ame au Seigneur. Remplacez-moi dans vos familles. Evêque veut dire un homme qui inspecte, parce que, par sa surveillance, il travaille au bien de toute l'église. Chaque père de famille doit remplir les fonctions d'évêque dans sa maison; il doit veiller à ce qu'aucun des siens ne soit séduit par de fausses doctrines, ni sa femme, ni son fils, ni sa fille, ni son servi-

Digitized by Google

teur; car tous ont été rachetés à grand prix. La doctrine des apôtres a établi le maître au-dessus du serviteur, elle a soumis le serviteur à son maître; cependant Jésus-Christ les a rachetés tous deux. Ne méprisez pas même le plus petit d'entre vous, et veillez avec sollicitude au salut de tous les membres de votre maison. En faisant cela, vous trafiquerez avec le talent qui vous a été confié, et vous n'aurez pas à craindre la terrible condamnation prononcée contre le serviteur infidèle.» Chrysostôme parloit à son église dans le même sens. «Que chacun, dit-il, (2 Thessal. c. 5.) apprenne d'abord pour lui-même. Il en est de la vie sainte comme d'un flambeau qui, lorsqu'il jette un vif éclat, peut communiquer sa flamme à plusieurs autres; mais qui, une fois éteint, ne peut ni s'allumer lui-même, ni en allumer d'autres. Si la lumière resplendit au-dedans de nous, nous formerons beaucoup de disciples et de docteurs. Supposez un homme pieux qui a une femme et des enfans, ne peut-il pas, je vous prie, leur être beaucoup plus utile que moi? Ils m'entendent une ou deux fois par mois, et ne sont pas plutôt dehors du temple, qu'ils ont déjà peut-être oublié ce qu'ils viennent d'entendre. Mais cet exemple de tous les jours qu'ils ont devant les yeux ne peut pas ne pas faire sur eux une impression durable. Partagez avec moi les fonctions ecclésiastiques. Je parle à l'assemblée entière... Parlez à chacun

Digitized by Google

des vôtres en particulier, veillez au salut de vos proches, car l'apôtre saint Paul nous montre que telle doit être la fonction de chaque maître dans sa maison. Remarquez à qui il adresse les femmes : « *Si elles ont quelque instruction à demander, qu'elles interrogent leurs maris!* C'est donc auchef de famille, et non au conducteur de l'église, qu'il les adresse. Car il devroit en être dans l'église, comme dans les écoles de lecture où l'on voit l'écolier faire à son tour le rôle de maître. Voyez que de services votre femme vous rend, comme elle tient tout en ordre dans votre maison; faites donc aussi quelque chose pour son bonheur. Tendez-lui la main pour l'élever aux choses divines. *Prenez exemple de l'hirondelle, qui rapporte dans son bec ce qu'elle a trouvé de bon, et le dépose dans celui de ses petits et de leur mère.* » Enfin, Paulin de Nole écrivoit à un père de famille : « Le Seigneur a dit que là où deux trois personnes seroient rassemblées en son nom, il seroit toujours au milieu d'elles ; dès-lors je suis persuadé qu'il habite aussi dans votre maison, et se tient au milieu de vous. »

VI.

Erreurs diverses contre lesquelles le christianisme pratique est obligé de lutter.

S'il n'est pas possible de guérir un malade qui ne veut pas avouer sa maladie ou qui rejette tous

Digitized by Google

les remèdes, il ne l'est pas davantage de porter remède aux maladies spirituelles du pécheur, tant et aussi long-tems qu'il ne veut pas s'envisager comme tel, et ouvrir les yeux sur l'énormité de ses transgressions et la punition qu'elles méritent. « Il n'y a, dit Augustin, que celui qui dit franchement : j'ai péché, qui puisse obtenir le pardon de ses fautes. » Aussi ce penchant de l'homme à esquiver, par toutes sortes d'excuses, les accusations que la loi de Dieu intente à sa conscience, a été de tout tems un des plus grands obstacles à la conversion des pécheurs. Les principales excuses de ce genre, en vogue à cette époque, étoient l'empire du destin, qui arrête d'avance, et d'une manière irrévocable, toutes les actions des hommes, et surtout *l'influence irrésistible des malins esprits*. Augustin ne manque pas de combattre ces prétextes. « Soyez, dit-il, (S. 20.) le juge et non l'avocat de vos péchés. Placez-vous sur le tribunal de votre conscience, et accusez-vous vous-même devant vous. Pour moi, je ne veux point chercher d'excuse à mes fautes, je ne veux point regarder à ceux qui pèchent comme moi, ou qui ont pu m'entraîner au péché. Je ne dirai point : c'est le sort qui l'a voulu, c'est le diable qui l'a fait ! Le diable a bien la puissance d'amorcer, d'effrayer, et même quand Dieu le lui permet, de nous livrer de terribles combats ; mais c'est à nous à demander au Seigneur la force qui nous rendra invinci-

Digitized by Google

bles.» — « Les hommes corrompus rejettent sur Dieu la faute du mal, et s'attribuent le bien. Lorsqu'un tel a fait quelque bien, vous l'entendez dire : c'est moi qui l'ai fait; mais lorsqu'il a fait du mal, il s'efforce d'en accuser quelque autre, uniquement pour ne pas être obligé de confesser ses péchés devant Dieu. Celui qui n'en est pas encore à ce degré de perversité allègue Satan pour excuse. C'est Satan qui a fait cela, il m'y a entraîné. — Comme si Satan avoit une puissance à laquelle on ne pût résister. Il n'a que certaines ruses dont il se fait fort. Mais, supposé que Satan eût parlé et que Dieu eût gardé le silence, crois-tu que cela pourroit te justifier? Si Satan t'attire d'un côté, Dieu t'exhorte de l'autre; pourquoi donc ton oreille s'incline-t-elle d'un côté, pourquoi se détourne-t-elle de l'autre? Satan ne cesse de te conseiller le mal, mais Dieu ne cesse pas non plus de t'encourager au bien. Et comme Satan ne peut pas faire violence à ta volonté, il est en ton pouvoir de lui obéir ou non. — Maintenant, il en est d'autres qui n'accusent pas Satan, mais le sort. C'est mon destin qui m'a porté à cela, disent-ils; mais quelquefois c'est à Dieu même qu'ils s'en prennent, et ils ne craignent pas de dire : Dieu l'a voulu ainsi; si Dieu ne l'avoit pas voulu, je n'aurois pas péché. »

Parmi les pécheurs qui n'avoient pas recours à ces sortes d'excuses, les uns se confioient à un

Digitized by Google

système de miséricorde que Dieu ne peut exercer sans se dépouiller de sa sainteté, et amollis plutôt qu'émus par cette idée de bonté, ils tomboient de plus en plus dans le relâchement; les autres, effrayés à la vue de leurs péchés et de la sainteté des lois divines, s'abandonnoient à un fatal découragement, parce qu'ils persistoient à se voir seuls dans cette lutte, au lieu de recourir à la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ. Augustin représente en quelques mots ces diverses tentations. Telles sont, dit-il, les ruses que Satan emploie pour séduire les ames et les détourner de la sainteté et de la confession de leurs péchés; ou il les engage à s'excuser de leurs fautes en les rejetant sur les autres, ou, si le pécheur ne peut s'aveugler sur son péché, il le conduit au désespoir en lui faisant croire qu'il n'y a plus de pardon à espérer, ou bien enfin, en le berçant de l'idée d'une miséricorde qui pardonne tout, il lui fait perdre de vue l'amendement et la sanctification. (S. 20.)» Il répond à ceux qui désespèrent ainsi de leur salut, et qui s'écrient : comment oserai-je m'approcher de Dieu, tout chargé de péchés comme je le suis? « Ne vous découragez pas, mes frères, ne désespérez pas de vous-mêmes; vous êtes hommes, vous avez été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu. Celui qui vous a faits hommes, s'est fait lui-même homme pour vous; et afin que Dieu adoptât un plus grand nombre d'enfans

Digitized by Google

pour avoir part à son héritage éternel, le sang de son Fils unique même a été versé pour tous les hommes. Si la foiblesse de ce corps de terre fait que vous vous méprisiez vous-mêmes, estimez-vous par le prix dont vous avez été rachetés. Pensez sérieusement quelle est la nourriture que vous mangez, quel est le breuvage que vous buvez (ici il s'agit de la communion avec le Seigneur, dont la sainte Cène est le gage), et quelles sont les espérances dont vous terminez la profession par votre *Amen!* (Les mots *pour le pardon des péchés* terminoient la consécration de la Cène.) A Dieu ne plaise qu'en vous parlant ainsi je cherche à vous inspirer l'orgueil de vous croire quelque perfection! Non, mais vous ne devez pas vous croire sans quelque justice. Que si je vous demandois si vous êtes justes, personne n'auroit la hardiesse de me répondre: je le suis. Je vous demande quelle est votre foi, personne n'hésite à me répondre : je suis chrétien. Mais l'apôtre dit : *Le juste vit de sa foi.* Si vous croyez, vous vous tiendrez en garde contre le péché, si vous vous tenez en garde contre le péché, vous ferez des efforts, et Dieu voit vos efforts, il connoît votre volonté, il est témoin de vos combats contre la chair, il vous excite, il vous relève lorsque tous tombez, il vous soutient pour que vous soyez vainqueurs, et il vous couronne lorsque vous avez vaincu. Réjouissez-vous donc au Seigneur,

Digitized by Google

vous justes, car le juste vit de sa foi. » (In Ps. 32, S. I, §. 4.)

Un autre théologien de cette époque, auquel nous ne pouvons refuser un zèle véritable à lutter contre le relâchement et la tiédeur, le moine Pélage, s'opposa, comme Augustin, à cette fausse confiance dans la miséricorde divine; mais, en s'élevant contre cet abus, il tomba lui-même dans une erreur opposée : au lieu de conduire, ainsi que le faisoit Augustin, l'homme à son Sauveur, il lui apprenoit à se reporter sur lui-même, à se confier en ses propres forces, et lui faisoit plutôt envisager le Christ comme le vrai docteur, le souverain législateur, l'idéal d'une sainteté parfaite, que comme le Sauveur en qui seul les fidèles peuvent puiser la sanctification et la justice, et qui même est leur seule sanctification, leur unique justice. Certaines personnes disoient : Pourvu que l'homme croie au Sauveur, il sera sauvé par cette foi, quand même il continueroit à pécher. Elles ne réfléchissoient pas que la foi au Sauveur est nécessairement, partout où elle habite, le principe d'une vie nouvelle, vie de renoncement à soi-même, de dévouement au Seigneur, et d'intime communion avec lui; elles ne savoient pas que, croire au Sauveur et vivre dans le péché, implique contradiction. Les Pélagiens, en combattant à juste titre cette erreur, soutenoient que la foi ne justifioit point par elle-même, que les bonnes

Digitized by Google

œuvres devoient l'accompagner. Mais ils erroient eux-mêmes en ceci, qu'ils faisoient envisager les œuvres comme un objet séparé, comme un fruit indépendant de la foi, produit uniquement par la force morale de l'homme, à laquelle le christianisme a tout au plus imprimé un certain mouvement. Ces deux extrêmes trouvent de nouveau, dans Augustin, un zélé antagoniste. « Il n'est que trop ordinaire à l'esprit humain de tomber dans un abîme, en voulant en éviter un autre. D'un côté, l'humble confession de sa foiblesse, de l'autre, l'orgueilleuse présomption de ses forces peuvent le pousser vers des écueils contraires et non moins dangereux. On dit : Quoique je fasse, quelques péchés que je commette, Dieu me délivrera par sa miséricorde, parce que je crois en lui. Par ce criminel espoir de l'impunité, l'on outrage à la fois la miséricorde et la justice de Dieu. D'autre part on se rassure sur ses propres forces et sur sa propre justice; on se promet d'être tellement fidèle à la loi, que l'on ne pèche contre aucun de ses commandemens; on se regarde comme tellement maître de sa vie, que l'on se flatte de pouvoir s'empêcher de tomber ou de s'affoiblir, d'être ébranlé le moins du monde, ou de souffrir dans l'esprit le moindre obscurcissement, tant on est plein de confiance dans la force de sa volonté. Présomption coupable! orgueil pharisaïque! que Dieu ne condamne pas moins sévèrement,

Digitized by Google

en supposant même que l'on réglât si bien sa vie, que rien n'y paroisse repréhensible aux yeux des hommes. (In Ps. 31. Enarrat. II.)» Augustin oppose ensuite l'un à l'autre celui qui s'imagine être justifié par ses œuvres sans la foi, et celui qui pense être justifié par la foi, quoique demeurant dans le péché; puis comparant saint Paul et saint Jacques, il ajoute : «Ces deux apôtres ne se contredisent nullement; saint Paul loue la foi d'Abraham, et saint Jacques ses œuvres. Ce dernier loue l'œuvre la plus remarquable d'Abraham, le sacrifice qu'il fit à Dieu de son enfant; c'étoit là une œuvre admirable, sans doute, mais d'où provenoit-elle? De la foi. L'œuvre est l'édifice; le fondement c'est la foi. J'admire la beauté du fruit; mais je vois que c'est la foi qui en est la racine. Si Abraham n'avoit pas eu pour mobile une foi droite et sincère, quelque excellente que l'action fût en soi, elle ne lui eût servi de rien. Si au contraire Abraham, avec de la foi, eût répondu au commandement du Seigneur : Je n'en ferai rien; qu'avec cela, il eût compté pouvoir être sauvé en désobéissant, ce n'eût été là qu'une foi morte, stérile en œuvres, une racine sans fruit.—Les plus belles actions, détachées de la foi, doivent donc être regardées comme dépourvues de mérite. Vous courez, et bien fort, mais hors de la voie; vous courez en pure perte. Tout le bien qui est fait hors de la foi est donc vide.

Digitized by Google

C'est l'intention qui détermine la valeur de l'œuvre, et c'est la foi qui règle l'intention. » (*Ibid.*) — Augustin dit encore, contre cette confiance en soi-même : « Oh ! les forts qui s'imaginent n'avoir pas besoin de médecin! Ce ne sont pas là les forces de la santé, ce sont les forces de la fièvre. Il n'y a en effet pas d'hommes plus forts que les furieux : ils sont bien supérieurs à ceux qui sont en santé ; mais, plus leurs forces paroissent redoutables, plus ils sont près de leur fin (In Ps. S. 1, §. 7, IV, 419.)» « L'humilité de Jésus-Christ est un scandale aux orgueilleux ; mais si vous, disciple de Jésus, vous la trouvez aimable, sachez vous en pénétrer à l'imitation de votre Maître. Dès que vous imiterez son exemple, vous serez déchargé du fardeau qui vous oppresse, car Jésus a dit lui-même : *Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai, et apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur.* Voici donc la doctrine de l'Evangile. Personne ne peut faire le bien que par la grâce de Jésus-Christ. Le mal que l'homme fait vient de lui ; mais le bien qu'il opère est un effet de la grâce de Dieu. S'il fait quelque bien, *qu'il ne s'élève pas au-dessus de celui qui n'en fait pas autant,* car la grâce de Dieu ne lui est pas si exclusivement dévolue, qu'elle ne puisse aussi en rendre d'autres capables de l'égaler. Plus l'homme se laisse dominer par l'orgueil, et plus il s'éloigne

Digitized by Google

de Dieu; et, à mesure qu'il s'en éloigne, il se précipite dans l'abîme. Un cœur humble au contraire fait en quelque sorte descendre Dieu du ciel et l'attire jusqu'à lui. Dieu est infiniment grand, il règne au-dessus de tous les cieux, élevé au-dessus de toutes les puissances célestes. Il faut vous élever bien haut pour pouvoir vous en approcher, pour atteindre jusqu'au Très-Haut! Ne cherchez donc pas à vous faire plus grand qu'il ne vous est donné; croyez-moi, j'ai un meilleur conseil à vous donner. Dieu est en effet infiniment élevé; mais humiliez-vous, et il descendra jusques à vous.» (In Ps. 93. §. 15, 16.)

On peut encore mettre au nombre des obstacles qui nuisoient à l'influence du pur christianisme sur le cœur, le goût général pour les œuvres extérieures et apparentes, et l'idée que de semblables actes pouvoient obtenir le pardon des péchés. Telle action que l'on auroit approuvée considérée en elle-même et comme l'expression d'un sentiment religieux, perd de sa valeur dès qu'elle n'est plus le résultat d'un tel sentiment, et qu'on cherche à lui attribuer un mérite particulier. De ce genre étoient, par exemple, les aumônes faites dans le but d'obtenir l'impunité de ses fautes, les présens faits aux églises dans la même intention, le pélerinage aux lieux saints, la répétition fréquente du signe de la croix. Il fallut donc aussi combattre ces idées exagérées du mérite des œuvres et ramener

Digitized by Google

les hommes au culte intérieur et spirituel... «C'est à ceux qui ont réformé leur vie, disoit Augustin, que l'acte de l'aumône est salutaire. Si vous ne donnez que pour acquérir le droit de pécher impunément, vous ne nourrissez point Jésus-Christ dans les pauvres; mais vous cherchez à séduire votre juge.» (S. 39, §. 6.) —«Un homme qui avoit entendu cette parole du Seigneur : *offre à Dieu des sacrifices de louanges* (Ps. 50, 14), se dit à lui-même : je veux me lever tous les jours de bon matin, aller chanter les cantiques du matin et du soir, en faire autant dans ma maison, et ainsi je rendrai à Dieu chaque jour un sacrifice de louanges: bien! mon frère; mais prenez garde de vous contenter de cela, et qu'il ne vous arrive *de le célébrer par vos paroles*, tandis que vous l'outrageriez par votre vie (Enarr. in Ps. 49, §. 23.).» Jérôme, donnant à l'un de ses amis des conseils sur la manière dont il devoit régler sa vie, lui écrit: «L'ame du fidèle est le vrai temple de Jésus-Christ; c'est elle que vous devez orner et revêtir, c'est à elle que vous devez faire des présens, c'est au-dedans d'elle que vous devez recevoir Jésus-Christ. A quoi sert de faire briller les pierreries sur les murailles d'un temple, tandis que Jésus-Christ meurt de faim dans la personne du pauvre?» Il ajoute encore contre l'engouement des pélerinages: «Si le ciel et la terre doivent passer, toutes les choses de la terre passeront aussi;

Digitized by Google

s'il y a donc quelque avantage à demeurer dans les lieux où le Sauveur du monde a accompli les mystères de sa croix et de sa résurrection, c'est pour ceux qui, portant leur croix, et qui ressuscitant tous les jours avec Jésus-Christ, se rendent dignes d'une demeure si sainte. Mais que ceux qui disent : *Ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur* (Jérém. 7, 4) écoutent ce que leur dit l'apôtre saint Paul : *Vous êtes le temple du Seigneur, et le Saint-Esprit habite en vous.* (1 Cor. 3, 16.) Le ciel est également ouvert et aux citoyens de Jérusalem et aux habitans de la Grande-Bretagne, parce que *le royaume de Dieu*, dit Jésus-Christ, *est au-dedans de vous.* » (Luc 17, 21. Ep. 17 ad Paulin.)

Grégoire de Nysse écrivoit à son retour d'un voyage à Jérusalem : « J'ai cru en Jésus-Christ après avoir visité ces lieux tout comme avant. Ma foi n'y a ni perdu, ni gagné. Je croyois que le fils de Dieu étoit né de la Vierge, avant d'avoir vu Béthléem; je croyois aussi à la résurrection du Christ, avant d'avoir vu son tombeau. De même je ne doutois pas de son ascension, quoique je n'eusse pas vu la montagne des Oliviers. Tout ce que j'ai retiré de mon voyage a été de me convaincre, par la comparaison que j'en ai pu faire, qu'il y a beaucoup plus de piété chez nous que dans ces lieux éloignés. Par conséquent vous tous qui craignez le Seigneur, louez-le, quel que soit le lieu que vous habitiez;

Digitized by Google

car pour changer de pays, on n'en approche pas davantage de Dieu. Où que vous soyez, Dieu s'approchera de vous, si vous préparez votre ame de manière à ce que le Seigneur puisse y demeurer et marcher avec vous. Mais si votre intérieur est plein de mauvaises pensées, c'est en vain que vous visiterez Golgotha, que vous monterez sur la montagne des Oliviers, vous serez toujours aussi loin de Jésus-Christ que ceux qui n'ont jamais cru en lui. Si l'esprit souffle où il veut, les fidèles d'ici recevront ses grâces à proportion de leur foi, et non par un voyage à Jérusalem. »

Augustin invite de même ceux qui regrettoient de ne pouvoir contempler les traits du Sauveur, à s'unir spirituellement à lui. « Nous devons écouter l'Evangile comme si nous entendions le Sauveur en personne. Et ne disons pas: Oh! qu'heureux sont ceux qui ont pu le voir! Un grand nombre de ceux qui l'ont vu, l'ont crucifié, mais un grand nombre d'entre nous, qui ne l'avons pas vu, ont cru en lui. Le Seigneur est en-haut, mais *il est également ici-bas par sa parole*. (Tractat. 30 in Joh.) » — Il parle aussi du signe de la croix, et en blâme l'usage purement mécanique. « Plusieurs font le signe de croix, dit-il, et n'en veulent pas comprendre le sens. Dieu veut des gens qui portent ses symboles *empreints dans leur vie* et non pas seulement tracés sur leur visage. Si vous portez sur

Digitized by Google

votre front le signe de l'humilité de Jésus-Christ, *portez aussi l'empreinte de cette humilité dans votre cœur.* (S. 32. §. 13.)» Voyant un jour que plusieurs de ses auditeurs s'étoient absentés du culte pour assister aux jeux publics du cirque, il dit d'eux : « Si quelque chose vient à les effrayer dans le cirque, ils font aussitôt le signe de croix, et cependant ils ne s'y trouveroient pas, *s'ils portoient dans le cœur le signe qu'ils font sur leur front.* (Ps. 50. §. 1.)»

VII.

La Prière.

«La prière, dit saint Ambroise, est la nourriture de l'ame; par elle le siége du péché est transformé en un sanctuaire de la vertu.» Et Augustin : « Le but même de la prière ennoblit et purifie le cœur, et le dispose à recevoir les dons du Saint-Esprit auxquels nous pouvons participer. Dieu est toujours prêt à nous communiquer sa lumière spirituelle, mais nous ne sommes pas toujours en état de la recevoir. Nous ne le sommes pas, quand nous inclinons nos cœurs vers d'autres objets, et que nous sommes préoccupés par le désir des biens terrestres. Dans la prière, le cœur s'élève donc à celui qui est toujours disposé à donner, pourvu que nous recevions ce qu'il donne, et par cette disposi-

Digitized by Google

tion même l'œil intérieur se purifie, et le cœur ramené à la simplicité devient capable de recevoir la lumière. (De Sermone in monte. l. II. §. 14.)» La prière du chrétien ne devoit point être une action isolée et sans rapport avec le reste de la vie; elle devoit au contraire partir du fonds même de la vie religieuse, en être l'ame en quelque sorte, et réagir sur elle avec une sanctifiante énergie. « Priez sans cesse, dit saint Basile, non pas en paroles, mais en vous unissant à Dieu par toute votre conversation, tellement que votre vie entière ne soit qu'une prière continuelle. (Homil. in Martyr. Julitt. §. 4. t. II ed. Garn. 36.)» — « Le Psalmiste sacré, remarque Augustin dans un sermon sur le psaume 38, dit au Seigneur : *Seigneur, tout mon désir est devant toi,* et non devant les hommes qui ne peuvent lire dans le cœur. Que tout votre désir soit donc devant Dieu, et le Père, qui voit ce qui est dans le secret, vous accordera ce que vous désirez, *car le désir même est votre prière, et si votre désir est permanent, c'est une prière continuelle que vous faites;* or l'Apôtre n'a pas dit pour rien : *Priez sans cesse.* Entend-il donc que nous pliions sans cesse le genoux, que nous soyons toujours prosternés devant la face de Dieu, et ayons les mains constamment élevées vers lui? Si nous entendons ainsi ses paroles, nous ne pouvons pas prier sans cesse. Il est une autre espèce de prière qui est continuelle, c'est

Digitized by Google

ce désir. Si vous désirez avec ardeur le repos de l'Eternel, vous prierez sans cesse; vous vous tairez, quand vous cesserez de désirer et d'aimer. *Le refroidissement de la charité est le silence du cœur, l'ardeur de la charité est le cri du cœur à Dieu.* » Et sur ces paroles du psaume 34 : « Je veux louer le Seigneur tous les jours », il s'écrie : « Voyez donc, mon discours se prolonge un peu, et vous voilà déjà fatigués! Lequel de vous sera donc capable de louer le Seigneur en tout tems? Je vais vous indiquer un moyen de le faire, si vous en avez envie. *Faites bien et pour lui, tout ce que vous faites, et vous aurez toujours loué le Seigneur.* Lorsque vous chantez une hymne spirituelle, vous louez Dieu; mais que fait votre langue, si votre cœur n'est pas de la partie? »

On faisoit chanter aux catéchumènes, que l'on préparoit à recevoir le baptême, le psaume 42: *Comme le cerf brame après le courant des eaux,* etc. Augustin leur applique ces paroles, en disant d'eux : « qu'ils soupiroient après la source du pardon des péchés comme le cerf brame après la source des eaux courantes; » et il ajoute : « Cependant, mes frères, le baptême même n'étanche pas toujours cette soif des fidèles, et peut-être, lorsque vous saurez dans quel pays vous *êtes voyageurs* et dans quelle contrée vous devez arriver, l'ardeur de vos désirs deviendra encore plus intense. » — C'est dans ces senti-

Digitized by Google

mens qu'il s'écrie : « Oh ! si nous sentions en gémissant combien nous sommes étrangers ici-bas ! oh ! si nous n'aimions pas le monde, et si dans la sincérité de notre cœur, nous heurtions sans cesse à la porte de celui qui nous a appelés ! Le désir est la capacité de notre cœur, nous recevrons à proportion de l'étendue que nous donnons à notre désir. C'est à le développer que tendent tous les moyens de sanctification. L'écriture sainte, les prières, les assemblées de l'église, la louange de Dieu, nos sermons mêmes ont pour but non-seulement de répandre et de faire germer ce désir dans l'ame, mais de le développer à un tel degré qu'il puisse recevoir ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce qui n'est point entré dans le cœur de l'homme. (Tractat. 39. Joh. §. 10.)»

Il connoissoit trop à fond le cœur humain pour ignorer avec quelle facilité le premier feu de la conversion s'éteint dans le fragile vaisseau de la grâce divine, quel danger c'est pour l'homme, quelle que soit la vivacité de ses sentimens, de se confier en lui-même, et combien, pour peu qu'il ne veille pas sans cesse sur son cœur, qu'il ne se rapproche pas toujours, par la prière, de la source de toute puissance, combien il est facilement entraîné par les tentations du dedans et du dehors. C'est aussi ce qui lui fait dire : « Tant que nous sommes ici-bas, nous devons prier Dieu qu'il ne laisse pas éteindre notre

Digitized by Google

zèle dans la prière, et ne retire pas sa miséricorde de dessus nous; c'est-à-dire, que nous puissions toujours le prier, et qu'il daigne toujours avoir compassion de nous, car un grand nombre se relâchent dans la prière. Dans les premiers momens de leur conversion, ils prient avec ardeur; puis ils deviennent tièdes, puis froids, puis négligens, et enfin ils tombent dans la sécurité. L'ennemi veille et vous dormez! Ne nous ralentissons donc pas dans l'exercice de la prière. Quoiqu'il tarde à nous bénir, il ne nous le refuse pas. Tant que l'esprit de prière ne s'est pas retiré de vous, soyez sûrs que la miséricorde de Dieu repose sur vous. (Enarrat. in Ps. 65. §. 24.)»

D'après ces principes, les tentations étoient destinées à confondre l'homme qui se confie en lui-même, et, en le réveillant de sa sécurité, à lui inspirer une nouvelle ardeur pour la prière. « Chaque tentation est une épreuve, dit encore Augustin, et chaque épreuve porte son fruit. Comme le plus souvent l'homme ne se connoît pas lui-même, ne sait pas ce qu'il peut ou ne peut pas supporter, croit parfois pouvoir porter ce dont il est incapable, et d'autres fois désespère de soulever ce qui ne seroit pas au-dessus de ses forces, la tentation vient l'instruire, et par elle l'homme *se trouve lui-même, parce qu'auparavant il étoit caché à ses propres yeux*, quoiqu'il ne le fût point à son Créateur. C'est ainsi que

Digitized by Google

l'apôtre saint Pierre présuma trop de lui-même : il s'imaginoit avoir plus de force qu'il n'en avoit réellement, lorsqu'il soutenoit à Jésus-Christ qu'il lui demeureroit fidèle jusqu'à la mort. Il ne savoit pas jusqu'où pouvoient aller ses forces: Jésus-Christ le savoit. Celui qui l'avoit fait, lui répond qu'il n'avoit pas encore assez de courage, lui qui devoit un jour lui en donner bien davantage. Jésus-Christ savoit bien qu'il n'avoit pas encore donné à son apôtre assez de force pour mourir avec lui; mais Pierre, qui ne l'avoit pas encore reçue, ne le savoit pas. La tentation arriva. L'apôtre renia son maître : il pleura, et fut pardonné. »

Augustin (in Ps. 55. §. 2. IV. 386.) exhorte les fidèles à ne pas se laisser décourager par les imperfections de leurs prières; il leur rappelle à cet effet la bonté et la patience de Dieu. Basile les encourage aussi par les mêmes motifs. « Autant, dit-il, la sollicitude pour son salut est une bonne chose, autant l'impatience et le découragement sont dangereux pour l'ame. Espérez donc en la bonté de Dieu, et attendez-vous à son secours; croyez que si nous nous adressons à lui de la bonne manière, non-seulement il ne rejettera pas nos vœux, mais que, pendant même que nous prononcerons encore les paroles de la prière, il dira à notre ame : Regarde, je suis proche de toi. (Ep. 17, 4.)»

Les prédicateurs du tems s'efforcèrent de

Digitized by Google

combattre les vues terrestres de ceux qui, oubliant que la prière a pour but d'élever l'ame à la vie de Dieu, la regardoient uniquement comme un moyen de faire descendre sur eux des faveurs temporelles, et par-là se privoient de ses vrais avantages; ils répétèrent sans cesse que le vrai chrétien cherche avant toutes choses, selon l'exemple de Jésus, Dieu dans ses prières, (qui Deum quærit, ascendit cum Christo in montem. Ambros. in Luc.) et y exprime à son Créateur la soif de sagesse et de justice qui le dévore (sitienda sapientia, sitienda justitia. Augustin). Cependant ils n'oublièrent pas que l'Evangile ne cherche point à comprimer despotiquement les sentimens naturels de l'homme, mais tend, par des liens d'amour, à les soumettre à la volonté de Dieu, et aux besoins plus relevés qui animent l'homme renouvelé à l'image divine. En conséquence ils recommandèrent aux fidèles de s'adresser aussi dans leurs détresses à la source de toute force et de toute consolation, mais en soumettant complètement leurs volontés aux dispensations de la sagesse éternelle, et en ne désirant que ce qui pouvoit être le plus avantageux à leur salut. « Le corps du fidèle, dit Augustin, doit aussi chercher sa force auprès de Dieu, car le Dieu qui donne à l'ame son pain, savoir la parole de vérité, donne aussi au corps ce qui lui est nécessaire, vu qu'il a créé l'ame et le corps. »

Digitized by Google

Si un médecin chrétien ne trouvoit pas dans les ressources de son art des moyens de guérison suffisans, il engageoit les parens du malade à implorer l'assistance de Dieu. C'est ce qu'Augustin donne à entendre dans ces paroles d'un discours sur le psaume 39 : « Quand le médecin, désespérant de la guérison de son malade, s'adresse aux assistans inquiets et impatiens de connnoître l'espoir qui leur reste, il est intérieurement combattu; il ne voit pas qu'il puisse leur promettre rien de bon, il craint de leur annoncer quelque chose de fâcheux, il voudroit ne pas les effrayer, enfin il leur dit : Priez pour lui, le bon Dieu peut tout. »

C'étoit la coutume dans ces occasions que des ecclésiastiques et des laïcs pieux se réunissoient auprès du lit des malades, les exhortoient à la résignation à la volonté du Père céleste, et prioient pour eux et avec eux. Ces prières étoient souvent exaucées d'une manière frappante, et Augustin nous en rapporte en homme véridique, incapable d'inventer des faussetés même pour un bon but, un exemple remarquable dont il avoit été lui-même témoin. Un magistrat de Carthage, nommé Innocent, étoit depuis long-tems incommodé d'une fistule. Après avoir subi de fréquentes et douloureuses opérations, il se croyoit sur le point de guérir lorsqu'une cavité de l'ulcère, que les médecins n'avoient pas remarquée, se manifesta. On lui

Digitized by Google

déclara qu'une nouvelle opération étoit le seul moyen de le sauver. Cette nouvelle le jeta, ainsi que toute sa maison, dans la plus grande consternation. Cependant, la veille du jour destiné à l'opération, les ecclésiastiques qui le visitoient d'ordinaire, se rendirent auprès de lui; il les supplia avec larmes d'être présens à l'opération afin que, dans le cas où il mourroit dans les mains des médecins, comme il s'y attendoit, il ne fût pas privé de leurs services. Ceux-ci ne cherchèrent pas à l'abuser par de vaines espérances, ils ne lui promirent pas des miracles, mais ils l'exhortèrent à se confier en Dieu et à supporter courageusement ce que Dieu l'appeloit à souffrir. Pendant que les ecclésiastiques étoient à genoux en prière, Innocent se jeta tout-à-coup contre terre, comme saisi par une force supérieure, et pria avec tant de larmes, d'ardeur et d'instances, qu'Augustin dit : « Il est impossible de l'exprimer; je ne pouvois pas prier, seulement je disois en mon cœur : Seigneur, quelle prière exauceras-tu, si tu n'exauces pas celle-ci?» Le lendemain ils s'empressèrent dans leur inquiétude de se rendre auprès du malade; quand ils l'eurent de nouveau encouragé et fortifié, les médecins se préparèrent à l'opération; mais quel ne fut pas leur étonnement de ne plus trouver rien à opérer! « Mes paroles, dit Augustin, ne sauroient exprimer nos transports, ni les louanges et les actions de

Digitized by Google

grâces, que tous répandoient avec des larmes de joie devant le Dieu tout-puissant et père des miséricordes. (De civitate Dei, l. 22. c. 8.)» On ne peut pas non plus rejeter tout ce qui nous est rapporté des guérisons sur les tombeaux des martyrs, dans leurs chapelles ou près de leurs reliques; seulement il faut rapporter ces étonnans effets à la puissance de la foi à laquelle la grâce du Seigneur ne résistoit pas. Les circonstances extérieures ne pouvoient avoir dans ces cas-là d'autre influence que celle de contribuer à développer cette disposition dans l'ame. On ne faisoit que d'exhorter le malade à la prière, tout en l'entourant de tous les secours de la médecine. L'église condamna toujours la superstition et l'incrédulité de ceux qui cherchoient du secours loin de Dieu et de la prière, dans ces arts magiques fameux parmi les payens, les onctions, les conjurations, les amulettes, etc. « Ne nous révoltons pas, disoit Augustin aux hommes de son tems, contre la main qui nous exerce; n'allons pas, pour quelques douleurs, recourir aux conjurations et à tous ces misérables remèdes. N'ai-je pas lieu, mes frères, de pleurer sur vous? Tous les jours j'apprends de semblables démarches. Que dois-je donc faire? *Ne pourrai-je enfin réussir à persuader à des chrétiens qu'ils doivent mettre leur espérance en Jésus-Christ?* (In Evang. Joh. Tract. VII. §. 7.)»

Digitized by Google

La secte des Euchètes, autrement nommés Messaliens, nous donne l'exemple d'un genre de mysticisme assez répandu alors. On opposoit la prière au travail, comme deux objets incompatibles. « L'homme, disoient ces mystiques, ne peut rien faire, rien produire; il ne peut autre chose que de laisser Dieu agir en lui. » Sans doute l'homme doit laisser Dieu agir sur son ame, mais cela n'exclut point ses propres efforts, pourvu qu'ils soient animés et dirigés par l'Esprit saint, et c'est l'effet que la prière, qui doit être comme l'onction de toute la vie du chrétien, est destinée à produire. L'Esprit de Dieu est un esprit de force, qui façonne comme il l'entend ceux qui s'abandonnent à lui *en renonçant à toute volonté propre*, et les rend les instrumens actifs et énergiques de ses desseins. La vie *cachée* en Dieu doit produire nécessairement une vie qui se manifeste au-dehors. L'erreur des Euchètes, sous les dehors d'un abandon total à la direction de Dieu*), n'en provenoit pas moins d'un amour-propre incompatible avec des renoncemens désagréables à la chair, ou d'un orgueil, qui ne peut se résoudre à employer avec confiance les moyens ordinaires que Dieu a établis, et voudroit le contraindre à faire des miracles. Il n'est pas permis à un chrétien, à un

*) Ce n'est même pas le Dieu vivant que les hommes adorent dans ce cas-là, mais une idole qu'a formée leur imagination malade.

Digitized by Google

homme dont toute la vie est une communion avec son Sauveur, et toutes les actions un résultat de cette communion, il ne lui est pas permis de dire : Où commence l'œuvre de Dieu? où est-ce que l'homme doit cesser d'agir? Ne sait-il pas que, comme la grappe, détachée du cep, se dessèche, de même l'homme ne peut rien être, ni rien faire sans l'influence de son Dieu et de son Sauveur, que tout ce qu'il y a d'humain doit être vivifié et sanctifié par le saint Esprit et ne peut l'être que par ce moyen. Aussi Augustin, blâmant ceux qui abusoient ainsi de la doctrine de la grâce, dit dans son traité de la corruption et de la grâce : « Puissent-ils ne pas s'abuser ceux qui disent : Pourquoi nous prêche-t-on, pourquoi nous prescrit-on de fuir le mal et de faire le bien, si ce n'est pas nous qui le faisons, mais si c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le parfaire? Puissent-ils plutôt reconnoître, s'ils sont vraiment enfans de Dieu, que l'Esprit les excite à *faire* ce qu'ils doivent faire, et rendre grâces, lorsqu'ils l'ont fait, à celui qui les y a portés, *car s'ils sont excités par l'Esprit, c'est pour agir et non pas pour ne rien faire* (aguntur enim ut agant, non ut ipsi nihil agant). » Chrysostôme s'exprime aussi d'une manière remarquable à cet égard : « Saint Paul, dit-il, fonde la confiance de l'homme sur la certitude des promesses divines, quand il dit aux Thessaloniciens (2, c. 3, 3.) : *Mais le Sei-*

Digitized by Google

gneur est fidèle pour vous fortifier et vous préserver du mal; c'est-à-dire que, puisqu'il vous a appelés au salut, il ne vous trompera pas, et ne vous laissera certainement pas périr. Mais d'un autre côté, remarquez comme il prend garde qu'ils n'en prennent occasion de se négliger et de s'endormir, dans la pensée que Dieu fait tout, et comme il les appelle à coopérer à cette œuvre en leur disant : *Aussi nous avons cette confiance à votre égard en notre Seigneur que vous faites et ferez ce que nous vous commandons.* Dieu est fidèle, dit-il, et puisqu'il vous a promis le salut, il ne manquera pas de vous l'accorder, mais aussi sous la condition sous laquelle il vous l'a promis. Et quelle est cette condition? *Si nous voulons* et si nous le suivons. Il ne nous le promet point d'une manière absolue, et comme si nous ne devions pas y avoir plus de part qu'un morceau de bois ou une pierre. Mais c'est aussi avec raison qu'il ajoute ensuite : *Nous nous assurons au Seigneur,* c'est-à-dire, nous nous confions en sa grâce; par où il les ramène à l'humilité, et de nouveau rapporte tout à Dieu. »

Bien loin donc que le but de la prière fût de porter à la nonchalance et à la mollesse, elle devoit revêtir l'action de l'homme d'une force et d'une onction divine. Ambroise dit sur saint Luc, 6, 12 : « Vous trouvez ici un exemple à imiter, car que ne devez-vous pas faire pour

Digitized by Google

votre salut, puisque Christ a passé pour vous les nuits en prière? Et si Jésus-Christ, avant d'envoyer les apôtres, a prié, ne devez-vous pas en faire autant, avant d'entreprendre une bonne œuvre?» —«Quoi de plus délicieux, écrivoit saint Basile à Grégoire de Naziance (2 Ep. ad Gregor.), que d'imiter ici-bas les chœurs des anges, d'ouvrir dès le commencement du jour son cœur à la prière, et de célébrer le Créateur par des louanges et des actions de grâces; puis, quand le jour est plus avancé, de se mettre à l'ouvrage en s'accompagnant encore de la prière, tellement que notre travail soit assaisonné de la louange de Dieu, comme d'un sel vivifiant; car la louange de Dieu communique la joie à l'ame et en bannit la tristesse.» La prière devoit consacrer la journée tout entière du chrétien : « Ne sais-tu pas, ô homme, dit Ambroise (In Ps. 118, S. 19.), que tu dois à Dieu, chaque jour, les prémices de ton cœur et de tes paroles?»

Chrysostôme et Augustin s'efforcèrent encore de restreindre l'importance qu'on attribuoit aux prières faites dans de certains lieux, en faisant observer que la disposition du cœur seule nous approchoit ou nous éloignoit de Dieu, et que partout, une ame détachée du monde pouvoit également se rapprocher de Dieu. « Vous êtes chrétiens, dit Chrysostôme, ne vous inquiétez donc pas de l'endroit où vous prierez,

Digitized by Google

mais de la manière dont vous le ferez*).» Augustin tient le même langage : « Si l'on regarde, dit-il, comme malheureux ceux qui, en rentrant dans leur maison, ont à redouter l'humeur de leurs hôtes, combien n'est pas plus malheureux encore, celui qui n'ose rentrer en soi-même, de peur d'être troublé par les reproches de sa conscience? Purifiez votre cœur, afin que vous preniez plaisir à vivre au-dedans de vous. Expulsez-en les sales passions, l'infecte avarice, la dévorante superstition, toute mauvaise pensée, tout mouvement de haine, non-seulement contre un ami, mais aussi contre un ennemi. Chassez tout cela, puis rentrez dans votre cœur et vous y aurez de la joie. La pureté même de votre cœur vous réjouira et vous portera à la prière. Lorsque vous rencontrez un endroit solitaire où règne la paix, vous dites : «Prions ici;» la paix du lieu charme votre ame, et vous pensez que Dieu vous y exaucera. Si la vue d'un semblable lieu vous plaît, pourquoi ne vous occupez-vous pas du désordre de votre cœur? Allez, purifiez-le; puis élevez vos regards vers Dieu, et aussitôt il vous exaucera (In Ps. Enarrat. II. §. 8.).» Ce n'est pas qu'Augustin voulût parler ici d'une pureté parfaite, d'une paix inaltérable à laquelle l'homme ne peut parvenir

*) Ἡδὲ παρατηρησις το λοιπον μη περι τοπον ἐχω, ἀλλὰ περι τὸν τροπὸν της εὐχης.

Digitized by Google

que dans la vie éternelle. Il sondoit et connoissoit trop son propre cœur, pour ignorer qu'ici-bas l'homme a continuellement à combattre, qu'il doit tendre sans cesse vers les choses qui sont devant lui, et, oubliant celles qui sont derrière lui, retenir fermement par la foi la justice qui est en Jésus-Christ. Aussi a-t-il soin d'ajouter : « Priez et dites : *Quand j'ai cherché le Seigneur, il m'a répondu et m'a délivré de toutes mes frayeurs* (Ps. 54, v. 5.). Pourquoi? Parce que, quoique vous ayez été éclairés, quoique vous ayez commencé à avoir une bonne conscience, vous êtes encore exposé à des tentations, vous êtes encore sujet aux foiblesses de votre nature, jusqu'à ce que ce qu'il y a de mortel en vous ait revêtu l'immortalité. Dieu vous purifiera, il vous délivrera de toute crainte, cherchez-le donc. » La prière du cœur devoit donc servir à purifier l'homme, et l'homme ainsi purifié, transformé toujours davantage à l'image de Dieu, devoit se sentir porté vers Dieu en Jésus-Christ, comme vers la source unique de son bonheur.

Pour terminer cet article, nous citerons la prière d'un homme dont le nom ne nous a pas été conservé, mais à qui cette prière seule nous autorise suffisamment à donner le nom d'homme de Dieu; c'est Chrysostôme qui nous l'a transmise : « Je te bénis, ô Seigneur, pour toutes les grâces connues et inconnues que tu as ré-

Digitized by Google

pandues, selon mes désirs et contre mes désirs, sur moi, ton indigne serviteur, depuis le premier jour de ma vie jusqu'à cette heure, pour les peines et les joies, pour les châtimens et les délivrances que tu m'as envoyés. Je te prie de conserver mon ame en sainteté et en pureté de conscience. Oh! veuille m'accorder une fin digne de ta grâce. Toi qui m'as aimé jusqu'à livrer ton fils à la mort pour moi, rends-moi digne de ton amour. Jésus, fils unique du Père, accorde-moi la sagesse qui est selon ta parole et dans ta crainte. Inspire-moi la force qui vient de toi, toi qui as livré ton fils unique pour moi, et as envoyé ton saint Esprit pour me donner l'assurance de mon pardon. De quelque manière que j'aie péché, que ce soit sciemment ou sans connoissance, oh! pardonne-moi et n'entre pas en compte avec moi. Souviens-toi de tous ceux qui invoquent ton nom. Souviens-toi de mes amis et de mes ennemis, car nous sommes tous enfans d'un même père.!»

VIII.

Les Fêtes chrétiennes.

Si la vie du chrétien devoit être une prière continuelle, elle ne devoit être non plus qu'une fête non interrompue, un jour solennel consacré à son Dieu et à son Sauveur. Toutes les lois sabatiques et les cérémonies de l'ancienne alliance

Digitized by Google

tenoient intimement à l'esprit de servitude et de minorité du tems, où les hommes étoient assujettis à des commandemens extérieurs. Des rachetés qui ont reçu l'esprit d'adoption, ne doivent plus avoir besoin d'une telle discipline. Aussi l'apôtre saint Paul dit aux chrétiens de la Galatie, qui se laissoient entraîner à faire des fêtes du judaïsme une partie essentielle de la religion : « Comment retournez-vous encore à ces foibles et misérables rudimens auxquels vous voulez vous assujettir de nouveau? » Par conséquent la loi de la sanctification du Sabbat est abrogée pour le chrétien aussi bien que toutes les autres lois judaïques, et elle ne peut être appliquée au christianisme que dans un sens spirituel, en tant que le chrétien est maintenant appelé à regarder chaque jour de sa vie comme le jour du Seigneur, et à le sanctifier par la foi à son Sauveur et par une vie toute chrétienne. L'apôtre saint Paul dit par opposition à la manière charnelle et extérieure dont les Juifs célébroient la Pâque : « Christ notre Pâque a été immolé pour nous (1 Cor. 5, 7.); » mais il n'en conclut pas qu'au lieu de la fête qui rappeloit aux Juifs une délivrance temporelle, les chrétiens dussent en instituer une en mémoire de la délivrance du péché; non, ce qu'il en conclut, c'est que toute la vie du chrétien doit être une Pâque spirituelle, solennisée par la foi au salut acquis par la mort de Jésus, par

Digitized by Google

la vigilance à garder intacte la purification du péché faite par Jésus, et à se préserver de cette nouvelle souillure. « Célébrons la Pâque, dit-il, non avec le vieux levain, ni avec le levain du péché, de la nature du vieil homme, mais, comme des hommes animés d'une nouvelle vie, avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité (la vérité intérieure est l'essence de la vraie moralité, comme le mensonge est l'essence du péché); et Chrysostôme parlant de ce passage dit avec raison : « Pour vous convaincre que nos fêtes peuvent être continuelles, qu'il n'y a pas de tems prescrit et limité, écoutez ce que dit saint Paul : *C'est pourquoi célébrons cette fête;* cependant il n'y avoit pas de fête lorsqu'il écrivoit son épître, il n'y avoit ni Pâque, ni Pentecôte; il vouloit donc nous apprendre que ce n'est pas le tems qui fait la fête, mais une bonne conscience; que pour le chrétien tous les jours sont fête, à cause de la grandeur des biens qu'il a reçus. Car de quel précieux don n'a-t-il pas été fait participant? Le Fils unique de Dieu s'est fait homme pour vous, vous a sauvés de la mort et vous a appelés à son céleste royaume! Comment des êtres si privilégiés ne regarderoient-ils pas toute leur vie comme une fête? Ainsi donc que personne ne se laisse abattre par la pauvreté, la maladie ou la persécution, car tous nos jours n'en sont pas moins des jours de fête. C'est pourquoi saint Paul nous dit : *Réjouissez-*

Digitized by Google

vous constamment au Seigneur (Philip. 4, 4.). Aux jours de fête personne ne porte des habits sales; nous devons donc en faire de même, nous qui célébrons des noces, des noces spirituelles, *car le royaume des cieux peut être comparé à ce qui se passe chez un roi qui fait les noces de son fils* (Matth. 22, 2.). Or, quoi de plus magnifique que les noces que fait un roi, et surtout celles qu'il fait pour son fils? Que personne ne s'avise donc d'y venir couvert de haillons; et par-là je ne veux pas parler d'habits extérieurs, mais des œuvres, et des œuvres impures (Chrysost. Serm. sur la Pentecôte).» Augustin parle dans le même sens des fêtes du chrétien : « Lorsque les gens d'ici célèbrent leurs fêtes de dissipation, ils font venir devant leurs maisons des chœurs de musiciens ou de chanteurs; nous passons, nous entendons ce bruit, nous demandons ce qui se passe; on nous répond : c'est une fête; on dit que c'est un jour de naissance, un mariage que l'on célèbre, afin d'excuser ainsi les débauches qui ont lieu. Il y a dans la maison de Dieu une fête continuelle, rien de périssable n'y paroît; le chœur des anges, la vue de Dieu, une joie toujours croissante, en sont les élémens. C'est une fête sans commencement et sans fin. L'on entend sortir de-là, je ne sais quels sons délicieux qui se communiquent jusqu'à nos cœurs, toutes les fois que le bruit du monde ne les intercepte pas. Quiconque se tient dans la

Digitized by Google

maison de Dieu et contemple ses merveilles dans la rédemption des fidèles, quiconque fait cela entend les sons réjouissans de cette musique des cieux (In Ps. 41. §. 9.).»

Socrate (auteur du 5e S.) remarque avec raison, dans son Histoire de l'église, que Jésus ni les apôtres n'avoient rien ordonné quant aux fêtes, mais avoient remis cela à la piété des fidèles. La multiplicité des fêtes n'est point une preuve de la réalité et de la profondeur de la piété, car les premiers chrétiens croyoient n'avoir besoin que d'un très-petit nombre de ces moyens de renouvellement et de réveil, précisément parce que leur vie entière étoit empreinte de l'esprit religieux, parce que leur vie entière étoit spirituelle, et qu'alors on voyoit partout ressortir le contraste entre le christianisme et le monde. D'ailleurs ils trouvoient suffisamment de vie et d'aliment à leur piété dans la solennisation du vendredi, en mémoire de la Passion du Seigneur, et dans celle du dimanche, en mémoire de sa Résurrection. A mesure que les fêtes se multiplièrent, la vie des chrétiens perdit toujours davantage de sa pureté et de son caractère spirituel. Les ministres de Christ se plaignoient de ce que dans les grandes cités on croyoit avoir satisfait à la religion, lorsqu'on se rendoit dans les temples aux grandes solennités; de ce que, ces jours-là, les églises étoient remplies, tandis qu'en tems ordinaire

Digitized by Google

elles étoient désertes; de ce qu'on y voyoit alors tous ces hommes qui, dans d'autres momens, préféroient le théâtre et le cirque à la maison de Dieu.

On connoît ces paroles de saint Augustin contre les réjouissances mondaines qu'on faisoit dans certaines fêtes : « Prenez garde qu'en voulant célébrer ces jours d'une manière charnelle, vous ne vous rendiez indignes de célébrer dans l'éternité et avec les anges, ce que cette fête signifie. Peut-être que les amis de la boisson, auxquels j'adresse mes censures, me répondront : Vous nous avez dit que cette fête étoit un sujet éternel de joie, n'avois-je pas lieu dès-lors de m'égayer et de m'accorder quelque jouissance? — Oui, plût à Dieu que tu t'accordasses de vraies jouissances, et non des présens funestes! Ta présence dans le temple de Dieu te fait entendre des paroles de joie, mais si par l'ivresse tu souilles le temple de Dieu, l'apôtre saint Paul te déclare : *que si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira.* (S. 252.)

Chrysostôme montre, dans ses sermons de Pentecôte, comment la vie toute entière du chrétien doit être pénétrée de ce qui fait l'objet des fêtes, et comment leur but est de ranimer les sentimens qui y ont rapport. « La première de nos fêtes, dit-il, est celle de Noël. Quel en est le sujet? *C'est que Dieu a paru sur la terre et a conversé avec les hommes;* c'est que le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même, a paru au mi-

Digitized by Google

lieu de nous. Mais cette circonstance n'est jamais interrompue. *Je suis avec vous,* dit Jésus-Christ, *tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles* : nous pouvons donc célébrer tous les jours la fête de sa venue. Que signifie la fête de Pâques? Quel en est le sujet? *Nous annonçons la mort du Seigneur,* c'est là la Pâque. Mais nous n'annonçons pas cette mort dans un tems marqué. Saint Paul, voulant nous affranchir de la nécessité des tems, et nous faire entendre qu'on peut célébrer la Pâque sans cesse, nous dit : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur.* Puis donc que nous pouvons toujours annoncer la mort du Seigneur, nous pouvons toujours célébrer la Pâque. Voulez-vous savoir que la fête actuelle peut se célébrer chaque jour, ou plutôt qu'elle existe chaque jour, voyons quel en est le sujet, et pourquoi nous la célébrons. C'est que l'Esprit saint est venu nous visiter; car l'esprit de Dieu, ainsi que le fils unique de Dieu, est avec les hommes fidèles. Quelle en est la preuve? *Celui qui m'aime,* dit Jésus-Christ, *observera mes préceptes, et je prierai mon père, pour qu'il vous envoie un consolateur, l'esprit de vérité, qui demeurera avec vous éternellement.* »

Voici dans quel langage l'évêque Théodoret annonce, selon l'usage des églises, la solennité de Noël. « Lorsque le Fils de Dieu devint homme

Digitized by Google

et consomma l'œuvre de notre délivrance, les hommes de son tems, qui virent cette source de salut, ne célébrèrent point de fête; et maintenant la terre et la mer, les villes et les villages, célèbrent le souvenir de ces bienfaits, quoiqu'ils n'en aient pu contempler l'auteur. (Ep. 25.)» Une autre fois, courbé sous le poids de l'affliction, il s'exprime ainsi : « J'avoue que la douleur m'a vivement pressé, car je n'ai pas reçu une nature de fer, mais le souvenir de la naissance du Sauveur m'a soutenu dans mes souffrances.» Augustin s'écrie, dans un sermon sur la même fête. «Réjouissez-vous, vous justes, voici le jour où naquit celui qui donne la justice; réjouissez-vous, vous foibles et malades, voici le jour où est né le Sauveur; réjouissez-vous, vous qui êtes en prison ou dans les fers, voici le jour du libérateur; esclaves, réjouissez-vous, voici le jour où naît le Seigneur; réjouissez-vous, vous qui êtes libres, voici le jour où naît l'auteur de la liberté; que tous les chrétiens se réjouissent, c'est ici le jour où naquit Jésus-Christ. (Idée profonde, au moyen de laquelle Augustin fait envisager le souvenir de la naissance de Jésus-Christ, comme propre à exciter les mêmes sentimens dans les cœurs de tous les chrétiens, et en même tems représente cet événement de manière à agir sur des hommes de tout ordre et de toute condition, et à satisfaire aux divers besoins de leur état moral et temporel.)

Digitized by Google

Léon-le-Grand, évêque de Rome, disoit, dans un discours relatif à la même fête : « Notre Sauveur est né aujourd'hui pour que nous nous en réjouissions. Il ne doit pas y avoir de tristesse *là où naît la vie qui dissipe la crainte de la mort, et nous inspire la réjouissante assurance d'une éternité bienheureuse.* Personne n'est exclu de la participation à cette joie; c'est un sujet d'allégresse universelle, car votre Seigneur, celui qui a anéanti la mort, est venu pour sauver tous les hommes, parce qu'il n'y en avoit aucun qui fût exempt de péché. Que celui qui est sanctifié triomphe, parce qu'il avance vers le jour où il recevra la couronne de gloire; que le pécheur tressaille de joie, parce qu'il est invité à recevoir le pardon de ses péchés; que le payen se réveille enfin, parce qu'il est appelé à la vie! »

A l'époque de la fête de Noël, les payens célébroient de leur côté quelques fêtes particulières qui, considérées d'une manière spirituelle et morale, n'étoient pas sans rapport avec celle du chrétien. En effet, quelque opposé que soit le christianisme aux égaremens de l'homme en matière de religion, il ne pouvoit guère manquer d'avoir quelque point de contact avec l'une ou l'autre des institutions humaines, puisque le Père des esprits en qui nous avons tous la vie, le mouvement et l'être, ne s'est jamais laissé sans témoignage à l'égard de l'homme, comme on en voit la preuve dans les besoins qu'il a imprimés à

Digitized by Google

sa nature, ou dans les pressentimens qu'il a inspirés à son cœur. Ainsi, c'étoit dans ce tems que les payens, dans leurs saturnales, célébroient le souvenir d'un âge d'or, qui, sans doute, n'a jamais existé depuis que le péché a envahi le genre humain, mais que l'homme en suivant, comme cela lui arrive souvent, un secret instinct, cherche néanmoins dans le passé. La fête de Noël devoit, aux yeux du chrétien, se rattacher facilement à cette idée. Jésus-Christ, il est vrai, n'a pas établi *l'âge d'or* que la chair désire, ni la paix agréable à la paresse humaine; il a même légué aux siens des combats et des croix; mais, avec tous ces combats, il leur a aussi promis une paix, celle qui vient de lui, et que le monde ne peut donner, la paix du ciel, la paix que l'imagination se plaît à chercher dans l'innocence de l'âge d'or. Le chrétien ne se laisse pas éblouir par une vaine idée, il sait bien que ce n'est pas ici-bas qu'il faut chercher la plénitude de cette paix et la perfection de l'âge d'or, il sait qu'elle ne se trouve que dans le ciel, et n'existera ici-bas que lorsque cette terre glorifiée présentera une vive image des cieux. Cependant la naissance du Sauveur a déjà fait descendre en quelque sorte le ciel sur la terre; le péché n'éloigne plus du ciel le racheté de Jésus; au milieu de ses combats ici-bas, il peut se considérer comme un citoyen de ce glorieux séjour, il a l'âge d'or dans le cœur, et goûte par avance les puissances

Digitized by Google

et les joies du siècle à venir. Le règne doux et paternel de Saturne peut ainsi lui représenter le règne du Père céleste qui vient de l'adopter pour son enfant; le règne du Sauveur, le règne de la grâce et de l'amour, par opposition au règne sévère de la loi. Pendant donc que les payens cherchoient à oublier, au milieu de leurs joies bruyantes et brutales, la triste réalité, dont une fois dans l'année ils secouoient le joug, le chrétien se livroit à une joie sainte et paisible, voyoit la vie même d'ici-bas réhabilitée, glorifiée par son Sauveur, et la nature humaine sanctifiée au point de faire briller une vie divine dans un corps mortel. En mémoire de l'âge d'or, la fête des Saturnales faisoit cesser la distinction de libres et d'esclaves, et, pour un moment, allibéroit ceux-ci de leur servitude. Quel beau rapport avec l'anniversaire de celui qui avoit apporté la vraie liberté aux maîtres et aux esclaves, à tous la même vie, le même bonheur, et qui avoit établi un règne où il n'y avoit plus ni libres, ni esclaves! Aussi Augustin appeloit Noël la fête des libres et des esclaves! Les usages qui avoient lieu alors se rattachoient également à ces idées; on se donnoit des présens, on allumoit des lumières, et on terminoit la fête par les *sigillaria*, la fête des enfans auxquels on donnoit des images. On avoit encore dans le même tems, la fête du jour le plus court de l'année, celle de la naissance du

Digitized by Google

nouveau soleil; (*brumalia, dies natalis invicti solis.*) L'époque de Noël étoit en effet l'époque de la naissance du soleil pour le monde des esprits, le commencement d'une vie spirituelle, d'une nouvelle création de l'homme. Les prédicateurs de l'occident font souvent allusion à ce rapprochement. Augustin, par exemple, dit, dans un sermon (192): «Celui qui s'est abaissé jusqu'à nous pour nous élever, a choisi pour naître un *jour le plus court* de l'année, ou plutôt celui depuis lequel la *lumière commence à croître*, et par sa venue dans ce jour, a voulu nous apprendre tacitement, il est vrai, mais avec non moins de force, que nous devions chercher notre richesse dans celui qui s'est fait pauvre pour nous, notre liberté dans celui qui s'est fait esclave pour nous, le ciel enfin dans celui qui pour nous a voulu naître ici-bas.» — «Sans doute, dit aussi Léon-le-Grand (S. 25.), la naissance de notre Seigneur et Sauveur doit être présente, tous les jours et en tous tems, à l'âme des fidèles; mais aucun jour ne peut nous rappeler plus vivement cette merveilleuse naissance, que celui d'aujourd'hui, où la lumière nouvelle qui commence à se lever sur la nature, nous offre en petit une image du miracle éclatant de la grâce.»

La fête de Pâque et celle de Pentecôte étoient encore plus anciennes que celle de Noël, car les premiers chrétiens, pénétrés comme ils l'étoient des souffrances et de l'exaltation de Jésus, et per-

Digitized by Google

suadés que le fidèle devoit l'imiter en marchant à la gloire par la voie de la repentance et de la croix, furent portés naturellement à célébrer en premier lieu les fêtes qui répondoient à ces sentimens. On se préparoit par la confession de ses péchés, la repentance, le jeûne, la prière, et la contemplation des souffrances de Jésus, à la communion au Christ victorieux du péché par sa mort, et glorifié par sa résurrection. L'on s'unissoit de la sorte à lui par la foi, en attendant qu'on pût le faire par la vue.—Il est vrai que plusieurs s'écartoient du but de ces jeûnes, qui devoient préparer à la fête, s'arrêtoient à ces démonstrations extérieures, et prenoient pour la chose, ce qui n'étoit que le moyen d'y parvenir; mais aussi les pasteurs s'efforçoient d'autant plus de fixer l'attention des fidèles sur le but de toutes ces préparations, et de leur faire voir que les jeûnes et toutes les abstinences ne signifioient rien, sans le retour de l'ame à Dieu, et une repentance active et efficace. Ils partoient surtout de ce principe, que les jours pendant lesquels le fidèle se préparoit, par le jeûne, à célébrer la fête de la résurrection, représentoient la vie entière du chrétien, qui ne devoit être autre chose qu'une préparation à la vie éternelle. «Cette crucifixion spirituelle doit se prolonger, dit Augustin, durant toute la vie du chrétien, durant tout le tems qu'il est exposé aux tentations; cette croix dont le disciple de Jésus-Christ n'a point honte, mais se

Digitized by Google

glorifie en disant : « Loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix du Seigneur Jésus-Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde; » cette croix-là ne doit pas seulement être portée pendant quarante jours, mais pendant la vie entière. Voilà comment tu dois vivre, ô chrétien; et si tu ne veux pas t'enfoncer dans la fange de cette terre, sur toutes choses n'abandonne pas cette croix ! » Leon-le-Grand dit à ce sujet (Serm. 40.) : « S'il est décent de paroître, aux jours de fête, vêtu plus proprement qu'à l'ordinaire, et de manifester ainsi, par le soin de son extérieur, la paix qu'on a dans l'ame, n'est-il pas indispensable que l'ame chrétienne, ce temple vivant et véritable de la divinité, se pare de sagesse, et se préserve soigneusement, lorsqu'elle veut célébrer la fête de sa délivrance, de toute tache qui pourroit la souiller? Qu'est-ce en effet que l'apparence extérieure de l'honnêteté, si l'homme intérieur est entaché du péché? Que chacun donc se sonde et se juge soi-même; que chacun voie s'il possède, dans le fond du cœur, cette paix que donne Jésus-Christ seul. » Le même auteur dit encore, dans un autre sermon de jeûne, que les chrétiens doivent, dans ces tems, être particulièrement en garde contre leurs ennemis spirituels, et exercer une *vigilance* qui du reste doit se soutenir tout le reste de la vie. « Nous devons sa-

Digitized by Google

voir qu'il ne nous est possible de vaincre nos ennemis, que lorsque nous avons appris à nous vaincre nous-mêmes. Car il y a au-dedans de nous bien des élémens de guerre; l'esprit a ses désirs, la chair a les siens, et les uns sont opposés aux autres. Si les passions de la chair l'emportent dans cette lutte, l'ame perd honteusement sa dignité, et, ce qu'il y a de plus fâcheux, la partie de notre être qui étoit faite pour régner, est réduite à servir. — Si au contraire l'ame, soumise à son véritable maître, et favorisée de la grâce d'en-haut, a le bonheur de résister aux attaques de la chair, la raison conserve alors sa souveraineté, et aucune tentation ne sauroit l'ébranler. C'est alors, lorsque le corps est gouverné par l'ame, et que l'ame l'est par Dieu, que l'homme jouit d'une paix réelle, et d'une liberté véritable.» Césarius, évêque d'Arles au commencement du 6me siècle, exhortant son église à employer particulièrement les tems de jeûne à la lecture et à la méditation de l'Ecriture, lui dit entr'autres: «Vous n'ignorez pas qu'il en est de l'ame privée de l'aliment de la parole divine, comme d'un corps soumis à un long jeûne, et que, tout comme un corps privé de nourriture maigrit et se dessèche, de même notre ame, si elle n'est pas nourrie de la parole de Dieu, devient aride et inhabile à toute bonne œuvre. Qu'en pensez-vous, mes frères, si nous nous donnons tant

Digitized by Google

de peine pour remplir tous les ans nos greniers et nos celliers, afin de pouvoir satisfaire aux besoins de l'année, que ne devons-nous pas recueillir pour notre ame, qui doit subsister pendant une éternité? Ah du moins, que pendant ces jours, l'on éloigne ces obstacles du monde, d'où naissent la négligence de la parole de Dieu et la misère spirituelle! — Que les réjouissances de la terre, que les attraits empoisonnés du monde cessent de vous détourner de Dieu! Que le tems employé jadis à satisfaire la passion du jeu, soit maintenant consacré à la lecture de la parole! Qu'à la place de ces conversations oisives ou malignes, l'on entende entre vous des discours d'édification et des entretiens relatifs à l'Ecriture sainte! Employons ces heures, que nous passions à ruiner nos ames, employons-les à visiter les malades, les prisonniers, à accueillir l'étranger, à réconcilier enfin ceux qui sont divisés. Venez entendre la lecture de la parole de Dieu, lisez-la dans les églises, lisez-la dans vos maisons, afin que, partout où vous vous trouvez, vous soyez en état d'en parler et d'en instruire les autres.»

La préparation à la fête de Pâques rappeloit la grâce et le pardon accordés à tous les pécheurs; en conséquence, les prédicateurs du tems profitoient de cette époque pour recommander l'exercice de la charité et de la miséricorde, comme preuves de reconnoissance envers le Dieu de charité et de miséricorde. Les évê-

Digitized by Google

ques s'efforçoient d'apaiser toute espèce de dissention dans leurs églises, en rendant les peuples attentifs à la fête qui s'approchoit. Léon-le-Grand dit, par exemple, dans un de ses discours (S. 40.): « Quoique nous devions d'abord soulager les fidèles dans leurs nécessités, nous sommes aussi obligés de faire preuve de compassion envers les malheureux, qui n'ont pas encore eu le bonheur de croire à l'évangile, *car nous devons aimer dans tous les hommes notre commune nature*. Le même principe doit nous rendre aussi bienveillans envers ceux qui nous sont soumis d'une manière quelconque, et surtout si ce sont des personnes régénérées par la même grâce, et rachetées au prix du même sang que nous. Car nous avons cela de commun avec eux, que tous nous avons été créés à l'image de Dieu, et ils ne diffèrent de nous, ni par leur naissance naturelle, ni par leur naissance spirituelle. Nous sommes sanctifiés par le même esprit, nous sommes vivifiés par la même foi, nous participons au même sacrement; une semblable communion ne doit pas être méprisée, elle ne doit pas être envisagée à la légère. Sous tous les rapports, cette considération, que nous obéissons les uns et les autres au même maître, doit nous rendre doux et humains envers nos inférieurs. Ainsi donc, si quelque serviteur a offensé son maître, que celui-ci lui pardonne dans ces jours de réconciliation! »

Digitized by Google

La dernière de ces semaines de jeûne étoit plus particulièrement solennisée; elle précédoit immédiatement la fête de Pâques, et on l'appeloit à cause de cela *la grande semaine*. « On appelle cette semaine *la grande*, dit Chrysostôme, parce que c'est dans cette semaine que nous ont été prodigués de grands et incomparables bienfaits; c'est dans ce tems que la longue guerre a été terminée, la puissance de la mort anéantie, la malédition retirée, la tyrannie de Satan à jamais renversée; c'est alors qu'a été cimentée la paix entre Dieu et les hommes, que le ciel leur a été ouvert, et que de nouveaux liens ont unis entr'eux les anges et les hommes. » Dans cette même semaine on allibéroit les prisonniers, excepté pourtant les grands malfaiteurs. Souvent on répandoit à cette époque, dans toutes les provinces, des édits de l'empereur qui accordoient la grâce de tous ceux qui étoient incarcérés pour des délits peu importans. « Les princes, dit encore Chrysostôme, imitent leur maître selon qu'il est donné à l'homme; car, comme il nous a délivré des pesantes chaînes du péché, et répand sur nous des grâces de toute espèce, ainsi devons-nous, autant que possible, imiter la charité de notre Sauveur. » Cette semaine commençoit par le dimanche des Rameaux, si important pour toute l'histoire de l'humanité, puisque c'est en ce jour que Jésus fit connoître,

Digitized by Google

par un fait particulier, qu'il étoit l'organe promis, par lequel le règne de Dieu devoit être fondé sur la terre, et que ce règne avoit commencé. « Ce n'est plus d'une seule ville, dit Chrysostôme dans un sermon sur ce jour, que nous allons aujourd'hui à la rencontre de Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de Jérusalem, mais du monde entier, que des milliers d'hommes viennent de toutes parts au-devant de Jésus; non en élevant et en agitant des branches de palmier, mais en offrant au Seigneur Jésus-Christ des aumônes, des actes de charité, des vertus, des jeûnes, des prières, et toutes les démonstrations de la piété. »

Le dernier jour de cette semaine, que l'on appeloit le grand samedi, το μεγα σαββατον, les jeunes gens et les vieillards, portant des flambeaux, se rendoient de nuit dans les temples, et l'on attendoit là, en s'entretenant par des prières et des cantiques, le matin de la fête de la résurrection. « Plusieurs même de ceux qui ne sont pas encore chrétiens, dit Augustin, veillent pendant cette nuit, les uns de douleur, d'autres par une certaine honte, et quelques-uns, chez qui la foi commence à naître, restent éveillés par la crainte de Dieu. » — Il veut dire par-là que les payens les plus acharnés ne peuvent dormir de la peine qu'ils ressentent à la vue des hommages universels que, dans cette nuit solennelle, l'on rend à Jésus; que les autres auroient

Digitized by Google

honte de passer pour payens, s'ils se livroient au sommeil; que des troisièmes enfin, incertains dans leur foi, sont frappés de la solennité de cette cérémonie, et que tout ce qu'ils voient fait naître en eux tant de pensées et de sentimens divers, que le sommeil ne peut les gagner. Après cela il ajoute : « Avec quelle joie le chrétien ne doit-il pas veiller, puisque le payen lui-même veille, quoiqu'il en souffre? Avec quel zèle ardent le chrétien ne doit-il pas veiller, puisque le payen a honte de dormir? Comment ne seroit-il pas convenable que celui qui entre dans ce grand édifice, veille en attendant la fête, puisque celui qui se prépare à y entrer, veille déjà lui-même? Veillons donc et prions, afin de célébrer intérieurement et extérieurement cette nuit solennelle. Dieu nous parle par sa parole, nous devons lui parler par nos prières. Si nous écoutons sa parole avec docilité, *celui* que nous implorons, habite certainement dans nos cœurs. »

L'instant où le soleil, qui devoit éclairer la fête de la résurrection, commençoit à paroître, étoit pour ces chrétiens le signe d'une joie générale. On devoit alors contempler, par les yeux de la foi, ce Jésus ressuscité; le fidèle devoit voir, dans la résurrection de son Sauveur, le gage de sa propre résurrection à une vie éternelle, et se réjouir comme un homme rappelé de la mort à la vie. Ce passage de la mort à la vie se représentoit encore plus vivement à

Digitized by Google

ces fidèles, qui l'avoient éprouvé dans leur propre conversion, par la vue du grand nombre *) de nouveaux chrétiens baptisés dans la nuit même, qui, vêtus de vêtemens blancs, emblêmes de l'innocence recouvrée en Jésus, venoient, pour la première fois, s'unir à la communion des fidèles, en participant à la Sainte-Cène. Ainsi, c'étoit à la table du Seigneur que tous les chrétiens se réunissoient le matin de la fête de la résurrection. Pour s'exciter mutuellement à se réjouir au Seigneur, on chantoit le verset 24 du Ps. 118 : *C'est ici la journée que le Seigneur a faite, égayons-nous et réjouissons-nous en elle.* Chrysostôme, faisant allusion à ces circonstances, dit, dans un sermon pour cette fête : « Vous le voyez, partout la mort n'est plus, dans le Nouveau Testament, qu'un repos et qu'un sommeil ; et *ce roi des épouvantemens,* comme parle Job, cette mort, si formidable avant Jésus-Christ, n'a plus rien que de méprisable, depuis qu'il est ressuscité. Combien donc sont admirables les triomphes de sa résurrection ! Quelle source de bienfaits ! Par elle, nous foulons aux pieds les terreurs de la mort ; par elle nous nous élevons au-dessus de la vie présente ; par elle, dans le saint enthousiasme de nos espérances, nous prenons l'essor vers le ciel, et l'enveloppe de nos corps grossiers n'empêche point notre ame de s'unir aux intel-

*) Dans les grandes villes, on en comptoit souvent des milliers.

Digitized by Google

ligences spirituelles. C'est donc en ce jour que nous célébrons la victoire, à laquelle notre Dieu nous a fait participer avec lui, puisque le glorieux trophée qu'il s'est érigé à lui-même contre la mort et contre la domination des enfers, subjugués par sa résurrection, nous a rouvert le chemin du salut. Faisons en conséquence éclater les transports de notre allégresse. Car, bien que notre maître ait vaincu seul, la victoire et le triomphe n'en sont pas moins pour nous, puisque tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour notre salut. En effet, ce dont le démon avoit fait l'instrument de notre perte, Jésus-Christ l'a changé en autant d'instrumens de réparation. Les mêmes armes que notre ennemi avoit employées pour nous abattre et nous perdre, Jésus-Christ, pour nous sauver, les a tournées contre lui. Ecoutez comment une vierge, le bois, la mort, avoient été les instrumens de notre ruine. Une vierge, puisqu'elle n'avoit point encore connu Adam, jusqu'au jour où elle se laissa surprendre par les artifices du démon; le bois, c'étoit l'arbre de la science du bien et du mal; la mort, le châtiment imposé à l'homme coupable. Eve est remplacée par Marie; le bois par l'arbre de la croix; Adam par la mort de Jésus-Christ. Le démon, qui avoit renversé l'homme par le bois de l'arbre, a jeté les hommes dans l'abîme; le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses privilèges, et

Digitized by Google

l'a enfermé, vaincu et captif, dans l'obscurité d'une prison; le bois de la croix, en exposant à tous les yeux Jésus-Christ nu, percé de clous, l'a montré comme vainqueur. Adam avoit entraîné sa postérité toute entière dans la mort, Jésus-Christ a rendu la vie à ceux mêmes qui étoient morts dans la longue suite des siècles avant sa venue. Sa mort nous a valu l'immortalité; notre défaite a été réparée par le plus éclatant de tous les triomphes. Telles sont les œuvres de la croix, et les gages de la résurrection. Aujourd'hui les anges applaudissent, par leurs ravissemens de joie, à la rédemption du genre humain. Car si c'est pour le ciel un sujet de joie, quand un seul pécheur sur la terre revient à la pénitence, combien plus, quand c'est le genre humain tout entier qui est sauvé? Aujourd'hui Jésus-Christ a affranchi notre nature de la tyrannie du démon, et l'a rétablie dans son ancienne dignité. Quand je vois le premier-né d'entre les morts remporter une si noble victoire sur la mort, je ne redoute plus ni les coups de mon ennemi, ni sa puissance; je ne m'arrête plus même à considérer ma foiblesse : je n'envisage plus que cette Toute-puissance divine qui s'est engagée à me secourir. Que s'il a triomphé de l'empire de la mort, s'il l'a réduite au néant, que ne fera-t-il pas désormais pour des hommes dont il a fait sa propre famille, en daignant se revêtir de cette même chair dont il a fait l'in-

Digitized by Google

strument de sa victoire sur le démon?.. Que personne aujourd'hui ne se laisse abattre par le souvenir de la pauvreté, car c'est ici une fête spirituelle à laquelle tous sont appelés! que le riche ne s'élève point ici dans l'idée de sa richesse, car tout son argent ne sert de rien à cette fête! Ici toute distinction est exclue. C'est une même table également accessible au pauvre et au riche, à l'esclave et à l'homme libre. C'est une grâce toute divine qui ne connoît point de distinction de personnes. Eh, que parlé-je de pauvres et de riches! cette table n'est-elle pas dressée également pour celui qui est ceint du diadême, et qui commande au monde, comme pour le pauvre qui mendie aux portes des maisons? Le pauvre peut s'approcher de la table sainte avec autant de confiance que l'empereur. Que dis-je, avec autant de confiance? Souvent avec une confiance bien plus grande encore.

« Croyons, dit Augustin, dans un sermon pour la même circonstance, croyons en Christ crucifié (S. 234.); mais croyons aussi en Christ ressuscité au troisième jour. Gardez cette foi dans vos cœurs, faites-en confession de la bouche, mais croyez-y de la foi des chrétiens, et non de celle des démons, dont parle saint Jacques. Croyez-y de cette foi brûlante d'amour, que les démons ne peuvent avoir, de cet amour dont étoient enflammés les deux disciples, lorsqu'ils se dirent l'un à l'autre, après que Jésus

Digitized by Google

les eut quittés : *Notre cœur ne brûloit-il pas au-dedans de nous, lorsqu'il nous parloit en chemin et nous expliquoit les Ecritures?* Cette flamme vous emporte vers les choses d'en-haut, elle vous enlève au ciel. Quelles que soient les misères qui vous accablent ici-bas, quels que soient les efforts de l'ennemi pour attacher le cœur du chrétien à la terre, le feu de l'amour divin tend à monter et vous élève avec lui. Prenez un flambeau allumé et le tenez droit, la flamme s'élevera vers le ciel; abaissez-le contre terre, la flamme s'élevera encore vers le ciel. Elle ne connoît point d'autre direction, de manière ou d'autre elle se tourne vers le ciel. Parmi vous, les uns sont fervens, d'autres sont froids; eh bien, que celui qui est fervent échauffe celui qui est froid; que celui que cette flamme ne fait qu'effleurer, prie le Seigneur de la rendre plus vive : il est toujours prêt à donner à ceux qui désirent sincèrement de recevoir.» — «Si nous croyons du cœur, dit encore Léon-le-Grand (S. 70.), ce que nous confessons de la bouche, nous sommes crucifiés avec Christ et ressuscités en lui. Mais, pour que le fidèle sache en son cœur par quel moyen il peut parvenir à surmonter les passions du monde, et à s'élever à la sagesse du ciel, le Seigneur nous promet de nous assister par sa présence, il nous dit : *Je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.* Jésus réalise à notre égard ce que signifie son

Digitized by Google

nom, Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, (Ez. 7, 14), et, quoique élevé dans les cieux, il n'abandonne pas ceux qu'il a appelés à l'adoption. Celui qui est assis à la droite du Père, habite lui-même dans le corps entier de l'église, et, tout en nous appelant à la gloire, du lieu où il réside, il nous fortifie ici-bas et nous exerce à la patience. »

On solennisoit encore tout le tems qui s'écouloit depuis Pâques jusqu'à Pentecôte, comme un réjouissant anniversaire de ce que le Sauveur glorifié continue à opérer en faveur de l'humanité rachetée, jusqu'à ce qu'il l'ait complètement élevé à la participation de sa gloire. On ne prioit plus à genoux, mais debout seulement, en mémoire de ce que Jésus avoit relevé l'homme déchu, et lui avoit permis d'aspirer au ciel. On ne jeûnoit plus, on n'entendoit, dans les églises, que des cantiques de louanges et des alleluia en l'honneur du Très-Haut. On y lisoit les Actes des Apôtres, comme contenant une preuve vivante de la résurrection de Jésus-Christ. Comment, en effet, ces apôtres, si abattus à la vue de la mort de Jésus, de cet événement qui ruinoit leurs espérances encore toutes terrestres, auroient-ils pu, plus tard, déployer tant de confiance et de force, si le Christ crucifié ne s'étoit manifesté à eux et par eux comme le Christ ressuscité avec puissance et vivant dans la gloire? Augustin en parle au Ps. 148 : «C'est par allu-

Digitized by Google

sion à ces deux époques de notre existence, dont l'une se passe au milieu des peines et des tentations de cette vie, et l'autre s'accomplira dans le règne de la paix, que nous divisons la fête en deux parties, l'une avant Pâques, et l'autre après Pâques. La partie qui précède Pâques désigne le combat de la vie actuelle, et celle qui vient après Pâques a rapport au bonheur à venir; aussi nous passons la première de ces époques en jeûnes et en prières, et la seconde nous la célébrons, non plus par des jeûnes, mais par des cantiques de louanges et d'actions de grâces. Nous retrouvons ces deux époques dans la vie de notre chef. Ses souffrances nous représentent tout-à-fait cette vie de misères où nous sommes appelés à combattre, à souffrir, et enfin à mourir; et d'un autre côté la résurrection et l'exaltation du Seigneur nous indiquent la vie heureuse à laquelle nous sommes appelés. »

Dans ces cinquante jours de jubilation, deux furent particulièrement signalés à la dévotion des fidèles. L'un en mémoire de l'ascension de Jésus, emblême de l'élévation de l'homme à la gloire céleste, ainsi que des espérances du fidèle qui doit aller là où est son chef; et l'autre en mémoire de la descente du Saint-Esprit, effet et preuve vivante de l'exaltation de Jésus, gage assuré pour tous ceux qui sont liés par la foi au Christ glorifié, remplis de son esprit et renouvelés à son image, qu'ils parviendront enfin

Digitized by Google

à sa parfaite ressemblance, et à une intime communion avec lui. (S. 261.) « L'ascension du Seigneur, dit Augustin, est notre espérance, l'ascension du Seigneur est notre propre exaltation. Si nous célébrons la fête avec une vraie et sainte dévotion, nous nous éleverons avec le Seigneur dans le ciel, et nos cœurs seront où il habite. Mais, en nous élevant ainsi vers les choses d'en-haut, nous devons prendre garde de nous élever en nous-mêmes, de nous appuyer sur nos propres mérites, car si c'est *en haut* que nous devons élever notre cœur, c'est aussi *proche du Sauveur.* »—« Aujourd'hui notre Seigneur Jésus-Christ est monté au ciel; que notre cœur y monte de même avec lui. (Col. 3, 1, 2.) Celui qui étoit descendu du ciel pour nous, ne nous envie pas cet heureux séjour; au contraire, il nous crie en quelque sorte : Vous êtes mes membres, si vous tendez à monter au ciel. Fortifions-nous par cette voix d'encouragement, que toute notre ardeur se porte vers cet objet, et puissions-nous avoir toujours présent à l'esprit que nous appartenons au ciel! »

L'humanité toute entière a été sanctifiée et bénie dans ses prémices. —Telle est l'idée féconde que Chrysostôme développe dans son superbe sermon sur l'Ascension. « Il a présenté les prémices de notre nature à son Père, et le Père a pris tant de plaisir en cette offrande à cause de la dignité de celui qui la lui présentoit, et de

Digitized by Google

la sainteté de l'offrande même, qu'il l'a prise dans ses propres mains, l'a placée près de lui, et lui a dit : *assieds-toi à ma droite* (Ps. 110.) Et à quelle nature Dieu a-t-il dit : assieds-toi à ma droite ? A celle à laquelle il avoit été dit : *tu es poudre, et tu retourneras en poudre.* »—« Donnons-nous à lui, s'écrioit Léon-le-Grand, avec une joie toute spirituelle et un cœur plein de reconnoissance, élevons les yeux de notre ame vers ces hauts lieux où Jésus habite. Des ames appelées à habiter en haut ne doivent pas se laisser courber vers la terre par les passions du monde. C'est par la voie de l'amour, par cette voie que Jésus a suivie pour descendre jusqu'à nous, que nous devons maintenant nous élever jusqu'à lui. »

Chrysostôme parle dans le même esprit, dans son sermon sur la Pentecôte : (14 Guil. 495.) « Le ciel avoit fait souvent au genre humain de riches présens, mais jamais sa magnificence ne s'étoit signalée par d'aussi éclatantes merveilles qu'elle l'a fait en ce jour. Dieu fit pleuvoir la manne sur le peuple, et le nourrit d'un pain tombé du ciel. *Le pain des anges,* dit le prophète, *servit à la nourriture de l'homme.* Merveille bien digne assurément de la libéralité d'un Dieu ! Et bientôt après un feu allumé par la colère du ciel, consume un sacrifice impur offert par ce même peuple. Au temps d'Elie, une pluie abondante succédant à une affreuse sécheresse, rendit à la terre sa fertilité. Les prodiges que ce jour nous

Digitized by Google

rappelle, l'emportent sur tous ceux-là. Ce n'est plus la manne du désert, ni le feu, ni la pluie qui tombe du ciel; c'est une effusion des dons et des grâces de l'Esprit : ce ne sont plus des pluies qui fécondent la terre, mais de celles qui fertilisent la nature humaine, et la mettent en état de rapporter des fruits de sanctification à celui qui lui a confié sa semence. Ceux qui reçurent seulement une goutte de cette eau céleste oublièrent aussitôt leur nature, et tout-à-coup la terre se trouva peuplée d'anges, non pas d'anges descendus du ciel, mais d'anges qui, dans un corps humain, manifestoient la vie de ces esprits célestes. Non, les anges du ciel n'étoient point descendus sur la terre; mais ce qui étoit bien plus merveilleux, les hommes de la terre s'étoient élevés à leur hauteur; ils n'étoient point de ces esprits libres des entraves du corps, ils demeuroient sous le poids de la nature humaine, et néanmoins, par leurs sentimens, ils devinrent des anges. » — « Dix jours s'étoient à peine écoulés, dit encore le même Père, depuis l'ascension de Jésus, que déjà il nous envoya les dons spirituels comme des présens qui devoient mettre le sceau à son œuvre de la rédemption; car c'est pour que personne ne pût douter qu'il n'eût opéré notre réconciliation, qu'il nous envoya les dons destinés à cimenter notre paix avec Dieu, tout de même que l'on voit parmi nous des hommes, qui d'ennemis sont devenus amis, faire suivre

Digitized by Google

leur réconciliation de présens et d'autres témoignages d'affection. De notre côté nous avons donné la foi, et en échange nous avons reçu les dons d'en-haut; nous avons donné l'obéissance et nous avons reçu la justice. » Quant aux hommes charnels qui, ne voyant pas des miracles qu'ils pussent toucher au doigt, refusoient de croire à cette action du Saint-Esprit, dont ils n'éprouvoient pas en eux l'efficace, Chrysostôme leur prouve la réalité de cette action, en leur faisant voir que sans elle la fête de la Pentecôte seroit incompréhensible au chrétien, sans fruit pour la vie intérieure, qui cependant est le but de toutes les fêtes chrétiennes, en un mot qu'elle n'auroit aucun sens. » S'il n'y avoit point de Saint-Esprit, il n'y auroit point de pardon des péchés; s'il n'y avoit pas de Saint-Esprit, nous ne pourrions pas appeler Jésus notre Seigneur. (C'est-à-dire, nous ne pourrions pas avoir les dispositions nécessaires pour lui donner ce nom, non-seulement de la bouche, mais surtout du fond de nos cœurs. Appeler Jésus le Seigneur, est un acte qui embrasse nécessairement le *sacrifice du cœur,* et c'étoit ce qu'il falloit rappeler dans un tems où plusieurs ne faisoient pas difficulté de lui donner ce titre, quoique leur cœur fût éloigné de lui, et qu'ils n'eussent aucune part à son esprit.) Si nous sommes les enfans de Dieu, si nous avons le droit d'appeler Dieu notre Père; c'est l'esprit

Digitized by Google

saint qui nous a conféré ce glorieux privilège, lui qui fait entendre dans nos cœurs ce cri : Abba, mon Père ! (Gal. 4, 6.) S'il n'y avoit point de Saint-Esprit, il n'y auroit point dans l'église de parole de science et de sagesse ; (1 Cor. 12.) s'il n'y avoit point de Saint-Esprit, il n'y auroit point de pasteurs, point de docteurs, point de sacrement dans l'église ; car l'homme qui agit n'est qu'un instrument, c'est la grâce de l'Esprit saint qui fait tout. S'il n'y avoit pas d'Esprit saint, il n'y auroit point d'Eglise, et puisqu'on ne peut contester l'existence de l'église, on ne peut davantage révoquer en doute la vérité de l'Esprit saint. » Ecoutons encore Augustin, prêchant sur ce sujet (S. 267.) : « Est-ce donc, mes frères, que le Saint-Esprit soit refusé à quelqu'un ? Celui qui prétend cela, n'est pas digne de le recevoir. Si vous voulez obtenir le Saint-Esprit, faites attention à ce que je vais vous dire. Que fait l'ame dans le corps ? Elle donne la vie à tous les membres, c'est elle qui voit par les yeux, qui entend par les oreilles, qui parle par la langue, qui exécute par les mains, qui met en mouvement toutes parties du corps, et les fait toutes servir à leur destination. Chacun de ces membres a sa destination particulière ; mais néanmoins il n'y a qu'une seule vie, qui leur est commune à tous. Il en est de même dans l'église de Dieu ; par l'un de ses saints elle opère des miracles,

Digitized by Google

par l'autre elle prêche la vérité, dans celui-ci elle manifeste la chasteté la plus inviolable, dans celui-là elle fait paroître la sainteté du mariage. Chacun de ses membres agit à sa manière, mais tous ont part à la même vie. Ce que l'ame est pour le corps, l'Esprit saint l'est pour l'église, qui est le corps de Christ. L'action que l'ame communique à tous les membres du corps, l'Esprit saint la communique à tous les membres de l'église. »

IX.

La sainte Cène et la communion chrétienne.

Tous les chrétiens éclairés reconnoissoient d'un commun accord que la participation spirituelle à la sainte Cène, relativement à laquelle Jésus s'étoit appelé le pain qui est descendu du ciel et qui donne la vie à quiconque en mange, n'est point liée à un tems déterminé, mais se prolonge durant toute la vie, et doit être sans cesse renouvelée, comme le chrétien lui-même doit être toujours de nouveau porté à se tourner vers son Sauveur, et à chercher en lui la vie. C'est ce qu'Augustin donne à entendre dans les paroles suivantes : « La première résurrection est celle qui a lieu ici-bas dans l'homme intérieur, par laquelle il croit, et passe de la mort à la vie. Ce pain, destiné à l'homme inté-

Digitized by Google

rieur, suppose préalablement une espèce de faim. C'est pourquoi Jésus-Christ prononce : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.* D'un autre côté, saint Paul nous apprend que Jésus-Christ est devenu notre justice. (1 Cor, 1, 30.) Ainsi celui qui a faim de ce pain, a faim de la justice, mais d'une justice qui est descendue du ciel, d'une justice que Dieu donne, et non de celle que l'homme se fait à lui-même. Croire en Jésus-Christ, c'est manger le pain de vie. Celui qui croit, mange en quelque sorte; il est rassasié d'une manière invisible, parce que c'est d'une manière invisible qu'il est créé de nouveau. Il est renouvelé dans son intérieur, et il est rassasié dans cet intérieur renouvelé. Donnez-moi un cœur affamé et brûlant de désir, qui se regarde comme étranger dans le désert de ce monde, qui soit altéré des sources des délices éternelles, et qui soupire sans cesse après le repos de la patrie céleste. Donnez-moi un cœur de ce caractère, et son propre sentiment lui expliquera mes pensées; mais si je parle à un cœur froid, il n'entendra pas mon langage. Jésus dit (Jean 6, 47.) : *Celui qui croit en moi a* LA VIE ÉTERNELLE. Il a voulu, par ces paroles, nous révéler ce qu'il est, car il auroit pu nous dire en un mot : celui qui croit en moi *me possède,* puisqu'il est lui-même le vrai Dieu et la vie éternelle. Celui qui croit en moi, dit-il donc, demeure en moi, et

Digitized by Google

celui qui demeure en moi me possède. Qu'est-ce encore que posséder Jésus? C'est avoir la vie éternelle. Quiconque désire de vivre, sait ainsi où il peut trouver la vie, et dans quelle source il peut la puiser. Qu'il vienne, qu'il croie, qu'il s'incorpore à Jésus, afin d'être rendu vivant. Il n'y a que celui qui appartient au corps de Christ, qui vive de l'esprit de Christ. (Tractat. in Ev. Johan. 25, 26.)» Tous les chrétiens éclairés devoient encore convenir que l'acte extérieur de la participation à la sainte Cène ne pouvoit avoir aucune efficace sans les dispositions du cœur. C'est ce qu'Augustin fait remarquer en développant le passage de saint Jean, 6. 50 : «Celui qui en mange ne mourra point.» «Il faut appliquer ces paroles à *la force intérieure* et à la *signification réelle* du sacrement, et non au signe extérieur et visible. Il faut les appliquer à l'homme qui y participe intérieurement, et non pas seulement en apparence, qui y participe du cœur, et non pas de la bouche seulement.»

Les vrais chrétiens étoient donc tout-à-fait d'accord sur ce qui faisoit l'essence de la vraie communion; mais ils ne l'étoient pas autant sur la répétition plus ou moins fréquente de cet acte. A cet égard les avis étoient très-partagés. Les uns pensoient que le chrétien, étant appelé à vivre journellement dans une communion spirituelle avec son Sauveur, devoit avoir aussi besoin de participer journellement à l'acte vi-

Digitized by Google

sible de la communion, et que cet acte conduisoit à la communion spirituelle. Les autres trouvoient que le chrétien ne devoit s'approcher de la table sainte qu'après une préparation particulière, le recueillement de son ame devant Dieu, et un sérieux examen de sa vie. Or, commeles occupations de la vie détournent souvent de ces réflexions, qui devroient, sans doute, animer tous les jours du chrétien, il leur paroissoit plus convenable de ne communier qu'à de certaines époques.—Cette dernière opinion prédominoit en occident, et la première dans les églises d'orient. Voici ce qu'en pensoit Augustin (Ep. 4, ad. Januar.) : «Quelqu'un décidera, peut-être pour le mieux, la question entre ces deux partis, en les avertissant de persévérer principalement dans la paix de Jésus-Christ. Que chacun d'eux fasse ce qu'il croit pieusement et selon sa persuasion, qu'il doit faire. Ni l'un, ni l'autre ne manquent de respect pour le corps et pour le sang du Seigneur. Au contraire, ils s'empressent tous deux à l'envi à honorer un sacrement si salutaire. Zachée et le centenier n'étoient point en opposition, et ne prétendoient point l'emporter l'un sur l'autre, quoique l'un reçût avec joie le Seigneur dans sa maison, et que l'autre n'osât l'inviter, et lui dit : Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres dans ma maison. Tous deux honorèrent le Sauveur à leur manière, quoique bien différemment; et, pauvres pécheurs l'un

Digitized by Google

et l'autre, ils obtinrent aussi tous deux miséricorde. »

Cependant, il y avoit aussi dans l'église d'orient bien des gens qui ne participoient que rarement à la communion; une fois peut-être dans l'année, à l'une des grandes fêtes, et cela, non point par respect pour le corps du Seigneur ou par sentiment de leur indignité, mais par indifférence pour les choses divines et le salut de leurs ames; tels étoient ces chrétiens de nom dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Et quoiqu'ils ne communiassent, de toute l'année, qu'une fois à Pâques, ils n'en étoient pas mieux préparés à cet acte; ou s'ils s'y préparoient, cette préparation se bornoit à mener une vie moins dissipée pendant le carême; mais ils ne songeoient point à s'approcher par des sentimens de repentance et de dévotion, de celui auquel ils alloient s'unir par la communion; et se mettoient ainsi hors d'état de participer aux heureux effets que cette sainte action est destinée à produire. Chrysotôme dit à cet égard : « Un grand nombre d'entre vous ne communient qu'une fois l'année, d'autres deux fois, d'autres plus souvent. Or, je vous le demande à tous, non-seulement à ceux qui sont ici présens, mais aux absens et à ceux mêmes qui habitent les déserts, et qui ne participent à la sainte Cène qu'une fois dans l'année, souvent même une fois seulement tous les deux ans : lesquels de vous

Digitized by Google

méritent le nom de vrais chrétiens, ceux qui communient souvent, ou ceux qui communient moins souvent? Ni l'un ni l'autre de ces deux usages ne peut vous donner droit à un tel nom; la pureté de la conscience peut seule le faire; ce sont ceux dont le cœur est pur et humilié, et la vie renouvelée, qui le méritent. Aussi peuvent-ils communier en tout temps. Quant aux autres, ceux qui ne travaillent point à leur sanctification, ils ne devroient pas même en approcher une fois; car, toutes les fois qu'il le font, c'est à leur condamnation. Dites-moi, quand, au bout d'une année, vous vous approchez de la table sainte, vous imaginez-vous peut-être, que quarante jours puissent suffire à vous purifier des péchés que vous avez commis tout le reste du tems? De plus, une semaine s'est à peine écoulée, que vous reprenez votre ancien train. Mais, dites-le moi, si, après une longue maladie, vous venez à recouvrer la santé dans l'espace d'une quarantaine de jours, et qu'ensuite vous vous remettiez au régime insalubre que vous suiviez avant la maladie, ne rendrez-vous pas toutes vos privations et vos abstinences précédentes complétement inutiles?»

Tout dans le service de la sainte Cène étoit ordonné de manière à ne pas laisser perdre de vue le but de cette cérémonie, l'union intime et spirituelle du fidèle avec son Sauveur comme chef de tout le corps, et avec ses semblables

Digitized by Google

comme membres de ce même corps. Tout aussi étoit propre à inspirer l'esprit de charité et à exciter fortement dans l'ame le désir des biens célestes. Voilà pourquoi ce baiser fraternel, qui précédoit la cérémonie même, ces paroles qui retentissoient dans toute l'assemblée : « Quelqu'un d'entre vous auroit-il quelque chose contre son frère? N'y en a-t-il point parmi vous qui ne soit pas exempt de toute hypocrisie? » Voilà pourquoi cet ordre que l'évêque adressoit à tous : « Que les cœurs s'élèvent en-haut! » à quoi toute l'assemblée répondoit : « Nous élevons nos cœurs en-haut près du Seigneur. » Ainsi encore ces paroles courtes, mais expressives, que prononçoit l'evêque avant de distribuer la Cène : « Les choses saintes sont pour les saints! » indiquant par-là qu'on ne devoit recevoir ce qui est saint qu'avec de saintes dispositions, et par conséquent s'éprouver soi-même. Ainsi la réponse de l'église qui confessoit qu'on ne pouvoit se glorifier d'être saint, que cet attribut appartenoit à celui-là seul qui sanctifie tous ceux qui s'unissent à lui : « Il n'y a qu'un seul saint, qu'un seul Seigneur, qu'un seul Jésus-Christ. » Augustin explique de la manière suivante toute la liturgie de la Cène, dans un sermon aux chrétiens nouvellement baptisés de son église : « Après la prière, on commence par vous exhorter à élever vos cœurs en-haut; c'est ainsi que doivent en agir des membres de Christ;

Digitized by Google

car si vous êtes vraiment devenus membres de Christ, vous devez savoir où est la tête du corps auquel vous appartenez. Qui parle de membres suppose une tête; si la tête n'avoit précédé, il n'y auroit pas lieu à ce que les membres la suivissent. Où s'est donc élevée votre tête? Ne l'avez-vous pas dit vous-mêmes, en faisant la confession de votre foi? *Au troisième jour il est ressuscité des morts, il est monté au ciel, il s'est assis à la droite de Dieu.* C'est donc au ciel qu'est notre tête. Voilà pourquoi vous répondez à ces paroles, «Elevez vos cœurs en-haut: » Nous élevons nos cœurs en-haut près du Seigneur. Mais pour que vous n'attribuiez pas cette disposition de vos cœurs à vos forces, à vos mérites, ou à vos efforts, vu qu'elle est un don de Dieu, l'évêque reprend la parole et dit : Rendons grâces à Dieu et à notre Seigneur, et cela de ce que notre cœur est élevé aux choses d'en-haut, car s'il ne nous en faisoit pas la grâce, notre cœur resteroit attaché à la terre. Et c'est ce que vous, de votre côté, vous confirmez en disant : Il est juste et raisonnable que nous rendions grâces à celui qui nous donne d'élever notre cœur au Seigneur. Après la consécration nous récitons l'oraison Dominicale, pour indiquer que nous nous consacrons à Dieu en sacrifice vivant. Après cela le ministre nous dit : Que la paix soit avec vous! et les chrétiens se donnent mutuellement le saint baiser de l'a-

Digitized by Google

mour fraternel. C'est le signe de la paix. Que ce que vous représentez ainsi par un acte extérieur, se passe réellement dans vos cœurs. Que comme vos lèvres s'approchent des lèvres de votre frère, votre cœur s'approche aussi de son cœur. Tout ce qui se passe dans cette cérémonie est éminemment saint. Les signes extérieurs, il est vrai, sont passagers; mais ce qu'ils signifient est immuable. Recevez-les, en vous souvenant que vous êtes des membres du corps de Christ, que vous vivez dans une intime union avec lui, que votre cœur doit toujours être en-haut. Que vos espérances ne soient pas sur la terre, mais au ciel; que votre foi en Dieu soit ferme, car si vous croyez ce que vous ne pouvez pas voir ici-bas, vous le contemplerez un jour, et alors votre joie n'aura point de fin.»

Malheureusement ces paroles si expressives, si belles et si dignes du profond sentiment qui caractérise l'antiquité chrétienne, devinrent, comme cela arrive partout où l'Esprit ne donne pas la vie, une affaire de forme; on ne les écoutoit et prononçoit souvent que machinalement, au point que Chrysostôme fut obligé à plusieurs reprises de se plaindre de l'abus de la sainte Cène et du manque de silence et de dévotion par lequel on profanoit cette cérémonie. Aussi ces illustres pères de l'église, Augustin et Chrysostôme, s'efforçoient-ils de faire comprendre aux chrétiens le sens des mots de cette liturgie

Digitized by Google

et de les graver dans leur ame. Ils leur font voir que les actes qu'ils font alors, ne doivent pas être de vains simulacres. Chrysostôme leur reproche en particulier que l'affection mutuelle, qu'ils viennent faire profession de resserrer à la sainte Cène, se reproduise si peu dans leur conduite ordinaire. « Vous avez, dit-il, participé au sang du Seigneur, et néanmoins vous ne connoissez pas votre frère. Si vous ne vouliez pas le reconnoître avant, du moins deviez-vous le faire pendant qu'il étoit à la même table que vous. Ne vous rappelez-vous pas ce que vous étiez de votre nature et ce que vous êtes devenu? Ne vous rappelez-vous pas, que vous étiez bien autrement pauvre en bonnes œuvres que cet homme ne l'est en biens de ce monde, et que pourtant Dieu vous a délivré de tous vos péchés et vous a fait l'honneur de vous inviter à sa table? Puissions-nous tous profiter de ceci, nous qui venons ici nous asseoir à cette table à côté du pauvre, et qui, une fois dehors, nous conduisons avec lui comme si nous ne l'avions jamais vu. (1 Cor. 2, 20-27.)» Jetant ailleurs un regard de regret et de désir sur la charité des premiers chrétiens, il dit : « Dans ce tems-là, un excommunié étoit comme un membre séparé du reste du corps. Et pourquoi cela paroissoit-il si terrible? Parce qu'on regardoit comme un grand bien de demeurer uni à ses frères en Christ. Car alors ils vivoient dans chaque église

Digitized by Google

comme s'ils n'eussent habité qu'une même maison; sous la direction d'un même père qui les réunissoit à une seule et même table. Quel malheur n'étoit-ce donc pas que d'être exclu d'un tel amour? Mais actuellement cela ne paroît plus quelque chose de si fâcheux, parce que nous n'envisageons plus comme un grand bonheur de nous trouver ensemble. (2 Thess. Hom. V.)» Augustin représentoit de son côté les encouragemens que l'on trouve dans la communion des saints, et il en montre l'utilité d'une manière remarquable dans le morceau suivant: «C'est dans le ciel qu'est la Jérusalem indestructible, qu'habitent déjà nos concitoyens les anges. Pour le moment nous sommes séparés de nos concitoyens, et étrangers sur cette terre. Néanmoins nous avons aussi des compagnons de notre pèlerinage qui déjà voient de leurs yeux cette céleste patrie, et nous pressent de nous en approcher. Pensez, mes frères, comment, lorsqu'on célèbre la fête d'un martyr dans le temple consacré à sa mémoire, la multitude se porte de ce côte-là, et comment l'on se dit l'un à l'autre: Allons, hâtons-nous! — Où faut-il donc aller? demandent les uns.—Là, dans ce lieu saint, répondent les autres. En s'adressant ces mots l'un à l'autre, le désir de l'un se communique à l'autre, il s'accroît à mesure qu'il s'étend, tel que l'étincelle qui se change bientôt en flamme, il atteint chacun, et, par une

Digitized by Google

impulsion mutuellement communiquée, tous se transportent dans le saint lieu. Si un saint amour peut ainsi faire marcher les hommes à un endroit quelconque de cette terre, quelle puissance ne doit pas avoir l'amour qui les pousse vers le ciel et leur fait dire les uns aux autres : Allons à la maison du Seigneur, courons et ne nous lassons point, car nous arrivons enfin dans le séjour d'où toute douleur est bannie! (Enarrat. in Ps. 121. §. 2.)»

X.

Amitié chrétienne.

Quoique le lien de la communion des saints embrasse tous les fidèles et les engage tous à se regarder et à s'aimer comme membres d'un même corps, cela n'empêche pas certains de ces membres de soutenir les uns avec les autres des rapports plus particuliers et plus intimes, tout en demeurant attachés au corps entier. En sanctifiant la nature humaine en général, le christianisme sanctifie aussi toutes les affections et les relations qui lui sont propres, leur communique une vie plus relevée et leur donne par-là même une signification plus sublime et plus profonde. Si dans la vie éternelle les ames doivent jouir entr'elles d'une communication plus intime et plus immédiate, et, ne se contemplant plus comme dans un miroir, se connoître comme

Digitized by Google

elles sont connues, il est évident que, sous ce nouveau rapport, le christianisme, qui ouvre à nos affections de nouvelles espérances, est encore l'arche majestueuse, le merveilleux édifice qui lie le tems à l'éternité... Quel pressentiment de la vie éternelle! Deux ames qui, rachetées par un même Sauveur, animées par un même Esprit, sont portées à s'unir plus intimement l'une à l'autre, ne forment-elles pas à elles seules une église au milieu de laquelle le Seigneur a promis d'assister?

Comment mieux dépeindre l'amitié chrétienne que ne le fait Chrysostôme dans le passage suivant? (Hom. II. in 1. Thess.) « Tous les trésors du monde ne valent pas un ami véritable. Voyons d'abord le plaisir que l'on goûte dans l'amitié. Voit-on son ami, l'ame satisfaite se dilate et s'épanouit; on se confond, on s'identifie avec lui par une union pleine d'une douceur inexprimable. Le souvenir seul de sa personne nous anime et nous réveille. Je parle d'amis véritables, qui ont les mêmes sentimens, qui s'aiment avec chaleur, qui consentiroient à mourir l'un pour l'autre. Ne pensez pas à ces froids amis, ces amis de table, ces amis qui ne le sont que de nom; ce n'est pas là qu'il faut chercher des exemples. Si quelqu'un a un ami tel que je l'imagine, il sentira la vérité de mes paroles. Quand il verroit son ami tous les jours, il ne s'en rassasieroit jamais. Il lui souhaite les

Digitized by Google

mêmes biens qu'à lui-même. Je connois un homme qui, s'adressant aux personnes saintes, réclamoit leurs prières, d'abord pour son ami, et ensuite pour lui-même. Un bon ami nous fait aimer les tems et les lieux où nous l'avons vu. Et comme les objets qui ont de l'éclat le font rejaillir sur les lieux qui en sont proches, de même les amis répandent une douceur secrète sur tous les lieux où ils ont conversé ensemble. Souvent même, lorsque nous nous trouvons dans les endroits où nous avons vu nos amis, quoiqu'ils n'y soient plus, nous ne pouvons retenir nos larmes en nous rappelant les jours que nous y avons passés avec eux. Il est impossible d'exprimer le plaisir que fait goûter la présence d'un ami; il n'y a que l'expérience qui puisse l'apprendre. On peut librement et sans crainte demander une grâce à un ami et la recevoir. C'est lorsqu'il exige de nous quelque service, que nous lui savons le plus de gré; s'il est réservé à notre égard, nous en ressentons une vraie peine. Nous n'avons rien qui ne soit à nos amis. Souvent, quoique nous soyons dégoûtés du monde et des choses du monde, nous ne désirons pas d'en sortir à cause d'eux. Ils sont pour nous plus agréables que la lumière du jour. Oui, sans doute, un ami, je dis un ami véritable, est plus agréable à nos yeux que la splendeur de l'astre qui nous éclaire, et nous trouverions plus supportable de vivre

Digitized by Google

toujours dans les ténèbres que de vivre sans amis. Je m'explique. Des personnes vivement affligées sont dans les ténèbres, quoiqu'elles voient briller les rayons du soleil; au lieu que ceux qui sont riches en amis ne peuvent jamais être dans l'affliction. Je parle des amis spirituels, des amis qui ne préfèrent rien à l'amitié. Tel étoit saint Paul, qui auroit volontiers donné sa vie sans même attendre qu'on la lui demandât, qui seroit descendu sans hésiter dans les flammes de l'enfer. C'est là le modèle, c'est là l'exemple de l'amitié que je veux offrir; c'est avec cette ferveur qu'il faut aimer ses amis. Les amis, selon Jésus-Christ, aiment leurs amis avec plus de tendresse que les pères n'aiment leurs enfans, ou que les enfans n'aiment leurs pères.

Ne me parlez pas des amis de nos jours; nous avons perdu ce bien avec les autres; remontez jusqu'au tems des apôtres, et, sans parler des princes de l'église, considérez les simples fidèles. *Ils n'avoient tous,* dit l'Ecriture, *qu'une même ame et qu'un même cœur : nul ne considéroit ses possessions comme étant à lui seul. Les biens étoient communs, et on les distribuoit à chacun selon le besoin.* Les mots de *tien* et de *mien* étoient inconnus. L'amitié consiste à ne rien regarder comme nous appartenant en propre, mais comme étant également à notre ami; à considérer nos propres biens comme étrangers, et à épargner la vie de notre ami comme la

Digitized by Google

nôtre ; disposition dans laquelle il seroit lui-même à notre égard. Celui qui aime ne veut ni ordonner ni commander; il est plus satisfait quand on lui ordonne, il sait gré de ce qu'on lui commande. Il aime mieux donner que recevoir; et comme il aime, il est dans la disposition de quelqu'un qui en donnant n'a pas encore rempli ses désirs. Il trouve moins de plaisir dans le bien qu'on lui fait que dans celui qu'il fait lui-même. Il est plus jaloux d'être le créancier de son ami que d'être son débiteur; ou plutôt il veut être son débiteur, par cela même qu'il se constitue son créancier. Il veut obliger sans paroître le faire, et être l'obligé par cela même qu'il oblige. L'amitié est une plante des cieux. » — « L'amitié spirituelle, dit-il ailleurs (Coloss. II, 1.), s'élève comme une reine au-dessus de toutes les autres espèces d'affections, et paroît comme un sentiment divin. En effet, rien d'humain ne peut la produire; ce n'est ni l'habitude, ni les bienfaits, ni la nature, ni le tems qui la font naître; elle descend du ciel... On a vu des hommes de caractères opposés tellement liés par l'esprit sublime qui fondoit leurs ames en une seule, qu'ils se complétoient l'un l'autre, si l'on peut s'exprimer ainsi. L'ardeur de l'un entraînoit celui qui en avoit moins, et la douceur de l'autre tempéroit le feu dévorant du premier. Cette fusion de deux ames, cette coopération de deux êtres qui, quoique

Digitized by Google

séparés par la chair et le sang, mais unis par l'Esprit du Seigneur, agissent ainsi l'un sur l'autre, cette communication mutuelle de leurs dons a efficacement contribué à avancer l'œuvre du Seigneur; tout comme d'un autre côté ceux qui, pour quelques différences de caractère, n'ont pas su garder l'unité de l'esprit et se sont séparés quand ils auroient pu rester unis, ont produit les plus fâcheux effets.» Augustin et Alypius nous présentent un exemple de cette amitié chrétienne. Alypius, homme distingué par la noblesse de son caractère, étoit un peu plus jeune qu'Augustin, et son voisin de campagne. Assistant un jour aux leçons qu'Augustin donnoit à Carthage sur la rhétorique, il l'entendit tourner en ridicule la passion du cirque et du théâtre. Il avoit lui-même contracté ce goût dans le séjour des grandes villes, et quoiqu'Augustin n'eût point pensé à lui en en parlant, il ne put s'empêcher de s'appliquer cette leçon. Il résolut de s'en corriger, alla remercier Augustin, et devint dès-lors son ami le plus ardent. Augustin l'entraîna dans toutes ses phases. Alypius le suivit d'abord dans ses erreurs, et, comme lui, se fit Manichéen. Il l'accompagna en Italie, et passa de même qu'Augustin du manichéisme au doute, puis au platonisme. Et lors de cette crise violente qui changea Augustin, Alypius se joignit à lui doucement et sans effort. A cette occasion, Augustin s'étoit ap-

Digitized by Google

pliqué le dernier verset du chapitre 14 aux Romains; Alypius prit pour lui le verset suivant : *Recevez celui qui est foible dans la foi*, l'appliquant ainsi à sa position relativement à Augustin. Il n'eut pas d'aussi violens combats à soutenir contre la chair et le sang que son ami, mais aussi il ne put pas parvenir aussi vite à sacrifier ses opinions et sa vie au Sauveur, à ne pas craindre d'être taxé de folie par le monde pour trouver la sagesse en Jésus-Christ crucifié; par exemple, il trouvoit que dans des écrits scientifiques on ne devoit parler que la langue des philosophes, et ne dire mot de Jésus. Telles étoient les dispositions d'Alypius, lorsque le feu qui embrâsoit Augustin se communiqua à lui et l'entraîna à sa suite. Quand l'association philosophique, dont Augustin avoit formé le projet dans un mouvement d'enthousiasme platonique, fut devenue une association spirituelle, son ami en fut un des premiers membres. Plus tard Alypius s'associa aux travaux d'Augustin, et devint un des évêques les plus zélés et les plus respectables de l'église de Numidie.

On peut en dire à-peu-près autant de Bazile de Césarée et de Grégoire de Naziance. Le premier, plein d'ardeur et de force, porté naturellement à agir au-dehors, avoit aussi besoin d'un ami qui pût modérer son zèle; Grégoire de son côté, porté au goût paisible de la contemplation, répugnant trop, peut-être, à une vie

Digitized by Google

active et pratique, avoit besoin d'un ami qui, lorsque le bien de l'église le demandoit, vînt le tirer de sa solitude et l'engager à sacrifier son penchant particulier, pour faire valoir au-dehors le talent qui lui avoit été confié.

C'est à Athènes, où se rendoit alors toute la jeunesse romaine, qu'ils formèrent au milieu de leurs études et de leurs conversations chrétiennes cette amitié qui eut une si grande influence sur le reste de leur vie et sur tous leurs travaux. Les pieux sentimens dont ils avoient été de bonne heure animés l'un et l'autre, contribuèrent d'autant plus à resserrer leur amitié, qu'ils se trouvoient obligés de défendre leur foi contre le paganisme, contre les rhéteurs du lieu qui s'efforçoient de le relever par une brillante éloquence et par l'attrait d'une sagesse mystérieuse qu'ils prétendoient renfermée sous ces formes grossières, ainsi que contre le crédit que rendoit à ces croyances l'approbation d'un jeune prince d'une grande espérance, de Julien sur qui se portoient déjà tous les regards. Toute la jeunesse chrétienne se rallioit autour de ces deux amis, en qui elle voyoit d'éclatans modèles de foi et de piété. « Nous ne connoissions, dit Grégoire, que deux chemins, le chemin de l'église et des docteurs de l'église, et celui des professeurs qui enseignoient les autres sciences. Quant au reste, les fêtes, les théâtres, les divertissemens tumultueux, les festins, nous

Digitized by Google

les abandonnions à ceux qui s'y plaisoient. D'autres se présentoient avec le lustre attaché aux noms de leurs familles; pour nous, notre grande affaire étoit d'être chrétiens, et notre grand nom, de porter celui de disciples de Jésus. Rien n'étoit à nos yeux plus grand et plus beau que de pouvoir, l'un par l'autre et l'un avec l'autre, nous élever à Dieu. »

Ils formèrent à Athènes un plan pour toute leur vie, d'après lequel ils vouloient ne jamais se séparer l'un de l'autre, suivre Dieu en commun et chercher la vérité; mais ce plan de leur jeunesse ne put s'exécuter, la Providence les appela tous deux à un autre genre de vie et à d'autres travaux. Dans la suite Bazile, s'étant établi dans le Pont, y vivoit dans la solitude à la tête d'une communauté ecclésiastique; il voulut alors appeler auprès de lui Grégoire, mais celui-ci fut obligé de rester à Naziance pour donner ses soins à ses parens. « Je l'avoue, répondoit-il aux observations de Bazile, j'ai déjà été infidèle à la promesse que je t'avois faite à Athènes de vivre avec toi et de philosopher ensemble; mais ç'a été contre ma volonté, et parce que la loi qui m'impose le soin de mes parens, devoit l'emporter sur la loi de l'amitié. » Cependant il trouva le moyen de passer quelque tems au milieu de cette communauté, et souvent il soupira après ces jours de bonheur et de paix. « Qui me rendra, écrivoit-il à son ami,

Digitized by Google

ces hymnes spirituels, ces élévations à Dieu, cette vie presque céleste, cette communion cordiale de tous ces frères que tu conduis à Dieu, cette étude de la sainte Ecriture faite en commun, ces lumières que l'Esprit saint nous y faisoit découvrir?» Dans ses peines et dans des positions difficiles, Grégoire déposoit ses inquiétudes dans le cœur de son ami, et il y puisa souvent des consolations et de la paix. Une division s'étant élevée entre Bazile qui étoit alors prêtre et son évêque, Grégoire repoussa les marques de considération que vouloit lui donner cet évêque, en répondant : que l'honorer tandis qu'on offensoit son ami, c'étoit vouloir orner les murs d'une maison tout en en sapant les fondemens. En même tems il engagea son ami à céder aux lois de la charité chrétienne et à sacrifier sa passion au bien de l'église, et ne demeura tranquille, que lorsqu'il les eut réconciliés au grand avantage de l'église. Il faisoit remarquer avec franchise, mais toujours avec ménagement, à son ami ce que sa conduite lui paroissoit avoir d'étranger à l'esprit chrétien, et l'exhortoit à ne se laisser aller, au milieu de ces circonstances difficiles, à rien d'indigne de sa sagesse et de sa piété. Du reste, un moment d'erreur de la part de Bazile n'eut pas le pouvoir de relâcher un lien que l'esprit avoit formé. Grégoire qui avoit reconnu l'œuvre de Dieu dans son ami, qui s'étoit uni à lui dans le

Digitized by Google

Seigneur, et portoit en son cœur ce qui faisoit la vie de Bazile, ne s'en laissa pas imposer par un mouvement du vieil homme au point de méconnoître dans ce frère l'homme spirituel; et plus tard seulement, il lui découvrit sa faute avec tous les ménagemens de la charité.

XI.

Vocations diverses des chrétiens.

Nous avons vu que les chrétiens des premiers tems n'étoient pas d'accord sur la question de savoir s'il leur étoit permis de revêtir un office de judicature ou de servir à l'armée. L'avis général de l'église est maintenant pour l'affirmative. Il n'y avoit guère que les séparatistes, tels que probablement les Novatiens et les Donatistes, qui pensassent autrement, et leur persuasion à cet égard partant d'un principe de charité et du désir ardent de réaliser l'idéal qu'ils se faisoient de la vie chrétienne, méritoit certainement des égards et du support. Nous voyons Ambroise tranquilliser un juge chrétien qui se faisoit des scrupules sur la légitimité morale de sa charge, en lui citant ces paroles de l'apôtre (Rom. 13, 4.) : « *Le prince est le ministre de Dieu pour ton bien, mais si tu fais mal, crains, parce qu'il ne porte pas l'épée en vain; car il est ministre de Dieu et vengeur pour punir celui qui fait mal.* » Plusieurs juges

Digitized by Google

étoient dans l'usage de s'abstenir de la communion toutes les fois qu'ils avoient été appelés à prononcer une sentence de mort; il répugnoit à leur sentiment de participer au corps et au sang de celui qui donna sa vie pour délivrer tous les hommes du péché et de la mort, après qu'eux-mêmes, pécheurs et nécessairement coupables devant le trône de Dieu, venoient d'exécuter la loi dans sa sévérité, en punissant de mort un autre pécheur. Néanmoins l'église ne se crut point autorisée à refuser la communion à un homme qui venoit de remplir les devoirs d'une charge fondée sur la loi de Dieu et à laquelle la Providence l'avoit appelé.

Augustin soutint avec raison qu'un Etat où chacun dans sa condition suivroit ponctuellement les lois de Jésus-Christ parviendroit au comble de la prospérité. « Que ceux-là, dit-il dans une de ses lettres (Ep. 138.), qui prétendent que la doctrine de Christ est opposée au bien de l'Etat, nous montrent une armée composée de soldats semblables à ceux que forme la doctrine de Jésus; qu'ils nous montrent des maris, des femmes, des fils, des maîtres, des serviteurs, des rois, des juges, des administrateurs qui soient tels que le christianisme les veut, et nous verrons s'ils oseront encore dire que cette religion est nuisible à l'Etat, s'ils ne confesseront pas plutôt que, si elle étoit pratiquée, elle lui seroit de la plus grande utilité. »

Digitized by Google

Le même Père dit encore contre ceux qui, prenant à la lettre certains passages du sermon de la montagne (Matth. 5, 39. Luc 6, 29.), prétendoient pouvoir en conclure que l'exercice de la judicature et le service militaire étoient incompatibles avec la profession du christianisme : « Ces commandemens ont bien plus rapport aux dispositions intérieures qu'à l'acte même, en sorte que la charité et la patience doivent toujours demeurer dans le fond de l'ame, sans nous empêcher d'exécuter ce qui nous paroît le plus utile à l'égard de ceux que nous ne devons pas cesser d'aimer. C'est ce que nous atteste évidemment l'exemple de Jésus lui-même, ce modèle incomparable de patience, qui, lorsqu'il fut frappé à la joue, répondit : *Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu?* Il ne suivoit donc pas son propre précepte, si nous voulons le prendre à la lettre; car non-seulement il ne présenta point l'autre joue à celui qui l'avoit frappé, mais encore il l'empêcha de commettre sur sa personne un nouvel outrage, et néanmoins il étoit prêt, je ne dis pas à se laisser donner de nouveaux coups, mais à mourir sur la croix pour ceux qui lui faisoient souffrir ces indignes traitemens, et à prier pour eux sur cette croix : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Ainsi nous devons toujours au-dedans de notre cœur con-

Digitized by Google

server la charité, afin de ne pas rendre le mal pour le mal; mais néanmoins il est de notre devoir dans la vie pratique de faire souvent des actes qui conviennent au bien réel de nos semblables plutôt qu'à leurs penchans; de même qu'un père qui garde toujours l'amour paternel, quelque sévèrement qu'il soit obligé de punir son enfant. Quand donc un gouvernement observe les préceptes de l'évangile, les guerres mêmes peuvent être faites dans un esprit de charité, dans le but de ramener plus facilement les vaincus à un ordre social, paisible et fondé sur l'équité et la justice; et celui à qui on ôte la liberté de faire le mal, retire le premier avantage de sa défaite, en tant que rien n'est plus funeste que le succès des méchans qui favorise l'impunité, la plus grande des punitions, et fortifie la malice, ennemi intérieur et inséparable du méchant. Si le christianisme condamnoit toute espèce de guerre, il auroit été dit aux soldats qui témoignoient le désir d'être sauvés, de déposer leurs armes et de renoncer à leur état, tandis qu'il leur a été dit uniquement : « N'usez point de violence, ni de tromperie envers personne, mais contentez-vous de votre paie. » Il écrivit les paroles suivantes à un général nommé Boniface, qui lui avoit demandé de quelle manière il devoit se conduire pour vivre en chrétien dans sa vocation : « Avant tout, ne croyez pas qu'il soit impossible de

Digitized by Google

mener au milieu des armes une vie agréable à Dieu. Le pieux David, à qui le Seigneur rendit un si grand témoignage, étoit un homme de guerre ainsi que presque tous les justes de son tems. Le capitaine dont il est parlé en saint Matthieu, c. 8, étoit aussi un homme de guerre. De même ce Corneille à qui l'ange apparut et dit : *Tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu.* Et averti de faire venir auprès de lui saint Pierre, ce fut par un pieux soldat qu'il le fit demander. Pensez, lorsque vous vous préparez au combat, que le courage qui vous anime est un don de Dieu, et vous vous garderez d'employer le don de Dieu d'une manière contraire à sa volonté. Vous devez toujours *vouloir* la paix et ne vous décider à la guerre qu'à la dernière extrémité, afin que Dieu vous délivre de cette extrémité et conserve ou rétablisse la paix. Pendant la guerre soyez disposé à la paix, afin de pouvoir donner à vos ennemis vaincus une paix qui leur soit avantageuse. Que la chasteté et la tempérance décorent vos mœurs, car il est honteux à un homme qu'aucune force humaine ne peut vaincre d'être subjugué par ses propres passions. Si vous ne possédez pas les richesses de ce monde, ne cherchez pas à en acquérir par de mauvaises voies, et si vous êtes riche, efforcez-vous par vos bonnes œuvres de continuer à être riche dans le royaume des cieux. Si la lecture de cette

Digitized by Google

lettre ou de la sainte Ecriture vous fait découvrir des imperfections dans votre piété, cherchez à acquérir ce qui vous manque par vos efforts et vos prières. Rendez grâces à Dieu, comme à la source de tout bien, pour ce que vous possédez, et quant au bien que vous faites, *donnez-lui-en la gloire et humiliez-vous vous-mêmes*, vous rappelant qu'il est écrit : *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en-haut, descendant du Père des lumières.* Enfin, quelque avancé que vous puissiez être en amour pour Dieu et le prochain, et en véritable piété, ne vous imaginez pas, tandis que vous êtes sur la terre, être sans péché. Et puisque, tant que vous êtes ici-bas, vous devez, d'après l'ordre de votre maître, dire dans vos prières : *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, soyez donc toujours prêt à pardonner à quiconque vous a fait du mal, afin que vous puissiez toujours prononcer cette prière en sincérité de cœur. » Ce Boniface, alors l'un des plus grands généraux de l'empire romain, ayant eu le dessein de se faire moine, Augustin l'en détourna, en lui représentant tous les services qu'il pouvoit rendre à l'église en desservant son poste selon la volonté de Dieu, défendre les chrétiens contre les attaques des barbares, les mettre en état de mener une vie paisible et tranquille dans la piété et dans l'honnêteté, sans que d'ailleurs

Digitized by Google

l'emploi des armes du soldat l'empêchât d'obtenir le secours plus sûr et plus puissant des armes spirituelles. »

Ce même Boniface s'étant révolté à cause d'une injustice, qu'il avoit reçue de la cour dont il avoit long-tems servi la cause, Augustin chercha dans une lettre d'un style grave et affectueux à lui rappeler son devoir; il lui dit : « qu'il ne veut et ne peut point décider si l'on en a agi justement ou injustement avec lui, mais que, dans tous les cas, il parle à un chrétien, à qui il n'est pas permis de rendre le mal pour le mal. Pensez à Dieu, ajouta-t-il, portez les yeux sur Jésus-Christ qui nous a accordé tant de grâces, et a supporté tant d'injustices. Celui qui veut appartenir à son règne et vivre avec lui dans la gloire, doit aussi aimer ses ennemis, faire du bien à ceux qui le haïssent, prier pour ceux qui le persécutent. »

Ferrandus, diacre à Carthage au commencement du sixième siècle, donnoit au comte Regino, gouverneur et commandant d'armée, les sept règles suivantes sur la manière de se conduire chrétiennement dans sa vocation : I. Soyez persuadé que pour chacune de vos actions vous avez besoin de l'assistance d'en-haut, et dites avec l'apôtre : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.* — II. Que votre vie soit un miroir dans lequel vos soldats puissent contempler ce qu'ils ont à faire. — III. Ne cherchez

Digitized by Google

pas à dominer, mais à être utile. — IV. Aimez la patrie comme vous-même. — V. Que ce qui tient à Dieu vous soit plus précieux que tout objet humain. (Pour cet effet, ajoute-t-il comme développement, soyez fervent dans la prière, et malgré la multitude de vos occupations, lisez l'Ecriture, et entretenez en vous le besoin de cette lecture.) — VI. Ne poussez pas à l'extrême l'exercice de la justice. (Ne l'exercez pas aux dépens de la charité et de la miséricorde.) — VII. Enfin, rappelez-vous toujours que vous êtes chrétien.

Augustin adresse aussi ses exhortations aux juges : «L'homme, leur dit-il, juge l'homme, son semblable; le pécheur juge le pécheur. Quand vous entendez ces paroles du Seigneur : *Que celui qui est sans péché jette la première pierre contre elle,* ne tremblez-vous pas, juges de la terre? Commencez donc par vous juger vous-mêmes, puis sortez du fond de votre conscience pour prononcer votre jugement sur les autres, et vous pourrez le faire avec quelque sûreté. Deux noms nous sont donnés, celui d'homme et celui de pécheur. Dieu a créé l'homme, l'homme s'est fait lui-même pécheur; périsse l'ouvrage de l'homme, mais que l'ouvrage de Dieu soit sauvé! Comme hommes, conservez dans le cœur l'amour pour l'homme, et soyez juges de la terre. Quoique vous deviez être craints, ne laissez pas d'aimer. Prononcez-vous contre ce qui vous

Digitized by Google

déplaît en vous-mêmes, mais non pas contre celui qui est créé semblable à vous. Punissez, je le veux, mais avec les sentimens d'un homme qui aime et dans le dessein de rendre meilleur.»

Grégoire de Naziance disoit à un gouverneur de sa patrie irrité contre ses concitoyens : « Vous êtes l'image de Dieu, et vous régnez sur l'image de Dieu, qui ici-bas est en effet gouvernée par vous, mais qui passera dans une autre vie, dans laquelle nous passerons tous au sortir de ce rêve d'un instant. Pensez de qui vous êtes la créature, à quoi vous êtes appelé, tout ce que vous avez reçu, tout ce que vous redevez, et imitez Dieu dans sa miséricorde; faites le bien, c'est la plus grande gloire dont l'homme puisse jouir.» — Benevolus, secrétaire d'Etat de l'Empire, étoit un de ces hommes pour qui la cause de Dieu alloit avant tout. L'impératrice Justine lui ayant ordonné de travailler à une loi qui devoit faire prédominer une doctrine qu'il ne pouvoit accorder avec sa foi à la divinité de Jésus-Christ, il la pria de l'en exempter. Elle crut lui offrir des richesses et des honneurs, mais ne consultant que son Dieu, il déposa aux pieds de sa souveraine les insignes de sa charge.

Chrysostôme enjoint aussi aux artisans de réfléchir à la parole de Dieu; il leur dit entr'autres (Hom. 5. Corinth.) : « Ne croyez pas que, parce que vous êtes de simples artisans, cette occu-

Digitized by Google

pation ne vous concerne pas; *saint Paul étoit faiseur de tentes* et continua à travailler de son état après sa conversion. Qu'aucun de vous ne rougisse de son état, mais que ceux-là rougissent, qui sont paresseux et se nourrissent aux dépens d'autrui. Ceux qui travaillent ont l'ame pure et forte, tandis que le paresseux se livre au babil et à la vanité. Celui qui travaille n'emploiera pas facilement ses actions, ses paroles ou ses pensées à des choses inutiles, car son ame est tout appliquée à la vie active et pratique.» — «Ne dites pas, dit-il ailleurs (Hom. 21. in 1 Cor.) en s'adressant aux grands : Celui-là est un cordonnier, cet autre un teinturier, ce troisième un forgeron; mais pensez que c'est un fidèle et un frère. Car nous sommes des disciples de ces pêcheurs, de ces péagers, de ce faiseur de tentes, de celui qui fut élevé dans la maison d'un charpentier duquel il ne dédaigna pas d'avoir la fiancée pour mère, qui fut couché dans une crèche, qui n'avoit pas un lieu où reposer sa tête; pesez tout cela, et reconnoissez le néant de l'orgueil humain. Regardez le faiseur de tentes comme étant tout aussi bien votre frère, que celui qui est traîné dans un char et qui se fait précéder d'une armée d'esclaves. Si vous honorez les hommes à cause de Christ, vous honorerez aussi tous les fidèles, quelque basse que soit leur condition.»

Quant aux relations de serviteur et de maître,

Digitized by Google

les domestiques étoient encore esclaves à cette époque, et le christianisme, dont la tendance première est d'influer directement sur le cœur de l'homme, plutôt que sur ses circonstances extérieures, laissa subsister cet usage, non cependant sans répandre un nouvel esprit à cet égard par cette remarquable déclaration : *En Christ il n'y a ni libre, ni esclave*. Chrysostôme explique admirablement cette grande doctrine en développant le passage 1 Cor. 7, 22, 23, « En Christ tous deux sont égaux, car ton maître est tout aussi bien que toi serviteur de Jésus-Christ. Mais comment d'esclave t'a-t-il fait homme libre? Parce que, non-seulement il t'a délivré de l'esclavage du péché, mais, quoique tu sois encore esclave, de cet esclavage même. La religion ne permet pas que l'esclave reste esclave : voilà qui est merveilleux. Et comment se peut-il que l'esclave, tout en continuant d'être esclave, ne soit plus esclave?.. En faisant tout pour la volonté de Dieu, et en ne faisant rien pour paroître devant les hommes. C'est là servir et en même-tems être libre. Et comment d'un autre côté l'homme libre devient-il esclave? *En servant l'homme dans ce qui est mauvais*. La vraie liberté est celle qui peut subsister dans l'esclavage; et c'est l'esprit du christianisme de donner la liberté au milieu de la servitude. » Cette religion rappeloit aussi aux maîtres leurs devoirs envers leurs serviteurs,

Digitized by Google

elle leur faisoit voir, dans leurs esclaves, des êtres créés à l'image de Dieu, pour lesquels Christ étoit mort aussi bien que pour eux; et allumant en eux le feu céleste de la charité, elle les excitoit à veiller au bien-être spirituel et temporel de leurs frères (Act. ap. 45.)—Chrysostôme dit à cet égard, dans un sermon : « Abraham avoit soin de ses esclaves comme de lui-même, disant en quelque sorte comme Job : *Cet homme-là n'a-t-il pas aussi été créé par celui qui m'a formé dans le ventre de ma mère?* (Job. 51, 15.) Nous aussi, veillons donc soigneusement au perfectionnement de nos domestiques; instruisons-les des choses divines. Par ce moyen, la bénédiction reposera sur toute notre maison. » Il dit encore, en citant sa propre expérience : « Je connois plusieurs familles pour qui les vertus de leurs domestiques ont été une source de progrès. » C'est ainsi qu'une femme chrétienne, vendue comme esclave, devint, par sa foi et sa piété, le premier instrument de la conversion des Ibériens qui habitoient la province connue aujourd'hui sous le nom de Géorgie.

Un moine de Syrie, nommé Malchus, fait prisonnier par une horde d'Arabes, et forcé de garder les troupeaux de son maître, trouvoit sa consolation dans sa foi et dans le souvenir qu'il conservoit des saintes écritures. « Il me sembloit, dit-il lui-même, avoir quelque rapport avec le pieux Jacob; je me rappelois

Digitized by Google

Moyse : ces deux hommes avoient été, comme moi, bergers dans les déserts. Je priois assidument, je chantois les psaumes que j'avois appris dans mon couvent. J'étois content de ma captivité, et je rendois grâces à la sage direction de la Providence. Mon maître ne trouvoit en moi aucune fraude, car je connoissois le précepte de de l'apôtre, qui nous enjoint de servir notre maître avec fidélité, comme servant le Seigneur. (Ephés. 6.) »

D'un autre côté, Augustin apprend aux maîtres comment ils doivent envisager leurs esclaves : (De sermone in Mont., t. 1, §. 59.) «Il n'est pas permis au chrétien, dit-il, de regarder son esclave comme une propriété qui lui appartienne dans le même sens que son cheval et son argent, quoiqu'il puisse arriver qu'un cheval ou de l'or ait plus de valeur qu'un esclave. Mais si vous êtes plus propre qu'un autre maître à amener votre esclave à la connoissance de Dieu, ne pensez pas qu'il en soit de l'esclave comme d'un habit qu'on peut changer à volonté ; car *l'homme doit aimer l'homme comme lui-même*, et d'autant plus que le Seigneur ordonne d'aimer même ses ennemis. »

Cependant plusieurs personnes sentoient déjà combien l'esclavage, quelque adouci qu'il fût par l'influence de la charité chrétienne, étoit en opposition avec les droits de l'homme, droits dont le christianisme avoit réveillé la conscience ;

Digitized by Google

et combien une telle condition, sans étouffer précisément la vie intérieure de l'homme, arrêtoit le développement de ses facultés et l'empêchoit de les consacrer au service du Seigneur. Aussi l'apôtre, tout en proclamant le principe que l'esclave lui-même peut trouver, sans sortir de son état, la vraie liberté dans l'Evangile, n'hésita-t-il pas à dire : *Cependant, si tu peux être libre, profites-en.* De pieux sentimens engagèrent donc différentes personnes à mettre en liberté des esclaves honnêtes, à leur apprendre un état, et même à leur procurer les moyens de se former à la vie monastique ou à la vocation ecclésiastique. « Je ne pensois pas, écrit Isidore de Péluse à un maître auprès duquel il intercédoit pour son esclave, qu'un homme qui aime Jésus-Christ, et qui connoît la grâce par laquelle nous avons tous été affranchis, pût encore posséder un esclave. »

Il étoit aussi dans les principes de l'église de ce tems d'exclure de la communion chrétienne les personnes qui exerçoient des métiers incompatibles avec les lois de l'Evangile, tels que ceux que nous avons désignés plus haut. Cependant il ne manquoit pas d'individus qui faisoient en secret le métier de magiciens, de devins et d'astrologues. Nous trouvons dans Augustin un exemple d'un de ces astrologues qui, après avoir trompé long-tems par ses prestiges, en éprouva des remords, vint de lui-même confesser sa faute

Digitized by Google

à son évêque, et se soumit à la pénitence ecclésiastique. A cette occasion Augustin adresse à son église les paroles suivantes (Ps. 61, §. 23.): « Pour que vous sachiez combien il y a de gens dans l'église du Seigneur, qui invoquent son nom de leur bouche et l'outragent dans leur cœur, cet homme effrayé par la puissance du Seigneur vient maintenant recourir à sa miséricorde. Il fut long-tems un trompeur et un homme trompé, prononçoit des mensonges contre Dieu, qui a donné à l'homme le pouvoir de faire le bien, et de ne pas faire le mal. (C'est-à-dire que la volonté de l'homme n'est pas soumise au cours des astres.) Il prétendoit que ce n'étoit point la volonté de l'homme qui violoit les lois du mariage, mais Vénus; que ce n'étoit point cette même volonté qui se rendoit coupable de meurtre, mais Mars, et que ce n'étoit point Dieu qui formoit les justes, mais Jupiter. A combien de chrétiens n'a-t-il pas enlevé leur argent? Maintenant, nous aimons à le croire, il déteste le mensonge, il fait pénitence et cherche miséricorde. Nous devons le recommander à vos cœurs et à vos yeux. Aimez-le du fond de vos cœurs, gardez-le en le suivant des yeux. Priez pour lui par Jésus-Christ. » Augustin ajoute que cet homme devoit apporter ses livres trompeurs, et qu'on devoit les brûler à l'exemple de ce que nous lisons dans les Actes (19, 19.).

Digitized by Google

XII.

Le chrétien au milieu des désastres publics.

Comme le christianisme est le seul moyen qui puisse efficacement préserver l'homme des séductions de la prospérité temporelle, en lui rappelant sans cesse qu'il n'a point ici-bas de demeure permanente, et en lui apprenant à soupirer après une meilleure patrie, il est également dans ces tems de désorganisation générale, où la forme du monde change en quelque sorte, où ce qui subsistoit depuis des siècles s'écroule et atteste à l'homme, si habile à se le dissimuler, la vanité et le néant des choses d'ici-bas, il est également, dis-je, le seul moyen qui puisse l'élever au-dessus de ces bouleversemens par l'espérance d'une vie immuable, d'un séjour éternel de paix, et par la pensée qu'une occasion lui est offerte de prouver, au milieu des peines, son attachement à son Sauveur. Tels étoient les tems où vivoit Augustin. — L'empire romain approchoit de plus en plus de sa dissolution, et la destruction gagnant de proche en proche, atteignoit enfin les provinces florissantes du nord de l'Afrique. Pour consoler son église, Augustin ne l'abusoit point par de vaines espérances, que l'événement auroit bientôt contredites; mais il l'exhortoit à aspirer à un ordre de

Digitized by Google

choses sur lequel les vicissitudes de ce monde n'eussent aucune prise. N'espérez pas, leur dit-il, des tems plus doux et plus tranquilles, vous vous tromperiez, mes frères; ne vous promettez pas ce que l'évangile ne vous a pas promis. Vous savez ce que nous dit l'évangile, je parle à des chrétiens, et nous ne devons pas renier notre foi, vous savez que l'évangile nous dit : que dans les derniers tems la désolation viendra à son comble, mais que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. Qu'aucnn de vous donc ne se promette ce que l'évangile n'a pas promis; que personne ne dise : nous reverrons de meilleurs tems, et alors *je ferai ceci, j'acheterai cela.* Il vous est bon d'écouter celui qui ne trompe pas, qui n'a trompé personne, qui ne vous a pas promis des joies ici-bas, mais des joies *en lui*; surtout espérez que lorsque cette tente terrestre sera détruite, vous régnerez éternellement avec lui, de peur qu'en voulant régner ici-bas, vous ne trouviez de bonheur ni dans cette vie ni dans l'autre. »

On vit toujours, dans ces momens de destruction, des personnes qui, oubliant que de semblables phénomènes peuvent se répéter dans des époques importantes pour le développement du règne de Dieu sur les hommes, prétendoient pouvoir conclure des signes du tems à l'apparition prochaine du Sauveur, et même déterminer ce moment suprême dont l'Eternel s'est exclusive-

Digitized by Google

ment réservé la connoissance. Augustin désapprouve cette manière de penser, tout en jugeant avec une modération chrétienne les diverses opinions à cet égard. Nous devons sans doute chercher, dit-il dans une de ses lettres, à éviter de tomber d'un côté ou d'un autre dans l'erreur, mais il me semble que celui qui avoue simplement son ignorance là-dessus, ne risque pas d'errer, c'est bien plutôt le cas de celui qui croit savoir ce que réellement il ne sait pas. Eloignons donc du du milieu de nous ce mauvais ouvrier, qui, parce que son maître tarde à venir, se met à battre ses compagnons; un tel homme a certainement en aversion la venue de son Seigneur (Matth. 24, 48). Mettant de côté cet homme-là, représentons-nous maintenant trois bons serviteurs qui soignent avec fidélité les intérêts de leur maître, qui soupirent après son retour, et l'attendent en veillant. Que l'un croie qu'il viendra un peu plus tôt, l'autre un peu plus tard; que le troisième avoue qu'il ne sait rien à cet égard, ils sont au moins tous trois d'accord avec l'évangile en ceci, qu'ils aiment également l'apparition du Seigneur; mais voyons quel est celui qui s'en approche le plus. — Le premier dit : veillons et prions, car le Seigneur va venir bientôt. Le second dit : veillons et prions, car cette vie est courte et incertaine, quand même le Seigneur ne viendroit que tard; et le troisième : veillons et prions, car cette vie est courte et incertaine,

Digitized by Google

et nous ne savons pas le tems auquel le Seigneur viendra. L'évangile dit : Prenez garde, veillez et priez, car vous ne connoissez ni le jour ni le moment. Or je vous prie, que dit le troisième? dit-il autre chose que ce que l'évangile même nous a fait entendre? Tous souhaitent, dans leur amour pour le règne de Dieu, que ce que le premier croit soit véritable; mais le second ne le croit pas, et le troisième n'affirme, ni ne nie; mais il avoue qu'il ne sait lequel des deux a raison. Maintenant, si la prédiction du premier se réalisoit, les deux autres se réjouiroient avec lui, car ils aiment également la venue du Sauveur. Mais si cela n'a pas lieu, et que la supposition du second se vérifie, il est à craindre que ceux qui ont cru le premier ne soient troublés de ce délai, et vous concevez quel mal peut en résulter pour les ames. Et lors même qu'ils auroient assez de foi pour admettre encore la prédiction du second, et attendre patiemment le Seigneur, qui tarde à venir, les adversaires ne pourront-ils pas en tirer occasion de détourner de la foi bien des foibles, par leurs railleries. Les partisans du second ne seront point inquiets, lors même qu'ils se seroient trompés, ils ne risquent que d'être agréablement surpris. Ainsi, de ces deux, le premier sera entendu avec plus de plaisir, et le second inspirera plus de confiance. Mais celui qui confesse ne pas savoir lequel des deux systêmes est le vrai, sou-

Digitized by Google

haite l'un, ne s'irrite pas de l'autre, et ne se trompe en aucun cas, parce qu'il n'affirme, ni ne nie.» Dans son explication du Ps. 6, Augustin se déclare plus fortement contre ces calculs. «De ce que le Seigneur a dit : *Ce n'est pas à vous de connoître les tems ou les momens dont le Père a réservé la disposition à sa propre puissance;* (Act. 1, 7.) de ce qu'il a dit : *Quant au jour et à l'heure, personne ne le sait, pas même les anges du ciel; mais mon Père seul;* (Matth. 24, 6.) enfin de ce qu'il est écrit : *Que le jour du Seigneur vient comme un larron durant la nuit;* (1 Thess. S. 2.) de tout cela, dis-je, il résulte clairement que personne de nous ne doit se permettre de vouloir, par ses calculs, fixer une semblable époque.»

Lorsque la première nouvelle du pillage de la capitale du monde, de l'antique Rome, par les Goths, l'an 410, arriva à Carthage, Augustin profita de la consternation générale qu'elle y répandit, pour faire sentir à l'église, par ce témoignage du néant de la gloire de la terre, la nécessité de s'attacher aux consolations immuables de l'évangile. «Le trouble des tems agite votre cœur comme la nacelle sur laquelle Jésus dormoit. Voici la raison pour laquelle votre cœur est agité. Cette nacelle dans laquelle Jésus dort, c'est ton cœur où la foi est endormie. L'apôtre dit que, par la foi, Christ demeure dans vos cœurs. Eh bien, par la foi Christ demeure

Digitized by Google

en vous. Lorsque la foi est présente, Christ aussi est présent; lorsque la foi veille, Christ aussi veille; mais, lorsque la foi s'oublie, Christ dort. Dieu vous a-t-il donc accordé peu de chose en vous envoyant, dans ce moment où le monde dépérit, son Christ pour vous tranquilliser? Lorsque tout s'est envieilli autour de vous, Christ vous a rajeuni. Ne vous obstinez pas à vous rattacher à ce monde défaillant, et ne dédaignez pas d'être rajeunis en Christ. Aimez la parole, et qu'aucun scandale ne vous ébranle. (Il veut dire que personne ne doit se laisser ébranler dans sa foi, si les payens accusent le christianisme de la chute de Rome.) Soyez doux, ayez pitié des malheureux (les fugitifs qui arrivoient d'Italie), des malades, et dans ce moment où il y a autour de nous tant de nécessiteux, d'étrangers, de gens souffrans et en détresse, distinguez-vous par une charitable hospitalité. Que les chrétiens fassent seulement ce que Christ leur ordonne, et les payens ne blasphémeront qu'à leur propre détriment. »

La destruction s'approcha toujours davantage de la patrie d'Augustin. Les féroces Vandales se jettèrent sur le nord de l'Afrique, et étendirent partout leurs ravages. Etant Ariens, c'étoit surtout contre les ecclésiastiques de l'église dominante, qu'ils exerçoient leur fureur. On mit en question si les évêques ne devoient point s'y soustraire par la fuite. Augustin s'éleva contre

Digitized by Google

les mercenaires qui abandonnent leurs brebis au moment où ils doivent donner leur vie pour elles. « Pourquoi ne luttent-ils pas plutôt avec le secours du Seigneur contre leurs craintes ? C'est ce qui a lieu là où règne l'amour, et où l'on n'est pas enivré du goût du monde. Car la charité dit : qui est foible, et que je ne sois pas aussi foible? Qui est scandalisé et que je ne brûle pas? Mais la charité vient de Dieu. Prions donc celui qui nous ordonna la charité de nous l'accorder dans sa grâce.» Il montre les avantages que les églises peuvent tirer de leurs évêques dans les momens de grandes nécessités. «Selon les forces que le Seigneur leur accorde, ils sont utiles à chacun, baptisent les uns, donnent la communion aux autres, exhortent, édifient, consolent chacun, vous animent à prier le Dieu qui seul peut détourner les maux que l'on craint, et vous disposent ainsi, dans tous les cas, à être prêts, si cette coupe ne doit pas passer loin de vous, et à voir s'accomplir la volonté de celui qui ne peut vouloir que le bien. »

Augustin habitant, dans les derniers jours de sa longue carrière, une ville que les barbares assiégeoient et se disposoient à piller, adressoit tous les jours cette prière à son Dieu : «Que le Seigneur délivre la ville; mais, si ce n'est pas sa volonté, puisse-t-il accorder aux siens de préférer la volonté divine à la leur propre, ou bien qu'il daigne prendre à lui son

Digitized by Google

serviteur en le retirant de ce monde. » Augustin mourut quelques mois avant la prise de la ville. Une profonde humilité et une douce confiance l'animèrent encore dans ses derniers momens.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

LA VIE CHRÉTIENNE DES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

I. Des diverses voies par lesquelles les hommes étoient conduits au Christianisme. . . . *Page* 1
II. Influence du christianisme sur l'idée de la divinité, naturelle au cœur de l'homme . . 44
III. Des relations de l'église chrétienne avec le monde payen au milieu duquel elle s'élève . 52
IV. Idée que les chrétiens se faisoient de leur vocation 62
V. Emblèmes favoris des chrétiens 76
VI. Principes qui étoient l'ame de la vie intérieure du chrétien 78
VII. Tableau général de la vie chrétienne . . 81
VIII. La Prière 88
IX. Le jeûne joint à la prière 97
X. La vie des Ascètes 99
XI. Opposition entre le véritable esprit du christianisme et une fausse tendance ascétique . 101
XII. Active charité des chrétiens les uns envers les autres 106
XIII. Bienveillance des chrétiens pour tous les hommes 111
XIV. Les chrétiens sous la persécution. 113
XV. De la part que prenoient tous les chrétiens aux souffrances des martyrs 139
XVI. Vocations permises et défendues chez les chrétiens 142
XVII. Vie domestique des chrétiens 151
XVIII. Le chrétien dans les tems de calamités publiques, de maladies contagieuses, et au moment de la mort 156

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

LA VIE CHRÉTIENNE DEPUIS L'ÉPOQUE OÙ L'ÉGLISE DEVIENT DOMINANTE DANS L'EMPIRE ROMAIN.

I. Les différentes voies de conversion du paganisme au christianisme. 168
II. Opposition entre le monde et la vraie église de Christ dans l'intérieur même de l'église visible. Séparatisme. Exemples de conversion à un christianisme intérieur et pratique. Heureuse influence de la piété de quelques mères chrétiennes 238
III. De la vie monastique et de ses rapports avec la vie chrétienne en général 261
IV. L'évêque et le docteur de l'église. Importance de cette vocation; manière et moyens de s'y préparer. Le docteur ne cherche pas sa propre gloire; il conduit au Docteur céleste, exhorte à la lecture de la Bible. Ses rapports avec l'église. Sa conduite franche et courageuse à l'égard des princes et des grands 276
V. Vocation et dignité du chrétien 311
VI. Erreurs diverses contre lesquelles le christianisme pratique est obligé de lutter . . 314
VII. La Prière 327
VIII. Les fêtes chrétiennes 343
IX. La sainte Cène et la communion chrétienne. 375
X. Amitié chrétienne 386
XI. Vocations diverses des chrétiens 396
XII. Le chrétien au milieu des désastres publics. 411

FIN.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

Digitized by Google

Digitized by Google